Earl
of
Sefton.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothequedeca04lyon

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE.

TOME QUATRIEME.

682

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU CŒUR.

Utile dulci....

Nouvelle édition, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIEME.

HH623
10/3/99

Imprimé à Geneve.

A LYON,

Chez PIERRE DUPLAIN L'AINÉ,
Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXVI.

Charlotte Rose Caumont de La Force

HISTOIRE
DE LA REINE
DE NAVARRE.

TROISIEME PARTIE.

IL eſt ſi naturel à la ſurpriſe & à la joie de poſſéder tout un cœur, qu'il ſeroit mal-aiſé, dans ces momens impétueux, d'avoir toute la prudence qu'il ſeroit néceſſaire. La Comteſſe de *Saucerre* s'étoit précipitée entre les bras de l'Inconnu, en s'écriant avec un emportement, dont elle ne fut pas la maîtreſſe.

Que vois-je ! diſoit-elle : mes ſens me trompent-ils ? Grand Prince, eſt-ce vous ?

Oui, Madame, répondit celui à qui elle parloit ; mais ſongez que tout m'eſt ennemi dans ce pays. A ces mots, la Comteſſe revint à elle toute troublée. Ah ! Seigneur, pardonnez-moi, lui dit-elle ; ma joie m'ôte la raiſon : & s'avançant ſous quelques arbres, vers le bord de la riviére, elle voulut s'écarter de ſes gens, & même de *Dragut*, & d'*Alphonſine* ; mais le généreux Inconnu les appella : Je ne veux plus me cacher à cet illuſtre étranger, lui dit-il, & *Alphonſine* ſçait bien qui je ſuis. *Dragut* s'approcha à ces paroles, & l'Inconnu ſe fit connoître à lui pour ce grand Duc de *Bourbon*, dont le nom & les malheurs étoient répandus par toute la terre.

Dragut ſçavoit trop l'état de ſes affaires, pour n'être pas touché de cette marque de confiance ; il témoigna ſes ſentimens au Connétable d'une maniére pleine d'affection, & ces deux Princes ſe dirent en cette rencontre ce que l'on devoit attendre de la grandeur d'ame de l'un & de l'autre.

Le Duc de *Bourbon* admira la beauté d'*Aphrigia*, & prit part à l'heureuſe rencontre que ſon Amant en avoit faite.

Cette

Cette jeune perſonne étoit ſi ſatisfaite de l'avoir retrouvé, qu'elle ne s'aviſoit pas de vouloir cacher ſa joie; & la Princeſſe de *Salerne*, & la Comteſſe de *Sancerre*, lui firent toutes les civilités qui lui étoient dûes.

Le Duc de *Bourbon* reçut enſuite un accueil charmant d'*Alphonſine*; mais la Comteſſe de *Sancerre*, qui regardoit ſa préſence comme un miracle, ne put s'empêcher de lui témoigner ſa curioſité, après lui avoir ſi bien marqué ſa joie. Que faites-vous ici, Seigneur? pourſuivit-elle. Depuis quand y êtes-vous? & pourquoi faut-il que vous m'en ayez fait un ſecret? Ne vous ſouvenez-vous plus que je ſuis la perſonne du monde la plus attachée à vos intérêts? Madame, lui répondit le Prince, je me ſouviens toujours avec plaiſir d'une amitié, qui a ſi ſouvent adouci les amertumes de ma vie: je voulois vous voir & vous parler ſûrement; j'en attendois l'occaſion avec impatience. *Pomperan* n'a pû trouver un moment pour vous le dire.

Ah! Seigneur, reprit-elle, apprenez-moi, je vous prie, tout ce que je veux ſçavoir, & comment, après la perte de

vos espérances, vous avez pû vous résoudre à venir dans un Pays si ingrat. Je vai vous obéir, & vous satisfaire en peu de paroles, repliqua le Prince.

Vous sçaurez, qu'après que la Princesse fut partie de Madrid, l'Empereur, qui méditoit dès-lors l'insigne trahison, dont il m'a perdu, me proposa de me donner le Duché de Milan: je le refusai; ne voulant rien tenir d'un homme que je sçavois mon rival, & dont j'avois résolu de quitter le service.

Il reçut ce refus avec sa dissimulation ordinaire, & ne m'en fit pas plus mauvais visage; & comme je me disposois à partir pour l'Italie, où je commandois l'Armée, il me pria de vouloir aller faire un tour pour lui à Seville, & de porter son portrait à l'Infante *Isabelle*: il me témoigna un si grand désir que j'honorasse par-là son mariage, que je lui accordai de bon cœur la grace qu'il me demandoit, étant ravi de le voir déterminé à un engagement qui l'éloignoit pour jamais des prétentions qu'il avoit marquées pour la Princesse.

J'exécutai ce qu'il désiroit; je fus à Seville, & ayant fait ma commission, j'en ren-

rendis compte à *Charles-Quint*, & je lui parlai naturellement des charmes d'*Isabelle*, qui eſt d'une beauté parfaite : & ſans m'arrêter auprès d'elle, quoiqu'elle me voulût retenir, je me rendis à Milan. Je ne me doutois pas qu'il vouloit tirer un poiſon ſi mortel d'un voyage, où je n'avois prévû aucune conſéquence.

Quand je fus en Italie, j'attendis impatiemment que les affaires du Roi fuſſent en état qu'on me rappellat promtement; & je me diſpoſois à partir apres le retour du *Peloux*, que j'avois envoyé à la Princeſſe : il revint en effet, mais d'une maniére bien différente de ce que j'avois eſpéré. Il me perça le ſein, en m'apprenant le mariage de ma Princeſſe. Je ne vous dirai point, Madame, que ce coup fut mortel pour moi; vous ne pouvez vous repréſenter qu'une foible idée de mon déſeſpoir; & *Pomperan*, & le Marquis *du Guaſt*, eurent toutes les peines imaginables à le modérer.

Ma douleur me fit penſer & dire des extravagances qui vous feroient pitié, ſi je vous les rediſois. Je voulois aller poignarder l'Empereur; ma fureur s'étendoit auſſi avec juſtice ſur la Régente, y

vouloit auſſi comprendre *Henri d'Albret*, & vous ne ſçauriez croire à quel déréglement je me portai contre la Princeſſe même.

Du Guaſt apprit en ce tems-là, que la Princeſſe d'*Arragon* & *Alphonſine* étoient en France; il réſolut d'y venir, & je voulus abſolument prendre le même chemin : il me repréſentoit en vain le péril que je courois; parce que, dans les premiers mouvemens de ma rage. j'avois porté mes armes contre des Troupes Françoiſes, & je les avois battues : cette action avoit mortellement offenſé le Roi, & il me déclara une inimitié ſi entiére, qu'il me fit deffendre ſur peine de la vie de mettre jamais les pieds dans ſes Etats; ce fut alors que je reçus l'inveſtiture du Duché de Milan que j'avois refuſée.

Il n'étoit donc pas ſûr pour moi d'accompagner *Alphonſe*; mais je paſſai pardeſſus toutes ces conſidérations, content de mourir, ſi je voyois un moment ma Princeſſe; je fis conſentir *du Guaſt* à mon deſſein : & pour venir ſûrement lui & moi en France, nous nous mimes de la ſuite de *Pompeyan*, qui avoit toute per-

permiſſion, & les Paſſeports néceſſaires pour tout le tems qu'il voudroit venir en ſon Pays.

Il y a quelques jours que nous ſommes arrivés à Saint-Germain; nous y entrames de nuit, & auſſi-tôt j'envoyai chercher *Montpezat*, qui eſt auprès du Roi, comme vous le ſçavez : vous n'ignorez pas que l'eſprit de cet homme lui plut, & que ne voyant que lui de François en Eſpagne, pendant ſa priſon, il reçut ſes ſervices, & s'y accoutuma ſi bien, qu'il l'a toujours aimé chérement depuis ce tems-là; mais vous ne ſçavez pas qu'il a été à moi, & qu'il m'eſt dévoué avec une affection, qui peut-être n'a point d'exemple.

Montpezat ne me vit qu'avec effroi. Ah! Seigneur, me dit-il d'abord, où êtes-vous? quel deſſein contre vous-même vous conduit dans un Pays ſi ennemi? Je lui montrai une douleur qu'il n'ignoroit pas, lui ayant fait connoître que je ne voulois que voir ſecrettement la Reine, ſi je le pouvois, en m'abandonnant à ſa conduite. Il ſe jetta à mes pieds pour me remercier de ma confiance, après quoi il m'apprit que vous étiez

à Paris, qu'il falloit attendre votre retour, & qu'il jugeoit à propos que je me retirasse dans une chambre qu'il avoit près du Château, où je serois plus sûrement caché avec *Alphonse*: que *Pomperan* & le *Peloux* demeureroient à cette maison, où nous étions, & qu'ils me viendroient voir *incognito*.

La chose s'exécuta, comme il la proposoit; & comme je désirois voir du moins la Princesse, en attendant que je lui pusse parler, *Montpezat* me menoit dans un cabinet, que je connoissois, destiné aux affaires secrettes du Roi, dont il n'y avoit qu'eux qui en eussent des clefs; de-là je pouvois voir la Reine de Navarre, quand elle sortoit : Et ce fut dans ce cabinet où je me rendis pour entretenir *Montpezat* pendant le Bal que le Roi donnoit, & où je vis la premiére fois le vaillant *Dragut*, qui croyoit y trouver *Lautrec*, à qui le Roi avoit donné sa clef, pour conférer avec lui plus commodément durant les deux ou trois jours que le Roi lui ordonna de se tenir caché. *Montpezat*, qui ignoroit cette particularité, m'avoit donné l'autre clef, & voilà ce qui causa notre rencontre,

tre, & l'étonnement de *Lautrec*, qui fut extrême, de me trouver dans ce cabinet secret.

Quand il eut dissipé ces premiers mouvemens, il me parla avec toute l'amitié qui nous avoit toujours unis, & une générosité qui ne me surprit point dans un homme de son caractére; je lui dis mes intentions; & comme il n'y en avoit pas une contre les intérêts du Roi, il soupira de ma mauvaise fortune, & me témoigna, qu'il me serviroit en tout ce qu'il pourroit avec honneur & au péril de sa vie.

Nous jugeames à propos de quitter ce cabinet. *Pomperan* m'attendoit avec un des miens. Je me séparai de *Lautrec* & de *Dragut*: & comme j'étois en inquiétude du Marquis *du Guast*, qui étoit monté à cheval avec le *Peloux*, pour tâcher d'avoir des nouvelles des Princesses d'Arragon & de *Salerne*, je voulois sçavoir s'ils étoient de retour; je les renvoyai pour cela, leur disant de me venir trouver dans la Forêt.

Je pris ce chemin, & je n'eus pas fait cent pas, que j'entendis parler Espagnol, aussi-bien que vous & *Lautrec*, dit le

Prince, ſe tournant vers *Dragut*; j'en eus de la joie, & j'eſpérai par-là apprendre des nouvelles de *Léve* & du Duc de *Nagera*. Peu après, j'eus lieu d'être tout-à-fait content, quand je connus que c'étoit le Duc lui-même qui s'entretenoit avec deux de ſes gens, mais avec une fureur qui paroiſſoit en tout ce qu'il diſoit: je compris par ſes paroles, que les Princeſſes n'étoient plus entre ſes mains; & comme un de ſes hommes l'aſſuroit qu'il avoit vû ce jour même le Marquis *du Guaſt*, le Duc s'exhaloit contre lui en des injures; & par des bravades hors de ſaiſon, il le menaçoit de le tuer mille fois.

Je ne pus ſouffrir ſes ſaillies; je m'approchai pour en châtier la préſomption, & l'abordant l'épée à la main, je lui dis que je venois pour venger le Marquis *du Guaſt*. La nuit étoit aſſez claire pour voir mon action, & il ſe mit dans le moment en défenſe, ordonnant à ſes deux hommes de ne me pas attaquer; je le bleſſai d'abord, & ſes hommes à un cri qu'il pouſſa, ſe lancérent ſur moi; j'en bleſſai un, & fis tomber l'épée de l'autre, & dans le tems qu'il la ramaſſoit,

ſoit, je portai un coup ſi malheureux pour le Duc de *Nagera*, que je le privai de vie: ſes deux hommes prirent la fuite; & comme j'étois animé de la ſupercherie qu'ils m'avoient faite, je les pourſuivis, & j'en fus bientôt défait. Le jour éclaira une ſi facile victoire, & je retrouvai les Princeſſes Eſpagnoles avec moins de ſurpriſe que je n'aurois fait dans un autre tems, puiſque je les ſçavois dans ce pays: je les laiſſai entre les mains de *Lautrec*.

Je m'en retournai, & je vis *Alphonſe*, à qui je rendis compte de mon avanture. Il en eut toute la joie que vous pouvez penſer: elle fut redoublée, quand le lendemain *Montpezat* nous vint dire que les Princeſſes étoient dans le Château.

Nous paſſames la journée à conſulter ce que nous devions faire celle d'après. *Montpezat* nous apprit, qu'il y auroit la nuit une fête dans le bois; j'en fus auſſi content que je le pouvois être dans la miſérable condition de ma vie; & pour le Marquis *du Guaſt*, il en fut tranſporté, eſpérant trouver une agréable occaſion de parler à ſa Princeſſe.

Mais

Mais je renverſai tous ſes projets: quand la nuit fut venue, mon trouble fut ſi grand & ſi extraordinaire, ayant vû la Reine pendant le ſouper, que je ne pouvois pas répondre de mes actions. *Alphonſe* ne me quitta plus, & voyant la Reine qui ſe promenoit avec vous, Madame, dit le Prince, en s'interrompant, & en s'adreſſant à *Alphonſine*, je vous ſuivis. Je voulois lui parler, mais la prudence d'*Alphonſe* s'y oppoſa toujours, à cauſe que toute la Cour étoit répandue dans ce bois; il me fit même rentrer dans une autre route: la Reine retourna ſur ſes pas, & je parlois plutôt en inſenſé qu'en homme raiſonnable, lorſque nous vous apperçumes, dit encore le Prince à la Comteſſe de *Sancerre*, que vous vous promeniez avec la Princeſſe *Renée*. La vûe de deux perſonnes, qui m'étoient ſi chéres, me cauſa un grand plaiſir, & je vous aurois abordé malgré la réſiſtance que faiſoit le Marquis *du Guaſt*, ſi nous n'euſſions apperçu un gros de gens qui vous joignit.

J'ai peu de choſes à vous dire, continua le Connétable: nous fimes faire des habits de Maſques; & ce fut moi qui

qui donnai la main à la Comteſſe de *Sancerre*, quand elle entra au Bal; mais j'étois ſi agité, que je ne ſçavois, ni ce que je faiſois, ni comment j'étois.

Du Guaſt entretint la Reine, & fit pour l'amour de moi tout ce que vous avez ſçu ſans doute. *Pomperan* ſe fit connoître, & *Alphonſe* fut préſenté le lendemain au Roi par *Montmorency* & le Prince de *Melphe*.

La maladie de la Reine a fait juger à *Montpezat* & à mes amis, que je ſerois moins en danger d'être connu dans une petite maiſon que voilà, acheva le Prince, en la leur montrant de la main, & *Alphonſe*, *Pomperan*, & *Lautrec*, m'y viennent voir tous les jours.

Vous ne nous dites pas, Seigneur, dit la Princeſſe *Aphrigia*, en s'adreſſant au Duc de *Bourbon*, & voyant qu'il avoit ceſſé de parler, la derniére action que vous avez faite, & où vous avez donné de ſi éclatantes marques de votre valeur, & de votre généroſité, en me ſauvant, comme vous avez fait des mains de mon perſécuteur. Madame, lui répondit il, je ſuis en effet trop heureux de vous avoir ſervie, & d'avoir fait par-

là

là un plaiſir ſi ſenſible au vaillant *Dragut* : j'achéterai toujours de ſemblables occaſions au prix de ma vie.

Dragut témoigna ſa reconnoiſſance au Prince par les expreſſions les plus vives, & la converſation s'étant rendue générale, elle ſe pouſſa ſi loin, que la Comteſſe de *Sancerre* jugea qu'il étoit tems de ſe ſéparer du Prince, pour aller chez ſa belle-ſœur. Elle convint avec lui de le revoir le lendemain, & de la conduite qu'il devroit tenir, quand la Reine de Navarre ſe porteroit mieux.

Les Princeſſes & la Comteſſe partirent donc. *Dragut* les ſuivit à cheval : cet illuſtre Prince ſentoit une joie bien pure de ſe revoir avec ſa belle *Aphrigia* : il la lui témoignoit avec des maniéres, qui toutes ſatisfaiſoient cette Princeſſe, & rien ne pouvoit égaler l'état content de leurs cœurs.

Cette belle troupe arriva enfin, & il étoit ſi tard, qu'on ne les attendoit plus. Madame de *Sancerre* raconta la rencontre de la fille du Roi d'Alger, & le combat de *Dragut* : ce fut une excuſe trop légitime pour ſon retardement ; elles furent obligées de coucher à cette mai-

maiſon. Madame de *Sancerre* écrivit ſon Avanture à la Princeſſe *Renée*, ſans lui faire mention, (comme on le peut croire) du Connétable, ſe réſervant ce point important pour l'en entretenir en particulier. Elle jugea très-à-propos de ne lui dire que ce qui regardoit *Aphrigia*, afin qu'elle en avertit le Roi ; elle prenoit auſſi la liberté de lui demander des nouvelles de la Reine.

Alphonſine & la Comteſſe de *Sancerre* déſirant être dans le même appartement, on les mit dans une chambre, où il y avoit deux lits près l'un de l'autre; leurs eſprits frapés de tout ce qu'elles avoient vû durant le jour ne leur permirent pas ſi-tôt de fermer les yeux : elles ſe parlérent encore bien du tems avant que de s'endormir. La Princeſſe de *Salerne* étoit trop vive, pour avoir un ſommeil bien profond : elle ſe réveilla quelque tems après que le jour parût : elle quitta ſon lit, & fut aux fenêtres de ſa chambre, qui donnoient ſur un beau Jardin ; elle y trouva même une porte qui y conduiſoit, elle l'ouvrit, & tout ce bruit qu'elle faiſoit éveilla auſſi Madame de *Sancerre*. Que faites-vous? lui cria-t-elle :

le : vous êtes pire qu'un Lutin, vous m'avez tenue toute la nuit éveillée, & le jour vous ne me ſçauriez ſouffrir en repos.

Venez, belle pareſſeuſe, lui répondit *Alphonſine*, venez admirer une beauté qui n'eſt point faite pour celles qui aiment tant à dormir ; la nature vous montre tous ſes charmes, & l'air a une pureté dont je jouïs d'une maniére délicieuſe. La Comteſſe lui obéit, elle jetta une robe ſur elle, & l'accompagna dans le Jardin.

L'image du Connétable me ſuit partout, dit Madame de *Sancerre* à la Princeſſe *Alphonſine* ; dans le peu que j'ai dormi, je l'ai toujours eu préſent, je le vois encore, & je ſuis ſi pleine & ſi touchée de ſon malheur, que je ne fais que penſer à ce qui pourroit le diminuer & l'adoucir. Ce qu'il y a préſentement à faire de mieux pour lui, repartit *Alphonſine*, eſt qu'il voye la Reine : elle n'y conſentira jamais, s'écria la Comteſſe ; il la faut tromper, repliqua la Princeſſe : il eſt aiſé, quand elle ſe portera mieux, de la faire venir dans quelqu'une de nos chambres, & la ſon auſtérité aura beau

ſe

ſe plaindre. Le Connétable ſe montrera à ſes yeux ; & dût-elle m'accabler de toute ſa colére, je la ſoutiendrai bien : pourvû que ce pauvre Prince ſoit un peu content, je ne me ſoucie pas de tous les reproches que nous aurons à eſſuyer. Quelle vûe, reprit la Comteſſe de *Sancerre* ! que ſe diront-ils ! quel trouble pour tous les deux ! quelle tendreſſe ! quelles amertumes ! & quel déſeſpoir ſe mêlera à tant de tendreſſe ! N'importe, interrompit *Alphonſine*, la paſſion qu'ils verront dans leurs cœurs, adoucira l'aigreur de leur infortune ; j'ai une impatience que je ne puis exprimer, de voir ce moment qui les réunira : Qu'il ſera terrible ! dit encore Madame de *Sancerre*, j'en reſſens par avance toute l'agitation ; mais ſi vous voulez, nous reviendrons ce ſoir parler au Duc de *Bourbon* ; nous reprendrons le chemin du Chateau, ſans nous détourner, parce que, ſuivant les apparences, le Roi envoyera faire compliment à la Princeſſe d'*Alger* ; ainſi ce ne pourra être que fort tard que nous irons voir ce malheureux Prince. *Alphonſine* s'y accorda très-volontiers, & s'entretenant après cela ſur diverſes cho-

ſes, cette Princeſſe mena inſenſiblement Madame de *Sancerre* ſur le récit de ſes Avantures. Vous ſçavez, lui dit-elle, la paſſion que j'ai d'apprendre ce qui vous regarde : vous m'avez promis de me ſatisfaire, & peut-être ne trouverons-nous de longtems un loiſir ſi commode. Je veux tout ce que vous voulez, reprit Madame de *Sancerre*; & paſſant toutes deux dans une allée épaiſſe & ſombre, elles s'aſſirent ſur un banc, & la Comteſſe commença de cette ſorte.

HISTOIRE

DE MADAME DE SANCERRE.

JE n'ai pas vû plutôt le jour, que je vis la Reine de *Navarre*. Ma mére avoit eu le bonheur d'être tendrement aimée de la Ducheſſe d'*Angoulême*. Elle mourut peu de tems après ma naiſſance, & la Ducheſſe me fit mener à Cognac, où elle demeuroit : je fus donc élevée avec la Princeſſe de *Valois*; & dès

dès cette première enfance, nos cœurs se liérent d'une si parfaite amitié, que le tems ne fait que l'augmenter tous les jours.

Nous passâmes tranquillement nos premiéres années, & à peine avions-nous douze ans, qu'un ordre du Roi *Louis XII.* nous appella à la Cour. La Duchesse, qui étoit ambitieuse, fut bien-aise de quitter sa retraite; elle avoit élevé son fils dans les vûës d'en faire un Roi; & les peuples, sur lesquels il devoit régner un jour, ne le voyoient déja qu'avec admiration.

Tout le monde fut charmé du Prince & de la Princesse, si vous en voulez excepter la Reine *Anne* de *Bretagne*. Dès ce voyage-là, la Princesse de *Valois*, & la Princesse *Renée*, commencérent à s'aimer; nous étions souvent ensemble, & un jour que la Reine étoit retirée dans son cabinet, nous jouïons toutes trois dans un coin de sa chambre. Le Prince y passa, & deux jeunes Seigneurs de sa suite s'arrêtérent à parler dans une croisée: je me mis tout d'un coup à les regarder avec attention; les Princesses m'appellérent plusieurs fois: je leur demandai

ſi elles les connoiſſoient. Ce jeune garçon qui eſt ſi blond, me dit la Princeſſe *Renée*, c'eſt le Comte de la *Rochefoucault*, & l'autre eſt le Comte de *Sancerre*. Je ne les avois jamais vûs, reprit la Princeſſe de *Valois*, ils ſont fort bien faits. Lequel aimeriez-vous mieux pour mari? me dit la fille de *Louis XII.* Je les aimerois bien l'un & l'autre, lui répondis-je avec une naïveté extrême. Les jeunes Princeſſes ſe prirent à rire, & nous recommençâmes nos jeux.

A quelques jours de-là, comme la Princeſſe de *Valois* paſſoit pour aller chez le Roi, les Courtiſans jettérent des cris d'admiration en la voyant, comme on avoit accoûtumé de le faire; & l'on entendoit mille voix qui repétoient le nom de la belle Princeſſe: je tournai la tête, & je remarquai le Comte de *Sancerre*, qui diſoit à quelqu'un; Je ne trouve rien de ſi aimable, que la petite fille qui eſt avec elle. Je lui ſçus bon gré de ſon goût: j'aurois bien voulu retrancher le mot de petite fille; j'étois au deſeſpoir de l'être, & j'enviois le ſort de toutes les grandes filles que je voyois.

Que je me laſſe qu'on me traite toujours

jours en enfant ! dis-je à la Princeſſe ; je m'ennuye qu'on ne me regarde jamais autrement ; je croi même qu'il y a un bonheur dans la vie que les autres ont, que je n'ai pas, & que je ſouhaite extrémement. Eh ! que pouvez-vous déſirer ? s'écria la Princeſſe. Je n'oſerois vous le dire, repris-je un peu embarraſſée : Dites, dites, me repliqua-t-elle. Un Amant, lui répondis-je, je voudrois un Amant ; ces gens-là ont toujours de la complaiſance, ils ſont pleins de ſoins empreſſés, ils ne ſongent qu'à plaire. Voilà des roſes, s'écria la Princeſſe ; mais ne ſongez-vous point qu'il y a des épines ? Si les Amans ſont ſouvent comme vous les repréſentez, ils ſont preſque toujours jaloux & de mauvaiſe humeur : je ne ſçai ſi j'en aurai quelque jour, mais je ne me ſens aucune diſpoſition pour eux. Je ne vous dis pas, repris-je, que je les veuille aimer, je ſouhaite ſeulement qu'ils m'aiment ; & cette ſorte d'empire, que je me voudrois faire ſur les cœurs, eſt la choſe du monde que j'aimerois le mieux.

Voilà comme je m'expliquois avec la Princeſſe, lorſque la Reine *Anne* de

Bretagne, ne pouvant plus ſouffrir que la Ducheſſe d'*Angoulême* partageât les devoirs qu'on lui rendoit, l'obligea par des maniéres dures à quitter la Cour dans le tems que nous commencions à nous y plaire.

Le ſéjour de Cognac ne nous parut plus aimable, nous déſirions de le quitter, & l'on nous rappella enfin : nous avions extremement crû, la Princeſſe & moi ; & comme il y avoit pluſieurs filles de grands Seigneurs auprès d'elle, notre arrivée embellit infiniment la Cour.

La Reine mourut, & aux nôces de Madame avec le Prince de France, il y eut beaucoup de réjouiſſances. Le Comte de *Sancerre* me menoit à un bal ; il eut trop d'attention pour moi, & il ſentit une inclination dès ce moment-là, qu'il a toujours conſervée depuis ; il m'adreſſa toute ſa galanterie ; j'en reçus les marques, ſans cette joie, dont j'avois paru être capable deux ou trois années auparavant, quand j'avois parlé à la Princeſſe du plaiſir que j'aurois d'avoir des Amans.

Deſcars, qui étoit auprès de moi, me fé-

félicita sur ma conquête ; elle fut d'un si grand éclat, que bientôt personne ne l'ignora.

Le Comte de la *Roche-foucault* étoit attaché dans ce tems-là à Madame *Dailly* : sa passion n'étoit connue de personne, mais je ne fus pas longtems à m'en appercevoir.

Ils étoient tous deux jeunes, aussi beaux l'un que l'autre ; nous nous trouvions souvent ensemble, & il avoit plus de complaisance & plus de considération pour moi, que pour pas une autre ; il prit insensiblement des sentimens plus forts : je ne les pénétrai point, par la préoccupation où j'étois qu'il aimoit Madame *Dailly*.

Une fois qu'elle étoit allée à la Campagne pour peu de jours, & que tout le monde étoit chez la Duchesse d'*Angoulême*, j'étois dans un grand cabinet qui terminoit son appartement où je dessinois. La jeune *Boulen*, *Descars*, & *Dorval* y vinrent avec le Duc de *Vendôme*, le Comte de *Saint Paul*, *Fronsac*, & la *Roche-foucault* : ils parlérent longtems ensemble ; je continuois à dessiner, & la *Roche-foucault* étoit si triste

& ſi diſtrait, qu'il ne parloit point, ou parloit mal à propos ; comme ſa paſſion étoit fort ſecrette, on ne ſçavoit ce qui l'occupoit, & on lui faiſoit la guerre de ſa rêverie : je le regardois de fois à autre pendant cela, avec des regards qui lui vouloient dire que j'en ſçavois plus que les autres, & que je penſois quelque choſe ſur ſon ſujet ; à mes derniers regards il rougit extrémement, & s'aprochant de moi en mettant un genouil à terre, comme pour me voir travailler ; Que voulez-vous dire ? me dit-il : votre ſilence m'en a plus fait entendre que ceux qui m'ont perſécuté de leurs diſcours, & vos yeux ſemblent vouloir chercher quelque choſe dans mon cœur. Je deſſinois toujours ſans lui répondre ; je faiſois un Payſage ; je mis au haut un Soleil couvert d'un nuage : Voilà ce qui fait votre trouble, lui dis-je, en le lui montrant : il ſoupira, & prenant un crayon, il fit un Soleil ſans nuage, & mit ces paroles deſſous, *pour le voir de trop près ;* & comme il remarqua que je voyois & que je liſois ce qu'il faiſoit : Voilà ce qui fait mon trouble, reprit-il tout bas, en me pouſſant ce deſſein,

voila

voilà ce qui m'embarraſſe : il n'y a point d'abſence qui me faſſe de la peine, mais votre préſence m'intimide ; & quoique j'aye déja pluſieurs fois réſolu de vous dire que je vous aime, je n'oſe vous expliquer tout ce que je ſens pour vous.

On ne peut être plus ſurpriſe que je le fus de ces paroles : je ſçavois certainement, qu'il étoit attaché à Madame *Dailly* ; & je ne trouvois nullement bon, qu'il voulût déguiſer ſa paſſion par une raillerie, dont je me trouvois offenſée.

Ma diſcrétion méritoit peu une pareille hardieſſe, lui répondis-je : ſi j'ai pénétré ſans deſſein les ſentimens que vous avez pour Madame *Dailly*, l'uſage que j'ai fait de mes lumiéres ne me devoit pas attirer un procédé ſi peu raiſonnable. Mon reſpect auroit duré plus longtems, reprit-il, ſans la violence que vous me venez de faire ; je n'ai pû ſouffrir, que vous puſſiez croire, que je penſaſſe à une autre qu'à vous : je ne nie point que j'aurois peut-être aimé Madame *Dailly*, ſi je ne vous avois jamais vûe ; mais depuis que mon ame a ſuivi ſon panchant, rien ne l'a pû faire changer ; je vous adore, & je vous adorerai toujours.

Penſez-vous à ce que vous dites ? repris-je avec une extrême froideur. Eſt-ce pour cacher l'amour que vous avez pour Madame *Dailly*, que vous en feignez pour moi ? Me jugeriez-vous propre à vous ſervir de prétexte ? Non, pourſuivis-je un peu émûe ; les femmes comme elle ſervent tous les jours de prétexte à des filles comme moi. Ah ! que vous m'affligez ! interrompit-il ; vous me dites les paroles les plus cruelles & les plus ſurprenantes : je n'aime plus Madame *Dailly*, je vous aime, & je n'aimerai jamais que vous : il ſe hâta de me parler, parce que le Comte de *Saint Paul* s'approcha de nous : notre converſation ſe mêla à celle des autres, & je vous avoue, que ce ne fut pas avec une entiére application de mon eſprit.

Je penſois à ce que me venoit de dire le Comte de la *Roche-foucault*, & j'y penſois malgré moi, quand je fus ſeule. Je me ſuis engagée à vous découvrir mes foibleſſes ; je vous avoue que j'ai ſouhaité qu'il m'eût dit vrai ; je voulois qu'il n'aimat plus Madame *Dailly*, & je n'étois pas fâchée qu'il m'aimat : je fus étonnée de me trouver dans ces ſentimens ſi nou-

nouveaux, j'en avois du dépit; mais mon étonnement & mon dépit ne changeoit pas l'état de mon cœur: Que veux-je? me disois-je. Il s'avoue infidéle, & voudrois-je d'un infidéle? Le garderois-je mieux que n'a fait Madame *Dailly*? Suis-je plus aimable qu'elle? Ce volage me quittera quelque jour. Il ne va d'elle à moi, que pour suivre son panchant naturel; il retournera de moi à elle, ou à une autre; Non, je n'en veux point, reprenois-je, après un moment de réflexion: Que je suis malheureuse! m'écriai-je ensuite: je veux qu'il m'aime, & je sens trop que je l'aime aussi.

Je vous dis naïvement, Madame, tout ce que je pensai: les jours suivans, je ne pus voir le Comte de la *Roche-foucault* sans un trouble excessif: il le remarqua d'abord avec un trouble plus grand encore que le mien; il étoit embarrassé sur l'explication qu'il y devoit donner, mais un Amant démêle bientôt son bonheur; il connut tout le sien; & Madame *Dailly* étant revenue, je ne la pouvois voir en sa présence sans rougir: elle étoit mon amie particuliére; je

ſentis qu'elle ne le ſeroit pas longtems, ſi elle me diſputoit un cœur auquel j'attachois déja toute la ſatisfaction de ma vie; je reconnus qu'elle aimoit toujours la *Roche-foucault*, & je crus remarquer, qu'il n'avoit que de l'indifférence pour elle.

Cette penſée, & les ſoins pleins de diſcrétion & de reſpect qu'il me rendoit, m'obligérent à finir une rigueur que j'avois toujours eue dans mes paroles; mes actions me trahiſſoient quelquefois; il en connoiſſoit le charme, mais il vouloit m'obliger à un aveu qu'il déſiroit paſſionnément: je le fis enfin: & il me parut en reſſentir une félicité parfaite.

Mes parens, qui déſiroient me voir établie, m'avoient parlé pour le Comte de *Sancerre*, mais avec douceur, & ſans ſe ſervir de leur autorité: la Ducheſſe d'*Angoulême* m'avoit auſſi témoigné, qu'elle ſeroit ravie de contribuer à un mariage qui m'étoit ſi avantageux; & le Comte de la *Roche-foucault*, qui ſçavoit la choſe, me prévint en ſa faveur, comme vous le pouvez penſer; je lui promis, que s'il étoit fidéle, je ne ſongerois jamais au Comte de *Sancerre*, &

que

que je ne ferois qu'à lui : il fut content de cette promeſſe.

Je vivois heureuſe autant que je le pouvois, mais la paſſion de Madame *Dailly* pour la *Roche-foucault* m'inquiétoit toujours ; il n'étoit jamais entré avec moi dans le détail de ſon intrigue avec elle ; je ne ſçavois, ni juſqu'où elle avoit été, ni comment elle avoit fini ; nous étions extrémement familiéres enſemble, & nos logemens étant fort pres, j'allois très-ſouvent dans le ſien, quand nous n'étions pas chez les Princeſſes.

Un jour que le Prince étoit à la chaſſe, guidée par mon mauvais génie, je fus chez Madame *Dailly* ; elle n'étoit pas chez elle ; j'étois triſte ſans ſçavoir pourquoi ; j'entrai dans un petit cabinet qu'elle avoit, & je m'endormis ſur un lit de repos : mon ſommeil ne dura pas longtems, je m'éveillai en ſurſaut, & courant à la porte, j'apperçus la *Roche-foucault* dans l'antichambre, qui parloit à une des femmes de Madame *Dailly* ; je levai promtement une tapiſſerie, & me jettai ſur un petit eſcalier qui touchoit à la porte du cabinet, & qui montoit à une

une garde-robe, où il n'y avoit que des habits.

Quand je fus là, j'obſervai ce qui ſe paſſoit; je vis le Comte de la *Roche-foucault* qui entra doucement dans le cabinet, & remplit la place que je venois de quitter; j'étois au deſeſpoir d'occuper le poſte où j'étois, & je n'en pouvois ſortir; mon impatience étoit grande de voir à quoi aboutiroit cette ſcéne; je m'en doutois bien, & ma douleur étoit exceſſive de me voir trompée & trahie par la *Roche-foucault* : cent fois j'eus envie de me montrer, & de le quereller; mais j'aimai mieux avoir de quoi tout-à-fait le confondre par la ſuite de ce que je pouvois voir.

J'étois dans une déſagréable ſituation; les momens me duroient, quand j'entendis Madame *Dailly*, & que je la vis entrer dans ſon cabinet; il étoit plein de glaces, ainſi je voyois aiſément ce qui ſe paſſoit, en hauſſant un peu la tapiſſerie : d'abord le Comte de la *Roche-foucault* ſe leva; elle ſe mit ſur ce lit de repos; elle lui fit cent reproches; il prenoit beaucoup de ſoin à s'excuſer; elle lui diſoit qu'il m'aimoit, il lui juroit

roit le contraire, & lui baiſoit mille fois les mains en le lui jurant ; il ſçut ſi bien la perſuader de ſa tendreſſe, qu'il ne m'en convainquit que trop moi-même ; je mourois de colére dans mon fâcheux poſte, & j'eus beſoin d'un reſte de raiſon pour m'empêcher d'éclater ; la conſidération de ma gloire me retint, & le jour venant tout d'un coup à manquer, je pris ce tems pour ſortir, ce que je fis avec la derniére circonſpection ; je me rendis dans ma chambre avec une douleur que je n'avois jamais reſſentie, & j'étois remplie de penſées cruelles, quand on me vint chercher de la part de la Princeſſe de *Valois* ; je la trouvai dans un état effroyable ; elle m'apprit qu'elle alloit épouſer le Duc d'*Alençon* ; j'accompagnai volontiers ſes larmes : elle croyoit que je pleurois ſon infortune ; je déplorois la mienne ; j'étois heureuſe d'avoir un ſi beau prétexte pour cacher mon déſeſpoir. Le ſoir même la Ducheſſe d'*Angoulême* me parla obligeamment de mon mariage avec le Comte de *Sancerre* ; je ne balançai pas à l'accepter ; mon reſſentiment étoit ſi vif contre la *Roche-foucault* pour tout ce

que

que j'avois vû de ſa perfidie, que je dis ſur le champ à la Ducheſſe, qu'elle étoit la maitreſſe, & que je lui donnois mon conſentement. Eh bien, me dit-elle, vous l'épouſerez le même jour que ma fille épouſera le Duc d'*Alençon*; ainſi, Madame, nous fumes deux victimes conduites enſemble à l'Autel.

Je ne vous dirai pas la ſatisfaction du Comte de *Sancerre*, elle fut extrême pour ce qu'il appelloit ſon bonheur, & le lendemain toute la Cour apprit avec quelque ſurpriſe ces deux mariages.

Vous pouvez comprendre, que la *Roche-foucault* avoit lieu d'être plus ſurpris que les autres, & que dans la correſpondance où il croyoit être avec moi, il ne s'attendoit pas à cette nouvelle; auſſi m'écrivit-il d'abord : je refuſai ſa Lettre; je ne parus point de tout le jour; l'accès de nos appartemens ne lui étoit pas permis; il alloit chez toutes les Princeſſes, croyant m'y trouver, & il portoit ſes agitations par-tout, ſans ſçavoir où les ſoulager.

J'étois cependant enfermée avec la Princeſſe de *Valois*; & ne pouvant contenir ma douleur, Je ne ſuis pas plus heu-

heureuſe que vous, lui dis-je, & mon mariage avec le Comte de *Sancerre* eſt un effet du déſeſpoir où je ſuis. Eh! comment? reprit la Princeſſe; que vous eſt-il arrivé? Que me cachez-vous? La baſſeſſe que j'ai eue, continuai-je, de me laiſſer ſéduire par le Comte de la *Roche-foucault*, & tout de ſuite je lui contai mon avanture.

Je n'ai rien à vous dire, me répondit la Princeſſe, puiſque vous avez des marques de ſa perfidie: ce n'eſt peut-être qu'un reſte des engagemens qu'il a eut avec Madame *Dailly*; mais il n'en eſt pas moins criminel, & ſa grande jeuneſſe, & l'occaſion qu'il a euë, ne l'excuſent point. Que je vous plains! Vous croyez conſoler ma douleur, en me diſant la votre, & vous l'augmentez par le partage véritable que j'en fais.

J'appris, le jour de mon mariage, que le Comte de la *Roche-foucault* étoit allé en Guyenne dans ſes Terres; je fus émûe, malgré moi, d'un départ ſi précipité, & qui ſe faiſoit ſi préciſément dans un tems qui m'étoit fatal en tout.

Le Comte de *Sancerre* vécut toujours

jours en Amant avec moi, & par ſon procédé, il m'eût rendue la plus heureuſe femme de France, ſi mon cœur n'eût pas été rempli des premiéres impreſſions que j'avois reçues, & que les derniéres n'avoient pû en aucune ſorte effacer.

Je faiſois tous les jours des efforts inutiles, pour me défaire des ſentimens que j'avois, malgré moi, pour le Comte de la *Roche-foucault* : je voulois me donner de bonne-foi au Comte de *Sancerre*, & le combat perpétuel qui ſe paſſoit dans mon ame m'avoit rendue un peu moins gaye qu'à mon ordinaire : & pour achever de m'accabler ; la *Roche-foucault* revint à la Cour, mais ſi triſte & ſi changé, que tout le monde s'en apperçut : je le remarquai mieux que les autres, & Madame *Dailly* étoit d'une mélancolie ſi grande, que je ne doutois pas qu'ils n'euſſent rompu enſemble, comme *Pomperan* m'en avoit aſſurée.

J'avois réſolu de m'armer de fierté à la vûe du Comte de la *Roche-foucault* ; elle ſe diſſipa au premier regard que je jettai ſur lui ; je vis ſes yeux pleins de larmes, je fus prête d'en répandre ; je baiſ-

baiſſai les miens en pâliſſant, & je paſſai dans un autre lieu : nous étions de la même ſorte, toutes les fois que nous nous rencontrions ; il avoit dit ſon ſecret & ſa peine au Connétable ; & comme je lui ôtois toutes les occaſions de me parler, ce Prince ſe chargea de le faire pour lui.

Notre converſation fut longue, & pour juſtifier ma conduite, je découvris au Duc de *Bourbon* ce qui m'avoit engagée à conclure mon mariage : je ne m'aviſai point à lui faire une fineſſe des ſentimens que j'avois eu pour ſon ami ; il le blâma, & lui rapporta la cauſe de ſon malheur. Le Comte eut la ſincérité de ne point déguiſer ſa faute, il la lui avoua dans toutes ſes circonſtances, & confeſſa que l'habitude & l'importunité l'avoient conduit chez Madame *Dailly*, qu'il en avoit ſenti, au moment même, mille remors, & qu'il avoit rompu trop tard avec elle ; qu'il étoit également dévoué à la paſſion qu'il avoit pour moi, & au malheur de ſa paſſion ; que bien-qu'elle fût déſormais ſans eſpérance pour lui, elle ne lui en étoit pas moins chére. Le Connétable étoit perſuadé, il me per-

perſuada ; mais je demeurai ferme à lui dire, que les ſentimens de la *Roche-foucault* lui ſeroient inutiles ; que je ſerois toujours fidéle à mes devoirs, & au Comte de *Sancerre*.

Le Duc de *Bourbon*, qui eſt le plus fidéle Amant qu'il y ait jamais eu au monde, gronda la *Roche-foucault*, au lieu de le conſoler, & ſa peine en auroit augmenté, s'il n'eût pas trouvé plus d'indulgence en *Pomperan*, qui l'aſſuroit, que le tems & ſa paſſion le pourroient remettre dans les mêmes termes où il en étoit avec moi, avant ces marques que j'avois vûes de ſa légéreté.

Quoique j'évitaſſe de parler au Comte de la *Roche-foucault*, il étoit mal-aiſé, dans l'application éternelle où il étoit de m'aborder, que ſes ſoins ne lui réuſſiſſent. Il s'aprocha de moi, un ſoir chez la Reine ; j'étois placée de façon que je ne pouvois fuïr : Vous m'avez bien puni, me dit-il ; mais, Madame, n'y a-t-il point un tems limité pour mon ſuplice ? S'il eſt encore bien long, ma mort le terminera : je rougis à ces paroles, & craignant qu'on ne pût nous obſerver, Je n'ai pas voulu interrompre le

le cours de vos félicités, lui répondis-je avec un aigre ſourire, je vous ai laiſſé paiſiblement en joüir. Quelles félicités! s'écria-t-il aſſez bas. Toutefois, vous avez vû que je les dédaigne; mais, Madame, ſans oſer vous redemander vos bontés paſſées, ſouffrez ſeulement que je vous adore: Finiſſez, repris-je avec chagrin, un diſcours que je ne puis ſouffrir. Le Duc de *Bourbon* nous apperçut enſemble; il en eut de la joie, & voyant que j'avois fait ſigne à *Deſcars* de s'approcher, il feignit d'avoir à lui parler pour l'en empêcher, & *Pomperan* ſe plaça, de maniére qu'il bouchoit le paſſage à ceux qui auroient pû venir où j'étois. La *Roche-foucault* appercevant mon inquiétude, en avoit plus que moi, & voyant l'office que ſes amis lui rendoient; Quoi, me dit-il, des paroles ſi dures! Ne pourrois-je ſurprendre ſeulement un de ces regards qui faiſoient autrefois tout mon bonheur? Il y a trop d'audace, repris-je, à demander des graces, quand on eſt ſi coupable: mais oublions-nous l'un & l'autre, ne me parlez jamais, & je vous promets de perdre entiérement la mémoire; & appellant *Pomperan*, il eut

eut la malice de tourner la tête, & de ne pas faire semblant de m'entendre; si bien que ne pouvant souffrir de la rigueur & de la contrainte que je me faisois, je sortis de ma place. Il faut donc mourir pour vous satisfaire, me dit-il, en me laissant passer, rien ne peut vous toucher; mais vous n'empêcherez jamais la violence de mes désirs. Je le quittai dans un trouble, que la Duchesse d'*Alençon* remarqua: je lui avouai ce qui venoit de se passer; je fis des reproches en sa présence au Duc de *Bourbon*, & à *Pomperan*, de la commodité qu'ils avoient donnée à leur ami: & comme nous partimes deux jours après pour faire le voyage de Lyon, qui, par la liberté qu'il donnoit, mettoit le Comte de la *Rochefoucault* en occasion d'être à tous momens avec moi; je le fis prier d'avoir la considération de ne me point parler d'une passion, à laquelle je n'étois plus en volonté de répondre: cette défense lui fut pénible & désagréable; il l'observa les premiers jours avec une obéissance qui me satisfit; mais une fois que le Roi me dit qu'il sçavoit la plus jolie chanson du monde, je le priai de me la chanter;

ter; il le fit, & elle me plut extrémement; le Roi montoit en chariot avec la Reine, il me cria qu'il l'alloit écrire dans ſes tablettes, & qu'il me l'envoyeroit : une heure après, la *Roche-foucault*, qui étoit à cheval, aborda le chariot où j'étois, & me préſentant les tablettes du Roi, que je connoiſſois fort bien, je fus infiniment étonnée de trouver au bas de la Chanſon ces Vers que la *Roche-foucault* avoit eu la hardieſſe d'écrire.

VERS.

Déſirs, tendres déſirs, qui régnez dans mon cœur,
Vous n'avez qu'un ſeul but dans votre ardeur ſecrette.
Vit-on jamais pour un pareil malheur
Une paſſion ſi parfaite ?
Tendres déſirs, vous le ſçavez,
J'aime ardemment l'objet que j'aime.
Triſtes déſirs, vous ne pouvez
L'engager à m'aimer de même.
Mourez, ou cachez-vous, impatiens déſirs,
Gardez-vous jamais de paroître.

Si

Si l'on entendoit mes soupirs,
On vous feroit bientôt renaître.

Je connoissois son écriture, comme la mienne : j'avois la vûe attentivement attachée dessus, sans l'oser lever, de crainte de trouver les yeux de la *Roche-foucault*, & qu'il n'eût encore l'audace de me parler. Comme j'étois en cet état, je sentis qu'on me prit brusquement les tablettes des mains, & ma surprise fut très-grande, quand je vis que c'étoit le Comte de *Sancerre* qui étoit à cheval, & qui m'ayant vû cette attention à lire, m'avoit pris ces tablettes. Ah! lui dis-je, en me précipitant presque, ces tablettes sont au Roi; rendez-les moi, il vient de me les envoyer : à ces mots, qui lui imposoient du respect, il me les rendit sans résistance; je lui lus la chanson, & quand il m'eut quittée, j'effaçai ces Vers dans le tems que la *Roche-foucault* approchoit pour reprendre les tablettes du Roi.

Nous étions tous deux embarrassés. Madame, me dit-il, que dirai-je au Roi? Avez-vous vû indifféremment ce qui étoit dans ces tablettes? Je n'en ai point été

été contente, lui dis-je; mais vous direz au Roi ce que vous sçavez bien qu'il lui faut dire. Je dirai au Roi ce qui pourra lui plaire de votre part, Madame, reprit-il; & je vous dirai à vous, que les sentimens qui étoient écrits dans ces tablettes me paroissoient bien naturels. On sent ces choses-là quand on les explique de même; & on les doit sentir toujours.

Il poussa son cheval, en achevant ces paroles, & voyant que j'avois effacé ce qu'il avoit eu la témérité d'écrire, il rendit au Roi ses tablettes.

Le voyage fournit bien des occasions semblables au Comte de la *Roche-foucault*, de m'expliquer des sentimens qui ne faisoient que trop d'impression sur moi, & que je ne voulois pas qu'il me fit paroître; il eut une assiduité continuelle à me donner des soins, & cela d'une maniére si discrette, que j'étois seule à m'en appercevoir. En partant, en arrivant, il ne manquoit guére à me donner la main, & il s'étoit rendu extrémement familier avec le Comte de *Sancerre*.

Le Roi se mit en Campagne, donna la bataille de Marignan, & la gagna.

J'étois honteuſe, quand il partit, de ne donner pas toutes mes craintes au Comte de *Sancerre*, & de les partager avec le Comte de la *Roche-foucault*: je craignis autant pour l'un que pour l'autre les divers événemens de la guerre: j'appréhendois ce qu'il y a de plus funeſte. Ils revinrent tous glorieux: le ſuccès avoit été éclatant, & chaque guerrier y eut quelque avantage qui le diſtinguoit.

Les divertiſſemens recommencérent, & ce ne fut que fêtes & que plaiſirs. L'hyver étoit très rigoureux, il n'y avoit plus de fleurs; & comme je les aimois paſſionnément, j'étois fâchée de n'en voir pas.

Un jour que le Comte de *Sancerre* étoit à la chaſſe, où il alloit preſque tous les jours, l'aimant avec paſſion, je vis entrer un homme de la part de la Princeſſe *Renée*, qui me prioit de me rendre bientôt chez elle. Il étoit ſi matin, que je crus qu'elle vouloit faire quelque partie de plaiſir; je m'habillai promtement, & je me rendis chez-elle; elle ne vouloit que me voir. Nous nous amuſâmes, je ne ſçai comment, toute la journée; & quand la nuit fut venue, elle

le me dit qu'elle désiroit de me remener chez moi, où elle vouloit souper; je reçus l'honneur qu'elle me proposoit avec plaisir : quand nous fumes dans la cour de ma maison, je fus fort surprise de la trouver, non pas simplement éclairée, mais toute illuminée : Je demandai à mes gens ce que cela vouloit dire? On me dit que c'étoit par l'ordre du Comte de *Sançerre*. La Princesse *Renée* se mit à rire; je crus que c'étoit une fête qu'il lui donnoit : en effet, je remarquai tout dans une parure extraordinaire; j'avançai dans un appartement qu'on avoit préparé pour le Bal; & passant dans le mien je fus épouvantée d'y voir un Parterre plein des plus rares fleurs. On avoit abattu la muraille qui séparoit deux grandes chambres, on y avoit fait porter de la terre & des gazons, & on y avoit composé un Parterre charmant.

Toute cette longue & grande chambre étoit entourée de caisses peintes & dorées, qui renfermoient des Orangers & des Mirtes. Une grotte terminoit un des bouts de cette délicieuse chambre, avec un bassin de marbre qui recevoit une chute d'eau éclairée de mille lumiéres;

res ; je croyois être enchantée. Ces fleurs étoient ſi bien plantées & ſi bien aſſorties, qu'elles faiſoient un compartiment, dont la diverſité charmoit les yeux.

Quand mon admiration fut un peu ceſſée, & après que j'eus demandé au Comte de *Sancerre*, pour qui il faiſoit une fête ſi belle ? je le trouvai dans un étonnement plus grand que le mien.

La Princeſſe me paroit de fleurs, dont on nous préſenta de pleines corbeilles : Elles étoient ſi belles & ſi rares, que nous jugeames qu'elles venoient de Gênes, comme en effet on les avoit fait venir par la poſte.

Cependant, l'Ecuyer du Comte de *Sancerre* nous dit, que la Princeſſe *Renée* lui avoit ordonné de laiſſer travailler : qu'elle le feroit trouver bon à ſon Maître ; & qu'il avoit dit dans la maiſon que cela ſe faiſoit par l'ordre du Comte de *Sancerre*, comme elle lui avoit commandé de le dire.

Au récit que nous fit cet homme, le Comte de *Sancerre* & moi nous tournames vers la Princeſſe ; elle avoua ce qu'il avoit dit, nous aſſurant qu'elle l'avoit

voit fait à la priére d'un de ſes amis, qui n'étoit pas celui qui faiſoit cette galanterie, & qu'elle nous proteſtoit qu'elle en étoit auſſi ignorante que nous.

Je donnois cependant quelque propreté à mon ajuſtement : ce fut tout ce que je pus faire ; car le Roi, la Reine, & toute la Cour, arrivérent : Ils trouvérent la ſalle des fleurs une choſe très ingénieuſement imaginée ; il y eut un feſtin magnifique, & l'on danſa juſqu'au jour.

La Ducheſſe d'*Alençon* ne fut pas longtems à deviner, que la *Roche-foucault* avoit donné cette galante fete, ſurtout quand la Princeſſe *Renée* avoua, que c'étoit le Duc de *Bourbon* qui l'avoit priée de donner ſes ordres à cet Ecuyer du Comte de *Sancerre*, un jour qu'ils l'avoient engagé dans une partie de chaſſe.

On ne l'eût pas cru, à voir la *Roche-foucault* ; car il ne montra aucun embarras ; il en parloit comme les autres ; il danſa même avec moi, ſans me témoigner plus d'empreſſement qu'à l'ordinaire, & ſans faire le miſtérieux. J'avoue que ſon procédé me toucha, &

que j'aurois ſouhaité de n'avoir jamais été dans le cabinet de Madame *Dailly*. Nous nous aimions alors,& nous euſſions été heureux, puiſque j'étois en quelque ſorte maîtreſſe de ma deſtinée; mais vous ſçavez qu'il eſt des fatalités qui ſont inévitables.

La Cour revint à Paris triomphante, & plus groſſe & plus belle qu'elle ne fut jamais. J'avois prié le Comte de la *Roche-foucault* de contraindre ſa paſſion, & de ne m'en plus donner des marques. Le Connétable vouloit ſouvent combattre une façon ſi rigoureuſe; il me prioit tendrement pour ſon ami; mais *Pomperan* ſe mettoit en colére, & des maniéres ſi dures lui étoient inſuportables; il diſoit ſouvent au Comte de la *Roche-foucault*, que je l'aimois encore, malgré des déhors ſi fâcheux; & ayant fait avec lui une partie de Campagne,ils y demeurérent quinze jours. La jeune *Saint Severin*, qui arrivoit d'Italie, étoit allée chez ſon pére, qui avoit une maiſon près de celle où la *Roche-foucault* étoit; elle n'avoit point encore paru à la Cour. *Pomperan* dit à la *Roche-foucault*, qu'il vouloit m'éprouver, & voir ſi j'étois auſſi in-

indifférente que je le témoignois : Il m'avoit déja mandé l'arrivée de cette belle étrangére, il m'en avoit fait un portrait très-avantageux ; il me disoit que c'étoit une admirable brune, pleine de grace & de majesté, qui avoit de grands yeux d'une beauté achevée, les traits proportionnés, n'ayant la bouche un peu grande, que pour faire mieux remarquer toutes ses dents, qu'on pouvoit comparer à des perles orientales ; que son sourire étoit gracieux, mais que le grand rire lui séioit tout-à-fait bien.

Cette personne me parut terrible avec des charmes si touchans. Quelques jours après, *Pomperan* m'écrivit encore cette Lettre.

LETTRE.

VOus dirai-je une nouvelle surprenante ? Avez-vous assez de fierté pour l'apprendre avec cette indifference dont vous avez si souvent désespéré mes amis ? Une jeune Bergére, en tendant ses rets, & n'en voulant qu'aux innocens oiseaux, a fait une autre prise. Un chasseur, amoureux d'une superbe Nimphe, dont il ne recevoit que des

dédains, & une ingratitude continuelle, a trouvé son remède dans les charmes de la beauté & de l'humeur douce de la Bergère: Il est si bien guéri de sa première passion, & il est si attaché à la dernière, que je défie les plus beaux yeux du monde de reprendre jamais leur conquête.

Il n'étoit pas mal-aisé de voir que ce n'étoit qu'une malice que *Pomperan* me faisoit; je ne laissai pas d'en être d'abord un peu émûe: la beauté de *Saint Severin* faisoit du bruit à la Cour, & quelquefois je croyois que ce que *Pomperan* me disoit pouvoit bien avoir de la vérité; mais comme il est naturel d'avoir un peu d'amour propre, & de ne vouloir pas même avoir le semblant de céder, je fis ces Vers sur le champ, qui furent toute ma réponse.

Mes yeux ont encor le pouvoir
De faire quand je veux tout ce qu'ils ont
sçu faire:
Jamais de leur empire on ne peut se sous-
traire:
Auſſi-tôt qu'on les peut revoir,
L'effet est sûr, ils sçavent plaire.

C'est

C'eſt en vain qu'un rebelle échape à leurs attraits.
Si je veux quelque jour ramener ce volage,
J'armerai de feux & de traits
Mille regards charmans, dont il connut l'uſage.
Quiconque en eſt frappé n'en peut guérir jamais.

Comme *Pomperan* étoit infiniment de mes amis, je ne fis point de ſcrupule de lui écrire de la ſorte; mais, Madame, vous allez être ſurpriſe, quand je vous dirai que le Comte de la *Roche-foucault* trouva dans cette réponſe un charme, qu'il y avoit longtems qu'il n'avoit ſenti: il ſe fit un plaiſir délicat de l'aſſurance que je prenois; & il ſe flatta pour la premiére fois, depuis la perte de ce qu'il appelloit ſa félicité.

Il entra chez la Reine où j'étois; ils étoient enſemble *Pomperan* & lui: je ne pus m'empêcher de rire auſſi-tôt que je les apperçus; & *Pomperan* m'abordant d'un air gai, Nous ſommes libres, me dit-il, & votre vanité a beau ſe promettre, il n'y a plus de cœur foible

pour ſe ſoumettre à vos regards. Vous êtes ſi peu ſage, lui répondis-je, qu'il faut bien, malgré moi, entrer dans vos railleries; mais ne les pouſſez pas plus avant : rendez-moi à mon ſérieux.

Il falut, malgré moi, l'écouter, & ſouffrir que le Comte de la *Roche-foucault* mêlât quelque choſe de ſa paſſion dans un entretien qu'il ne me fut pas poſſible d'éviter.

L'état aſſez tranquille, où nous étions, fut entiérement troublé par tous les malheurs qui arrivérent de ſuite. Le Connétable fut ſi malheureux en ce tems-là, par l'injuſtice de la mére du Roi, que je ne pouvois être heureuſe, étant liée à lui par une amitié ſans égale. Il ſe rebella bientôt après. La Reine mourut, & le Roi perdit la bataille à Pavie, & la liberté.

Le Comte de *Sancerre* y mourut, & ſa perte me cauſa une extrême affliction. Nous étions tous ſi triſtes, qu'il eût été mal-aiſé en nous voyant de reconnoître une Cour ſi galante & ſi belle, il n'y avoit que quelques mois. Le ſeul Comte de la *Roche-foucault* étoit capable de ſentir de la joie par le renouvellement de

de ſes eſpérances : & s'il avoit donné d'abord des larmes au malheur de ſes amis, & à celui de ſa patrie, il goûta enſuite des plaiſirs que ſa paſſion autoriſoit.

Tous les grands Seigneurs ſe rendirent auprès de la Régente ; & un ſoir que j'étois dans ma chambre, je fus toute étonnée d'y voir entrer la Ducheſſe d'*Alençon* conduite par la *Roche-foucault* ; nous rougimes tous deux. La Princeſſe lui fit cent queſtions ſur le malheur général ; il avoit acquis tant de gloire à la bataille, qu'il pouvoit parler de ces circonſtances bien mieux qu'un autre. Il nous entretint de l'infortuné Connétable, à qui il avoit parlé, & ce fut ſans faire de peine à la Princeſſe, parce qu'il étoit alors en commerce avec elle par la volonté du Roi.

Je ſuivis Madame *d'Alençon* chez la Princeſſe : après le ſouper, la *Roche-foucault* s'approcha de moi, il me regarda quelque tems, ſans oſer me parler, & prenant enfin la parole avec une aſſurance, que ſa fidélité lui inſpira : M'écouterez-vous, Madame, maintenant ? me dit-il ; me permettez-vous de vous

parler, & puis-je ſans obſtacle vous faire voir la plus grande paſſion qu'on ait jamais reſſentie? Ah! lui répondis-je, laiſſez-moi pleurer le Comte de *Sancerre*, ne me dites rien qui me détourne de ma douleur. J'honorerai ſa mémoire avec vous, Madame, reprit-il; mais ſouvenez-vous que je vous ai aimée avec un reſpect auſſi grand, que votre rigueur a été infinie, & que ſans interrompre le cours de vos larmes, j'oſe vous demander ſi ma perſévérance & mon amour peuvent eſpérer ce qui ſeul pourroit les ſatisfaire. Vous abuſez de l'inclination que je vous ai fait voir autrefois, repliquai-je, & peut-être de l'indulgence que j'ai toujours eue pour vous. c'eſt d'une foibleſſe, que vous n'avez que trop connue, plutôt que de votre amour, que vous prenez l'aſſurance de me parler comme vous faites. Hélas! quel entretien! L'ombre du Comte de *Sancerre* en eſt toute épouvantée. Laiſſez-moi. Je le regardai avec quelque émotion, en achevant ces mots: il dut connoître, qu'il ne m'étoit pas indifférent.

Il continua tous les jours à me donner des marques de ſon amour, & à me

me prier de souffrir qu'il pût espérer de remplir la place du Comte de *Sancerre*; j'y consentois bien en secret; mais je ne me pouvois résoudre à le faire: Tout me parloit pour le Comte de la *Rochefoucault*, son amour, ses services, ma reconnoissance, & mon panchant, les Princesses, ma famille, & la sienne: je ne pouvois si-tôt me déterminer d'abandonner le Comte de *Sancerre*; je vivois dans un combat perpétuel, ce qui surmonta si bien toutes mes forces, que je tombai dans une langueur mortelle, dont l'anéantissement est plus insuportable que les maux les plus vifs.

Cette maladie m'empêcha de suivre en Espagne la Duchesse d'*Alençon*; je me séparai d'elle avec un regret si cuisant, que j'en pensai mourir: pendant ce tems, les soins assidus de la *Roche-foucault* fixérent tout-à-fait mes résolutions; & je lui promis de l'épouser, aussi-tôt que la bienséance me le permettroit: ma santé s'étant rétablie, je suivis la Régente à Bayonne, où je revis la Duchesse d'*Alençon*. Les charmantes caresses, & les marques touchantes de son amitié auroient été capables de me faire revivre, quand

quand j'aurois été à la mort.

Le Roi revint en France; il reprit le chemin de Paris; le mariage de la Reine se fit, & le Comte de la *Roche-foucault* & moi avons vécu depuis en gens qui s'aiment; je crois même que nous nous aimerons toujours. Nous avons fait parler au Roi de notre mariage, il l'approuve, & nous nous y préparons avec une joie égale entre nous.

Madame de *Sancerre* eut plus de tems qu'il ne lui en faloit pour dire son Histoire; & la Princesse de *Salerne* la repassa par des questions gayes, & qu'elle seule pouvoit faire; & voyant qu'il étoit encore de bonne heure, elles tournérent leurs pas vers le bord de la riviére, & portérent leur promenade assez loin; elles avoient dessein de la terminer, quand elles crurent entendre la voix de la *Roche du Maine*: & allant du côté où elles pensoient qu'il devoit être, elles furent surprises de le voir assis sur l'herbe, le dos appuyé contre un arbre, auprès d'un ruisseau, d'épine fleurie, & au milieu de deux jeunes Paysanes: leurs habillemens étoient blancs, un nœud de ruban les ratachoit sur chaque épaule, leurs cheveux

veux étoient propres & frisés naturellement: l'une & l'autre les avoient châtains, l'obscur & le clair en faisoient toute la différence: mais leurs visages étoient charmans. Dans la plus petite un air jeune & naïf y mettoit un agrément extraordinaire; l'autre avoit la phisionomie noble, douce, & spirituelle.

Qu'on est heureusement détourné de ce que l'on prétendoit faire, disoit la *Roche du Maine*, quand on rencontre de si agréables personnes! Ne me pressez point de vous quitter; il y a deux heures que je suis avec vous, & il ne me semble pas qu'il y ait un moment. Ah! Seigneur, reprit la plus grande de ces filles, vous vous amuserez trop longtems à de simples Villageoises: retournez à cette belle Espagnole, que vous nous disiez que vous alliez voir; portez-lui des soins qu'elle recevra sans doute.

Alphonsine se reconnut en cet endroit, & prêtant une nouvelle attention, aussi-bien que Madame de *Sancerre*, elles entendirent que la *Roche du Maine* reprenoit ainsi la parole; On quitteroit tout pour vous, disoit-il; jamais rien de plus ai-

aimable ne parut à mes yeux. La Cour n'a point de beauté qui vous égale; je ne ſuis qu'embarraſſé, laquelle j'aimerai de vous deux; mon cœur eſt touché de l'une & de l'autre; je me donnerai, ſans doute, à celle qui me témoignera le plus de bonté: Ce ne ſera donc pas à moi, Seigneur, interrompit la plus jeune de ces perſonnes, qui pouvoit avoir tout au plus quatorze ans, & ſa compagne dix-ſept. Je ne veux point d'un cœur qui ne ſçait ſi c'eſt moi ou une autre qu'il aime. La ſimplicité bruſque de cette repartie fit rire la *Roche du Maine*. Eh! riez tant qu'il vous plaira, reprit-elle, mais ce que je vous dis de mes ſentimens ne vous doit pas donner de l'eſpérance du côté d'*Amicie*: je ſçai qu'elle ne vous aimera jamais. Celle qu'on venoit de nommer, rougit extrémement de ce que diſoit ſa jeune compagne. Seigneur, reprit-elle, *Almodis* a raiſon de dire que je ne ſuis pas faite pour aimer; je ne ſçai ce que c'eſt que les ſociétés; j'ai demeuré juſqu'à préſent dans une ſolitude affreuſe: il n'y a que trois mois que je ſuis dans ce pays; je ne connois qu'elle, & je n'ai aimé juſqu'ici que les beautés

tés de la nature. Il y a quelque chose à aimer de plus aimable que tous ces ouvrages dont vous parlez, s'écria la *Roche du Maine*: un Amant, belle *Amicie*, seroit plus digne de toucher votre cœur. Je ne sçai pas bien ce que c'est qu'un Amant, reprit-elle; mais je sçai que rien n'est comparable à la douce tranquillité que l'on peut goûter dans ces campagnes.

Avez-vous jamais vû, Seigneur, poursuivit-elle, la premiére ouverture du jour? Y a-t-il quelque chose qui puisse être si admirable que cette lumiére qui se répand insensiblement sur tout l'Univers; le lever du Soleil si gracieux & si plein d'éclat, cette terre brillante de tant de fleurs si vives, leur émail & leur coloris qui font une si riante diversité, les arbres chargés d'une verdure gaye, ces eaux si claires & si nettes; & par-dessus tous ces charmes, on ressent celui du repos & de l'innocence; & on n'est point ici troublé par toutes les passions différentes qui agitent d'ordinaire l'ame d'un courtisan.

Cette belle fille acheva ces paroles avec un sourire charmant, en regardant la

la *Roche du Maine*. Eh! où en avez-vous tant appris? lui dit-il, d'un air tout étonné: Quel discours & quelle grace à le faire! Vous n'êtes point une personne ordinaire; la Cour n'a rien de fait comme vous. Agréez que dès ce moment je vous consacre, & mon cœur, & ma vie. Ah! Seigneur, reprit-elle, en souriant encore, employez votre vie plus glorieusement, & gardez votre cœur pour vous faire une conquête plus illustre; je n'ai point d'ambition: satisfaite de mon sort, je ne demande au Ciel pour toute grace, que de me laisser comme je suis. Un sentiment jaloux alluma de colére les yeux de la *Roche du Maine* à ces paroles, & regardant *Amicie* avec une surprise qui s'augmentoit de moment à autre: Que veut-elle dire? s'écrioit-il: elle est contente; quelque heureux mortel cause-t-il cette satisfaction? & qui pourroit-il être? Un homme de sa condition seroit-il capable d'attacher son cœur, elle que je trouve au-dessus des plus grands Princes du monde? Il se laissoit emporter avec impétuosité à la véhémence de tout ce qu'il pensoit à l'avantage d'*Amicie*, quand par ha-

hazard il se tourna vers la jeune *Almodis* qu'il avoit entiérement oubliée : elle écoutoit avec tant d'attention ce qu'ils disoient tous deux, & elle le regardoit avec de si beaux yeux, qu'il ne se souvint plus de ce qu'il avoit résolu de dire encore à *Amicie*, & se tournant tout-à-fait vers *Almodis*; Et vous, lui dit-il, continuez-vous à me dédaigner de même qu'elle? Ah! Seigneur, reprit *Almodis*, ne me dites rien, parlez avec *Amicie* : j'ai autant de plaisir à vous entendre tous deux, que j'en ai d'ordinaire quand je joue de ma flute. Eh bien! lui répondit la *Roche du Maine*, en riant de tout son cœur de la naïveté de cette petite fille, vous aimez donc bien à danser; si vous voulez, nous danserons ensemble: Volontiers, Seigneur, repliqua-t-elle; je sçaurai mieux danser, que je ne pourrois vous répondre; & alors se levant d'une façon toute gaye, elle jetta sa flute à sa compagne, & la pria de jouer un air : *Amicie* sourit encore, voyant la disposition avec laquelle la *Roche du Maine* s'apprêtoit à danser.

Madame de *Sancerre* & *Alphonsine* rioient aussi au lieu où elles étoient, &

ad-

admiroient l'aimable humeur de la *Roche du Maine*, qui lui faiſoit trouver du plaiſir à tout : il ſe mit donc à danſer, mais il n'avoit pas aſſez de regards, pour donner à *Almodis*; elle partit avec une grace merveilleuſe, & ſa légéreté étoit ſi grande, qu'il ſembloit qu'elle ne touchoit pas la pointe de l'herbe ſur laquelle elle formoit ſes pas; elle n'avoit point d'autre application que celle de danſer; mais la *Roche du Maine*, qui la conſidéroit tout éperdu, interrompit la danſe, & ſe jetta à ſes genoux avec des tranſports & des diſcours fort véhémens. La jeune *Almodis* ne trouvoit pas trop bon qu'il finit ainſi; & honteuſe de ce qu'il lui diſoit, Laiſſez-moi, Seigneur, lui dit-elle, ou je vous aſſure, que je ne danſerai jamais plus avec vous.

Alphonſine fit un éclat de rire de la maniére dépiteuſe de la petite fille; & la *Roche du Maine* ſe tournant tout-à-fait, l'apperçut avec Madame de *Sancerre*. Il n'y a que vous au monde, lui cria la Princeſſe de *Salerne*, qui puiſſiez avoir fait une telle découverte. J'avoue que voila les deux plus charmantes perſonnes

que

que l'on puiſſe voir: & s'avançant avec la Comteſſe, elles les careſſérent fort toutes deux, en s'informant qui elles étoient. Madame, lui répondit *Amicie*, je ne ſuis arrivée que depuis peu en ce pays: je demeure avec les parens d'*Almodis*, qui ont ſoin d'une belle máiſon & du jardin de Madame de la *Paliſſe*, que voilà à cent pas d'ici. Mais, ma belle fille, lui dit la Comteſſe de *Sancerre*, où avez-vous pris tout l'eſprit que vous avez? Madame, lui repliqua-t-elle en rougiſſant, je ſerois heureuſe de vous plaire; je voudrois que mon eſprit eût quelque agrément; mais les gens vertueux, qui m'ont élevée, n'ont pris ſoin que de me former des mœurs honnêtes. Ils ont réuſſi à vous rendre incomparable, répondit *Alphonſine*; & s'addreſſant à la *Roche du Maine*, Que j'ai d'impatience, lui dit-elle, de conter cette avanture à la Reine! Elle ſera auſſi étonnée que nous de voir deux filles ſi rares dans la condition où elles ſont nées. *Amicie* écouta ce diſcours avec une modeſtie paiſible; mais ſa jeune compagne fit briller une grande joie dans ſes yeux, & *Alphonſine* la remarquant, Vous ſerez

rez donc bien aise, lui dit-elle, si je vous fais voir la Cour. O tant! Madame, reprit-elle; il y a longtems que je presse mon pére de me mener à Saint-Germain: il ne l'a jamais voulu, & *Amicie* ne se soucie point d'y aller: je juge de la joie que j'aurois par celle que j'ai quand je vois quelquefois le Roi & la Reine à la chasse avec toute leur suite. Rien n'est si beau que tout cela, & je crois que toutes ces personnes sont toujours bien contentes d'un si grand bonheur. *Amicie* branla la tète au discours de sa jeune compagne: la Comtesse de *Sancerre* soupira, en se ressouvenant des peines qui déchiroient le cœur de la Reine, & combien le bonheur, que cette petite fille se figuroit, étoit éloigné de la vérité. Eh bien! lui répondit-elle, après ce moment de réflexion, si la vûe de la Reine & celle de la Cour vous peuvent satisfaire, nous vous promettons ce plaisir-là; nous allons vous quitter, dans peu vous aurez de nos nouvelles.

Elles se séparérent en effet, & menérent la *Roche du Maine* avec elles, qui leur conta, comme en les venant voir

il

il avoit fait la rencontre de ces deux aimables filles. *Alphonſine* lui pardonna l'eſpéce d'infidélité qu'il lui faiſoit; ils continuérent de marcher vers la maiſon, ne pouvant aſſez s'étonner de la beauté de ces deux filles, ſur-tout de l'eſprit d'*Amicie*. Quand elles furent arrivées, elles apprirent que le Comte de *Saint Paul* étoit venu complimenter la Princeſſe d'*Alger* de la part du Roi, & que la Reine lui avoit envoyé ſes chariots pour la conduire à Saint-Germain. *Lautrec* avoit accompagné le Prince, pour ſe réjouïr avec ſon cher *Dragut* de ce qu'il avoit retrouvé ſa divine *Aphrigia*. Le Prince de *Melphe* & la *Roche-foucault* en avoient fait de même, pour voir *Alphonſine* & Madame de *Sancerre*.

Cette belle troupe fut reçûe avec joie par *Aphrigia*, qui témoigna un grand reſpect pour les civilités que le Roi & la Reine lui faiſoient faire; & *Dragut* paroiſſoit ſi hors de lui, qu'à peine pouvoit-il répondre à l'amitié que le Roi lui faiſoit l'honneur de lui témoigner par ſon ami *Lautrec*.

Le Comte du *Muſſidan* étoit avec tous ces

ces Seigneurs, & *Aphrigia* lui fit un accueil si honnête & si obligeant, qu'on jugea que ce n'étoit pas la premiére fois qu'elle l'avoit vû. Il y avoit quelques années qu'il voyageoit, & qu'il étoit hors de France.

Après que la Princesse de *Salerne* & Madame de *Sancerre* furent habillées, elles se rendirent dans l'appartement de la Princesse d'Alger; & la *Roche du Maine*, qui les y suivit, & à qui elles le présentérent, fut si ébloui de la beauté de la fille de *Chérédin*, qu'après la premiére surprise, se tournant vers *Alphonsine*, Je pourrois bien encore oublier *Amicie*, ou la petite fille du Jardinier, lui dit-il, pour la Princesse Afriquaine: je lui trouve une vivacité dans l'esprit, propre à effacer cette simplicité qui me plaisoit tant dans *Almodis*, & sa majesté vaut bien la grace d'*Amicie*.

Alphonsine rit de la franchise de la *Roche du Maine*. Ainsi, dit-elle, je suis d'abord vengée. *Aphrigia* vient à propos à mon secours: si mes charmes vous avoient paru plus aimables que ceux de *Pluvant*, ils cédoient à ceux des belles filles que nous venons de quitter, & la Prin-

Princeſſe d'Alger l'emporte ſur toutes nous autres.

Ils euſſent continué un entretien qu'ils commençoient d'égayer, quand on les interrompit pour dîner : les Dames mangérent en particulier, & deux heures après le repas, *Aphrigia* ayant pris congé de la Maîtreſſe de la maiſon, elle avec Madame de *Sancerre* & *Alphonſine* montérent dans un chariot de la Reine, & le Comte de *Saint Paul*, & tous ces Seigneurs étoient à cheval : ils n'avoient fait que peu de chemin, quand ils apperçûrent venir vers eux *la Paliſſe*, & le Comte de *Tende*, qui après avoir ſalué les Dames, leur dirent que le Roi étoit à la chaſſe de ce côté-là, pour ſe trouver d'une maniére galante à la rencontre d'*Aphrigia*. A cette nouvelle, les Seigneurs demandérent permiſſion à la Princeſſe d'Alger d'aller joindre le Roi : le reconnoiſſant *Dragut* y vola, & ayant laiſſé le Comte de *Muſſidan*, & quelques Gardes auprès de la Princeſſe d'Alger, ils furent tous au devant du Monarque.

Alphonſine prit ce tems pour témoigner à *Aphrigia* la curioſité qu'elle avoit de ſçavoir ſes avantures ; elle en avoit

déja appris quelques-unes, mais ſans ordre & ſans ſuite ; & Madame de *Sancerre* s'étoit jointe à la priére qu'elle lui faiſoit. La belle *Aphrigia* ne leur voulut pas réſiſter ; elle leur dit tout de ſuite ce qu'*Iſouf* avoit appris au Connétable, & reprenant ce qu'elles en devoient ignorer, & qu'elle avoit récité ce matin même à ſon cher *Dragut*, elle continua de cette ſorte.

HISTOIRE D'APHRIGIA.

QUand je fus ſéparée du Roi d'Alger pour aller voir la Reine ma mére, un orage m'écarta de ma route : il duroit encore, quand le Vaiſſeau, dans lequel j'étois, fut attaqué & pris par *Doria*.

Malgré toute ma douleur, l'effroi où je fus d'abord ne m'ôta pas le jugement ; & comme je prévis notre perte, je priai tous ceux qui étoient avec moi de ne

pas

pas découvrir ma naiſſance ; je me défis promtement de tout ce que j'avois de plus remarquable ſur mes habits ; & quand nous paſſâmes dans la Galére de Génes, le Ciel me fut ſi favorable, que j'apperçus mon fidéle *Hamet* qui s'étoit élancé dans la mer, & qui nageoit avec une viteſſe incroyable vers la terre : j'eſpérai qu'il iroit porter des nouvelles de ma priſe, & que je pourrois me revoir en liberté.

Doria commanda qu'on prit la route de France, & changeant un jour après d'avis, il aborda aux côtes d'Italie : là, dans une Ville dont j'ai oublié le nom, il fit rencontre du Marquis de *Montferrat*, qui étoit ſon ami particulier. Ce Prince ſe promenant un jour avec lui, apperçut *Haline* qui traverſoit un parterre ; il la trouva bien faite, & lui demanda ſi elle étoit un butin de ſa priſe ? *Doria* lui répondit que oui ; & l'ayant abordée, elle lui plut tellement, qu'après l'avoir quittée, il la demanda à *Doria* dès le moment même ; mais pour vous donner une claire intelligence de tout ce qui s'eſt paſſé, je vous dirai que le Marquis de *Montferrat* n'étoit pas le ſeul,

à qui *Haline* avoit plû : il avoit auprès de lui un homme de condition, qui, voyageant en Italie, s'étoit arrêté quelque tems dans le Montferrat ; & dans une occasion ayant sauvé la vie au Prince, il avoit été si sensible à un service si important, & naturellement il étoit porté à tant d'inclination pour le Comte de *Mussidan* (c'est celui qui marche avec nous), qu'il l'aimoit avec une passion démesurée. *Mussidan* avoit eu le tems de voir *Haline*, & de lui faire offre de ses services. Cette fille avoit compris, dans le rang qu'elle lui voyoit tenir, qu'en effet il la pourroit servir, & elle avoit dessein de voir adroitement si elle se hazarderoit à prendre de la confiance en lui. Pour moi, j'étois comptée pour rien ; je feignis toujours d'être malade, & les soins d'*Haline* furent si heureux, qu'on ne vit jamais mon visage.

Les choses étoient comme je vous le dis, quand on vint annoncer à *Haline* qu'on l'avoit donnée au Marquis de *Montferrat* : elle demanda au moment même, sans s'étonner, qu'on la fit parler à ce Prince. Seigneur, lui dit-elle, on m'a dit que je viens de changer de Pa-

Patron: je bénis le Ciel de cette fortune; car bien que *Doria* ne ſoit pas un Maitre cruel, le viſage de ſon vainqueur ne fait jamais de plaiſir à voir; j'eſpère trouver en vous un Prince débonnaire; & pour commencer à éprouver ſi je ne me trompe point, je vous demande la grace, Seigneur, de ne me pas ſéparer de ma ſœur: obtenez qu'elle me ſuive; c'eſt une ſœur mourante, mais c'eſt une ſœur aimée; ſi ſon ame doit partir, j'aurai du moins la conſolation, la voyant avec moi, que je lui rendrai ces derniers devoirs qui ſont vénérables à toutes les Nations; & ſi elle ſe ſépare de moi dans une terre étrangére, elle aura du moins la ſatisfaction de mourir entre mes bras.

Haline parla d'une façon ſi tendre & ſi touchante, qu'elle émut le Marquis de *Montferrat*; & après lui avoir dit quelque cajolerie, il fit demander cette prétendue ſœur à *Doria*: il obtint ce qu'il vouloit; je ne ſçai ce que ſont devenues depuis ma Gouvernante & mes autres femmes; mais deux jours après, on nous fit embarquer. *Muſſidan* étoit au deſeſpoir de l'inclination que le Prince avoit

pour *Haline*; il croyoit bien que s'il ne lui faisoit pas un secret de la sienne, il pourroit la lui céder; mais il avoit peine à se résoudre: il se plaignit de sa destinée à *Haline*, & lui dit que le Marquis de *Montferrat* le ramenoit lui-même en France.

Cependant, nous voguions heureusement, & je demeurois toujours cachée; nous abordâmes enfin à un port de Normandie, & là nous aprimes que le Roi de Navarre alloit épouser une sœur du Roi. *Mussidan*, qui désiroit de se rendre incessamment à la Cour, convia le Prince de la venir voir *incognitò*: le Prince s'y résolut, & voulut aussi que nous fussions du voyage. *Haline* & moi le fimes commodément, & l'on nous mit dans une maison fort agréable, qui est ici tout auprès du bord de la Seine, & chez un ami de *Mussidan*.

Un jour que *Mussidan* étoit à Saint-Germain, & que le Prince l'y suivoit comme un particulier, *Haline* & moi étions allées nous promener; j'entendois fort bien le langage du Pays, & je commençois à le parler comme vous voyez; je disputois avec *Haline*, si elle me découcou-

couvriroit au Comte de *Muſſidan*: nous étions occupées à notre entretien, que nous faiſions en langue Turque, de peur de ſurpriſe, quand j'entendis tout d'un coup un grand cri, & que je vis le Marquis de *Montferrat* à mes pieds: je n'avois point de voile ſur ma tête; mon viſage & ma taille paroiſſoient abſolument; il me vit, & ce fut pour mon malheur. Quel prodige! s'écria-t-il, elle eſt divine; & où s'étoit-elle cachée? la connoiſſez-vous, Comte de *Muſſidan*? Quoi! j'avois ce tréſor, & je l'ignorois? Beauté céleſte, continua-t-il en me ſerrant les genoux, d'où ſortez-vous? Vous êtes la ſœur de *Haline*. Ah! *Haline*, que ne me montriez-vous plutôt votre charmante ſœur? *Haline* étoit affligée; j'étois inconſolable de voir tant de ſoins inutiles & perdus. *Muſſidan* étoit auſſi étonné que le Prince, de me voir telle que ſa préoccupation lui faiſoit croire que j'étois; mais quoi que je lui paruſſe, il fut plus raiſonnable que le Prince: il demeura fidéle à *Haline*, & même il eut quelque joie de voir ſa promte légéreté, ſe croyant par-là défait d'un rival redoutable.

Durant que tous ces divers mouvemens se passoient en nous, le Marquis de *Montferrat* me regardoit exactement, & tournant des yeux de courroux sur *Haline*, Pourquoi me trompiez-vous? lui disoit-il: votre sœur n'a point été malade; quel air de fraicheur! quels yeux! quelle bouche! Comme il étoit d'un tempérament impétueux, il n'eut que des expressions outrées, & ne fut pas un moment sans me parler d'un amour qui se fit d'abord craindre: j'en appréhendai toute la violence, & je ne m'abusois pas.

J'en fus si épouvantée, que je tombai effectivement malade: il me persécuta au commencement sans aucun égard: & mon mal devenant considérable, il me donna quelque repos par le conseil des Médecins; ma maladie fut longue; je pensois incessamment à *Dragut*, & n'en ayant point de nouvelle, je désirois de mourir; & je serois morte, si *Haline* n'eût découvert qui j'étois au Comte de *Mussidan*; il ne fut point étonné de me sçavoir fille de Roi: il avoit pris tant d'amitié pour moi, qu'il pensoit volontiers à mon avanta-

ge;

ge; il me pria de guérir, & me promit que s'il ne pouvoit rien obtenir pour notre liberté, il se serviroit d'un moyen infaillible, dont il ne vouloit user qu'à l'extrémité.

Sur cette assurance, je repris courage, & ma santé revint; à mesure qu'elle se rétablissoit, je voyois renaître la folle passion du Marquis de *Montferrat*; il avoit une impétuosité que je ne pouvois retenir. *Mussidan* vouloit raisonner quelquefois avec lui, il ne l'écoutoit pas, & il n'y a que deux jours que se promenant tous deux, il lui dit nettement qu'il vouloit s'en retourner, & satisfaire son amour. *Mussidan* frémit à cette déclaration; ils furent interrompus par l'arrivée de deux hommes fort bien faits, que j'ai appris être *Dragut* & le Connétable. *Mussidan* m'avertit des desseins pernicieux du Marquis de *Montferrat*; mais en même tems, il me dit qu'il y alloit apporter le remède, & qu'il iroit le lendemain trouver le Roi, à qui il conteroit mon avanture; que le Roi m'envoyeroit chercher, mon pére étant son ami; & qu'il s'assureroit de la personne du Mar-

quis de *Montferrat*, qui se trouvoit inconnu sur ses Terres.

Je fus charmée des promesses que *Mussidan* me faisoit; & quand il fut parti pour Saint-Germain, je m'entretenois dans un endroit fort retiré entre quelques arbres avec *Haline*, lorsque le Marquis de *Montferrat*, qui sans doute avoit entendu les projets de *Mussidan*, est arrivé où nous étions; & deux de ses hommes ayant pris *Haline*, l'ont emmenée loin de moi: nos cris à cette violence se sont fait par-tout entendre, & le Prince commençoit à me montrer des desseins horribles, & me traitoit avec indignité, quand ces mêmes cris, que nous poussions *Haline* & moi, ont attiré à mon secours un homme miraculeux, qui a reproché son infamie au Marquis de *Montferrat*, d'une manière pleine de hauteur; il avoit connu à notre accent que nous étions étrangéres: Vous êtes dans des lieux, lui dit-il, en haussant l'épée, & le menaçant seulement, (car il le pouvoit facilement tuer) où régne un Roi plus grand par sa vertu que par sa puissance, quoiqu'elle soit la plus grande du monde. Ce Roi

Roi ſi ſage, ſi juſte, & ſi vertueux, ne ſouffriroit pas une pareille violence, qui que vous puiſſiez être. Eh ! de quoi te mêles-tu ? reprit l'impatient Marquis de *Montferrat* : Qui t'appelle à des conſeils, qu'on ne te demande pas ? C'eſt mon eſclave : & je ſuis tel, que le nom des Princes ne m'épouvante guéres : l'inconnu l'avoit ſaiſi durant ce tems, & je me mis à courir.

Les gens qui conduiſoient *Haline*, me voyant venir, & remarquant un homme qui ſembloit en vouloir à la vie de leur Maître, la quittérent ; elle & moi nous enfoncâmes parmi des broſſailles, & trouvant des carriéres, nous eumes l'aſſurance d'y entrer. *Dragut* m'a dit tantôt, que ce matin, étant allé voir le Duc de *Bourbon*, qui eſt, comme vous le ſçavez, mon libérateur, ce Prince lui a dit, que comme les gens du Marquis de *Montferrat* alloient fondre ſur lui, quatre de ſes amis ſont arrivés, qu'il m'a nommés, je penſe, le Marquis *du Guaſt*, *Pomperan*, le *Peloux* & *Lautrec* ; qu'à cette vûe, il s'eſt tourné vers le Marquis de *Montferrat* : Sauvez-vous, lui a-t-il dit, car ſes gens attaquoient ce

Duc, ſauvez-vous, voici de mes amis qui ne vous épargneroient pas, comme je l'ai fait. A ces mots, il s'eſt avancé vers ſes amis qui couroient déja à lui, & le timide Marquis de *Montferrat* a fui avec les ſiens.

Il s'eſt raproché, quand il a vû tout calme; & ayant remarqué la maiſon où ce vaillant homme s'étoit retiré, il l'a fait épier pour ſe venger lâchement de ce qu'il lui avoit fait manquer ſes abominables intentions, & quelque tems après l'ayant vû tout ſeul monter à cheval, il l'a ſuivi de loin, lui ſixiéme, & l'a tout d'un coup attaqué avec une ſupercherie indigne d'un Prince.

J'étois heureuſement dans ce tems-là ſortie de ma retraite, ayant peur d'y demeurer pendant la nuit, & ayant vû dans ma premiére courſe toute la rive bordée de maiſons, j'eſpérois d'en trouver bientôt quelqu'une pour m'y ſauver; je courois de toute ma force avec *Haline*, quand je vous ai découverte ſi à propos: je ſuis venue à un refuge que j'ai cru que Dieu m'envoyoit. Vous ſçavez le reſte: le perfide Marquis de *Montferrat* a péri par les mains de l'invincible ami de

Dra-

Dragut; mon Amant a partagé ſa victoire, elle m'eſt bien plus chére, & précieuſe par la part qu'il y a & par ſon bonheur & le mien, où il a travaillé lui-même.

Madame de *Sancerre* & *Alphonſine* ſe préparoient à témoigner à la Princeſſe *Aphrigia* le plaiſir qu'elles avoient pris au récit de ſes avantures, quand elles entendirent le bruit de la chaſſe, & jugérent que le Roi ne devoit pas être loin: un peu après, elles apperçurent un gros de gens de qualité, qui leur fit croire que ce Prince étoit parmi eux; & quand on fut à une diſtance qui laiſſoit diſcerner les objets, *Aphrigia* fit arrêter ſon chariot, & deſcendit: Le Roi, ayant remarqué ſon action, prit le petit galop, & ſe jetta de cheval à ſix pas d'elle: ils s'avancérent l'un vers l'autre, avec une grace & une dignité égales; ils ſe regardoient avec un pareil étonnement. *François Premier* admira la nompareille beauté de la Princeſſe, qui de ſon côté fut ſurpriſe de la Majeſté du Roi, de maniére qu'elle s'abaiſſa profondément devant tant d'éclat & de grandeur: le Roi ſe précipita pour ne pas re-

recevoir cette marque de reſpect, & la ſalua avec une politeſſe charmante. Cette entrevûe avoit quelque choſe de grand & de galant tout enſemble; d'un côté, on voyoit une Princeſſe, belle entre les plus belles, au milieu des deux plus aimables perſonnes du monde; de l'autre on voyoit un Monarque beau, & bien-fait, environné d'une nombreuſe ſuite compoſée des Princes de ſon Sang, & des plus grands Seigneurs du Royaume; tous jeunes, & d'une mine à attirer les yeux, ſoit par leur bon-air, ſoit par leur magnificence; & ce grand Roi à leur tête, bien digne d'être à ce rang, le premier de l'Univers.

Madame, dit-il à la Princeſſe, je ſuis très-heureux en vous recevant ſur nos Terres; je vois en vous la plus belle perſonne du monde; & quand je vous renvoyerai à *Chérédin*, je ſerai bien-aiſe de lui témoigner, par le traitement que nous aurons fait à ſon aimable fille, que l'amitié que nous avons pour le Roi d'Alger eſt ſincère. Seigneur, reprit-elle, vos bontés pour mon pére & pour moi ne me ſurprennent pas: la renommée m'avoit inſtruite d'une partie de ce

que

que je vois; mais quoi qu'elle publie partout du grand Roi de France, je connois bien qu'elle ne peut jamais en parler assez dignement. Le Roi repliqua par une galanterie, & ayant remis *Aphrigia* dans son chariot avec *Alphonsine* & Madame de *Sancerre*, il marcha toujours à sa portiére, ayant à ses côtés le vaillant *Dragut*, qu'il connoissoit pour ce qu'il étoit. *François Premier* entretint toujours *Aphrigia*, qui ne parut point du tout embarrassée de voir une Cour si pompeuse & si florissante, elle qui n'avoit jamais vû que la petite Isle des Gerbes, & le Serrail de Thunis.

Tandis que cette Princesse occupoit agréablement sa vûe par l'objet merveilleux qu'elle avoit devant ses yeux, *Alphonsine* remarqua un homme de haute apparence, mêlé parmi les Courtisans: elle le fit appercevoir à Madame de *Sancerre*, & lui demanda qui il étoit? C'est le frére du Roi de Navarre, lui dit-elle; je suis tout-à-fait étonnée de le voir ici, & alors se panchant vers le Marquis *du Guast*, elle lui demanda par quelle avanture il étoit là? *Alphonse* lui répondit, qu'il étoit arrivé le soir de devant à Saint-Ger-

Germain, & qu'il avoit amené avec lui la Princeſſe *Iſabelle* ſa ſœur, qui étoit d'une beauté accomplie: les Seigneurs qui étoient là en convinrent, & ne ſe pouvoient taire des louanges qu'ils lui donnoient: le Roi les entendit, & en dit encore plus que les autres; de ſorte qu'*Alphonſine* & Madame de *Sancerre* eurent une grande curioſité de voir une perſonne ſi extraordinaire.

On arriva de bonne heure à Saint-Germain. Madame, mére du Roi, reçut la Princeſſe d'Alger au bas de ſon appartement, & en prit ſoin. Tandis qu'elles étoient occupées dans les cérémonies, Madame de *Sancerre* & *Alphonſine* ſe dérobérent & coururent à l'Appartement de la Reine, qu'elles trouvérent en meilleure ſanté; elle étoit dans ſon lit encore foible; elle embraſſa tendrement ſes chéres amies: il y avoit peu de monde dans ſa chambre; la Princeſſe *Renée* étoit au chevet de ſon lit avec Madame de *Caumont*, *Dona Maria d'Arragon*, *Villars*, une fille de la Reine qui ſe nommoit *Gontaud*, & une de Madame *Renée* qui s'appelloit *Parthenay*, dont le Sire de *Ponts* étoit fort amoureux. Madame

dame d'*Albret*, qui avoit accompagné la Princeſſe, aſſiſe ſur le pied du lit de la Reine, marqua quelque plaiſir à conſidérer les deux perſonnes qui entrérent; mais quoiqu'on les eût préparées à la beauté de la Princeſſe *Iſabelle*, elles ne laiſſérent pas d'en être plus frappées qu'elles n'auroient crû.

Perſonne au monde n'avoit un éclat ſi ſurprenant; ſa beauté étoit éblouïſſante, les couleurs, qui formoient ſon teint, étoient vives, & d'un coloris ſi animé, qu'on pouvoit dire après les Poëtes, que les lys & les roſes le compoſoient: ſa bouche, ſoit pour la petiteſſe, la forme, & le bel incarnat, eût pû ſervir de demeure à l'amour, s'il n'eût pas été auſſi ſouvent dans ſes yeux. Quels yeux! A-t-on un langage pour les décrire? Ils étoient ſous des ſourcils plus bruns que ſes cheveux, avec de grandes paupiéres de même; ces beaux yeux, qui n'avoient point de pareils, étoient d'un bleu particulier; leurs mouvemens étoient ſi gracieux, qu'il étoit impoſſible de les voir, ſans deſirer d'être aimé d'une ſi charmante perſonne: elle avoit l'air modeſte, quand ſes regards étoient baiſſés; mais

mais quand elle les élevoit, & qu'elle les portoit par-tout, quel fracas! on eût dit qu'il en sortoit des rayons de feu, & qu'elle alloit tout enflammer: cette divine tête étoit ornée de la plus grande quantité de cheveux du plus beau blond du monde; & des boucles naturelles, tombant sur ses épaules, achevoient de la rendre merveilleuse: cette Princesse aimoit la magnificence, & étoit toujours fort parée, mais elle avoit autant de grace dans la négligence des plus simples habits, comme *Marot* l'a dit si bien dans une de ses épigrammes: elle étoit née avec un esprit naturel, gai, vif, divertissant, rempli de saillies; elle avoit toute la louable ambition qu'elle devoit avoir, libérale jusqu'à la profusion, bienfaisante, généreuse; elle a mille fois soulagé la misére des malheureux, mais d'une façon noble & si ingénieuse, qu'elle valoit encore mieux que les biens qu'elle faisoit: elle trouvoit des inventions, qu'elle seule pouvoit imaginer, pour faire recevoir ses présens à ses amis: elle étoit faite pour la Cour, & auroit été déplacée dans un autre rang que celui qu'elle tenoit; elle étoit franche, & n'étoit

toit appliquée inceſſamment que de la fortune & de l'avancement des gens qu'elle aimoit; jamais on n'a vû un cœur ſi paſſionné & ſi fidéle; ſon humeur étoit familiére avec tout le monde, s'abaiſſant, quand elle n'avoit pas mieux, juſques à ſon domeſtique qui l'adoroit. Cette Princeſſe, telle que je viens de la repréſenter, aimoit un jeune Chevalier le plus accompli de la Cour, mais elle l'aimoit avec une délicateſſe & une bonne foi qui commençoient dès ce tems-là à être fort rares. *Alphonſine* la comtemploit avidement, & il ſembloit, qu'à force de la regarder, elle allât pénétrer juſques dans le fond de ſon cœur pour chercher toutes les vérités que je viens de dire.

Il n'y avoit d'homme dans la chambre de la Reine, que *Pomperan*, le Maréchal de *Montmorency*, & *Barbeſieux* frére de la *Roche-foucault*; un peu après, la *Roche du Maine* fit demander la permiſſion d'y entrer, auſſi-bien que le Comte de *Tende*: il fit d'abord de grandes exclamations, quand il remarqua la Princeſſe *Iſabelle*, qu'il n'avoit point encore vûë, & il lui dit cent jolies choſes; après

après quoi, la Reine lui demandant comment étoit faite la Princeſſe d'Alger, il s'étendit par des paroles qui euſſent été exagérées, s'il eût parlé de toute autre beauté que de la ſienne : ce qu'il diſoit fût confirmé par Madame de *Sancerre* & par *Alphonſine*, qui interrompirent ſes éloges pour raconter à la Reine leur promenade du matin, & comme elles avoient trouvé la *Roche du Maine* contant fleurettes aux deux plus jolies petites filles qu'il fût poſſible de voir : la Reine & la compagnie eurent tout-à-fait du plaiſir à ce récit ; Mais ſeroit-il poſſible, diſoit cette Princeſſe, que ces deux filles ſoient auſſi agréables que vous le dites, & qu'elles ayent tant d'eſprit ? Cela eſt ſi vrai, Madame, reprit la *Roche du Maine*, que j'en ſuis preſque amoureux ; mais je n'ai pas bien décidé laquelle j'aimerois le mieux. Comme il diſoit ces paroles, *Alphonſine* prit garde que le Comte de *Barbeſieux* rougit extrêmement. Que vois-je ? s'écria-t-elle ; le Comte de *Barbeſieux* les aimeroit-il auſſi ? Voyez, Madame, la couleur qu'il a priſe ; tout le monde le regarda, à cette remarque de la Princeſſe de *Salerne*. Je n'avouerai pas ſi j'aime

me les perſonnes dont vous parlez, Madame, lui répondit-il; mais je vous dirai, que je les connois; & je ne ſuis pas ici le ſeul, continua-t-il en ſouriant, & en regardant le Comte de *Tende*. Ah! mon frére, reprit *Villars*, c'eſt donc là le ſujet, qui depuis quelque tems vous fait tant aimer la chaſſe? & je ne m'étonne plus de cette ſocieté inſéparable de *la Paliſſe* & de vous. Il faut bien, repartit le Comte de *Tende* d'une maniére embarraſſée, que j'aye vû des perſonnes qui demeurent chez mon ami: elles ſont aimables autant qu'on vient de le dire; & puiſque nous en ſommes ſur la plaiſanterie, *Barbeſieux* n'en diſconviendra pas. Non, interrompit-il, j'y prens peut-être un aſſez grand intérêt, pour en dire dans quelques jours des nouvelles à la Reine, qui pourront la ſurprendre en la divertiſſant. Je vous en prie, lui dit-elle: je ne ſçai pourquoi vous me donnez de la curioſité, hâtez-vous de la ſatisfaire.

Après quelques autres entretiens, le Roi vint voir la Reine ſa ſœur: on lui parla des petites filles, & il loua beaucoup la beauté d'*Aphrigia*: la Princeſſe

Re-

Renée, qui vouloit la voir, ſortit, ſuivie de la Princeſſe de *Bearn*, & des autres Dames qu'elle mena ſouper avec elle.

Tout le monde ſuivit le Roi; il n'y eut que *Pomperan* qui demeura ſeul avec la Reine; & mettant un genouil près de ſon lit, Voulez-vous nous creuſer à tous le tombeau, Madame, lui dit-il, par la continuation du mal de Votre Majeſté? Je n'oſe vous parler du Prince fatal qui vous adore, puiſque deux ou trois paroles, qu'*Alphonſe* & moi vous avons dites, vous ont aſſez déplû, pour porter le chagrin que vous en avez, juſqu'à altérer votre ſanté. Dès que *Pomperan* s'étoit approché, la Reine s'étoit émûe; elle l'écouta avec douceur, le regardant avec des yeux languiſſans, où l'on voyoit plus de tendreſſe que de courroux. Que vous êtes cruel! lui dit-elle. *Pomperan*, après avoir gardé quelque tems le ſilence, dit, Pourquoi me parler de ce Prince? Croyez-vous, que ſi la bienſéance me le permettoit, je ne vous en parlerois pas moi-même? Vous n'ignorez pas les ſentimens que j'eus pour lui: il les mérite encore, puiſqu'il

qu'il eſt innocent ; mais ſon malheur & le mien m'en défendent l'uſage. Eh bien, reprit *Pomperan*, ne l'aimez plus, mais ſouffrez qu'il vous aime, ſouffrez même, que ſans vous dire qu'il vous aime, il vous voye ; permettez-lui de venir *incognito* dans ce Pays. Que me propoſez-vous ? s'écria foiblement la Reine ; vous voulez donc, que, perdant toute raiſon, & renonçant même, continua-t-elle en ſoupirant, à l'amitié que je pourrois avoir pour le Connétable, je le livre à la Juſtice du Roi, qui devroit un terrible exemple à ſes Sujets rebelles, & que je l'abandonne ſans pitié aux emportemens de Madame la Régente ? Je vous ai déja dit, repartit *Pomperan*, qu'il peut venir *incognito*, & je répons de la ſureté de ſa perſonne. Allez, allez, interrompit la Reine ; eſt-il poſſible que vous aimiez ce malheureux Prince, & que vous ſongiez ſeulement à expoſer des jours ſi précieux ? La Reine rougit en achevant ces mots, & ſe couvrit de la main le viſage. Ne craignez rien, Madame, reprit *Pomperan* ; je répons de la vie de mon Maître ; donnez-moi ſeulement votre conſentement. Vous me faites

tes frémir à y penſer ſeulement, lui dit la Reine, en ſe tournant de l'autre côté : ne ſongeons qu'à conſerver ce Prince ; peut-être que le Ciel trouvera les moyens de le rendre un jour plus heureux qu'il n'eſt. Adieu, retirez-vous, *Pomperan.*

Il obéit à la Reine, & ſortit plein de joie de la douceur qu'il avoit trouvée dans ſes maniéres & dans ſes diſcours : il croyoit y remarquer moins de répugnance pour voir le Duc de *Bourbon*, que de crainte pour le danger qu'il couroit ; auſſi ne manqua-t-il pas de monter à cheval, & d'aller porter ces flateuſes penſées à ce grand & malheureux Prince.

Son diſcours avoit jetté la Reine dans de triſtes réflexions, & la tendreſſe agita ſon cœur par des mouvemens ſenſibles, qui auroient fait la félicité du Connétable, s'il les eût pû deviner : elle fut longtems à lui donner toutes ſes penſées, demeurant immobile dans ſon lit. Se remuant enfin, elle eut quelque ſurpriſe de trouver une Lettre dans ſes draps ; elle imagina d'abord, qu'elle étoit du Connétable, & que *Pomperan* l'y avoit

avoit mise ; elle croyoit avoir assez de force pour la lui rendre, sans la lire ; mais trouvant qu'elle n'etoit point cachetée, elle ne put résister à voir des marques d'un amour qui lui étoit encore si cher ; elle lut donc, & trouva ces paroles.

LETTRE.

SI le souvenir de mon amour ne vous est point odieux, Madame, permettez-moi de me rendre auprès de vous ; je ne veux que vous voir, vous adorer, vous le dire, & m'en retourner ; enfin, de quelque manière que vous en ordonniez, il faudra que je meure, ou que je vous voye ; plaise à l'Amour de prendre ma figure, & de se présenter à vos yeux ! O Dieu, que j'ai si religieusement servi, fai ce miracle en ma faveur ! N'en doutez point, Princesse ; ce démon de mon ame se montrera à vous : il vous fera voir ma passion pure & sincére ; & vous serez persuadée, que si vous voulez que je vive, il faut que je vive pour vous.

La Reine tint longtems cette Lettre,

en la relisant plusieurs fois ; enfin elle ne lisoit plus, & pensoit seulement, & voulant la relire encore, quelques larmes lui en ôtérent la vûe. Juste Ciel ! disoit-elle en elle-même, ce Prince est plus fort que jamais dans mon cœur. Eh ! en avois je douté ? reprit-elle, en avois-je douté ? Ne lui donnois je pas incessamment toutes les pensées & tous les momens de ma vie ? Là, son ame sembla recevoir une nouvelle impression de tendresse, & ayant été interrompue par ses femmes pour les choses qui lui étoient nécessaires, elle les fit retirer, & donna la plus grande partie de la nuit à l'occupation où elle étoit assujettie malgré elle.

Après le repas de la Princesse *Renée*, elle se rendit chez Madame mére du Roi, avec qui *Aphrigia* avoit soupé ; & après que ces deux Princesses se furent fait les civilités qui se pratiquent dans ces occasions, Madame la Régente remit la Princesse d'Alger entre les mains de la fille de *Louis XII.* qui la mena dans son appartement : un peu après *Dragut* y étant entré, & lui ayant parlé bas, elle passa dans son cabinet avec la Princesse *Renée* ; Madame de

San-

Saucerre, & les Princeſſes Eſpagnoles y entrérent auſſi; on lui apprit que le Connétable étoit dans le Pays, & qu'il lui demandoit la grace de pouvoir la voir ce même ſoir : la Princeſſe eut beſoin de toute ſa force d'eſprit, pour ſupporter une ſi grande ſurpriſe; elle étoit ravie de revoir ce grand homme qu'elle aimoit ſi chérement, mais elle étoit en des craintes mortelles pour le péril qu'il couroit. *Dragut* lui dit en peu de mots, ſans rien oublier, tout ce qui concernoit ce Prince depuis qu'il étoit arrivé; elle paſſoit à chaque choſe d'étonnement en étonnement; & *Dragut* l'ayant aſſurée qu'elle pouvoit le voir ſans riſque, & lui ayant dit comme la choſe ſeroit menée, elle s'abandonna à ſa conduite, & fut à la promenade avec la Princeſſe d'Alger : le Roi y étoit déja, & toute la Cour; d'abord on fut tous enſemble, & quand la Lune parut, on ſe promena par petites bandes. *François premier* ſe ſépara avec la charmante *Helli*, *Tallard*, & *Saint-Severin*. *Fronſac* eut le bonheur d'être ſouffert dans cette petite compagnie : la Princeſſe *Renée* & la Princeſſe d'Alger étoient enſemble avec *Dragut* & le Prin-

ce de *Ferrare*. Madame *Renée* le pria de ne la pas suivre, parce qu'*Aphrigia* lui vouloit parler; il obéit, & fut trouver le Roi: la Princesse d'Arragon, *Alphonsine*, & Madame de *Sancerre*, marchoient à dix pas de la fille de *Louis XII.* conduites par le Marquis *du Guast*: ils devoient tous être de l'entrevûe qui se devoit faire avec le Connétable; d'autre côté, la Princesse *Isabelle* étoit avec Madame de *Caumont* & quelques Seigneurs: Madame de *Guise* & *Villars* les joignirent: toutes les filles de la Reine & des Princesses étoient dispersées chacune avec la compagne qu'elle aimoit le mieux; & la *Roche du Maine*, trouvant Madame d'*Albret* aimable, s'étoit attaché auprès d'elle; elle étoit avec Madame de *Vendôme* & la Duchesse d'*Estouteville*.

D'autre côté, la Duchesse d'*Angoulême* avoit envoyé dire à *d'Orval* de se rendre auprès d'elle, & ayant achevé quelques affaires, elle descendit par un escalier dérobé, & fut dans le Parc; elle tenoit sa favorite sous les bras: & prenant les allées les moins fréquentées, Je ne sçai comme je suis aujourd'hui, ma chè-

chére *d'Orval*, lui disoit-elle, mais j'ai le malheur de penser plus au Connétable, que je n'ai fait de ma vie. Que je suis lâche de ne pouvoir surmonter une passion si honteuse! quels affronts ne m'a-t-il point faits! A chaque injure que j'ai soufferte, j'ai crû le haïr, & après l'avoir vivement ressentie, j'ai connu que je l'aimois avec plus de violence. On a vû quelquefois des passions malheureuses, lui répondit *d'Orval* en soupirant: mais la votre n'a point d'exemple dans sa rigueur: pour moi j'aurois crû, Madame, qu'il n'en faloit pas tant pour guérir, que les outrageans procédés que ce Prince a eu pour vous. Mon cœur est tout différent des autres, reprit la Régente; je croi pour moi, que la résistance du Connétable aigrit ma passion: un grand cœur n'aime pas qu'on lui résiste; il prétend tout surmonter, & il me semble que tant d'obstacles me doivent enfin préparer la victoire.

Cependant, il vient de se rejetter dans de nouveaux crimes contre la France, reprit *d'Orval*, depuis le mariage de la Reine; le Roi irrité lui a fait annoncer une haine éternelle; il s'est remis à la

tête des Troupes de l'Empereur ; il semble que rien ne peut plus le ramener : Que sçait on, dit Madame la Régente, ce qui peut encore arriver ? vous voyez par ma folie ce que ne peut point l'espérance ; j'ai pourtant quelque chose qui m'inquiéte, & que je ne puis dire, depuis que *Pomperan* est ici : vous vous souvenez bien du soir qu'il arriva au dernier Bal que nous avons eu : j'y fus incessamment dans une agitation extraordinaire ; & quand je vis *Pomperan*, je sentis un frisson horrible courir par tout mon corps. Depuis ce tems, je suis dans ce certain état où l'on est quand on attend quelque chose, sans sçavoir quoi.

Comme la Régente disoit ces paroles, elle étoit dans une allée qui bordoit la terrasse ; elle remarqua une femme qui la traversoit fort vite, pour en aller rejoindre deux autres, qui étoient à quelques pas d'elle ; elle ne put discerner qui elle étoit, ne faisant pas en cet endroit assez de clarté ; mais elle y voyoit assez pour remarquer que cette personne tirant son mouchoir de sa poche, en fit tomber quelque chose d'extraordinairement brillant ; quand elle se fut éloignée,

gnée, Madame la Régente s'aprocha de l'endroit où cela pouvoit être, & *d'Orval* l'ayant ramassé, elles virent toutes deux que c'étoit une boëte couverte de Diamans : la Ducheſſe ſe mit à rire ; Si nous avions beſoin de nous enrichir, dit-elle, ceci pourroit nous ſatisfaire, voyons ce que c'eſt ; & l'ouvrant aiſément en ſe mettant au clair de la Lune, quelle ſurpriſe fut la ſienne, de reconnoître ce viſage bien aimé, de voir en un mot que c'étoit le Portrait du Duc de *Bourbon* ! D'abord elle fit un grand cri ; & l'ayant regardé longtems, elle jetta enfin une vûe toute troublée ſur *d'Orval* ; Que vois-je ? diſoit-elle ; le voyez-vous ? Oui, Madame, reprit cette fille, & je ſuis auſſi étonnée que vous pouvez l'être. Eſt-ce votre mauvais génie, qui, pour vous perſécuter encore, vous met ce fatal portrait entre les mains ? Et à quoi cela pourroit-il ſervir ? repliqua la Ducheſſe : il eſt encore mille fois mieux dans mon cœur ; & ſe mettant ſur un banc qui étoit ſur la terraſſe, elle fit aſſeoir *d'Orval* à ſes côtés.

Qui vit jamais, lui dit-elle, une avanture pareille à la mienne ? & à quoi me

peut-elle mener? pourquoi penſer au Conné able? pourquoi vous en parler? pourquoi trouver ſa peinture par une rencontre ſi imprévûe? Après cela, elle ſe tut, & ſe laiſſa aller à une aſſez longue rêverie: elle en ſortit par un profond ſoupir; & reprenant la parole avec une mélancolie extrême, Hélas! dit-elle, quand je conſidére tout le cours de ma vie, que j'y vois de contrarietés! Que ce ſera une ample matiére pour les Hiſtoriens, & qu'ils auront ſujet de me peindre avec des couleurs bien diſſemblables! Je ne me flatte point, *d'Orval*, je connois tout ce qu'on pourra dire de moi: d'un côté, on ne voit qu'une vie toute brillante, toute pleine de gloire; on ne verra que du bonheur, depuis le moment de ma naiſſance; je ſors du plus beau ſang de l'Univers; à peine y ai-je quitté les charmes de l'enfance, qu'on me donne pour époux le plus vertueux de tous les Princes, le plus beau, le plus aimable, & le plus illuſtre. J'ai des enfans de lui, qui ne ſont que trop accomplis, pourſuivit-elle, en ſoupirant; je demeure veuve à dix-ſept ans, & il ſemble que je le ſois dans un ſi jeune

âge,

âge, pour acquérir, par ma conduite, & par l'éducation que je donne à mes enfans, une réputation immortelle: le Ciel, pour combler ma fortune, appelle mon fils au Trône, il lui donne la plus auguſte Monarchie de l'Univers; & j'ai autant de puiſſance dans ſes Etats, que j'en ai dans ſon cœur: mille actions de bonté & de courage me gagnent toutes les voix, qui ne publient que mes louanges. Quelle gloire! Voici les épines, que j'ai mis moi-même ſous de ſi belles fleurs; je laiſſe ſurprendre mon cœur à une paſſion pleine de foibleſſe; j'aime un jeune homme qui n'a que du mépris pour moi; j'en hais ma fille, & je la rens malheureuſe par deux mariages, que je la force de faire, par mon injuſte autorité, & par mon horrible artifice; je perſécute cet homme qui m'eſt ſi cher, je le ruine, je l'oblige à me fuïr, à devenir perfide, rebelle; je porte ma vengeance, juſqu'à armer mon propre fils; je ſuis cauſe du malheur de la France, à la funeſte journée de Pavie; tiſon fatal de la guerre, je déſole un Pays où l'on m'adoroit: j'ai couronné tant de crimes par ce dernier; vous ſçavez que

je corrompis *Lurcy*, que j'ai rendu la Reine ma fille la plus malheureuse personne du monde, & que la destinée du Duc de *Bourbon* n'est pas meilleure que la sienne. Eh bien, *d'Orval*, continua-t-elle, que dites-vous de ces deux Portraits si différens? & quelle justice ne vois-je pas que l'avenir rendra un jour à ma mémoire?

Eh! Madame, lui repliqua *d'Orval*, quelle triste récapitulation venez-vous de faire? Vos vertus feront pardonner votre foiblesse; quelle est la femme qui n'a point aimé? Vous vous êtes adressée à un cœur prévenu; voilà tout ce qui fait votre malheur; mais est-il possible qu'il soit toujours inéxorable? ne seroit-ce pas le tems de le sonder encore? Ah! non, dit-elle, non, il m'abhorre. Mais que sçavez-vous, Madame? reprit *d'Orval*: Croyez-vous qu'il vive sans réflexion? Ne peut-il pas voir que l'Empereur le joue, & qu'il ne lui tient aucune de ces éclatantes promesses dont il l'abusoit? Le Roi lui ravit une épouse, le Roi de Navarre lui en prend une autre; il ne possède rien; car le titre de Généralat, dont *Charles-Quint* vient de

de l'honorer, n'eſt qu'un vain titre; il eſt bien-aiſe de ſe ſervir d'un ſi grand Capitaine contre la Sainte Ligue, que ſon intérêt cherche à détruire. Je voudrois, Madame, pourſuivit *d'Orval*, parler à *Pomperan*, & lui faire goûter les avantages que le Duc de *Bourbon* peut encore trouver en France par votre moyen. *Pomperan* eſt un honnête homme, repartit la Ducheſſe, dévoué entiérement aux ſentimens du Duc de *Bourbon*: il me ſerviroit mal. Je voudrois donc, repliqua *d'Orval*, employer le Marquis *du Guaſt*, qu'on dit qui eſt ami de ce Prince: je voudrois lui donner une pointe de jalouſie ſur le ſouverain commandement qu'il auroit, ſi le Connétable ne l'avoit pas; il ſentira la force d'un raiſonnement, que ſon intérêt appuyera; il pourroit inſinuer, dans l'eſprit du Duc de *Bourbon*, le retour de la patrie, & la paix avec ſon Roi.

Je me tiens à ce dernier avis, reprit Madame la Régente; je m'en ſervirai; mais, *d'Orval*, qui a perdu ce portrait que je tiens entre les mains? je vous avoue qu'il s'éléve beaucoup d'inquiétude dans mon ame: ce n'eſt point ma fille qui

pouvoit l'avoir, elle eſt dans ſon lit malade. Ah! Madame, répondit *d'Orval*, la Reine ne l'a jamais eu, & je ſuis aſſurée qu'elle ne le garderoit point: je le croi comme vous, repliqua la Régente; mais qui voulez-vous que je ſoupçonne? Ce n'eſt aſſurément aucune Dame de la Cour qui l'ait eu: ne ſeroit-il point à ces Eſpagnoles? Elles ſont l'une & l'autre d'une beauté à pouvoir avoir amuſé en Eſpagne le cœur du Connétable.

On dit que le Marquis du *Guaſt* & le Prince de *Melphe* n'en ſont pas haïs, reprit *d'Orval*; Que voulez-vous donc que je penſe? repartit la Ducheſſe: eſt-ce la fille du Roi d'Alger? O! pour *Aphrigia*, s'écria *d'Orval*, on ſçait qu'elle aime *Dragut*, & peut-être n'a-t-elle jamais entendu parler du Connétable. Madame d'*Angoulême* ne repliqua rien, & un peu après frapant des mains l'une contre l'autre, Ah! c'eſt la Princeſſe *Iſabelle*, s'écria-t-elle, je n'en ſçaurois douter: elle a des charmes capables d'aſſujettir un cœur. Le Roi de Navarre, peut-être, veut rendre au Duc une autre épouſe, en échange de celle qu'il

qu'il lui a prise ; sans doute le Roi mon fils entre dans ce dessein : *Pomperan* est venu pour ce traité secret, & comme ma fille ne l'ignore pas, c'est ce qui cause sa maladie : elle aime toujours le Connétable ; mais comme elle a de la vertu, elle ne veut point s'opposer à son rétablissement auprès du Roi, & je me souviens même, que ce n'est que depuis que *Pomperan* est ici, qu'elle est malade : c'est sans doute pour cela, que la Princesse de *Bearn* est venue : je n'avois garde d'imaginer toutes ces choses, quand le Roi, & le Roi de Navarre, me proposérent il y a quelques jours, de la faire venir auprès de ma fille, & de trouver bon que le Prince de *Béarn* son frére l'amenat ; car vous sçavez qu'il m'avoit offensée en tirant l'épée dans les jardins de Cognac, où j'étois alors. Hélas ! je n'entendois point de finesse à tout cela : je consentis à ce qu'ils voulurent ; mais présentement que j'ai des clartés suffisantes, j'empêcherai tous leurs projets, & je suivrai les miens : en disant cela, Madame la Régente se leva, continuant son entretien, & regagna le Château.

Per-

Perſonne de toutes celles qui ſe promenoient ne s'étoient retirées ſi tard qu'elle, quoiqu'il y en eût qui n'euſſent pas de moindres affaires : la Princeſſe *Renée*, remplie de ſon deſſein, marchoit avec *Aphrigia*, écartée des autres. *Dragut* guidoit leurs pas, & *Alphonſine*, Madame de *Sancerre*, *Dona Maria*, & *du Guaſt* les ſuivoient. *Pomperan*, allant trouver le Prince, rencontra *Lautrec*, qu'un pareil deſſein menoit auſſi, qui lui dit qu'il l'alloit chercher, pour lui faire voir la Princeſſe *Renée* : ils furent donc de compagnie ; & quand ils virent ce grand & malheureux Prince, ils le firent monter à cheval accompagné du *Peloux* : en marchant, le fidéle *Pomperan* ne manqua pas de rendre compte à ſon illuſtre Maître de ce qui s'étoit paſſé entre la Reine & lui : le Prince n'oſoit ſe flatter, il demanda au Ciel que ce que *Pomperan* croyoit fût vrai ; il fit part de ce qu'il lui diſoit à *Lautrec*, qu'il n'avoit jamais penſé être ſon Rival. *Lautrec* s'étoit tout-à-fait réſolu à épouſer *d'Orval* ; & s'il n'aimoit pas encore cette charmante fille, on peut aſſurer qu'il avoit

avoit une grande disposition à la rendre heureuse; il étoit touché de son caractére & de son mérite; il croyoit se détacher de la Reine; les malheurs du Duc lui faisoient pitié, de maniére qu'il entra dans la suite de sa confidence avec sa bonne-foi accoutumée; il dit au Prince, que la Reine se portoit mieux; & comme il se hazardoit beaucoup par un long séjour, il lui promettoit qu'il la lui feroit voir dans peu : le Connétable l'embrassa à cette charmante promesse, & quant à son voyage, il l'assura qu'il ne se découvriroit pas du côté d'Italie, parce que *Philibert de Châlons*, Prince d'*Orange*, à qui il l'avoit confié, le cacheroit soigneusement, & sous l'ombre d'une feinte maladie qu'il avoit semée.

Quand ils furent assez près du lieu où ils devoient se rendre, ils mirent pied à terre, & laissérent leurs chevaux au *Peloux*, qui s'éloigna de quelques pas.

D'autre part, le Marquis *du Guast*, qui étoit convenu de certain signe avec *Lautrec*, quitta les Dames avec qui il étoit, & alla pour le reconnoître; & un peu après il s'en raprocha, & les mena toutes

tes où le Connétable les attendoit; il courut d'abord à la Princeſſe *Renée*, & lui voulut baiſer les mains; mais elle l'en empêcha, l'embraſſant avec une grande tendreſſe. Ah! Prince, lui dit-elle, je vous revois donc, en croirai-je mes yeux? Oui, c'eſt vous-même; mais que ne vous vois-je heureux? J'en donnerois la meilleure partie de mon ſang, continua-t-elle, en s'attendriſſant, & en l'embraſſant encore. Je dois tout à votre bonté, Madame, reprit-il, les yeux humides de quelques larmes, & à cette conſtante amitié dont vous m'honorez encore, tout criminel & banni que je ſuis. Ah! Seigneur, reprit-elle, ne parlons point de vos malheurs, ils nous feroient une occaſion ſi triſte, qu'ils prendroient tout le tems que nous avons à vous donner, & nous empêcheroient de penſer à ce qu'il faut faire pour les ſoulager. Hélas! reprit-il, je ne déſire que de voir un moment la Reine. Je le ſçai bien, repliqua-t-elle, & c'eſt à quoi il faut ſonger; & je puis vous donner la joie de vous dire, que je penſe que cela pourroit être demain même. Et comment? s'écria l'amoureux Prince: que je

vous

vous devrois, ma Princeſſe! Le Roi, continua-t-elle, m'a fait confidence d'une fête de nuit, dont il veut divertir & ſurprendre la Princeſſe d'Alger; c'eſt une illumination que nous connoiſſons, & qui eſt tout-à-fait galante: Vous voyez, continua-t-elle en riant, & en ſe tournant vers *Aphrigia*, Madame, que je commence à trahir le Roi, pour ce Prince. Mais, reprit-elle, d'un air plus ſérieux, la Reine ne ſçauroit être préſente à ces plaiſirs; & quand le Roi nous l'a dit tantôt à elle & à moi, elle a aſſuré qu'elle auroit aſſez de force pour ſe rendre ſur la terraſſe de ſon appartement, d'où elle verroit tous ces feux qui font un objet ſi agréable; de ſorte que je ne trouve aucune difficulté à vous faire voir la Reine, pourvû qu'on vous conduiſe ſur cette terraſſe, & qu'on ait une grande circonſpection, comme on l'aura ſans doute. Je me charge de conduire le Prince, dit *Lautrec;* Et nous l'accompagnerons, dirent *Dragut* & *du Guaſt.* Non pas cela, reprit la Princeſſe, il faut que le Roi vous voye, & vous ne pouvez vous diſpenſer d'être avec lui, puiſque c'eſt aux Etrangers qu'il

qu'il donne cette fête ; je ne suis en peine que de celles de nous qui seront auprès de la Reine ; je m'offrirois à y être, mais c'est un abus, je ne le puis, il faut que je fasse les honneurs de la fête du Roi. Nous demeurerons auprès d'elle, dirent *Alphonsine* & la Princesse d'Arragon. Cela se peut encore moins, interrompit Madame *Renée*, & vous avez contre vous la même raison de *Dragut* & du Marquis *du Guast*. La chose me regarde, reprit Madame de *Sancerre* ; quand je n'aurois pas vû mille fêtes semblables, je ferois un plus grand sacrifice au Duc de *Bourbon* ; il lui serra tendrement la main à ces paroles : il y avoit quelque tems qu'il la lui tenoit. La Reine a déja déclaré à toutes ses Dames & à toutes ses filles, poursuivit Madame de *Sancerre*, qu'elle vouloit qu'elles se parassent extraordinairement, & qu'elles allassent à la fête ; nous avertirons Madame de *Caumont*, que ce Prince aime, & qui ne lui est point suspecte ; elle demeurera avec moi auprès de la Reine : on ne s'étonnera point de ce qu'elle prendra ce parti, quoiqu'elle soit si jeune, & si belle, parce qu'on sçait

son

ſon attachement pour ſon mari, qui eſt allé porter les ordres du Roi en Italie; je ſçai bien certainement qu'elle ne voudroit pas ſe trouver à cette fête; ainſi je vois que tout ſe diſpoſe pour le contentement du Connétable: je ne crains que les reproches que la Reine nous fera; mais à tout hazard, je voudrois déja avoir procuré ce plaiſir au Prince.

Ils approuvérent tous l'expédient que la Comteſſe avoit propoſé, & ils étoient dans l'eſpérance de les voir réuſſir heureuſement, quand *Dragut* & *du Guaſt*, qui de tems en tems faiſoient le guet, de crainte de ſurpriſe, les avertirent qu'ils entendoient le Roi, & un peu après ils l'ouïrent rire; d'abord le généreux *Lautrec* ſe mit devant le Connétable, & le hardi *Dragut* s'avança vers le Roi; les Princeſſes ne firent qu'un peloton, & l'envelopérent, tandis que *Lautrec* & le Prince s'enfonçoient ſous quelques arbres & s'éloignoient. *Alphonſine* alla gayement ſe mettre à côté du Roi: Avouez la vérité, Seigneur, lui dit-elle; vous marchez avec plus d'aſſurance dans l'obſcurité de ce bois, que vous ne faiſiez la nuit que vous alliez voir l'in-

l'infortunée *Chiméne*. Ah ! que rappellez-vous à mon ſouvenir ? lui repartit ce Prince : vous êtes une cruelle fille ; j'avois de la diſpoſition à la joie, & vous replongez la triſteſſe dans le milieu de mon cœur. Ce n'eſt pas mon deſſein, Sire, lui dit-elle, & pour vous faire reprendre votre belle humeur, ſi je ne puis toute ſeule, j'appellerai la charmante *Helli* : cette belle fille s'entendit nommer ; J'écoutois *Dragut*, Sire, dit-elle au Roi, qui me diſoit que *Roxelane*, à qui il me flatte de reſſembler, pouvoit bien ſe promener à l'heure qu'il eſt, & être dans des Jardins délicieux ; mais il m'aſſuroit qu'elle y voudroit avoir une auſſi bonne compagnie que celle qu'il y a ici ; Je le croi, reprit le Roi en riant, elle nous aimeroit bien autant que ces vieux eunuques qui l'environnent. Tout le monde rit de ce qu'avoit dit le Roi ; & comme il revint fort gai, dans un moment chacun le fut à ſon exemple, ſurtout les amis du Duc de *Bourbon*, qui étoient ravis qu'il ſe fût échapé à la vûe du Roi, qui, en donnant le bon ſoir aux Dames, les pria de ne ſe lever le lendemain que bien tard.

Il

Il fut obéi, & quand la Princeſſe d'Arragon voulut s'habiller, elle fut ſurpriſe de ne trouver plus dans ſa poche le Portrait du Connétable, que la Reine lui avoit donné pour le rendre au Marquis *du Guaſt*; c'étoit elle qui l'avoit fait tomber de ſa poche, en tirant ſon mouchoir le ſoir précédent; quand *Alphonſe* étoit allé chercher *Lautrec*, elle s'étoit ſéparée un moment de la Conteſſe de *Sancerre* & d'*Alphonſine*, & ce fatal moment avoit cauſé ſa perte; elle en étoit très-affligée pour les accidens qu'elle pourroit cauſer. Quand *du Guaſt* entra chez elle, il partagea ſon chagrin, & lui dit que ſi l'on en parloit, *Pomperan* diroit que c'étoit lui qui l'avoit perdu; car ils n'imaginoient pas que la Ducheſſe d'*Angoulême* l'eût vû tomber de la poche d'une femme.

D'autre côté, Madame de *Sancerre*, qui penſoit à avertir Madame de *Caumont*, afin qu'elle aidat aux projets qu'on avoit faits, paſſa dans ſon appartement: elle la trouva dans une négligence qui lui fit bien connoître qu'elle ne ſongeoit pas à la fête; & la tirant à part, elle lui conta tout ce qui regardoit le Con-

Connétable. Madame de *Caumont* fut charmée de le revoir, & de trouver une occaſion de le ſervir; elle dit à ſon amie, qu'elle avoit réſolu, comme elle le voyoit par ſon habillement, de demeurer avec la Reine; & que ſon mari étant abſent, elle ſçavoit bien qu'elle n'aimoit pas à ſe divertir, pendant qu'il étoit éloigné; elles ſe rendirent chez cette Princeſſe, après avoir concerté ce qu'elles devoient faire; elle fut bien aiſe de la réſolution qu'elles avoient priſe de lui tenir compagnie, elle les en récompenſa ſur le champ par des careſſes, à qui elle ſeule donnoit un prix infini.

L'après-dînée, le Roi lui mena la charmante *Aphrigia*, qui n'eut pas ſi-tôt mis les pieds dans la chambre de la Reine, que l'ayant apperçue ſur un petit lit de repos, elle s'arrêta & demeura immobile; après quoi elle fit des ſignes d'une ſi grande admiration, que la Reine, qui devoit être accoutumée à cet effet de ſa prodigieuſe beauté, ne put s'empêcher d'en avoir un modeſte embarras; elle tendit les bras à la Princeſſe d'Alger, qui s'y jetta avec un reſpect qu'elle témoigna par toute ſon action. La Reine lui

lui dit cent choſes obligeantes ; elle y répondit peu, parce qu'elle étoit toute étonnée ; & quand elle fut aſſiſe, ſe tournant vers *Haline*, qui étoit derriére ſa chaiſe, elle lui parla en ſa langue naturelle, & prononça pluſieurs fois le nom de *Fatima*. *Alphonſine* ayant demandé à *Dragut* ce qu'elle diſoit, il lui répondit qu'elle aſſuroit *Haline*, que la Reine devoit être la fille du Prophète *Mahomet* : la Princeſſe de *Salerne* rit, & fit part de cette penſée à la Compagnie, qui trouva que la Princeſſe d'Alger ne pouvoit pas à ſa maniére louer plus dignement la beauté de la Reine.

Quand elle eut été quelque tems avec elle, le Roi craignant que le grand monde n'incommodat ſa chére ſœur, mena *Aphrigia* chez Madame de *Vendôme*, où il devoit y avoir une Muſique excellente. La Princeſſe *Renée*, après avoir dit à la Reine qu'elle la verroit encore avant la fête, ſe diſpoſa à ſuivre le Roi, & le Prince de *Bearn* s'offrit à la conduire : elle rougit en lui donnant la main, & il parut un air fier & inquiet ſur ſon viſage ; elle parla à tous ceux qu'elle rencontra ſur ſon chemin, pour empêcher ce

ce Prince de l'entretenir ; il le connut avec dépit : Madame, lui dit-il, je vois bien que vous n'êtes point changée, & vous me mépriſez autant que vous l'avez fait autrefois. Seigneur, lui répondit-elle, j'avoue que je ſuis la même ; votre ſeul changement en peut produire en moi : Vous ſerez donc toujours inéxorable, lui répondit-il, puiſque je ſuis plus amoureux que je ne le fus de ma vie. La Princeſſe ne lui répondit rien ; & voyant le Prince de *Ferrare* dans l'antichambre de Madame de *Vendôme*, avec pluſieurs Princes, & qu'il rougiſſoit en la voyant menée par le Prince de *Béarn*, elle lui ſourit agréablement : Prince, lui dit-elle, où étiez-vous ? J'ai été étonnée de ne vous avoir pas vû chez la Reine. J'ai dîné avec le Duc de *Vendôme*, lui répondit-il : Je ſuis trop heureux, continua-t-il, en lui parlant à l'oreille, ſi la préſence des autres ne vous a pas empêché de déſirer la mienne. Du premier moment que la Princeſſe avoit parlé à *Hercule d'Eſt*, le Prince de *Bearn* avoit laiſſé ſa main, & lui avoit fait une profonde révérence.

La Muſique fut merveilleuſe ; on l'écouta

couta d'abord avec un grand ſilence; après cela il y eut plus de liberté, & ceux qui n'y étoient pas ſi attachés, alloient & venoient dans cet appartement. La Princeſſe d'Arragon, qui avoit remarqué ce qui s'étoit paſſé entre le Prince de *Bearn* & la Princeſſe *Renée*, s'aprocha d'elle, & lui fit voir ſes ſentimens ſur ce qu'elle avoit apperçu. La Princeſſe lui avoua la vérité; & paſſant dans une autre chambre, elles ſe parlérent de tout ce qu'on pouvoit dire ſur tant de gens qui les environnoient, & qui avoient des choſes ſi ſérieuſes ou ſi galantes à démêler enſemble; mais *Dona Maria* interrompant la ſuite de cet entretien, Ne parlons que de ce qui vous regarde, Madame, pourſuivit-elle; ne voulez-vous pas que j'en ſois inſtruite? Je ne ſçaurois vous refuſer, lui répondit la Princeſſe: nous voici près de chez vous, paſſons-y; & entrant dans le cabinet de *Dona Maria*, elles s'aſſirent toutes deux ſur des piles de carreaux de maroquin, pour avoir plus de fraîcheur, & la Princeſſe commença à parler de cette ſorte.

HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE RENÉE.

VOus avez ſçu tant de particularités de cette Cour, depuis que vous êtes ici, & l'on vous a déja ſi inſtruite de ce qui regarde ma grande jeuneſſe, que cette connoiſſance exacte que vous avez m'épargnera beaucoup de paroles; & paſſant légérement ſur d'inutiles circonſtances, je viendrai à ce qui peut vous apprendre ſeulement l'état de mon ame, & les ſentimens que j'ai inſpirés.

Je perdis la Reine ma mére ſi jeune, que je puis dire, que je me dois à moi-même l'éducation que j'ai eue: un naturel, heureuſement porté à toutes les bonnes choſes, m'inſpira l'envie de ſçavoir ce que la plupart des autres femmes ignorent; je pris ſoin d'embellir mon eſprit, je tâchai de l'orner par le ſecours des modernes & des anciens; & j'ai

j'ai penſé, que n'étant preſcrit à l'homme qu'un ſi petit nombre d'années, il devoit par ſon induſtrie ſe faire de tous les tems.

Puiſque j'ai commencé de me louer, je vous dirai, ma chére Princeſſe, que j'ai l'humeur fort douce, ce qui fait qu'on ſe plaît toujours dans ma ſociété; je ſuis gaye & triſte avec les perſonnes que j'aime, ſuivant la ſituation dans laquelle elles ſe trouvent: ce caractére m'a donné bien des cœurs, & m'a acquis une eſpéce de régne volontaire ſur tous les Sujets du feu Roi mon pére; auſſi tous les grands Seigneurs ſe ſont empreſſés à mettre leurs filles & leurs parentes auprès de moi: la jeune Ducheſſe d'*Eſtouteville* y demeure; ſon appartement, comme vous voyez, eſt près du mien, & je ne la traite pas moins bien que ſi elle étoit ma ſœur, de même que les autres filles des premiéres Maiſons, & qui ſont ſi diſtinguées par leur rang, & par la maniére dont elles ſont avec moi: ce fut la Reine ma mére qui établit cette pratique; elle avoit un nombre infini de Princeſſes & de filles des plus illuſtres fa-

milles, & depuis la coûtume en eſt demeurée parmi nous.

Par cette raiſon, & par mes maniéres aiſées, la Cour a toujours été extraordinairement groſſe chez moi, & le ſeul homme, avec qui je vivois froidement, étoit *Fronſac*, que vous connoiſſez, qui eſt un très-galant homme, ayant mille bonnes qualités; mais il eſt fils du Maréchal de *Gien*, que ma mére faiſoit profeſſion ouverte de haïr, & qu'elle a perſécuté juſqu'à la mort: on nous avoit inſpiré ces ſentimens à la feuë Reine ma ſœur & à moi; il venoit chez moi comme tout le reſte des Seigneurs; mais comme je vous dis, je n'avois aucune familiarité avec lui.

Je vivois tranquille ſans avoir d'attachement, me trouvant toujours promiſe à quelque Roi, & me tenant toujours prête à obéir: je ne ſuis point née coquette; j'étois perſuadée qu'on n'étoit jamais aimée qu'autant qu'on le vouloit bien permettre; le tems & l'expérience m'ont fait connoître le contraire.

Un peu avant que le Connétable de *Bourbon* nous quittat, une fille du Grand Maître de *Saint-Severin* mourut; elle étoit

étoit belle : on fit venir de Naples une jeune sœur qu'elle avoit, on me la donna ; & c'est celle que vous y voyez.

Galeas, son frére, étoit fort attaché auprès de moi ; il me rendit des respects si assidus, que c'eût été en moi une injustice dont je ne suis pas capable, si je ne lui eusse pas témoigné une bonté très-particuliére, & telle à peu près que je l'avois pour le Connétable, pour *Ponts*, & pour *Soubise*. Un soir que la Reine ma sœur étoit malade, on jouoit auprès de son lit, & il n'y avoit que peu de personnes qui entrassent chez elle ; je pris Madame de *Caumont*, qui étoit alors fille, & que j'aime extrémement, comme vous sçavez, & je passai dans une petite galerie de l'appartement de la Reine ; je désirois qu'elle me contat quelque chose qui s'étoit passée entre elle & le Comte de *Guise* ; & comme je ne voulois pas qu'on nous interrompit, je m'assis auprès d'une fenêtre, & derriére un rideau qui empêchoit qu'on ne nous vit.

Comme j'étois attentive à ce que *Descars* me disoit, nous vîmes entrer *Fronsac* & le Grand Ecuyer *Galeas*, qui se promenérent lentement, se parlant à de-

mi-bas, & comme deux hommes qui ont de la confiance enſemble, ils s'arrêtérent tout près de nous.

Vous ne pouvez mieux me perſuader, que vous approuvez la paſſion que j'ai pour votre ſœur, qu'en me confiant la vôtre, diſoit *Fronſac*. J'oſe eſpérer que vous vaincrez la répugnance que le grand Maître a pour un François, & l'envie qu'il a de la donner à un homme de ſa nation. Je ne comprens pas ce caprice de mon pére, répondit *Galeas*: il eſt ſi attaché à la France par ſon propre intérêt, & nous y ſommes revêtus de tant d'honneurs, que je me ſuis étonné vingt fois de cet entêtement; mais que voulez-vous? Pour moi, je penſe que nous tenons toujours par quelque endroit à la patrie, & qu'il eſt bien aiſe d'y établir une partie de ſon ſang: je ne ſuis point comme lui; & puiſqu'il plaît à l'amour, je trouve dans la France ma patrie & mes Dieux.

L'état de votre ame, reprit *Fronſac*, me paroît incroyable: aimer avec tant de fidélité, tant de déſintéreſſement, & point du tout d'eſpérance, eſt une choſe qui me paſſe.

Deſ-

Deſcars & moi avions ceſſé de parler au moment que nous avions entendu la converſation de ces deux hommes : nous ſçavions bien que *Fronſac* aimoit *Saint-Severin* ; mais nous avions regardé juſqu'alors le grand Ecuyer comme un inſenſible, & nous fumes ſi étonnés de voir qu'il étoit capable d'aimer, que nous eumes en même tems une grande curioſité. Qui pourroit ce être? me diſoit *Deſcars* à l'oreille : que j'ai d'envie de le ſçavoir !

Je lui dis de ſe taire, pour les écouter, & nous prêtions une attention extraordinaire, quand *Fronſac* continuant, Je ne cherche point à flatter votre paſſion, lui diſoit-il, je voudrois pouvoir la détruire ; mais j'avouerai, que jamais perſonne ne fut plus digne des adorations de tous les mortels : elle ne m'aime point, la haine de ſa mére a paſſé juſqu'à elle ; mais ſi j'avois été Roi du monde, je n'aurois aimé qu'elle : où trouve-t-on ailleurs un mérite ſi éclatant? cette ame ſi haute & ſi généreuſe? cette bonté ſi pure, ce charme de l'eſprit? enfin la Princeſſe *Renée* eſt incomparable.

Je ne puis vous exprimer ce que je devins, en entendant ainſi mon nom. *Deſcars* me pouſſoit, & j'étois auſſi fâchée qu'étonnée, lorſqu'un ſoupir du grand Ecuyer fut ſuivi de ces paroles.

Pouvois-je les voir de ſi près, toutes ces merveilles, s'écria-t-il, & ne les aimer pas ? Il y a deux ans que j'adore la Princeſſe ; mes ſentimens, qui m'ont toujours perſécuté, ne m'ont point trahi auprès d'elle : non, *Fronſac*, elle ne ſçait point que je l'aime, & je mourrai ſans qu'elle le ſçache : je ſuis accoutumé à mon malheur ; la grandeur de ma paſſion remplit tout mon cœur, & le ſatisfait ; je jouïs du plaiſir de la voir inſenſible pour tout le monde : Qu'elle eſt aimable, juſte Dieu ! & que ceux qui ne l'aiment pas, comme je l'aime, ſont malheureux !

Je vous admire & vous plains, repliqua *Fronſac* : j'approuve le ſilence que vous vous êtes impoſé : que devriendriez-vous, ſi elle alloit s'appercevoir de ce que vous ſentez pour elle ? Cette Princeſſe, ſi pleine des droits de ſa naiſſance, qu'il n'eſt point de Trône dans l'Univers qu'elle n'honore, comment ver-

roit-

roit-elle vos ſentimens, ſans y trouver trop d'audace ? Taiſez-vous donc : cachez un ſi beau feu, & que j'en ſois ſeul le diſcret confident.

Ils en euſſent dit davantage, ſans *d'Orval* & *Saint-Severin*, qui entrérent, & qui me cherchoient : d'autres filles ſuivirent celles-ci, & *Fronſac*, & le grand Ecuyer s'en allérent ; il y avoit longtems que je le déſirois ; quelques momens après, nous ſortimes de derriére notre rideau.

J'étois interdite : & quand *Deſcars* me vit à la lumiére, elle ne put s'empêcher de rire : je me mis à rire auſſi ; qu'aurois-je pû faire ? Que l'amour triomphe glorieuſement par vos yeux, ma Princeſſe ! me dit-elle : il lui manquoit quelque illuſtre eſclave, en attendant tous ces Rois qui doivent ſoupirer un jour. Ne raillez pas, lui dis-je, en me promenant avec elle dans cette galerie : mon avanture eſt très extraordinaire, je ne ſçaurois jamais trouver bon que le grand Ecuyer s'oublie juſqu'à prendre des ſentimens comme ceux qu'il a ; mais je vous avoue qu'ils ſont ſi reſpectueux, que s'il les cache toujours, je ne ſçau-

rois m'en plaindre ; & pour *Fronſac*, je lui ſuis ſi obligée de la bonne opinion qu'il a de moi, & de ne me pas haïr de l'inimitié de feue ma mére, & de la froideur avec laquelle je vis avec lui, qu'il ne tiendra pas à mes ſoins qu'il n'épouſe *Saint-Severin* ; à l'avenir je le vai traiter avec une diſtinction, dont il pourra être touché.

Après quelques autres propos, je repaſſai chez la Reine, où je rougis extrémement, en rencontrant les yeux de *Galeas*. Comme les Amans ont des preſſentimens trop véritables, il fut ſi agité, que, ſans ſçavoir pourquoi, il tira ſa ſœur à part, & lui demanda d'où je venois ? Elle lui répondit tout ſimplement la vérité, & lui dit que j'étois aſſiſe derriére un rideau avec *Deſcars*, & que j'en étois ſortie quand il n'avoit plus été dans la galerie.

Le grand Ecuyer fut extraordinairement ſurpris de ce que ſa ſœur lui diſoit : repaſſant avec *Fronſac* toutes les paroles qu'il avoit dites, il bénit la fortune & l'amour, de ce que je ſçavois ce qu'il n'auroit jamais eu la hardieſſe de me dire.

Ils

Ils ſe confirmérent dans leurs penſées, quand à deux ou trois jours de-là, *Fronſac* reçut avec une grande ſatisfaction des marques particuliéres de mon eſtime : il comprit qu'il les devoit à ce que j'avois entendu, & il en fut touché vivement.

Elle ſçait que je l'adore, diſoit le grand Ecuyer à ſon ami ; c'eſt aſſez pour moi ; elle verra dans toutes mes actions, dans mon application perpétuelle à ne pas perdre un moment à la voir, enfin dans mes regards, dans mon ſilence même, que jamais Amant n'a été capable de ſentir tout ce que je ſens.

J'ai ſçu tout ce que je vous dis par Madame de *Caumont*, à qui toutes ces particularités ont été connues. *Galeas* tint parole : jamais ſon amour ne s'échapa à la moindre licence qui pût me faire de la peine ; & je vivois tranquille, charmée de l'amitié de la Ducheſſe d'*Alençon*, & de celle de quelques amies que j'avois, & que j'aimois chérement ; j'attendois ſans impatience le ſort qu'on me feroit dans un mariage, qui ne me pourroit plaire, quel qu'il fût, puiſqu'il m'éloigneroit de mon Pays ; il ſembloit

qu'il ſe fixeroit avec l'Empereur, ou avec le Roi d'Angleterre, & pluſieurs fois les propoſitions en furent faites.

Après bien des choſes inutiles à vous dire, & qui ſe paſſérent dans ma vie indifférente, la fatale rébellion du Connétable arriva : je ne vous puis exprimer la douleur que j'en reſſentis ; elle fut exceſſive, & la Comteſſe de *Sancerre* & moi ne nous aviſames point de la cacher, la politique ne nous menoit pas ſi loin.

Ce malheur fut ſuivi d'un autre ſans reméde pour moi, ce fut la mort de la Reine ma ſœur ; la Cour fut tout d'un coup obſcurcie par ces deux pertes, & la triſteſſe qui régnoit dans mon cœur ſembloit dominer dans tous les autres. Le malheur de la Bataille de Pavie porta le comble à nos déſaſtres ; la Ducheſſe d'*Angoulême*, qui étoit Régente, gouverna avec beaucoup d'habileté, il faut lui rendre cette juſtice, & le Duc de *Vendôme*, le Comte de *Saint Paul*, & tous les Princes & les Seigneurs firent voir un grand zèle pour l'Etat, & un amour infini pour la perſonne du Roi.

Le

Le Prince de *Béarn*, frére du Roi de *Navarre*, ſe rendit alors à la Cour, & ce fut pour la premiére fois. Il a une grande préſomption de lui-même; je ne ſçai pas s'il m'aima dès qu'il me vit; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il crut qu'il ne lui ſeroit pas mal-aiſé de me plaire : il eſt parfaitement bien fait, & ſon audace naturelle lui fit eſpérer que je ne lui ferois pas une longue réſiſtance.

Le génie de Madame la Régente la portoit par-tout où les intérêts du Roi pouvoient trouver de l'avantage; elle jetta dans ſon parti preſque tous les Princes d'Italie, en leur faiſant enviſager la conſéquence de la victoire de *Charles V*, & le malheur de la priſon du Roi : la conquête de l'Italie pouvoit ſuivre avec rapidité le bonheur de ſes armes : il allarmoit tous ſes Souverains par le deſſein qu'avoit l'Empereur d'établir une Monarchie univerſelle, qui a toujours été la chimére & l'idole de ſon cœur.

Alphonſe, Prince de *Ferrare*, étoit particuliérement lié avec nous : la Maiſon *Borgia* avoit été ſi ſenſible aux obli-

ga-

gations qu'elle avoit au feu Roi mon pére, que la reconnoiſſance n'en étoit pas encore éteinte. *Lucrèce*, Ducheſſe de Ferrare, étoit fille du Pape *Alexandre VI.* Vous ſçavez que la foibleſſe & le malheur de ſes premiéres années a été ſi glorieuſement réparé, que l'éclat de ſa vie préſente a fait oublier ce qui n'étoit pas conforme à l'auſtére vertu dont elle brille maintenant. Cette Princeſſe, pleine de ſes obligations pour la France, ne s'eſt jamais démentie ſur ſes intérêts; elle porta donc le Duc ſon mari à ce que vouloit la Régente, & pour lui marquer la ſincérité de ſa conduite, & celle de ſes intentions, il envoya le Prince *Hercule* ſon fils à la Ducheſſe d'*Angoulême*, pour lui porter quelques aſſurances ſecrettes des traités qui étoient alors entre eux.

Hercule d'Eſt parut donc à la Cour: ſa perſonne eſt charmante, comme vous le voyez; & ſes maniéres & ſon eſprit n'ont pas moins d'agrément. Il étoit aſſidu chez moi, de même que le Prince de *Béarn*; je n'avois d'autre application pour leurs ſoins, que la civilité que je devois à des Princes étrangers.

La

La Ducheſſe d'*Alençon* étoit pour lors en Eſpagne ; j'en recevois très ſouvent des nouvelles, & un jour que j'étois à la promenade, un courier d'Eſpagne arriva, qui me donna un paquet cacheté des armes de la Ducheſſe ; je l'ouvris avec précipitation ; je fus étonnée de ne voir pas ſon écriture, & de trouver une lettre d'amour qui contenoit ces paroles.

JE vous aime, Madame, je ne puis vous cacher ma paſſion ; je ſçai tout ce qui nous ſépare ; je connois ma témérité, vous la punirez ſans doute : Eſt-ce à moi à prétendre à une Princeſſe ſi élevée au-deſſus de mes eſpérances, moins toutefois par ſon rang auguſte, que par toutes les perfections que j'adore en elle ?

Vous me connoiſſez aſſez, ma chére Princeſſe, pour vous figurer l'étonnement dans lequel je fus, il étoit extrême : je relus pluſieurs fois cette hardie lettre, ou plutôt je la parcourus, en penſant à ce que je devois faire : enfin, levant les yeux ſur ce prétendu courier, je lui fis ſigne de ſe retirer, &

je

je demeurai dans une grande incertitude, pour deviner qui m'avoit écrit cette lettre ; je ne pouvois jetter ma penſée que ſur le Prince de *Béarn*, ou ſur le Prince de *Ferrare* ; j'étois offenſée d'une ſi grande hardieſſe, je la trouvois exceſſive ; mais je la condamnois davantage dans le Prince de *Béarn* ; & dans la néceſſité que ce fût l'un des deux qui m'aimât, je ſouhaitois preſque d'être aimée du Prince *Hercule*.

Je me réſolus de les obſerver le lendemain ; le Prince de *Béarn* ſe trouva par-tout, pour me rendre des ſoins empreſſés ; je craignis horriblement que ce ne fût lui qui m'avoit écrit ; je remarquois de l'audace en toutes ſes actions, & ne voyant point de la journée le Prince de *Ferrare*, j'étois preſque affligée de l'inſenſibilité qu'il me témoignoit, & toute mon indignation tomboit ſur le Prince de *Béarn*.

Deux jours après, ayant eu beaucoup de monde chez moi, on ſe retira à l'heure que j'avois accoutumé d'entrer dans mon cabinet ; j'y paſſois avec la Ducheſſe d'*Eſtouteville*, & je prenois déja un ouvrage où nous travaillions toutes deux,

deux, quand on me dit que le Prince *Hercule* étoit à la porte ; je l'apperçus en effet, avec une action embarraſſée, & reſpectueuſe, qui ſembloit vouloir ſe retirer ; je rougis à ſa vûe ; & comme je vis qu'il n'oſoit approcher, je lui dis qu'il le pouvoit faire ; il avança avec une timidité qui ne lui étoit pas naturelle, & acheva tout-à-fait de m'ouvrir les yeux : de mon côté, je me rendis abſolument maitreſſe de mes ſentimens ; il parla avec beaucoup d'eſprit ſur toutes ſortes de ſujets, & la converſation fut très brillante entre la Ducheſſe d'*Eſtouteville*, lui, & moi.

Je le vis quelque tems de ſuite, ſans m'appercevoir que d'un trouble preſque infini qu'il avoit toujours dans les yeux. Une fois que je travaillois, & que j'achevois de mettre une ſoie que j'employois, la carte ſur laquelle elle avoit été s'ouvrit, la ſoie ne la ſerrant plus, il en tomba un papier que je déployai, ſans m'imaginer que j'y trouverois ces paroles.

Plus je vous vois, & plus je ſuis coupable : je trouve dans vos beaux yeux une

une deſtinée qui m'entraine à vous adorer malgré vous, & ſans doute malgré moi, ſi j'examine les malheurs où ma paſſion me conduit.

Quoique je fuſſe très ſurpriſe à la vûe de cette ſeconde lettre, je ſentis que j'étois encore plus émûe : comme je me trouvai ſeule dans ce moment, je m'abandonnai longtems à mes penſées ; elles furent d'abord diſtinctes & favorables au Prince *Hercule*, que je croyois avoir écrit cette lettre ; un peu après, j'eus du dépit, quand je m'apperçus que je n'étois point irritée d'une audace continuée de la ſorte, & brouillant enfin tous les ſentimens qui s'élevoient dans mon ame, je n'en formois que de confus, lorſque je vis le Prince de *Béarn*, qui me venoit faire une viſite.

Il prenoit mal ſon tems pour me voir ; il me parla d'abord des nouvelles générales, des conditions que l'on propoſoit pour la liberté du Roi, de ſon mariage avec la Reine *Eleonor*. La paix, continua-t-il, eſt ſouhaitée de toute l'Europe, & ſelon les apparences elle va ſuivre les déſirs univerſels :

Dans

Dans ce bonheur public, Madame, ſerois-je le ſeul malheureux? Et ne puis-je eſpérer, que vous regarderez avec pitié le trouble que vous avez fait naître dans mon ame? Je ne ſçai de quel trouble vous voulez parler, lui dis-je, avec une grande froideur; mais je ne prens part qu'à ceux qui affligent la France depuis la priſon du Roi: tout ce qui n'eſt pas cela ne m'eſt que très-indifférent. Le Prince *Hercule* & moi ſommes donc bien à plaindre, reprit le Prince de *Béarn*: je crois ſa paſſion auſſi intéreſſée que la mienne. Qu'a de commun le Prince *Hercule* à ce que vous dites, repris-je avec dépit, que le même motif qui unit tous les Princes d'Italie contre la grandeur de la Maiſon d'Autriche? Eh! Madame, interrompit-il, laiſſons-là la politique; je parle de l'amour, dont le Prince de *Ferrare* & moi ſommes poſſédés: perſonne n'ignore plus qu'il vous aime; & moi je ſerois bien infortuné, ſi tous mes reſpects & mes ſoins ne vous avoient pas fait encore appercevoir à quel point je vous adore. Je ne ſçai, lui dis-je, par quelle de mes actions je puis m'être attiré

la

la hardieſſe d'un pareil diſcours. Le Prince de *Ferrare* eſt bien malheureux, que vous le mettiez dans des affaires, à quoi il ne penſe point; & pour vous, je ne puis comprendre ce qui vous oblige à me parler de la ſorte. J'y ſuis forcé, me dit-il, par une puiſſance, à laquelle je ne puis réſiſter; vous m'avez inſpiré la plus grande paſſion du monde, & je me flate que l'amitié qui a toujours été entre ce Royaume & celui de mon frére, pourroit produire une union encore plus forte, & que j'achéterois au prix de mon ſang. Prince, lui répondis-je, avec une eſpéce d'indignation, que je ne lui cachai pas, vous vous oubliez entiérement: ce que vous appellez paſſion eſt quelque choſe de bien étrange, s'il vous fait ainſi tout d'un coup perdre la raiſon: je ſçai à quoi ma naiſſance me deſtine; je me ſouviens que votre pére étoit fils d'un homme né ſujet du mien; & ſi enfin je n'épouſe pas un Roi, ce ne ſera pas le Prince de *Béarn*, que je choiſirai pour mari. J'achevai ces mots avec un aigre ſourire, qui ne déconcerta point du tout le Prince.

Je

Je ne pers pas ainſi mes eſpérances, Madame, me dit-il : je ſçai qu'une Princeſſe aimable croit devoir paroître fiére ; mais un amour véritable peut ſurmonter la plus grande fierté ; le mien peut tout ſe promettre de l'excès où il eſt porté. En prononçant ces paroles, il s'abaiſſa juſques à mes pieds, & ſortit en me faiſant une profonde reverence.

Je demeurai confuſe de ſon audace, & outrée de ce qu'il m'avoit entretenuë des ſentimens d'*Hercule* : je trouvois quelque choſe de ſingulier de voir que ſon rival m'avoit dit ce qu'il n'avoit jamais oſé dire lui-même ; mais je ne pouvois ſouffrir qu'on ſçût ſon amour ; j'accuſois ce Prince de quelque indiſcrétion, & ne pouvois comprendre comment il ſe livroit ainſi au Public.

Je flottois dans mille imaginations embarraſſantes, qui toutes me déterminoient à trouver très mauvais que le Prince de *Ferrare* fit éclater ſa paſſion ; & durant quelques jours, la peine que je reſſentois étoit trop vive, pour ne m'apliquer pas une vérité que je voulois vainement me cacher : je connus le progrès que ce Prin-

Prince avoit fait dans mon cœur, j'en fus bleſſée par vanité ſeulement : du reſte, je me dis, & peut-être encore par vanité, que ſi j'avois à être ſenſible, c'étoit le ſeul homme dans le monde qui méritoit de m'attacher ; ainſi je tâchai même dans ma défaite de conſerver de l'orgueil ; mais ſi je cédai au panchant de mon cœur, je me réſolus d'en régler les mouvemens, de maniére qu'il n'en parût jamais aucun qui ne fût d'accord avec ma gloire, & ſurtout de bien obſerver la conduite du Prince *Hercule*, & de ne lui laiſſer rien voir dans la mienne, qui pût flater ſa paſſion.

Ce que le Prince de *Béarn* m'avoit dit me revenoit toujours dans l'eſprit ; je craignois quelque imprudence, par laquelle le Prince de *Ferrare* n'eût découvert ſes ſentimens : j'y rêvois un jour, quand la Ducheſſe d'*Eſtouteville* me regardant en riant : A quoi penſe ma Princeſſe ? me dit-elle ; ſeroit-ce à l'amour du Prince *Hercule ?* on ne parle d'autre choſe dans toute la Cour. Je rougis, l'entendant ainſi parler ; Je vous aſſure, lui dis-je, que le ſeul Prince de *Béarn* m'a parlé de ce que vous dites, &

& que je trouve *Hercule d'Eſt* bien malheureux de ce qu'on le veut ſi mal établir auprès de moi. La Comteſſe de *Sancerre* s'avança à ces paroles; Quoi! me dit-elle, ce Prince ne vous auroit pas témoigné ſa paſſion! Il ne m'en a jamais parlé, lui repliquai-je; il eſt étrange que tout le monde lui faſſe penſer une choſe à quoi ſans doute il ne ſonge pas; j'avoue que ces diſcours me fâchent: on s'aviſe de vouloir qu'il m'aime; il n'y a peut-être aucune diſpoſition, & l'on ne dit mot du Prince de *Béarn*, qui a eu la hardieſſe de me parler d'une paſſion chimérique, qu'il ne me montre que pour s'en faire honneur ſeulement. Il eſt très poſſible que l'un & l'autre de ces Princes vous aiment, reprit la Ducheſſe d'*Eſtouteville*; mais comme on ne trouve que l'un digne de vous, on ne parle point de l'autre. La Comteſſe de *Sancerre* ſe prit à rire. Je ſuis de votre avis, lui dit-elle, & le Prince *Hercule* eſt ſi aimable, que non-ſeulement il effaceroit cent mille Princes de *Béarn*, mais peut-être y en a-t-il peu d'autres qui l'égalent. Je ſçus gré à ces deux perſonnes de ce qu'elles diſoient,

ſoient, & la Ducheſſe étant paſſée dans une autre chambre, la Comteſſe me regarda tendrement; Ne me traitez pas comme le reſte du monde, me dit-elle, penſez depuis quel tems je ſuis à vous, & dans la plus importante occaſion de votre vie, Madame, ne me laiſſez pas ignorer ce qui ſe paſſe dans votre cœur: Je le pénétre, continua-t-elle, j'en connois les ſentimens; & s'ils avoient à naître, c'étoit ſeulement pour un Prince ſi accompli. Je fus confuſe de ce qu'elle voyoit ſi clair; mais me remettant promtement, je lui fis un libre aveu de toutes mes penſées; après quoi m'écriant tout d'un coup, Que diroit la Ducheſſe d'*Alençon*, pourſuivis-je, ſi elle voyoit l'état de mon ame? Qu'il eſt différent, bon Dieu! de ce qu'il étoit quand elle eſt partie! Mais, ma chére Comteſſe, pourquoi le Prince *Hercule* laiſſe-t-il connoître ſes ſentimens, après m'avoir écrit ces deux lettres que je viens de vous montrer? Prétend-il que le Public achéve de m'inſtruire? Quelles maniéres ſont celles-là? Il y va de ma gloire de ne les pas ſouffrir; je ſuis réſolue à parler à ce Prince; il doit ſçavoir que je n'i-

n'ignore pas ce qui ſe dit : Vous ferez bien, reprit Madame de *Sancerre*, au moins vous connoîtrez ſes véritables ſentimens ; s'il vous aime, vous l'épouvanterez par votre ſévérité ; Et s'il ne m'aime pas, continuai-je, je me rendrai bientôt maîtreſſe de mon cœur, & il ne jouira jamais de ſa victoire.

Dans cette réſolution, comme toute la Cour étoit le lendemain chez moi, je fis dire à ce Prince par *d'Orval*, que je lui voulois parler, quand je ſerois ſeule : il demeura interdit, quand elle lui fit ſçavoir ma volonté ; il attendit avec de grandes inquiétudes que tout le monde ſe fût retiré ; je paſſai dans mon cabinet, il me ſuivit, mais ſi pâle & ſi changé, qu'il me fit preſque pitié ; je lui dis de s'aſſeoir ; il étoit ſi tremblant, qu'il ne ſçavoit ce qu'il faiſoit.

Prince, lui dis-je, je ſuis très embarraſſée du diſcours que je vai vous tenir ; je ne ſçai par où le commencer ; je me fais une grande violence de vous dire, que je ſuis fâchée d'avoir à me plaindre de vous : une perſonne de mon rang, & de mon humeur n'y devoit pas être expoſée : je ne ſçai pourquoi vous trou-

vez bon de faire croire que vous m'aimez ; à quoi un tel procédé vous peut-il mener ? A vous perdre ſans doute dans mon eſprit ; voilà tout : j'aurois toujours ignoré l'audace que vous avez eue de m'écrire ; mais que tout le monde murmure de je ne ſçai quelle paſſion offenſante, c'eſt ce qui me choque ; & une telle indiſcrétion ne ſe ſçauroit aſſez punir. Il eſt vrai, me dit enfin ce Prince, avec une timidité, dont je ne me puis ſouvenir ſans étonnement ; Il eſt vrai, je vous aime, Madame ; je n'ai point de confident, je n'ai jamais rien dit, & mes yeux ſeuls m'ont trahi. Mais que prétendez-vous ? repris-je : Ne ſçavez-vous pas tout ce qui nous ſépare ? Et la raiſon ne raméne-t-elle jamais d'un pareil égarement ? Ma raiſon m'a toujours ſi bien parlé, me dit-il, que c'eſt elle qui me conſeille de vous adorer, & de vivre & de mourir dans un ſi beau deſſein. Il ne peut vous conduire qu'à un malheur inévitable, repliquai-je, ſi aimer ſans eſpérance en eſt un. Eh bien, j'aimerai, dit-il, pour le plaiſir d'aimer : j'avois réſolu de ne vous le dire de ma vie. Mais vous l'écrivez, repris-je. Je l'aurois

rois toujours écrit, & toujours ſenti, pourſuivit-il; mais je ne vous l'aurois jamais dit. Vous avez mieux aimé, repris-je d'un air froid, que le Public m'en entretienne; mais, Seigneur, je ne veux plus qu'il m'en parle, ni que vous me le témoigniez d'aucune façon que ce puiſſe être; je vous en prie, obſervez ce que je vous marque, & ne venez chez moi que quand tout le monde y ſera. Je me levai, en diſant cela : il étoit ſi triſte & ſi abatu, qu'il n'eut pas la force de me répondre; il ſe retira comme un homme éperdu.

La Comteſſe de *Sancerre*, qui étoit dans ma chambre, s'aprocha dès qu'il fut ſorti : Il vous adore, s'écria-t-elle, je n'en puis douter; il a paſſé comme une ombre près de moi, ſans me voir; ce n'eſt plus le même Prince, ſi vif & ſi brillant, dont l'humeur eſt ſi gaye; il eſt comme s'il alloit mourir, il n'a plus rien d'animé : qu'il m'a touchée! ne l'êtes-vous point auſſi? Je redis à la Comteſſe tout ce qui s'étoit paſſé; & je l'aſſurai, qu'encore que je cruſſe qu'il m'aimoit, je lui cacherois toute ma vie les bontés dont j'étois capable pour lui.

Je tins ma réſolution avec une grande fermeté : la Cour devint plus groſſe que jamais, par tous les Princes & les Seigneurs qui ſe rangérent auprès de la Régente : elle réſolut d'aller à Bayonne, pour être plus à portée de négocier, & de faire plus promtement l'échange du Roi. La veille du départ, tout le monde étoit chez elle ; j'apperçus le Prince *Hercule*, qui me regardoit dans un grand miroir ; je crus lui voir tant d'amour, que j'en fus attendrie ; je ne pus m'empêcher de lui jetter un coup d'œil : j'en eus de la honte, & voulant détourner ma vûe, je la portai d'un autre côté, où je vis le Prince de *Béarn* qui m'obſervoit ; je tournai bruſquement la tête, & je rencontrai les yeux du grand Ecuyer arrêtés ſur mon viſage, avec un profond attachement.

Tous ces regards, qui venoient fondre ſur moi, embarraſſérent ma contenance : j'appellai Madame de *Sancerre* : Venez me ſecourir, lui dis-je tout bas, je réſiſte au Prince de *Béarn* & à *Saint-Severin*, mais je ſuis trop foible pour le Prince de *Ferrare*.

Nous partimes ; Madame la Régente s'ar-

s'arrêta quelques jours à Cognac, qui eſt une maiſon qu'elle aime extrémement : la ſituation en eſt très belle, & je m'y plaiſois fort. Une fois que je me promenois dans ces belles ſolitudes, après avoir trop penſé au Prince *Hercule*, je pris mes tablettes, & j'écrivis ces Vers, que je montrai dans le moment même à Madame de *Sancerre.*

VERS.

Amour, quels funeſtes apprêts !
Tu me préſentes tous tes traits.
Comment fuir, & comment éviter ta pourſuite?
Raiſon, guideras-tu mes pas ?
Non, non, Amour, rien ne t'évite,
Je ſçai qu'on ne t'échape pas.

Après que nous eumes parlé quelque tems encore, nous continuames notre promenade. Le Prince *Hercule* ſe promenoit auſſi avec le grand Ecuyer : comme il le voyoit attaché à ma perſonne, il s'étoit joint d'amitié avec lui, auſſi-bien qu'avec *Pons* & *Soubiſe*, qu'il ſçavoit de mes amis : ils s'entretenoient de diverſes choſes, quand ils furent abor-

dés par le Prince de *Béarn*, dont la préſence ne leur pouvoit être qu'importune, par les ſentimens qu'ils avoient l'un & l'autre ; car bien que *Galeas* connût auſſi ceux qu'*Hercule* avoit pour moi, comme il ne croyoit pas que j'y répondiſſe, il le ſouffroit ſans la même répugnance. Après avoir fait pluſieurs tours, un garçon du Jardin les aborda, en leur montrant des tablettes qu'il venoit de trouver, & leur demandant s'ils ſçavoient à qui elles appartenoient. Le grand Ecuyer les reconnut d'abord pour être à moi ; Elles ſont à la Princeſſe, dit-il ; & le Prince de *Béarn*, tendant la main, les prit de cet homme qui les avoit, & le renvoyant il lui dit qu'il me les rendroit.

Il y auroit un grand plaiſir, dit-il, à lire ce qu'il y a dans ces tablettes, & la Princeſſe a tant d'eſprit, que je m'imagine que nous y verrions mille jolies choſes. Le reſpect qu'on a pour elle, reprit le Prince de *Ferrare*, doit arrêter votre curioſité ; & ſouvent il y a autre choſe que de l'eſprit dans des tablettes : Je ne crois pas auſſi que ce ſoit le deſſein du Prince de *Béarn* de les ouvrir, pourſuivit

ſuivit *Saint-Severin.* Pardonnez-moi, lui repliqua-t-il, je ne croi en aucune façon manquer à ce que je dois à la Princeſſe. Je ne ſçaurois donner mon conſentement à ce que vous allez faire, interrompit le Prince *Hercule*, qui mouroit d'envie que le Prince de *Béarn* ſe ſatisfit. Et je rendrai témoignage à la Princeſſe que nous nous y ſommes oppoſés, continua le grand Ecuyer. Eh bien, je ferai ſeul coupable, reprit le Prince de *Béarn*, je me charge du crime & de ſa réparation : en diſant cela, il ouvrit les tablettes ; d'abord il y trouva quelques Rondeaux de *Marot*, des Vers Eſpagnols ; & paſſant bien des feuillets blancs, il n'avoit plus bonne opinion de ſa recherche, quand il apperçut au dernier feuillet de mon écriture, que le grand Ecuyer reconnut ; c'étoit ces Vers que je viens de vous dire, & que j'avois faits, il n'y avoit pas deux heures. J'avois crû mettre mes tablettes dans ma poche ; elles étoient tombées & paſſées malheureuſement à des gens intéreſſés. Cette lecture les ſurprit tous ; le grand Ecuyer rêva profondément, & avec triſteſſe, il connut bien qu'il n'y avoit

aucune part. Le Prince *Hercule* eut une étincelle de joie, & se flata un moment; mais revenant de ce premier mouvement avec promtitude, il fut inquiet, & presque au même tems jaloux; mais pour le Prince de *Béarn*, comme il étoit vain & plein de bonne opinion de lui-même, il s'abandonna à la pensée, qu'il pourroit bien être l'objet de ces tendres Vers; & regardant ses rivaux avec un air présomptueux & content, Que celui-là est heureux, s'écria-t-il, qui a inspiré ces jolis Vers à la Princesse! Je croi, dit *Hercule*, en feignant un air ingénu, qu'ils sont faits sans aucun objet: On ne peut pas penser autrement, dit *Galeas*; la Princesse est d'un caractére qui ne laisse point de doute là-dessus.

Comme ils en étoient là, une allée, qui croisoit celle où ils étoient, fit que je me trouvai vis-à-vis d'eux; ma rencontre si inopinée déconcerta un peu le Prince de *Béarn*, malgré toute son audace naturelle. J'aperçus incontinent mes tablettes; & comme je fus frapée par le souvenir de ce que j'y venois d'écrire, je rougis extrémement, & pressai la main de Madame de *Sancerre*, qui comprit

prit mon déplaiſir : je redemandai mes tablettes au Prince de *Béarn*, qui me fit de mauvaiſes excuſes de la liberté qu'il avoit priſe de les avoir ouvertes. *Galeas* me proteſta, que le Prince *Hercule*, & lui, s'y étoient en vain oppoſés. Nous y avons vû des Vers qui ont tant d'eſprit & d'un tour ſi nouveau, reprit le Prince de *Béarn*, que la Princeſſe doit être ſatisfaite de l'admiration & du plaiſir qu'ils nous ont donnés. Je rougis encore, & ayant reçu un regard d'*Hercule*, qui ſembloit venir juſques dans mon cœur, pour y chercher la vérité, & jouïr de ſon triomphe, je baiſſai les yeux avec une confuſion, dont je fus tirée par la vivacité de la Comteſſe de *Sancerre*. La Princeſſe eſt pleine d'eſprit, reprit-elle avec beaucoup d'adreſſe ; & je me ſuis cent fois étonnée comme elle a pu rendre mot à mot ces Vers de *Dona Cervacion* ; Je ne ſçai, continua-t-elle, en s'adreſſant aux Princes, ſi vous ſçavez que cette Eſpagnole a plus d'eſprit elle ſeule que le reſte de ſa nation : elle a été fille d'honneur de la Reine *Germaine de Foix*, femme de *Ferdinand* : elle donna une grande paſſion au Duc d'*Al-*

be ; on dit qu'elle en reſſentit une pareille à ſon tour, & que leur commerce a eu toute la délicateſſe & toute la fidélité que l'on peut avoir : c'eſt dans le commencement que cette fille fut ſenſible, qu'elle fit les Vers dont nous parlons, & que la Princeſſe a ſi heureuſement traduits. *Deſcars* me les a envoyés avec pluſieurs autres de la même perſonne : ils ont tous un eſprit d'amour & de feu, qui me plaît infiniment.

Madame de *Sancerre* dit tout ceci d'un air ſimple & ſi naturel, que le grand Ecuyer & le Prince de *Béarn* la crurent; il n'en fut pas de même du Prince de *Ferrare* : mon premier trouble empêcha qu'il ne fût déſabuſé : je confirmai ce que la Comteſſe de *Sancerre* avoit dit; & je fis voir mon mécontentement au Prince de *Béarn*, ſur la hardieſſe qu'il avoit priſe, d'une façon ſi ſéche, qu'il n'eut pas lieu d'être ſatisfait.

Je me retirai chez moi, triſte & fâchée de mon avanture, quoique Madame de *Sancerre* l'eût ſi bien raccommodée; je fis dire que je ne voulois voir perſonne; je demeurai avec mes filles, & j'envoyai Madame de *Sancerre* & la Du-

Ducheſſe d'*Eſtouteville* chez Madame la Régente, pour ſçavoir ce qui ſe paſſoit, & pour me venir dire des nouvelles. Je cauſois donc avec toutes mes filles, quand on vint dire à la jeune *Saint-Severin*, que ſon frére lui vouloit parler; elle fut le trouver : un peu après elle revint, & me dit qu'il demandoit à m'entretenir en particulier ; je le fis venir, & je paſſai avec lui dans mon cabinet.

Madame, me dit-il, Madame la Régente, qui ſçait combien je vous ſuis attaché, vient de m'envoyer chercher, pour me parler de vos intérêts : elle m'a paru avoir une grande amitié pour vous, & après mille choſes obligeantes qu'elle m'a dites ſur votre ſujet, elle m'a prié de vous repréſenter, que votre condition ne pouvoit plus être telle que vous le deviez ſi juſtement eſpérer ; que les affaires de la France la changeoient abſolument ; & que le Roi ſon fils n'auroit garde de donner la fille d'*Anne de Bretagne* à un Roi qui pourroit par des prétentions bien ou mal fondées l'inquiéter dans un tems où il devoit ramaſſer toute ſa puiſſance pour rabattre la fierté & le

bonheur de la Maiſon d'*Autriche* : La Princeſſe *Renée*, a-t-elle continué, peut demeurer toujours auprès de nous. Elle eſt adorée de tous les François ; ou ſi elle pouvoit ſe réſoudre à être ailleurs ſans Couronne, il eſt des Princes dont elle nous feroit des Alliés conſidérables, & des amis utiles. Voilà, Madame, continua le grand Ecuyer ce qu'elle m'a commandé de vous dire ; je vous connois aſſez pour ſçavoir que je pouvois me charger de cette commiſſion ſans vous déplaire : celle qui eſt autant au-deſſus des Couronnes & des Sceptres, que vous l'êtes, n'en peut regretter la privation ; ce n'eſt pas une médiocre ſatisfaction à ceux qui vous revérent de pouvoir eſpérer qu'ils verront toute la vie leur grande Princeſſe.

J'écoutai avec aſſez d'attention tout ce que me dit le grand Ecuyer ; je ſçavois aſſez de politique, pour m'être déja dit une partie de ce qu'il venoit de me dire. Quand il eut achevé de parler, je me mis à ſourire ; Je ſuis ſoumiſe, lui répondis-je, mais j'avoue que les ordres de la mére du Roi ſont encore reçus avec plus de douceur, quand ils me viennent par

par vous, que je ſçai de mes amis; je penſois bien depuis quelque tems, qu'il n'y avoit plus de Trône pour moi; j'en ſuis toute conſolée : Vous ſçavez, *Galeas*, combien j'aime mon Pays; & je trouve qu'il ne me faut pas une grande force d'eſprit pour me réſoudre à demeurer toute ma vie en France, dans un des premiers rangs de l'Univers.

Je vis à cette réponſe briller une extrême joie dans les yeux du grand Ecuyer, & je compris bien en moi-même l'intérêt que prenoit ſon amour dans cette réſolution que je lui marquois, pour ne point quitter le Royaume : notre converſation fut aſſez longue, & ne s'interrompit que par l'arrivée de la Ducheſſe d'*Eſtouteville* & de Madame de *Sancerre*.

Quelque plaiſir qu'eût Madame la Régente d'être à Cognac, il falut en partir pour l'intérêt des affaires. La veille de notre départ, je faiſois quelques dépêches, & Madame de *Sancerre* & la Ducheſſe d'*Eſtouteville* me voyant occupée, s'allérent promener avec *d'Orval* : elles étoient toutes trois de bonne humeur; elles firent cent chanſons;

&

& Madame de *Sancerre* ſe trouvant ſur elle les tablettes où j'avois écrit ces Vers dont je vous ai parlé, elle y mit tous ſes couplets, & ayant rencontré le Prince de *Ferrare*, elle le pria de me les porter pour me divertir : le Prince reçut cette commiſſion avec joie, & étant entré dans un petit bois de Cyprès, il s'arrêta, & eut envie de revoir ces Vers qui lui avoient déja cauſé tant de ſatisfaction ; il ſe mit donc à les relire, & il y avoit une ſi entiére application, qu'il ne remarqua pas le Prince de *Béarn* qui le conſidéroit à un pas de lui, & qui, impatient de ſon naturel, lui parla d'une hauteur qui le ſurprit.

Vous voilà agréablement occupé, lui dit-il : je reconnois ces tablettes ; je voudrois bien ſçavoir la bonne fortune qui vous les a miſes entre les mains. Vous me le demandez, reprit *Hercule*, d'un ton à ne vouloir pas être ſi-tôt ſatisfait. Voici qui me contentera, repliqua le Prince de *Béarn*, en mettant l'épée à la main : il y a auſſi trop longtems que je ne puis ſouffrir votre concurrence.

Ces paroles n'eurent d'autre repartie que

que d'une action ſemblable à la ſienne; & moi ayant achevé ce qui m'occupoit, je deſcendis dans le Jardin, appuyé ſur le bras de la jeune *Saint-Severin.* En paſſant dans le petit bois de Cyprès, *Saint-Severin* pouſſa un grand cri, & me quittant bruſquement, elle courut avec une viteſſe incroyable vers ſon frére, qu'elle voyoit l'épée à la main; il vouloit ſéparer les Princes; je m'avançai auſſi, & ma préſence fit ce qu'il vouloit faire. D'abord que le Prince de *Ferrare* me vit, il recula, il baiſſa la pointe de ſon épée, & un peu après il la remit au fourreau: le Prince de *Béarn* ne fut ni ſi docile, ni ſi reſpectueux; & comme il avoit deux bleſſures, je croi que la vûe de ſon ſang l'effarouchoit.

Madame, me dit-il, le Prince *Hercule* a toutes ſortes d'avantages; la poſſeſſion de vos tablettes lui eſt bien plus chére, l'ayant acquiſe par quelques goûtes de mon ſang; il a fait le myſtérieux, & l'homme à bonne fortune. Je ne ſçavois ce qu'il vouloit dire, & je regardois *Hercule*, comme pour lui demander l'explication de ces paroles, quand le

le Prince, voyant la Ducheſſe d'*Eſtouteville*, Madame de *Sancerre*, & d'*Orval*, que le bruit avoit attirées en cet endroit, me parla de cette ſorte : Ces Dames, me dit-il, m'avoient donné vos tablettes pour vous les porter, Madame : le Prince de *Béarn* me les a vûes, & n'a pû endurer que ce précieux dépôt fût entre mes mains ; & alors il nous redit tout ce qui s'étoit paſſé entre eux. Je regardai le Prince de *Béarn* avec une juſte colére : Prince, lui dis-je, vous me donnez toujours du déplaiſir par votre indiſcrétion, & le peu de reſpect que vous me portez ; je ſuis laſſe de tant de maniéres qui me ſont ſi peu convenables ; vous ferez bien de vous retirer de cette Cour, ou du moins de ne m'y plus chagriner par votre préſence. J'en ſortirai, Madame, me répondit-il, & tandis que vos yeux ont des objets qui leur ſont plus agréables, j'irai loin d'eux me guérir d'une paſſion trop fatale, & qui ne méritoit pas d'être reçue avec tant de mépris. Vous ferez bien, lui dis-je avec beaucoup de dédain, de n'offenſer plus une Princeſſe de mon caractére ; & j'eſpére que ceux de

de qui je dépens ne déſaprouveront point ce que vous me forcez de vous dire. Je ne ſçai, repartit-il, s'ils doivent approuver les traitemens que vous faites à un Prince comme moi, & ſi leurs affaires ſont aſſez bonnes pour ne pas ménager leurs amis. Je ſçaurai conſerver & donner au Roi d'autres amis, lui dis-je pleine de dépit; & pour perdre un homme comme vous, l'état de ſes affaires n'en deviendra pas plus mauvais. En diſant cela, je tournai mes pas d'un autre côté; il s'étoit amaſſé déja bien du monde, & la Régente ayant été inſtruite de tout, elle ne blâma point le Prince de *Ferrare*; elle approuva extrémement mon procédé, & fut dans une ſi grande colére contre le Prince de *Béarn*, que, ſoit pour l'appaiſer, ou pour porter ailleurs ſon reſſentiment, il partit le lendemain : nous ne l'avons point vû depuis, qu'hier; je fus extraordinairement ſurpriſe de ſon retour : nous continuames notre voyage, & arrivames enfin à Bayonne.

Quelques jours après qu'on y fut, Madame d'*Angoulême* m'ayant tirée à part, Madame, me dit-elle, (de cet air en-

engageant qu'elle a quand elle veut gagner les volontés,) j'avois ordonné au grand Ecuyer de vous parler ; je ſçai qu'il l'a fait, & c'eſt avec joie que j'ai vû que vous avez autant d'eſprit & de raiſon que je me l'étois imaginé : votre ſort eſt ſi bon auprès de nous, que difficilement en ſçauriez-vous trouver un comparable ailleurs ; il eſt des Princes pourtant, qui ſemblent par les qualités de leurs perſonnes réparer la différence qu'il y a de leur naiſſance à la votre. Ce n'eſt pas au moins du Prince de *Béarn*, Madame, repris-je en riant, dont vous voulez parler ? Non, reprit-elle, en riant auſſi, & le Prince de *Ferrare* m'a tellement charmée par tout ce qu'il a d'agréable, que je vous parlerai volontiers pour lui, ſi je puis être aſſurée de ne vous pas déplaire. Je recevrai toujours, comme je dois, Madame, repliquai-je, tout ce qui viendra de vous ; mais, continuai-je d'un air moins ſérieux, je ne croi pas que le Prince de *Ferrare* ait beſoin d'une protection ſi puiſſante ſur mon eſprit, & je croi que la ſimple galanterie, ſans un deſſein plus formé, a conduit les démarches qu'il a pû faire. Je

ne

ne suis pas de votre avis, repartit la Régente : vous êtes toute propre à faire naître ce que je croi qu'il a dans le cœur. Hélas ! reprit-elle, en soupirant, & en rougissant tout ensemble, que vous êtes heureuse, si vous êtes aussi indifférente que vous le paroissez ! Et que vous serez encore plus heureuse, si vous aimez un jour, & que vous possédiez ce que vous aimerez !

Notre entretien se continua encore, il fut vif & brillant, & quand je fus seule, toutes mes réflexions me persuadérent, que l'on désiroit l'alliance de *Ferrare*. A vous dire la vérité, je n'étois pas fâchée de ces dispositions, j'en voyois avec moins de honte la tendresse que je ne ressentois que trop pour le Prince *Hercule*; je m'aplaudissois en secret de ce que les intérêts de mon cœur s'accordoient avec ceux de l'Etat, & je me disois quelquefois, que je pourrois bien me résoudre à le rendre heureux : sa discrétion & son respect étoient extrêmes ; je connoissois bien qu'il m'aimoit toujours passionnément ; mais il ne le disoit point, soumis à mes défenses ; il n'ouvroit pas la bouche pour exprimer ses sen-

ſentimens : ſes yeux ſeuls, toujours embraſés d'amour, me le faiſoient voir, & en le voyant, je ne demeurois pas inſenſible.

Il y avoit quelques jours que nous étions à Bayonne, quand il arriva un Peintre ; c'étoit le fameux *Leonard de Vinci* : il fit d'abord quantité de Portraits ; la Régente ſe faiſoit un plaiſir de ſon habileté, pour en faire fête au Roi, quand il reviendroit, parce qu'il aimoit infiniment la peinture ; elle voulut avoir mon avis ſur ſes ouvrages, m'y connoiſſant aſſez bien ; & un ſoir qu'il y avoit du monde chez moi, on apporta de la part de Madame d'*Angoulême* cinq tableaux, ils étoient du Comte de *Saint-Paul*, du Prince de *Ferrare*, du Comte de *Guiſe*, de *la Roche du Maine*, & de *d'Orval* ; on les mit tous devant moi, je ne vis que celui du Prince *Hercule*, & je le vis en rougiſſant ſi fort, qu'il le remarqua avec une ſatisfaction entiére ; celui que la Régente m'envoya, me pria de ſa part de garder quelques jours ces portraits pour les examiner à loiſir : je répondis, que je lui obéirois ; j'en dis peu de choſe ſur l'heure,

re, & je commandai qu'on les portat dans mon cabinet.

J'eus quelque plaiſir à avoir le Portrait du Prince de *Ferrare*, & j'ai ſçu qu'il n'en avoit pas eu un médiocre, de voir que je l'avois ; il ne pouvoit plus endurer la contrainte où il étoit perpétuellement par mon ordre ; & ſoit que Madame la Régente l'enhardit, ou qu'il jugeat à propos de rompre un ſilence trop long, il ſe réſolut d'apprendre ſa deſtinée : il choiſit une heure, où il ſçavoit que je pouvois être ſeule, & vint chez moi ; j'étois ſeule en effet dans mon cabinet, & tournée du côté où étoit ſon Portrait : je le regardois avec une ſi grande attention, que je ne l'entendis point entrer, & il eut le plaiſir tout entier de jouïr de ſon bonheur : enfin après quelques momens, il ſe fit remarquer : jugez ſi je fus confuſe ; je lui parus interdite ; il me regarda fixement après qu'il ſe fut aſſis.

Je crains de prendre mal mon tems, Madame, me dit-il ; je vois un certain trouble ſur votre viſage qui m'embarraſſe ; & ſans bien ſçavoir d'où il peut partir, je me croirois heureux ſi j'avois pû

pû le faire naître. Je rougis à ces paroles; il me ſembla qu'il devinoit trop bien : Je ne me trompe point, dit-il : cet aimable trouble augmente; laiſſez-m'en deviner le ſujet : plût à Dieu que l'amour en fût l'auteur ! Prince, lui dis-je, avec une ſévérité qui m'eſt peu ordinaire, je ne ſçai ſur quoi vous fondez vos viſions. Ah ! Madame, pourſuivit-il, quel air terrible prenez-vous? Redevenez toute divine, comme vous l'étiez il n'y a qu'un moment : ce beau feu, qu'on voit dans vos yeux, m'a éclairé; il étoit ſi lumineux, ſi tendre, & toutefois mêlé de je ne ſçai quelle façon timide, que je n'ai pû m'empêcher de ſouhaiter que mon amour eût produit un effet ſi charmant : ne vous irritez pas, je vous en conjure, ſi j'oſe vous parler d'une paſſion que j'ai cachée juſques ici par un reſpect qui ne peut plus me retenir : vous avez dû connoître, par la maniére exacte, dont je vous ai obéi, la ſincérité & le dévouement de ma paſſion. Au nom de Dieu, Madame, finiſſez une rigueur qui me tue : je ne vous demande pas que vous m'aimiez; je ne ſuis pas ſi préſomptueux, que d'aſpirer

pirer à une gloire si grande : mais souffrez que je vous adore, & que je puisse vous le dire quelquefois.

J'eus toujours la vue baissée, tant que ce Prince parla, & la relevant enfin sur son visage avec plus de douceur que de colére ; Seigneur, lui répondis-je, il y a encore si peu de tems que nous nous connoissons, qu'il est impossible que vous ayez pû démêler avec assurance les sentimens de votre cœur. J'ai vû avec satisfaction le respect que vous m'avez témoigné, & je ne serai point offensée de l'attachement que vous marquez avoir pour moi, pourvû que vous lui donniez des limites raisonnables, & que vous régliez votre conduite, de maniére que je n'aye pas lieu d'y désirer du changement.

Ces paroles parurent divines pour ce pauvre Prince ; il y trouva un rafinement que je n'avois pas peut-être imaginé : il se mit à genoux, & me dit tout ce que je croi qu'un homme bien amoureux peut dire.

Depuis ce jour-là, il a vécu d'une maniére charmante avec moi ; il eût été difficile de ne pas en être touchée ; mais

je

je me précipite à la fin d'un discours qui n'est que trop long.

La Reine de Navarre arriva; vous pouvez penser que notre joie fut extrême en nous revoyant : elle trouva le Prince *Hercule* tel qu'il est, & le jugea digne d'être au rang de ses amis; je ne lui cachai, ni les sentimens qu'il avoit pour moi, ni ceux que je ressentois pour lui : elle eut quelque joie à voir l'union de deux personnes qu'elle croyoit être également faites l'une pour l'autre; voilà du moins comme elle parloit.

Après bien des souhaits, le Roi revint d'Espagne, & tous les cœurs ressentirent une sincére joie en le revoyant; vous avez sçu comme le mariage de la Reine se fit par les artifices de la Régente : elle me disoit souvent, que j'étois heureuse de ce que rien ne traversoit l'affection que le Prince de *Ferrare* avoit pour moi, & celle que j'avois pour lui; elle me conseilloit de ne la plus contraindre, & de le rendre heureux, puisque je le pouvois, & que le Roi le souhaitoit: en effet, il avoit pris une grande amitié pour ce Prince, & il le lui témoignoit en toutes les oc-

occaſions. Pour ce qui eſt de moi, j'étois encore preſque irréſolue ; je ſouffrois les ſervices qu'il me rendoit ; je l'aimois, mais je ne lui avois jamais avoué que je l'aimois.

Un jour que le Roi & la Reine ſa ſœur étoient chez moi, le Roi me tira à part dans mon cabinet : d'abord il ſe mit à railler, comme il le faiſoit ſouvent, en me faiſant la guerre ſur le Prince de *Ferrare* ; mais prenant après un caractére plus ſérieux, Ma chére ſœur, me dit-il, ma mére vous a déja parlé en faveur de ce Prince ; je vous avoue que je ſouhaiterois paſſionnément qu'il vous fût aſſez agréable pour le prendre pour Epoux ; ſes Etats ſont près des nôtres : il nous eſt ſi acquis, que vous ſerez autant parmi nous que chez lui, & je jouïrois ainſi du plaiſir de vous voir preſque toute ma vie ; mais après vous avoir dit franchement ma penſée, j'ajoûterai, qu'elle ne doit pas vous contraindre ; vous êtes maîtreſſe abſolue de votre ſort ; vous pouvez l'épouſer, ſi vous le voulez ; il vous aime ſi démeſurément, que je croi que vous ſerez fort heureuſe avec un Prince ſi aimable ; mais après

cela vous pouvez auſſi ne l'épouſer pas, ſi vous ne jugez point qu'il mérite cet honneur. La Princeſſe *Renée* ne nous en ſera pas moins chére, & je vous déclare que j'approuverai tout ce que vous ferez.

Seigneur, lui dis-je, ayant écouté tout ce qu'il m'avoit dit avec une grande attention, & après avoir été quelque moment ſans répondre : puiſque vous m'avez parlé avec tant de bonté, & que vous me laiſſez libre de mes actions, faites venir le Prince de *Ferrare*, je m'expliquerai devant lui. Le Roi, ſurpris de ma réponſe, l'appella lui-même ; j'avois pris tout d'un coup ma réſolution, comme vous l'allez voir. Le Prince entra, je rougis un peu en le voyant : Le Roi vient de me parler pour vous, Seigneur, lui dis-je : il m'a témoigné la tendreſſe qu'il a pour votre perſonne, & qu'il ſeroit bien-aiſe que mon mariage vous attachat encore plus fortement à lui ; mais en même tems, il m'a laiſſée maîtreſſe de mes volontés : cela étant, Seigneur, je ſuis ravie de vous faire voir, auſſi-bien qu'à toute la terre, l'eſtime que je fais de votre vertu, & c'eſt de mon choix

choix tout seul, que je vous prens pour mari.

Un procédé si particulier, qui faisoit si bien voir des sentimens si tendres & si délicats, surprirent également le Roi & le Prince : le Prince en comprit d'abord tout l'agrément ; il se jetta à mes pieds, si ému & si hors de lui, qu'il ne lui fut pas possible de proférer une seule parole ; & le Roi, dont l'ame est naturellement sensible & passionnée, sentit, comme ce Prince, la force de ce que j'avois dit : ses transports ne cédérent point aux siens ; il se mit à genoux comme lui, & me remercioit avec des paroles pleines de joie : on eût eu de la peine à sçavoir lequel des deux étoit le plus content.

Je fus confuse de la posture dans laquelle je voyois mon Roi ; je me jettai entre ses bras, avec une familiarité qu'il m'a toujours permise ; il m'embrassa mille fois, & prenant la main du Prince *Hercule*, il la mit dans la mienne : Soyez fidéles, nous dit-il, aimez-vous toujours ; c'est le vrai moyen d'être heureux : je passe sur tout ce que le Prince de *Ferrare* fit ; que ne dit-il point

de tendre! que ne fit-il pas pour exprimer ſon raviſſement! Le Roi fut chercher la Reine, pour lui faire part de ſon contentement; il le dit auſſi à Madame de *Caumont*, à la Ducheſſe d'*Eſtoutteville*, & à Madame de *Sancerre*; & toutes ces perſonnes entrérent dans notre bonheur, comme nous-mêmes.

Depuis ce tems, nous nous ſommes crûs heureux, & nous vivons dans l'eſpérance de l'être éternellement; au moins ſi la félicité de la vie peut être établie ſur la tendreſſe & la fidélité des cœurs: & ſelon ce que le Roi m'a dit, ce ſera au premier jour qu'on célébrera notre mariage.

Tandis que la Princeſſe racontoit ſon Hiſtoire à *Dona Maria* d'*Arragon*, *François Premier* s'occupoit d'une autre maniére; car auſſi-tôt qu'il eut mené la Princeſſe d'Alger chez Madame de *Vendôme*, il étoit monté à cheval avec la charmante *Helli*, & trois autres Dames ſeulement, & quelques Seigneurs de ſa ſuite, pour aller voir la diſpoſition du feu d'artifice qui devoit être ſur l'eau, & la décoration des machines qui ſeroient des deux côtés de la Riviére; il trou-

trouva tout dans le meilleur ordre du monde; & comme la journée étoit de ces journées qui semblent être de commande pour le plaisir exprès des Rois, ce Prince marcha plus avant, ayant à ses côtés l'aimable *Helli*, & loin de dix ou douze pas du reste de sa troupe; il lui parloit de sa passion, & il avoit la satisfaction de la trouver aussi sensible qu'il le pouvoit désirer.

Ils s'oublioient l'un & l'autre dans un entretien si charmant, quand ils en furent détournés par la rencontre de six Turcs à cheval : il commençoit d'être assez ordinaire d'en voir en France, mais non pas en si grand nombre à la fois, ni d'une maniére si leste : ceux-ci étoient montés sur les plus beaux chevaux du monde, & leurs habits étoient magnifiques; quelques esclaves à pied, vétus de même, les suivoient aussi. Le Roi ne balança pas à croire, que c'étoit une mascarade qui se faisoit pour venir de la sorte à sa fête; mais ayant remarqué qu'ils n'avoient point de masques, il ne sçavoit plus que penser, quand un de ces Turcs, se détachant des autres, avança vers lui au petit galop, & étant as-

ſez près de ce Prince, il lui fit voir, dans la premiére jeuneſſe où il étoit alors, la plus charmante beauté qui fût au monde. Le Roi & *Helli* l'admirérent; il parut avoir quelque ſurpriſe en regardant *Helli*, & *Helli* après l'avoir conſidéré, ſe prit à rire, en ſe tournant vers le Roi: Voilà une jolie Maſcarade, lui dit-elle; cette jeune Dame eſt charmante ſous cet habillement: le Turc ſe prit à rire auſſi; Et cette Turque, dit-il en François corrompu, ne me ſurprendroit pas moins en habit de Chrétienne, ſi le rapport de mes yeux pouvoit affoiblir ma raiſon: le Roi & *Helli* rirent encore; ils crurent que cette perſonne vouloit divertir le Roi, ayant ſçu ce que *Dragut* avoit trouvé de la reſſemblance de *Helli* avec *Roxellane*: On ne ſe tranſporte pas ſi aiſément des bords du Boſphore aux bords de la Seine, repartit le Roi; mais nous avons des beautés qui ne cédent point aux vôtres: il y a quelques Etrangers dans cette Cour, qui n'en ſont pas diſconvenus. Ah! Seigneur, reprit le jeune Turc, ne ſeroit-ce point *Dragut*, dont vous voulez parler, & que je cherche depuis ſi longtems? Ah! Sire, s'écria

cria auſſi-tôt *Helli*, voilà le Prince *Azan*: tout ce que je vois en lui me le fait reconnoître. Je ſuis *Azan* ſans doute, repartit ce charmant étranger, en ſe jettant de ſon cheval à terre, s'il eſt vrai que je parle à l'héroïque Roi des François, comme le diſcours de cette belle perſonne me le fait croire. Alors il ſe proſterna preſque en terre, & le Roi lui tendant la main, & l'embraſſant avec bonté : Aimable Prince, lui dit-il, nous ne pouvons avoir plus de joie que celle de votre rencontre : vous venez même dans un heureux tems, puiſque nous vous ferons voir le vaillant *Dragut* & la Princeſſe votre ſœur. Et *Dragut* & ma ſœur, Sire ! s'écria-t-il tout tranſporté : Ah ! Seigneur, je ne pouvois eſpérer rien que de favorable, après l'augure de votre divine préſence ; & la vûe de cette belle perſonne auſſi ne pouvoit m'annoncer que du plaiſir. *Helli* lui répondit avec eſprit, & le Roi lui raconta ce qui étoit arrivé à *Aphrigia*, & la mort du Marquis de *Montferrat*, qu'il croyoit que quelque Inconnu avoit tué : après cela, il fut rejoint par les Seigneurs & les Dames de ſa ſuite, & tous furent

également charmés de la perſonne ſurprenante du bel *Azan* : quand le Roi arriva au Château, il défendit qu'on en parlat, & monta par un petit eſcalier dérobé chez la Reine ſa ſœur, où il ordonna qu'on fit venir *Dragut* & *Aphrigia*, voulant donner à la Reine le plaiſir de la ſurpriſe & de la joie qu'ils auroient tous de ſe revoir; mais la Reine en eut une fort grande, de ſon côté, de voir entrer le Roi, ſuivi de *Helli* & de ce jeune Turc : elle ſe mit à rire, comme il avoit fait peu auparavant lui-même, & ne balança pas à croire que c'étoit une femme déguiſée : le beau Turc, de ſon côté, fit mille exclamations en voyant la Reine, & ſe jettant à ſes pieds, il l'adora preſque : la Reine le voulut faire relever, il prit ſa main, & la baiſa cent fois avec des paroles moitié Turques moitié Françoiſes, qui faiſoient un admirable jargon.

François Premier, durant cela, ſe divertiſſoit admirablement, & il expliquoit ce que c'étoit à Madame de *Caumont*; enfin il le dit auſſi à la Reine, qui ne pouvoit encore comprendre qu'un homme pût être ſi beau; il avoit entiérement

ment les yeux d'*Aphrigia*, l'agrément de ſa bouche, & à le bien conſidérer beaucoup de ſon air : cette Princeſſe arriva, conduite par *Dragut* ; tout le reſpect, que ce fameux Corſaire avoit pour le Roi & pour la Reine, ne put l'empêcher de s'écrier, & ſon premier mouvement fut de courir les bras ouverts à ſon cher *Azan* ; mais la réfléxion venant au moment même, il ſe recula un pas en arriére, en regardant le Roi avec ſoumiſſion ; mais *François Premier*, ennemi de toute contrainte, le meilleur & le plus affable Prince qui fut jamais, les prit tous deux, & les fit embraſſer, & préſenta enſuite *Azan* à la belle *Aphrigia*, qui lui fit les mêmes careſſes par les ordres du Roi. Après cela, on montra *Azan* à toute la Cour ; il fut ébloui de tant d'excellentes perſonnes qu'il y vit dans l'un & dans l'autre ſexe ; on fut charmé auſſi de ſa préſence, & il ſembloit que ce fût le dernier ornement qu'on attendoit pour la magnifique fête que le Roi devoit donner cette nuit-là.

La Princeſſe *Renée* & *Dona Maria*, en retournant chez la Reine, entendirent le murmure que faiſoit l'arrivée

d'*Azan*, dont tout le monde ſe parloit : ceux qui ne l'avoient pas vû, s'informoient comme il étoit fait, & comment il étoit arrivé ; & ceux qui l'avoient vû les en inſtruiſoient ; elles le virent auſſi comme les autres, & ne le trouvérent pas moins charmant que les autres l'avoient trouvé ; & après s'être arrêtées quelque tems à faire compliment à la Princeſſe *Aphrigia* ſur la joie qu'elle reſſentoit, elles ſe rendirent chez la Reine, qui ne pouvoit ſe laſſer de parler de l'avanture qui avoit ſi heureuſement conduit le Prince *Azan* à Saint-Germain, où il retrouvoit ſa ſœur & ſon ami. Quand les choſes doivent arriver, continua la Reine, elles arrivent : il faut admirer ſeulement tous les incidens qui les conduiſent, & croire après cela, que l'eſprit de l'homme ne peut produire aucun événement par lui-même, & que c'eſt une ſageſſe éternelle qui les conduit, comme elle l'a déterminé.

La Reine achevoit ces paroles, quand le Comte de *Barbeſieux* & le Comte de *Tende* entrérent dans ſa chambre. Madame de *Sancerre* & la Marquiſe de *Canillac* les ſuivoient, tenant chacune par la

la main une jeune fille d'une singuliére beauté, & si simplement vétues, que la Reine connut bien que c'étoient les mêmes dont la *Roche du Maine* lui avoit parlé le jour de devant. Madame, lui dit *Barbesieux*, je viens porter à Votre Majesté l'éclaircissement que je lui avois promis, & j'ai pris la liberté de vouloir que ma fille vous fit la revérence, sans attendre qu'elle eût d'autres habits, pour vous faire connoître plutôt le zèle que je veux qu'elle ait au service de Votre Majesté. En disant cela, la petite *Almodis* prit de bonne grace le bas de la robe de la Reine, qui lui fit cent caresses. Comment, disoit-elle, Comte de *Barbesieux*, vous êtes le pére de cette aimable fille? Eh! comment cela se peut-il faire? Madame, reprit *Barbesieux*, Votre Majesté peut avoir entendu dire, que j'ai été marié fort jeune, que je n'ai qu'un an de moins que le Comte de la *Roche-foucault* mon frére, qui n'en a guére plus de trente-cinq; mais, Madame, voici un autre sujet d'étonnement que je vous prépare, continua-t-il, en prenant *Amicie*, & la présentant à la Reine, comme il avoit fait *Almodis*:

Cette belle perſonne, continua-t-il, eſt la fille du feu Maréchal de *Chabanne*: ces vérités ſe ſont dévelopées ce matin; & ſi Votre Majeſté l'a pour agréable, elle pourra pendant une heure prendre quelque divertiſſement à l'Hiſtoire de ces deux filles. Vous me ferez un extrême plaiſir, lui répondit la Reine, je l'écouterai volontiers pendant le repas que le Roi va donner aux Dames; mais il faut bien que ces aimables perſonnes voyent la fête: je croi que la jeune *Almodis* en ſera bien éblouïe; Et bien contente auſſi, reprit *Barbeſieux*. Je n'avois plus rien à déſirer, Seigneur, lui dit-elle, en entrant ici: on a tout vû, quand on a vû la Reine. Voilà qui eſt bien poli, reprit cette Princeſſe, pour une fille qui a toute ſa vie fait une profeſſion ſi éloignée de ſa condition; je vous ſuis obligée d'un langage ſi flateur. Après cela, Madame de *Sancerre* dit qu'elle leur alloit faire donner des habillemens plus convenables, & qu'après les avoir remiſes entre les mains de la Marquiſe de *Canillac*, elle reviendroit trouver la Reine. Allez, lui dit-elle, & revenez bientôt. Elle ſortit, emmenant auſſi *Barbeſieux*,

sieux, qui dit à la Reine, que ce seroit le Comte de *Tende* qui lui feroit le récit qu'elle désiroit entendre; C'est un des principaux Acteurs de notre Histoire, Madame, continua-t-il, il dira mieux qu'un autre à Votre Majesté des événemens où il a tant de part. Le Comte lui répondit, qu'il se chargeoit avec plaisir de cet emploi, puisqu'il ne falloit point d'esprit à rapporter simplement les choses comme elles s'étoient passées, & qu'ainsi si la Reine lui ordonnoit de les dire, il l'alloit faire avec une exacte vérité. La Reine l'en pria; & le Comte ne voyant que Madame de *Caumont* avec elle, commença son discours de cette sorte.

HISTOIRE
D'AMICIE ET D'ALMODIS.

JE vai vous raconter exactement tout ce que je sçai, Madame, comme je l'ai appris de ceux qui ont le principal in-

intérêt à cette hiſtoire. Vous ſçaurez donc, que la vieille Madame de la *Paliſſe*, de la Maiſon de *Prie*, & mére du feu Maréchal de *Chabanne*, eſt née la plus impérieuſe femme du monde, & la plus méchante auſſi : étant de ce caractére, elle conſerva toujours un pouvoir tyrannique ſur ſon fils ; il étoit né vertueux & capable des plus grandes choſes, comme on l'a vû ; ſon inclination pour la Guerre l'éloignoit de la penſée de ſe marier ; ſa mére l'en preſſoit inceſſamment, & fit tant par ſes perſécutions éternelles, qu'elle l'obligea de prendre alliance avec le Vicomte d'*Aunai*, en épouſant ſa fille : comme il étoit parfaitement honnête homme, il vécut fort bien avec elle, & en eut une fille qui eſt la Marquiſe de *Canillac*.

Quelque tems après qu'il fut veuf, il vit près de la Reine la jeune *Melun*, qui étoit d'une beauté charmante ; & comme ce parti lui convenoit pour le bien & pour la naiſſance, il l'épouſa malgré les oppoſitions de Madame de la *Paliſſe* ſa mére, qui avoit une raiſon ſecréte de haïr cette jeune perſonne, parce qu'elle étoit fille d'un homme qu'elle avoit aimé,

aimé, & qui ne l'ayant point aimée, ou l'ayant trompée, je ne ſçai pas bien laquelle de ces deux choſes c'étoit, lui avoit préferé la femme qu'il avoit priſe, & qui étoit la mére de ſa belle-fille; elle avoit donc conſervé toute ſa vie une haine violente contre toute cette Maiſon; ce ne fut qu'avec fureur qu'elle vit entrer dans la ſienne une perſonne qu'elle chargeoit du crime de ſes parens.

Le Comte de la *Paliſſe* naquit de ce mariage, & quatre années après, *Amicie*, à qui l'on a donné ce nom, tant qu'elle a été inconnue; mais ce qu'il y a de particulier, Madame, dans la perſonne d'*Amicie*, eſt ſi remarquable, qu'il a ſeul ſuffi pour la faire reconnoître: la Maréchale de *Chabanne* avoit travaillé elle-même un braſſelet de ſes cheveux, qu'elle deſtinoit pour ſon mari; & le jour d'une ſéparation où il alloit à l'Armée, elle le lui attacha au bras, en fondant en larmes, & avec tant d'application, qu'*Amicie* venant au monde en avoit la figure toute ſemblable & de la même couleur, & au même bras, au-deſſus du coude.

Cette

Cette chére marque fut précieuſe pour le Maréchal; cent fois il la baiſoit au bras de ſa fille, & il la fit peindre quatre ou cinq fois avant qu'elle eût deux ans achevés.

Elle avoit environ cet âge, quand des affaires de la plus grande importance rappellérent de la Province Madame de la *Paliſſe*, & l'obligérent à voir Madame de *Chabanne*; ſa haine augmenta, quand elle fut témoin elle-même de l'union qui étoit entre ſon fils & ſa belle-fille; il n'eſt ſorte de malices & de noirceurs qu'elle n'inventât pour la rompre, dont elle ne ſe ſervit; & voyant que tout lui étoit inutile, elle feignit de ſe repentir, & de revenir des ſentimens injuſtes qu'elle avoit eu : elle ſe réconcilia donc en apparence, & fit cent fauſſes démonſtrations d'amitié à Madame de *Chabanne*; ces illuſions trompérent le mari & la femme, de ſorte que le Maréchal conſentit que ſa femme fût avec elle dans ſes Terres : elle la promena de Château en Château; & quand elle fut dans une Province éloignée, & qu'elle vit ſon fils occupé pour les affaires du Roi, elle commença à ne ſe

plus

plus déguiſer, & à maltraiter horriblement Madame de *Chabanne*; elle lui ôta peu à peu tout ſon domeſtique, de maniére qu'elle n'avoit perſonne de confiance à qui pouvoir ſeulement dire ſes douleurs : les lettres, qu'elle écrivoit au Maréchal, ne lui étoient plus renduës, & la vieille *la Paliſſe* retenoit celles qu'il lui envoyoit : elle lui mandoit, que ſa femme étoit malade, & comme elle lui montroit, par ce qu'elle lui en diſoit, une grande tendreſſe pour elle, le Maréchal préoccupé ne penſoit qu'à plaindre ſa femme & la conſoler par les marques continuelles qu'il lui donnoit de ſa paſſion : c'eût été tout pour elle, mais elle ne les recevoit point.

Enfin, Madame de *Chabanne* languit quelque tems dans les tourmens, dont ſa belle-mére l'accabloit; elle n'avoit d'autre occupation que de penſer à ſon cher mari, & à tenir inceſſamment dans ſes bras la petite *Amicie* : elle mourut en l'embraſſant, & en lui recommandant de nommer quelquefois ſon nom au Maréchal de *Chabanne*. *Amicie* étoit dans un âge, qui ne lui permettoit pas d'obéir

béir à ſa mére, car elle n'avoit que trois ans.

Le Maréchal de *Chabanne* n'apprit cette mort qu'avec une douleur inconcevable; ſa mére lui en paroiſſoit au déſeſpoir, & l'aſſuroit qu'elle donneroit tous ſes ſoins à bien élever ſa fille: mais qu'elle étoit éloignée de cette penſée! ſon inimitié n'étoit pas aſſouvie par la mort de la mére. *Amicie*, qui avoit tous ſes traits, faiſoit déja éclater la même beauté; elle réſolut ſa perte, & d'une maniére plus cruelle que par la mort, puiſqu'elle voulut la ſouſtraire à ſon pére & à ſa naiſſance: elle la fit conduire à un Château éloigné, & par bonheur elle la confia aux ſoins d'un vieux Gentilhomme vertueux, qui étoit Gouverneur de ce Château, & qui y demeuroit avec ſa femme.

Vous me direz peut-être, Madame, que vous êtes étonnée que la fureur de la Comteſſe ne s'étendit pas auſſi ſur le jeune *la Paliſſe*: je vous répondrai à cela, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir, étant élevé à Paris dans la maiſon du Maréchal, & que par un jeu de la nature il s'étoit trouvé que *la Paliſſe* lui reſſem-

ſembloit de viſage, cela lui en avoit attiré quelque ſorte de bien-veillance; & de plus, étant extrémement glorieuſe, elle eût été fâchée de voir éteindre une Maiſon illuſtre, dont elle portoit le nom; voilà, je penſe, ce qui a conſervé le Comte de la *Paliſſe*.

Quelque tems après qu'elle eut envoyé *Amicie* au bon homme *Almin*, ce Gentilhomme s'appelloit ainſi, elle manda au Maréchal avec de grandes expreſſions de douleur, que ſa fille étoit morte auſſi. Ce nouveau ſurcroit d'affliction le toucha vivement: il prit par preſſentiment une certaine horreur pour ſa mére; il s'adonna plus que jamais à ſervir le Roi, & ne ſongea qu'à l'éducation de ſon fils.

Madame de la *Paliſſe* avoit recommandé à *Almin* de tenir dans la baſſeſſe cette petite fille, & de ne lui donner aucune ſorte d'inſtruction: elle étoit ſi jolie, qu'*Almin* & ſa femme n'obéiſſoient qu'avec une extrême répugnance, & effectivement elle croyoit être née de parens ſi abjets, qu'elle n'eut pas même la douceur de ſe croire la fille d'*Almin*.

Sa

Sa femme, touchée d'amitié pour elle, en l'inſtruiſant de ſa religion, lui apprit cent choſes curieuſes & agréables, & elle avoit tant d'eſprit naturellement, qu'à douze ans voyant le cabinet d'*Almin* rempli de livres, elle en prenoit, ſans qu'il s'en apperçut, & les liſoit en cachette.

Au bout de deux ou trois années, elle eut dévoré toute la Bibliothéque; & un jour qu'on parloit de quelque choſe au-deſſus de ſa portée, la vivacité de ſon eſprit l'emportant, elle fit une ſi belle application d'un événement de l'Hiſtoire Grecque, qu'*Almin*, la regardant tout épouvanté, ne ſçavoit s'il dormoit ou s'il veilloit: la jeune *Amicie*, à qui il avoit donné ce nom-là, rougit extrémement; & ſe voyant preſſée par *Almin* & par ſa femme de leur apprendre d'où elle ſçavoit ce qu'elle venoit de dire, elle leur avoua qu'elle avoit lû les livres d'*Almin*; & quoiqu'elle les eût pris comme elle avoit pû, ſes réflexions & ſon jugement avoient mis une eſpéce d'arrangement dans ſa tête. *Almin* admira cent fois ce prodigieux effet de ſes belles inclinations, & d'une illuſtre naiſ-

ſan-

ſance : il ne pouvoit s'empêcher de lui baiſer les mains en pleurant de joie. On ne peut éviter ſa deſtinée, s'écria-t-il ; allez où la vôtre vous appelle : veuille le Ciel, *Amicie*, qu'elle ſoit auſſi heureuſe que vous le méritez, & que de bon cœur je vous la ſouhaite !

Ces paroles & ſon action furent remarquées par cette jeune fille, & lui firent une forte impreſſion ; cependant, *Almin* lui fit recommencer ſa lecture avec ordre, & lui enſeigna tout ce que ſon eſprit étoit capable de concevoir, & ce n'étoit pas peu : depuis ce tems-là, il trouva mille charmes dans la converſation d'*Amicie* ; & ſa femme & lui la voyant une fille achevée, l'aimoient avec une paſſion extraordinaire, & ſe gardoient bien de mander ſes perfections à Madame de la *Paliſſe* ; mais ils ſe réſolurent à chercher une occaſion de découvrir au Maréchal de *Chabanne*, que ſa fille vivoit ; la marque qu'elle portoit au bras, & dont tout le monde avoit parlé comme d'un prodige, étoit une preuve aſſurée de ſa reconnoiſſance.

Amicie croiſſoit & devenoit tous les jours

jours plus merveilleuſe. *Almin* la fit peindre, & fut avec une diligence incroyable trouver le Maréchal de *Chabanne*, à qui il apprit que ſa fille vivoit, lui fit voir ſon portrait, & lui dit que toutes les graces de ſa perſonne n'étoient rien en comparaiſon de celles de l'ame & de l'eſprit.

Jamais ſurpriſe n'a été égale à celle du Maréchal, & ſa joie fut encore plus grande d'avoir une fille ſi parfaite; il embraſſa mille fois le bon *Almin*, & lui recommanda le ſecret juſqu'à ſon retour d'Italie, où il ſuivoit le Roi; après quoi ils devoient découvrir le ſort de ſa chére fille; mais vous ſçavez, Madame, qu'il n'a pû avoir cette ſatisfaction; il mourut à la Bataille de Pavie; & Madame de la *Paliſſe*, à cette nouvelle, manda à *Almin* de faire inceſſamment Religieuſe la perſonne dont elle l'avoit chargé.

Almin, affligé de la mort de ſon Maître, & irrité de l'injuſtice de ſa vieille Maîtreſſe, conſulta ſa prudence, & ayant réſolu de porter au Roi le téſtament dont le Maréchal de *Chabanne* l'avoit chargé, il voulut auparavant ten-

tenter si le sang & la nature ne pourroient rien sur Madame de la *Palisse*. Pour cet effet, il lui manda qu'il lui avoit obéi, que sa petite-fille étoit Religieuse; & prenant *Amicie*, il l'amena à Paris : il vouloit que Madame de la *Palisse* la vit sans la connoître; & étant dans cet embarras, en allant à la maison de campagne de Madame de la *Palisse*, il reconnut celui qui en avoit le soin pour son meilleur ami : il s'appelloit *Valence*; leur ancienne amitié produisit en eux une extrême joie de se revoir, & la confiance regagnant insensiblement leurs cœurs, *Almin* lui dit son secret, & le pria de garder auprès de sa femme la jeune *Amicie*; afin que la vieille Comtesse la voyant, pût prendre quelque affection pour elle, & que cependant il feroit avertir les parens du Comte de la *Palisse*, afin qu'ils parlassent au Roi. *Valence* fut tout glorieux d'entrer dans un secret si important; & voulant avoir la même confiance en son ami, il lui fit voir la petite *Almodis*, & lui conta son avanture de la maniére que je vai vous le dire.

Le Seigneur d'*Amboise*, ayant pris une

une affection extraordinaire pour le Comte de *Barbeſieux* dès ſa plus tendre enfance, réſolut de lui donner ſa fille en mariage, qui n'avoit guéres que quatorze ans ; ce parti lui étoit ſi avantageux, que le feu Comte de la *Roche foucault* ſon pére ne balança pas à l'accepter : on maria donc ces jeunes enfans, & au bout de l'an la Comteſſe eut une fille, qui eſt cette même *Almodis* que *Valence* avoit chez lui.

Valence étoit Gouverneur de *Barbeſieux* ; il avoit connu le fameux *Luc Gauric*, & comme il aimoit paſſionnément l'Aſtrologie, il avoit entêté le Comte de cette ſcience, de ſorte que ce jeune pére & *Valence*, ayant obſervé le moment de la naiſſance de la fille de *Barbeſieux*, ils le firent ſçavoir à *Gauric*, qui leur manda, qu'elle ſeroit parfaitement heureuſe, ſi elle ignoroit ſa condition & ſa naiſſance juſqu'à ce que quelqu'un l'aimât ſans la connoître que par les charmes de ſa perſonne. Il n'en falut pas davantage pour faire réſoudre incontinent le Comte de *Barbeſieux* à la derniére ſoumiſſion pour ce qu'il croyoit ſon oracle : d'abord, il fit accroire à Madame

dame de *Barbeſieux*, par un ſtratagême trop long à vous dire, que ſa fille étoit morte ; il l'envoya à la femme de *Valence*, pour l'élever comme la ſienne ; & cinq ou ſix ans après, s'ennuyant de ne la pas voir, il réſolut de faire venir *Valence* & ſa famille près de Paris, parce qu'il étoit toûjours arrêté auprès du Roi ; & comme il étoit empêché à chercher la retraite qu'il leur donneroit, Madame de *la Paliſſe* étant en peine auſſi de trouver d'honnêtes gens pour mettre à ſa Maiſon de campagne, le Comte de *Barbeſieux* lui propoſa *Valence*, & lui en répondit ; il s'établit donc chez elle, & y a toujours demeuré depuis.

Le Comte de *Barbeſieux* a ſouvent vû ſa fille ſans ſe faire connoître à elle, & a connu avec plaiſir qu'elle étoit telle qu'il la pouvoit déſirer.

Après que *Valence* & *Almin* ſe furent faits une mutuelle confidence, *Almin* lui mena, & lui confia *Amicie* : en ſe ſéparant d'elle, il avertit de continuer à avoir une conduite exacte, & qu'il vouloit bien lui dire qu'elle devoit toûjours ſuivre les nobles ſentimens qui l'a-

voient ſi bien guidée juſques à cette heure ; qu'il l'avertiſſoit, qu'elle étoit de grande naiſſance, & qu'*Almodis* étoit d'une condition égale à la ſienne ; qu'il ne faloit pas confier ce ſecret à ſon enfance, mais qu'elle vécût bien avec elle, & qu'elle s'en fit une amie, puiſqu'elle étoit ſi digne de l'être.

Amicie eut une extrême joie de ſçavoir que ſes preſſentimens ne l'avoient point trompée, & qu'il y avoit autant d'élévation dans ſa naiſſance, qu'il y en avoit dans ſon cœur ; elle attendoit patiemment à voir le nœud de ſa deſtinée, qu'on l'avoit aſſurée n'être pas fort éloignée.

Auſſi-tôt qu'elle fut entrée chez *Valence*, la petite *Almodis* lui jetta mille fois les bras au col ; & *Amicie*, la voyant ſi aimable, n'eut pas de peine à l'aimer. *Valence* remarqua, que la premiére fois que Madame de *la Paliſſe* vit *Amicie*, elle pâlit, & la regarda avec un grand attachement. Quand elle étoit à Paris, *Almin* la venoit voir, & s'en retournoit quand Madame de *la Paliſſe* étoit à ſa maiſon de campagne ; ainſi elle ne ſçut jamais qu'il fût en ce Pays.

Il

Il n'y avoit pas quinze jours qu'*Amicie* étoit chez *Valence*, lorſqu'étant à la chaſſe avec le Roi, je m'écartai inſenſiblement ; & ſuivant les bords de la Seine, le long d'une muraille qui renfermoit un bois & un jardin, je vis une petite porte ouverte.

Preſſé d'un déſir que je ne connus pas alors, mais qui ſe fit ſentir avec une grande violence, je deſcendis de cheval, je le donnai à mon Page, & achevant d'ouvrir cette porte, j'entrai dans un bois fort agréable ; & après avoir traverſé quelques allées, je vis près d'une grotte une femme couchée de ſon long ſur l'herbe, mais ſi couverte de fleurs, qu'on ne pouvoit point diſcerner ſon habillement. Une jeune fille, qui par la ſimplicité de ſon habit, me fit juger de ſa condition, avoit un genouil à terre auprès d'elle, & elle étoit ſi attentive à mettre des fleurs dans ſes cheveux, que je jugeai aiſément que c'étoit elle qui en avoit mis à cette autre perſonne avec tant d'abondance : quand je me fus un peu approché, j'apperçus, que celle qui étoit couchée dormoit ; mais qu'elle me parut belle ! Toute la frai-

cheur de la jeuneſſe étoit répandue ſur ſon teint, ſes traits étoient charmans, ſa bouche admirable ; je demeurai ravi & tout éperdu, & revenant enſuite à moi, rempli de plaiſir d'une rencontre ſi imprévûe, je m'avançois plus près, quand la jeune fille, qui étoit ſi occupée à parer l'autre, leva la tête, & jetta par hazard les yeux ſur moi ; je vous avoue, que quelque préoccupé que je fuſſe de la beauté de ſa compagne, je la trouvai charmante ; & me faiſant ſigne avec le doigt, comme ſi elle m'eût connu, de ne pas faire du bruit, elle s'apliqua auſſi tranquillement à achever ſon ouvrage, que s'il n'y eût perſonne là.

Je me mis à rire de ſon action, & touſſant pour la diſtraire : Doucement, me dit-elle : n'éveillez pas *Amicie*, voyez qu'elle eſt belle comme cela ! Je ris encore de l'ingénuité de la petite fille, & me mettant à genoux à ſes côtés, Il eſt vrai qu'elle eſt charmante, lui répondis-je tout bas ; mais qui eſt cette *Amicie* ? C'eſt ma compagne, reprit-elle, nous demeurons toutes deux avec mon pére chez Madame de *la Paliſſe*. A cet en-

entretien, *Amicie* se réveilla, & ses beaux yeux portérent par-tout une nouvelle lumiére : la premiére chose qu'elle fit fut de recevoir un baiser d'*Alinodis*, & de lui tendre les bras ; mais m'ayant apperçû, & se voyant ainsi couverte de fleurs, elle fut honteuse, & se levant avec précipitation, elle me salua, & baissa les yeux. Je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir interrompu votre repos, mais je ne saurois me repentir de vous avoir ainsi ranimée : vous étiez belle en dormant, mais vous me paroissez divine de la sorte. Seigneur, reprit-elle avec une grande modestie, je serois empêchée à répondre à des discours auxquels je ne suis pas bien accoutumée ; mais, Seigneur, poursuivit-elle, vous voulez sans doute voir Madame de *la Palisse*, ou vous avez quelques ordres à donner à *Valence*. Je vai dire ce que vous souhaitez. Non, belle *Amicie*, lui dis-je, je ne désire, ni Madame de *la Palisse*, ni celui que vous venez de nommer ; le hazard m'a conduit ici, & je ne veux que vous ; oui, vous seule dans tout l'Univers pouvez faire ma bonne fortune. Qu'elle seroit heureuse ! con-

tinuai-je, si vous ne dédaigniez pas un cœur que je vous offre dès ce moment, & que je vous prie de recevoir.

Cette belle fille rougit : Il vous est permis de vous divertir, Seigneur, me répondit-elle ; mais je sçai qu'il m'est défendu d'y contribuer ; & s'il vous plaît de vous promener dans ce jardin, *Aimodis* & moi, en nous retirant, vous en allons donner la liberté toute entiére. Qu'ai-je affaire de ce jardin, m'écriai-je, & de tout le monde sans vous ? & comme elle avoit déja fait la révérence pour s'en aller, je me mis au devant d'elle, & l'arrêtai par sa robe : Demeurez, lui dis-je, ne m'ôtez pas si tôt le seul plaisir que je puisse desormais avoir, & permettez que j'en jouïsse aussi souvent qu'il plaira à l'amour de me le donner. Comme j'allois continuer, mon Page entra, qui me dit que le Roi passoit ; & craignant que quelqu'un ne vint partager ma bonne fortune, jaloux que la chose pût arriver, je saluai *Amicie* & me séparai d'elle, en l'assurant de la violence de ma passion.

Je m'en retournai plein d'une si belle idée ; j'y rêvai le reste du jour avec plaisir,

ſir, & la nuit me la repréſenta encore. La penſée de la baſſeſſe de ce que j'aimois me fit d'abord honte; mais comme je ne regardois ces penſées que comme un amuſement, je tirois de l'agrément de mon avanture : peu de tems s'écoula, que je donnai une autre forme à mes déſirs; je ſentis qu'ils étoient véhémens & paſſionnés, & je connus enfin, que j'aimois de la plus ſenſible maniére : la premiére fois que je m'en apperçus, ce fut lorſqu'ayant repris mon premier chemin je trouvai la petite porte du parc fermée : je retournai, je fus à la maiſon demander le Comte de *la Paliſſe*, que je ſçavois n'y être pas; on me dit qu'il y venoit rarement, & j'apperçûs ſur un perron *Amicie & Almodis*, qui ſe levant auſſi-tôt qu'elles me virent, me ſaluérent; & *Amicie* prenant ſa compagne par la main, rentra dans la maiſon.

Cette ſage retraite me déſeſpéra, je crus qu'elle m'arrachoit l'ame, & qu'elle l'emportoit avec elle : je m'en retournai chagrin, réſolu d'avoir recours au Comte de *la Paliſſe*, qui étoit mon ami particulier : je lui contai mon avanture, il ne la crut pas : quand je la lui dis le

ſoir chez vous, Madame, il regardoit les expreſſions de beauté, dont je me ſervois pour dépeindre ces deux filles, comme des exagérations frivoles, & que l'eſprit d'un Amant eſt ſeul capable de produire : auſſi me rit-il au nez, en me reprochant mon menſonge. Si je ne vous parlois que des charmes d'*Amicie* que j'aime, lui dis-je, vous auriez raiſon d'accuſer ma préoccupation ; mais je vous parle avec le même avantage d'*Almodis*, que je n'aime point. Ah ! Comte de *Tende*, me répondit-il, ſeroit-il poſſible qu'il y eût de telles merveilles dans la maiſon de Madame de *la Paliſſe*, & que je n'en ſçuſſe rien? Si cela eſt, il faut bien que j'uſe, continua-t-il en riant, des droits de Seigneur : je ne prétens rien ſur votre *Amicie* ; mais pour cette petite *Almodis*, il faut que l'amour en faſſe mon partage : après cela, irritant de plus en plus la curioſité de *la Paliſſe*, je le fis convenir que nous irions dès le lendemain à cette maiſon de campagne, & nous partimes incontinent après le diné du Roi.

Le Comte de *la Paliſſe* fut reçû en maître dans cette maiſon. *Valence* eut une

une secrète joie de le voir ; toujours prévenu de l'horoscope d'*Almodis*, il pensa que c'étoit peut-être l'époux que le Ciel lui envoyoit, ou que ce pouvoit être moi : il jugeoit que j'étois homme de condition, par la familiarité qui étoit entre *la Palisse* & moi ; ses soupçons augmentérent, quand le Comte s'enquit de sa famille, lui disant qu'il avoit appris qu'il avoit chez lui deux belles filles. *Valence* sourit d'un air à ne pas contredire ce que son Maître disoit ; & comme il demanda à les voir, *Valence* lui répondit qu'elles se promenoient : il offrit alors de le mener où elles étoient ; mais *la Palisse* lui dit qu'il iroit sans lui, qu'il fit ses affaires, & le laissa.

Nous fîmes plusieurs tours, moi inquiet, & plein de désirs, & mon ami avec une joie si grande, qu'il se divertissoit même de l'émotion où il me voyoit.

En allant de la sorte, nous entendîmes le son d'une flûte ; nous tournâmes de ce côté-là, & après peu de tems nous entrâmes dans une allée, où nous apperçûmes *Almodis*, le dos appuyé contre un arbre, qui jouoit tranquillement de la flûte ; elle ne nous vit pas, & après quel-

ques momens, elle se mit à chanter, & tenant d'une main sa flûte, elle fit quelques pas de danse avec une justesse & une grace qui alla au-delà de tout ce qu'on pouvoit imaginer.

Le Comte de *la Paliſſe* la dévoroit des yeux, j'y prenois quelque plaisir aussi, mais comme je ne voyois pas *Amicie*, je les interrompis tous deux, & m'avançant ainsi inopinément vers cette jeune personne, je la surpris infiniment. Vous êtes sans *Amicie*, lui dis-je, belle *Almodis*, & où peut-elle donc être? Seigneur, me répondit-elle, en me montrant un endroit de la main, elle est dans cette grotte; mais elle est si rêveuse aujourd'hui, que je n'en ai pû tirer une parole. Eh bien! repris-je, je vai lui demander la cause de cette rêverie, tandis que je vous laisserai avec le Comte de *la Paliſſe*. Seigneur, reprit-elle, je vai vous mener où elle est. Non, demeurez, belle *Almodis*, lui dit mon ami, je veux que nous nous entretenions ensemble. Et quoi, Seigneur, reprit cette jeune fille en le regardant avec des yeux tout étonnés, avez-vous donc l'humeur aussi absoluë que Madame de

la

la Paliſſe? Le Comte rit de l'action & des paroles d'*Almodis* : je ris auſſi, car je les entendis en m'en allant; & *la Paliſſe* continuant à lui parler, Eſt-ce que vous ne voulez pas demeurer avec moi? lui dit-il; *Valence* vient bien de m'entretenir fort longtems: Je crois, lui dit-elle, que mon pére a fait ſon devoir, & il vous doit obéir en tout; mais, Seigneur, je ne ſçai ſi je dois être dans la même obſervance. Ne parlons point de ces devoirs, reprit-il; je voudrois bien vous en impoſer d'autres, mais du moins m'avouerez-vous que vous ne devez pas refuſer quelque accueil honnête à des gens qui quittent la Cour pour vous voir. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, de quoi me parlez-vous? Je hais la Cour à la mort: que vous ſeriez heureux, ſi je vous la faiſois quitter pour toute la vie! J'en ai entendu quelquefois parler à mon pére; mais c'eſt un étrange pays que celui-là, & les gens qui l'habitent ſont de terribles gens. Mais comment donc? lui dit-il, ravi de l'entendre parler, que vous en a-t-on tant dit, belle *Almodis?* En vérité, Seigneur, reprit-elle, les plus horribles choſes du

monde. Comment ! on n'y a jamais de repos ; on eſt inceſſamment agité de toutes les paſſions ; un homme, que le Roi regarde, eſt haï ou envié de tous les autres ; chacun ne cherche qu'à ſupplanter ſon compagnon, & à s'agrandir, s'il peut, à ſes dépens : on m'a dit même, qu'une belle perſonne n'y ſçauroit ſouffrir une autre belle ; qu'on y dit du mal de tout le monde ; qu'on y eſt perfide ; qu'on n'y garde point de ſecret ; qu'on fait la cour aux heureux, & qu'on n'y regarde point les miſerables ; enfin, on y dit toujours tout ce qu'on n'y penſe point, & on n'y penſe jamais avec équité. Mon pére nous diſoit encore, pourſuivit-elle avec une agréable impétuoſité, qu'il avoit connu une perſonne de mérite, qui avoit été fort malheureuſe en tout, & principalement en amis ; & qu'ayant enfin trouvé un homme de grand eſprit, d'une humeur qui paroiſſoit douce, & d'un caractére qui promettoit de la franchiſe & de la probité, elle ſe lia d'amitié avec lui, ne pouvant réſiſter à toutes les avances les plus ardentes que l'on ait jamais faites ; elle étoit ſi contente dans les premiers jours de cette union,

union, qu'elle avoit accoutumé de dire, qu'elle avoit enfin trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si longtems, c'est-à-dire, un ami véritable; je croi même qu'elle le croyoit parfait, tant elle avoit pris une bonne opinion de lui : elle fut enfin si heureuse, qu'elle lui rendit un service considérable, puisqu'il eut un bon succès de la chose du monde qu'il désiroit le plus : mais comment fut-il servi? avec toute l'application, tout le zèle, & toute la droiture imaginable. Que croyez-vous, Seigneur, qu'il fit pour récompenser cette personne bien-faisante, & toujours malheureuse? Il se mit en societé avec de ses amis, qu'il lui ôta, mais d'une maniére si précise & si dure, qu'elle n'a jamais pû sçavoir comment & pourquoi elle les avoit perdus : il lui imputa des fausſetés, cessa tout d'un coup de la voir, lui causa toutes les infortunes imaginables, & tout plein d'ingratitude, il se noircit encore par un procedé si affreux. Ah! Seigneur, poursuivit la jeune *Almodis*, que me direz-vous, pour justifier un tel courtisan? Qu'on ne me parle point d'un lieu, où l'on ne voit jamais le fond du cœur,

cœur, & où l'on fait gloire de tromper son meilleur ami.

Ne croyez pas, charmante *Almodis*, reprit *la Palisse*, tout ce qu'on vous dit de la Cour : vous en venez de faire une peinture vive ; & ces défauts, que vous avez marqués, ne s'y trouvent que trop souvent. Il y a de mal-honnêtes gens par-tout, & à la Cour plus qu'en aucun autre endroit, par les mouvemens continuels qui agitent le cœur de tant de personnes différentes qui la composent ; mais il y a aussi des personnes vertueuses, & des ames incorruptibles : je pourrois vous faire connoître la Cour d'une maniére différente de celle que vous avez marquée, & qui pourroit plaire à votre jeunesse, & à votre beauté. Je ne doute pas, Seigneur, reprit-elle, que vous ne me la montriez par des dehors bien brillans : après tout je sçai certainement que la véritable satisfaction ne s'y rencontre jamais : quittez-la, Seigneur, continua-t-elle, avec un petit air chagrin & empressé : venez ici dans votre maison, vous serez avec *Amicie* & avec moi, & je m'assure que vous y vivrez fort heureux. Je le veux bien, aimable

Al-

Almodis, lui repartit *la Paliſſe*, charmé de ſon ingénuité, pourvû que vous me promettiez de m'aimer; cet article eſt néceſſaire à nos conventions: je ſens déja que je vous adore; il faut par un peu de tendreſſe payer l'ardente paſſion de mon cœur, & n'être pas comme ce perfide ami, dont vous venez de me parler. *Almodis* ſe prit à rire d'une maniére pleine d'enfance, & *la Paliſſe* ſentoit déja pour elle ce que l'amour a de plus touchant; il n'étoit occupé qu'à l'en vouloir perſuader, quand il en fut empêché par notre arrivée.

Pendant qu'il entretenoit *Almodis*, j'étois allé chercher *Amicie*: je la trouvai à cette même grotte, où je l'avois vûe la premiére fois; elle étoit aſſiſe près du baſſin, & regardoit attentivement l'eau qui y tomboit par la bouche d'un Triton: elle avoit un livre à ſes pieds, je le ramaſſai ſans qu'elle s'en apperçût; je fus très ſurpris de trouver que c'étoit les Odes d'*Horace*, d'une traduction nouvelle. Je ne pouvois imaginer, qu'un pareil Livre fût lû par une fille de cette ſorte; mais un quart d'heure de converſation me fit voir, que ce n'étoit

n'étoit pas une fille ordinaire : je fus épouvanté de ſon eſprit, non pas qu'elle s'élevat trop, mais dans ſa ſimplicité elle brilloit par tant de penſées agréables, ſa diction étoit ſi pure, elle diſoit ſi préciſément ce qu'il faloit dire, que j'en fus tout enchanté. Je continuai à lui parler de mon amour, elle m'écouta ſans rudeſſe, mais avec une grande modeſtie, & me conduiſit inſenſiblement à l'endroit où le Comte de *la Paliſſe* étoit avec *Almodis*.

La converſation fut tantôt générale, & tantôt particuliére ; nous la pouſſames même juſqu'à la nuit ; & nous nous ſéparames de ces aimables filles avec un regret égal ; car *la Paliſſe* m'avoua qu'il étoit éperdument amoureux d'*Almodis* ; il me remercia cent fois de la lui avoir fait connoître : nous retournames les voir les jours ſuivans, & c'étoit avec une ſatisfaction infinie pour *Valence*, croyant voir accomplir l'horoſcope d'*Almodis*, par *la Paliſſe*, ou par moi : il ne ſçavoit lequel des deux la feroit réuſſir, mais il voyoit bien que tant d'aſſiduité marquoit de l'amour.

A meſure que ſes ſoupçons augmentoient,

toient, il les disoit au Comte de *Barbesieux*, qui, aimant passionnément sa fille, eût ardemment désiré que l'un de nous deux l'eût rendue heureuse.

Une fois, que, suivant notre coutume, nous les étions allés voir, nous trouvames la jeune *Almodis* qui lisoit dans un papier qu'elle tenoit à la main. Nous l'abordames, & lui demandames ce que c'étoit? C'est une chanson, que je viens d'écrire, dit-elle, & qu'*Amicie* vient de faire. Aussi-tôt nous désirames avoir ce petit papier, *la Palisse* & moi: moi, parce que la chanson étoit faite par *Amicie*; & lui, parce qu'elle étoit écrite de la main d'*Almodis*: nous nous mettions en état d'exécuter nos desseins, quand nous entendimes une voix agréable. Taisez-vous, nous dit la jeune *Almodis*, la voilà qui chante, écoutez. Nous lui obéïmes, & nous entendimes distinctement ces paroles.

CHANSON.

Echo, répondez à ma voix,
Répétez avec moi le nom de ce que j'aime.
Je ferai toujours dans ces bois,

Pour

Pour soulager ma peine extrême,
A redire cent fois le nom de ce que j'aime.

Je fus frappé au cœur par ces paroles : je volai vers ma belle Maîtresse, & la trouvant à dix pas de-là, je me jettai à ses pieds comme pour la remercier de la part que je croyois avoir à ce qu'elle avoit chanté. Elle se troubla de mon action emportée : Que faites vous, Seigneur ? me dit-elle, relevez-vous. Ah ! lui dis-je, quelle chanson ! vous l'avez faite ? Qui vous l'a dit, Seigneur ? reprit-elle : le hazard me l'a fait chanter plutôt qu'une autre. Ne déguisez pas, repartis-je, *Almodis* vient de me dire que vous l'aviez faite : laissez-moi me flatter d'une pensée que j'ai, & qui, si vous me la laissez, peut faire le bonheur de ma vie. Seigneur, me dit-elle, avec un embarras charmant, *Almodis* est jeune, & imprudente : elle eût mieux fait de vous laisser ignorer une chose si simple par elle-même : je n'ai garde de vous l'adresser. Eh quoi ! repris-je, voulez-vous que je pense que vous avez fait cette chanson pour quelque autre ? Elle rougit, & passant la main sur ses yeux,

yeux, J'aimerois mieux la mort, Seigneur, repliqua-t-elle. Ah! lui dis-je, transporté de ce peu de mots, achevez de vous expliquer, faites moi voir que je suis l'homme du monde le plus heureux. Eh! que voulez-vous sçavoir? s'écria-t-elle. Je veux sçavoir, poursuivis-je, ce qui peut faire ma pleine félicité. Seigneur, reprit-elle d'un air fort sérieux, je ne vous dirai point que vous m'êtes indifférent : je ferai plus, je croi que vous êtes le seul homme qui pourroit me plaire; & si j'étois d'une condition égale à la vôtre, je pourrois bien peut-être n'aimer jamais que vous : mais, Seigneur, quel fruit croyez-vous tirer d'un aveu, que votre persécution & ma foiblesse m'ont arraché? Je suis une misérable fille inconnue à moi-même, je ne sçai qui je suis; quels que puissent être mes parens, ils ont un pouvoir absolu sur moi, je n'en disposerai jamais sans leur consentement : si j'étois à moi, je serois à vous; mais après cela, Seigneur, je ne serai jamais qu'a celui à qui ils me donneront. N'importe quels que soient vos parens, lui repliquai-je, plus en Amant insensé, qu'en homme raisonnable : j'em-

pê-

pècherai bien qu'un autre ne vous poſſéde; & puiſque vous m'aimez, adorable *Amicie*, je ſçaurai bien trouver les moyens d'aſſurer votre fortune & la mienne: je diſois cela emporté de ma paſſion, car je n'avois rien réſolu là-deſſus; & véritablement quelque merveilleuſe que fût *Amicie*, la baſſeſſe de ſa condition m'empêchoit de me pouvoir déterminer à rien qui lui fût avantageux; je me ſervis enſuite de toutes les expreſſions d'amour, pour lui témoigner celui que je reſſentois; je la trouvai ſi ſage & ſi retenue, & toutefois ſi ſenſible & ſi tendre, que je ſortis d'auprès d'elle mille fois plus paſſionné que je ne l'avois jamais été.

Durant un entretien qui me cauſoit tant de plaiſir, le Comte de *la Paliſſe* en avoit à peu près un ſemblable avec *Almodis*: elle avoit enfin conſenti à donner la chanſon qu'elle avoit écrite: Tenez, lui dit-elle; on ne peut vous réſiſter. Que n'eſt-il vrai, belle *Almodis*? reprit-il, je ſerois bientôt heureux. Heureux! repliqua-t-elle: & comment? En faiſant que vous m'aimiez autant que je vous aime, reprit-il. Je vous aſſure, Seigneur, continua-t-elle, que

je

je ne ſçai pas ce que vous appellez aimer; mais je ſuis fort aiſe quand vous venez ici; & je n'ai pas davantage de joie, quand je vois le Comte de *Barbeſieux*. Ces paroles étonnérent fort *la Paliſſe*; il frémit de cette franchiſe, & ſe remettant comme il put, Eſt-ce que vous connoiſſez le Comte de *Barbeſieux?* lui dit-il, & avez-vous du plaiſir quand vous le voyez? Oui, Seigneur, reprit-elle: le Comte de *Barbeſieux* fait ſouvent l'honneur à mon pére de le venir voir, & il me careſſe toujours extrémement. Un coup de foudre, & ces paroles, furent la même choſe pour le Comte de *la Paliſſe*. Sans penſer rien au déſavantage d'*Almodis*, il ne penſa rien d'avantageux pour *Valence*, & il crut qu'il pouvoit entrer dans les deſſeins criminels de *Barbeſieux*: cette penſée le prit tout entier, il en étoit envelopé, & ne diſoit plus rien à *Almodis*, quand nous les joignimes; mon état étoit bien différent du ſien.

En nous en retournant, il me fit part de ſa peine, laquelle je compris aiſément; je lui communiquai mon bonheur, ſon amitié lui en fit faire le partage.

Nous

Nous fûmes encore deux ou trois jours de ſuite voir ces belles filles, *la Paliſſe* toujours inquiet & jaloux. Une fois que nous ne les trouvames pas, on nous dit qu'elles étoient paſſées dans une petite Iſle où elles alloient quelquefois ; nous nous mîmes dans un bateau, & nous les fûmes chercher ; nous les apperçumes entre quelques ſaules au bord de la riviére, où elles étoient aſſiſes, qui travailloient à du point noué : nous nous approchames d'elles aſſez près pour les entendre, & ſans pouvoir être vûs.

Je n'avois garde de penſer, diſoit *Almodis* à *Amicie*, que vous aviez fait cette chanſon pour lui : j'étois ſi ſimple que de croire, que vous l'aviez faite pour moi ; & ſi j'en avois ſçû alors autant que j'en ſçai préſentement, je n'aurois pas été ſi étourdie que je le fus. Hélas ! dit *Amicie*, je ne ſçai par quel Démon je fus pouſſée, lorſque je fis cette chanſon ; je vous taiſois dans ce tems mes penſées, je les voulus mettre au dehors pour ſoulager la peine que je reſſentois ; il me ſemble que je reſpire préſentement que vous la ſçavez : Que l'on ſouffre à ſe taire, ma chére *Almodis*, & qu'une

qu'une fille bien née a de peine à parler, & plus encore de ſentir un mal où toute ſa raiſon s'oppoſe! Mais quel mal y a-t-il à aimer un homme auſſi aimable que le Comte de *Tende*, reprit *Almodis*. Ah! c'eſt parce qu'il eſt trop aimable, s'écria-t-elle, que ce mal me paroit dangereux; & ce qui eſt de pis, il ſçait que je l'aime: s'il connoiſſoit encore toute l'innocence qui eſt dans mon cœur, je ſerois conſolée; car enfin je l'aime d'une maniére ſi deſintéreſſée, que je ſerois contente de le voir toute ma vie, & de croire en être aimée, ſans jamais déſirer rien de plus. Et vous ne changerez jamais? reprit *Almodis*. Non, pourſuivit *Amicie*, je ne changerois pas, quand il changeroit; & s'il m'eſt fidéle, tous les Princes du monde ne lui ôteroient pas mon cœur. Quoi! dit la jeune *Almodis* en riant, pas même le Roi, que nous avons trouvé quelquefois ſi bien fait quand il eſt à la chaſſe? Rien ne peut affoiblir mes ſentimens, reprit *Amicie*; mais hélas, que je dois craindre qu'il change les ſiens! Mille penſées cruelles & raiſonnables me font frémir; je crains de le perdre; je ſuis inconſo-

la-

lable de l'aimer avec une tendreſſe qui ne me laiſſe aucun repos ; le jour je ſuis inquiéte ; la nuit je ne dors pas ; ces lieux que j'aimois tant autrefois me déplaiſent préſentement ; je m'ennuye par-tout ; votre compagnie même n'avoit plus de charmes pour moi, tant que je vous ai caché mon ſecret. Ah Dieu ! s'écria *Almodis* d'une façon toute effrayée, que l'Amour eſt épouvantable, s'il eſt comme cela ! Le Ciel me préſerve d'en reſſentir jamais ; j'ai une peur que je ne puis vous dire de venir à aimer le Comte de *la Paliſſe* ; je ſerois au déſeſpoir d'être de la maniére que vous venez de vous repréſenter : j'ai toujours de la joie quand je le vois, & quand il s'en va, j'en ai encore, dans l'eſpérance que je le reverrai bientôt. Que vous êtes heureuſe ! repartit *Amicie* : gardez, gardez cette douce tranquillité, & vivez dans l'indifférence. Ce que je ſens n'eſt point de l'indifférence, repliqua *Almodis* : je ſerois bien fâchée, ſi le Comte de *la Paliſſe* & le Comte de *Barbeſieux* n'avoient plus d'amitié pour moi.

Nous écoutions avec patience tout ce que diſoient ces deux filles ; mais à ces der-

derniéres paroles d'*Almodis*, toute la jalousie de *la Paliſſe* ſe réveilla. Que penſe-t-elle ? s'écria-t-il : elle mêle continuellement *Barbeſieux* dans tous ſes diſcours. Sa voix fut entendue d'*Almodis* & d'*Amicie*, qui treſſaillirent, parce qu'elles croyoient être ſeules : nous nous approchames, & nous nous aſſimes auprès d'elles, moi content, comme vous le pouvez penſer, & *la Paliſſe* chagrin & mal ſatisfait. Il eut un entretien fort ſingulier avec *Almodis*, qui ne pouvoit point définir ce qu'elle avoit pour *Barbeſieux* : la nature ſe faiſoit ſentir, mais elle ne pouvoit l'expliquer. La converſation ſe remit entre nous quatre ; on parla inſenſiblement de la Cour, & j'en fis une peinture, à laquelle la jeune *Almodis* ſe plut, & qu'elle trouva différente de ce qu'elle en avoit appris de *Valence* ; elle me fit cent queſtions ingénieuſes, & nous avoua enfin, qu'elle croyoit le ſort de celles qui y étoient très-agréable : l'heure de nous ſéparer étant arrivée, nous regagnames le petit bateau, & nous les reconduiſimes juſqu'à la porte du Jardin.

Nous ne pumes les revoir que deux

jours après, & ce fut hier; nous trouvames la Princeſſe d'Alger en y allant; nous ſçumes que *la Roche du Maine* les avoit rencontrées le matin, comme il alloit voir *Alphonſine*, & qu'il avoit été charmé de leur eſprit & de leur beauté. Ces deux aimables filles nous redirent fidélement tout ce qui s'étoit paſſé.

Aujourd'hui nous y avons été de bonne heure, & par le bois, comme c'étoit notre coûtume : *la Paliſſe* a été frappé de reconnoître dans une allée *Barbeſieux*, qui s'entretenoit avec *Valence* : ſes mouvemens inquiets & jaloux ſont revenus incontinent le ſurprendre; mais auſſi-tôt que *Valence* l'a apperçu, il eſt venu vers lui avec un empreſſement extraordinaire. Seigneur, lui a-t-il dit, j'ai envoyé à Paris pour vous avertir de deux nouvelles bien différentes : j'y aurois été moi-même, ſi ma préſence ne m'eût ſemblé plus néceſſaire ici. Parlez donc, *Valence*, interrompit l'impatient Comte de *la Paliſſe*, quelles nouvelles ai-je à ſçavoir ? L'une eſt triſte, Seigneur, a-t-il repris, puiſque Madame de la *Paliſſe* vient de mourir; & l'autre eſt très-ſurprenante, puiſque vous retrou-

trouvez une ſœur en la perſonne de l'incomparable *Amicie.* O Dieu! m'écriai-je, ſans donner à mon ami le loiſir de s'exprimer, *Amicie* eſt la ſœur de *la Paliſſe*! *Barbeſieux* s'étant approché de nous, a fait ſes complimens d'une maniére careſſante à *la Paliſſe* ſur ces deux événemens qui venoient d'arriver; *la Paliſſe* le reçut aſſez bien: il n'étoit pas extrémement touché de la perte de la vieille Comteſſe, mais il avoit une grande joie d'avoir une ſœur auſſi aimable qu'*Amicie*: il me la témoigna d'abord, en ſe jettant à mon col; je lui avois tendu les bras, en lui demandant *Amicie.* Je vous la donne, me diſoit-il: je ne veux avoir de pouvoir ſur elle, que pour vous la donner. Qu'il eſt doux! diſoit le Comte de *Barbeſieux*, en m'embraſſant auſſi, qu'il eſt doux de goûter une avanture comme la vôtre! Vous aimez une perſonne, dont la naiſſance obſcure ne vous permet pas de former ſeulement un ſouhait raiſonnable; & le Ciel favorable à votre amour fait incontinent un miracle, & éléve cette fille à une condition égale à la vôtre. Ah! mon cher *Tende*, que vous êtes heu-

reux ! Oui, dit en soupirant *la Paliſſe*, c'eſt ce qu'on peut dire heureux. Le Ciel n'a pas tous les jours de pareilles graces à faire, continua-t-il en soupirant encore. Que ſçavez-vous, a repris *Barbeſieux* d'un air gai, ce que ce même Ciel vous réſerve ? J'ai ouï dire qu'il ne faut jamais déſeſpérer de ſa bonne fortune ; & l'état le plus fâcheux eſt ſouvent près du plus agréable : *la Paliſſe* ſoupira derechef, & leva les yeux au Ciel ; après quoi, *Valence* nous a conté ce que je vous ait dit qui regardoit le ſort d'*Amicie*, & continua en nous aprenant que Madame de *la Paliſſe*, qui étoit malade à Paris depuis quelques jours, avoit voulu, malgré l'avis des Médecins, venir à cette maiſon ; qu'elle s'y étoit fait porter le jour de devant ; qu'en arrivant, elle avoit eu des foibleſſes exceſſives ; que le matin elle avoit crû ſe trouver mieux, & avoit ordonné qu'on lui fit venir *Almodis* & *Amicie* pour la divertir ; qu'*Amicie* lui ayant voulu donner quelque choſe qu'elle avoit demandé, avoit avancé ſa main pour la lui préſenter, & que ſa manche avoit été accrochée, de façon que ſon bras étoit de-

meu-

meuré à nud ; & la marque de son brasselet ayant paru, la Comtesse l'avoit apperçue, & la reconnoissant avoit fait un cri plus grand qu'on n'en devoit attendre d'une personne mourante ; qu'un moment après elle s'étoit évanouïe ; mais qu'étant revenue à force de remédes, elle avoit fait approcher *Amicie*, l'avoit embrassée en l'appellant plusieurs fois sa fille ; que sur cela, *Valence* s'étoit montré, & lui avoit confirmé ce qu'elle croyoit ; & *Almin* étant caché dans la maison, il l'avoit fait venir, qui avoit avoué tout ce que je vous ai dit, à la Comtesse, qui avoit fait tout haut un aveu public de ses injustices ; après quoi, ne pensant qu'à son salut, elle étoit morte deux heures après.

Quand *Valence* eut achevé son récit, le Comte de la *Paliſſe*, qui me voyoit nager dans la joie, & qui comprenoit mon impatience pour voir sa sœur, a commandé qu'on la fit venir, ne voulant pas entrer dans cette triste maison : elle a paru d'une contenance modeste ; elle tenoit sous ses bras *Almodis*, comme s'il n'y avoit point eu de différence de leur qualité ; nous avons couru

en même tems à elle, *la Paliſſe* & moi : elle s'eſt abaiſſée fort bas devant ſon Seigneur, & ſon frére ; il l'a relevée & l'a embraſſée pluſieurs fois, tandis que, proſterné à ſes genoux, je lui donnois les plus vifs témoignages de mon amour & de ma joie. Elle a eu la bonté d'y répondre en me ſerrant un-peu la main, faveur la plus précieuſe que j'aye reçue, & que ſa prudence m'accordoit ; prévoyant bien que l'amitié, que ſon frére avoit pour moi, ne me laiſſeroit pas longtems miſérable, nous avons été occupés quelque tems tous trois par les démonſtrations de notre tendreſſe ; & *la Paliſſe*, qui voyoit notre amour prêt d'être ſatisfait, ſongeoit triſtement au ſien, & cherchoit des yeux ſeulement *Almodis*, quand, ne la voyant plus auprès de nous, il s'eſt avancé quelques pas pour la chercher : il l'a apperçue enfin au bout d'une allée avec le Comte de *Barbeſieux* ; mais de quelle maniére ! Il la tenoit embraſſée, & elle répondoit avec vivacité à des careſſes ſi preſſantes.

Il a couru, ou plutôt il a volé, dans l'endroit où l'on lui perçoit le ſein : Voici, a-t-il dit à *Barbeſieux* en tirant ſon épée,

épée, comme la poſſeſſion d'*Almodis* vous peut être aſſurée. *Barbeſieux* l'a regardé en riant; ce qui a achevé d'irriter mon ami.

Almodis eſt mienne, lui a-t-il dit, & perſonne n'a droit de me la diſputer: ſi ce que je vous dis ne vous ſuffit pas, ſon aveu confirmera mes paroles. Son aveu! s'écria *la Paliſſe*. Ah! cet aveu finira votre vie, ou la mienne. Tout beau! lui a dit *Barbeſieux*, en riant toujours; vous ne ſerez pas ſi méchant que vous le paroiſſez: je ſçai trois paroles, dont la vertu eſt telle, qu'elle déſarmera toute votre fureur.

Barbeſieux eſt, comme vous le ſçavez, Madame, l'homme du monde le mieux fait: *Almodis* avoit un de ſes bras paſſé au tour de ſon corps, & elle regardoit *la Paliſſe* avec une mine ſouriante, pleine de ſatisfaction: il ne ſçavoit où il en étoit; & perdant tout-à-fait la raiſon, il s'eſt avancé l'épée haute vers le Comte de *Barbeſieux*. *Almodis* a eu peur, & ſe mettant entiérement devant *Barbeſieux*, en repouſſant *la Paliſſe*, & ayant preſque les larmes aux yeux; Eh! c'eſt mon pére, s'eſt-

elle écriée, Comte de *la Paliſſe*, c'eſt mon pére! A ces mots, mon ami s'eſt reculé, il eſt devenu pâle; & regardant *Barbeſieux*, comme voulant développer la vérité de ce qu'il devoit croire, Oui, mon cher *la Paliſſe*, a continué *Barbeſieux*, *Almodis* eſt ma fille, n'en doutez point. *La Paliſſe* eſt demeuré tout hors de lui: Votre fille! s'eſt-il écrié; cette divine *Almodis* que j'aime! Ah! Seigneur, pardonnez-moi le crime que je voulois commettre: je reſpecte le ſang d'*Almodis*, j'honore le Comte de *Barbeſieux*. Aimons-nous tous, Seigneur, a repris *Barbeſieux* en l'embraſſant; & ſi vous voulez faire l'honneur à ma fille de l'épouſer, elle eſt à vous. Alors, *la Paliſſe*, qui ne ſçavoit plus ce qu'il faiſoit, s'eſt jetté à genoux, & à ceux du pére & à ceux de la fille. *Barbeſieux* lui a raconté en peu de mots l'avanture de l'Horoſcope; après quoi il a commandé à *Almodis* de recevoir la foi du Comte de *la Paliſſe*, & de lui donner la ſienne: elle a obéi de bonne grace; & comme il faloit que ſa jeuneſſe parût toujours en quelque choſe, ſans plus écouter ſon Amant, ni ſon Pére, elle a témoigné avoir

avoir quelque impatience de faire part de ſon bonheur à *Amicie*. Ils l'ont voulu ſatisfaire : elle eſt venue nous le dire avec tout l'épanchement de joie de ſon âge, & elle ne la contraignoit pas ; elle étoit ſi aiſe d'avoir une naiſſance ſi illuſtre, un ſi aimable pére, un Amant ſi charmant, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de la faire éclater par des dehors où il y avoit bien des traits d'enfance, mais tous ſi naturels pour faire voir une grande ſenſibilité, que je ne l'ai jamais vûe ſi agréable.

Ces deux événemens ſi ſemblables & ſi extraordinaires nous ont occupé bien du tems. Enfin *la Paliſſe* & *Barbeſieux* ayant jugé à propos de quitter cette maiſon, *la Paliſſe* ordonna à *Almin* & à *Valence* d'avoir ſoin des funérailles de ſa mére ; & prenant un de ſes chariots, il y a fait monter *Amicie* & *Almodis* ; il y a pris place auſſi avec *Barbeſieux* & moi, & nous ſommes venus tout droit ici : *la Paliſſe* a mis *Amicie* auprès de la Marquiſe de *Canillac* ſa ſœur, qui l'a reçue avec une grande joie ; & le Comte de *Barbeſieux* a mené ſa fille chez Madame de *Sancerre*, qui la regarde

déja avec une extrême amitié, étant la niéce du Comte de *la Roche-foucault*.

Ce que vous m'avez raconté m'a tout-à-fait divertie, dit la Reine au Comte de *Tende*, quand il eut achevé son récit. Il y a très longtems que je n'ai entendu rien qui m'ait donné plus de plaisir. Mais, Madame, reprit Madame de *Caumont*, que dites-vous de cette prédiction de *Gauric*? Pour moi, qui ne sçaurois croire à ces sortes de choses, je ne laisse pas d'être extrémement étonnée que celle-là ait été accomplie si positivement. Je suis comme vous, reprit la Reine, je n'y ai point de foi: ce n'est pas que je ne sois persuadée que ce grand livre du Ciel contient bien des vérités que l'on ignore; mais la difficulté est d'y sçavoir lire: je croi fermement que Dieu n'a réservé ces connoissances que pour lui seul: après cela, il ne laisse pas d'y avoir eu des événemens surprenans, qui ont été prédits, soit que sa volonté l'ait permis de la sorte, ou que le hazard seul les ait fait rencontrer: j'ai ouï dire, que la phisionomie est encore plus sûre que le moment de la naissance. Quoi qu'il en soit, Madame, repliqua

le

le Comte de *Tende*, il eſt certain que *Luc Gauric* eſt un homme fort extraordinaire. Il arrive ce ſoir ou demain à Paris, à ce que m'a dit *Valence*, & il lui a promis d'y demeurer quelques jours ſeulement pour l'amour de lui. Votre Majeſté n'auroit-elle point d'envie de le voir? dit Madame de *Caumont* à la Reine. J'en ſerois bien aiſe, reprit-elle : je ſçai que ſa vûe fera un extrême plaiſir à la Princeſſe *Renée*, qui aime avec paſſion ces ſortes de ſciences, & le Comte de *Tende* m'obligera de me l'amener. Je le ferai, Madame, reprit-il : j'ai auſſi beaucoup de curioſité pour le voir ; & j'avois déja prié *Valence* de m'avertir quand il ſeroit arrivé : il me l'a promis, de ſorte que j'obéirai incontinent aux ordres que je reçois de Votre Majeſté.

Après cela, la Reine le renvoya ; & l'ayant remercié du plaiſir qu'il lui avoit donné, Je ne vous recommande pas, pourſuivit-elle, d'avoir ſoin d'*Amicie* à la fête ; je ſuis perſuadée, que vous ne ſerez pas continuellement occupé à lui en faire remarquer toutes les beautés. Le Comte ſourit de ce que lui diſoit la

Reine, & sortit, en l'assurant qu'il feroit son devoir.

Madame de *Sancerre* le rencontra comme il s'en alloit; elle lui dit que la Marquise de *Canillac* avoit avec elle *Amicie* & *Almodis*, & qu'il pouvoit les aller trouver : après cela, elle entra chez la Reine, qui la fit souper avec elle, aussi-bien que Madame de *Caumont* : elles s'entretinrent toutes trois avec une confiance entiére de tout ce qui se passoit alors à la Cour. La Reine commanda qu'on l'avertit, aussi-tôt que les feux de la riviére seroient entiérement allumés.

Cependant *François Premier* donnoit un festin splendide aux Princesses & aux Dames : leurs beautés étoient accompagnées de tous les ornemens qui pouvoient en relever l'éclat. La Princesse d'Alger, la Princesse *Isabelle*, la Princesse d'*Arragon*, & la belle *Helli*, pouvoient disputer avec tous les charmes du monde, puisque la Reine n'étoit pas présente : ceux du visage d'*Azan* avoient quelque sorte d'égalité avec les leurs : la différence des sexes faisoit qu'elles voyoient ses avantages sans envie.

vie. Après ces premiéres beautés, cent beautés charmantes faiſoient briller leurs apas; la bonne mine de Madame la Régente avoit une grande dignité ; & cette Princeſſe, agitée de ſa nouvelle jalouſie, ne pouvoit regarder les agrémens d'*Iſabelle*, ſans ſe laiſſer dévorer par des chagrins qui lui parurent les plus vifs qu'elle eût encore reſſentis.

Toutes ces Princeſſes & ces Dames montérent dans des eſpéces de petits chars découverts, pour ſe promener dans le parc, qui étoit illuminé; quelques-unes furent à cheval, & cet objet étoit le plus bel objet du monde: on voyoit, dans ce bois tout éclairé, cent belles perſonnes parées magnifiquement ſur les plus beaux chevaux qu'on pouvoit voir, & toute cette Cour nombreuſe & ſuperbe d'hommes admirablement bien faits.

Madame, mére du Roi, ſe mit dans un de ces petit chars avec ſa confidente, pour être plus en liberté. N'admirez-vous pas, ma chére *d'Orval*, lui dit-elle, le caprice de ma deſtinée, qui fait tomber entre mes mains le portrait du Duc de *Bourbon*; & qu'ayant tou-

toujours le cœur plein de tendreſſe pour lui, il faut auſſi qu'il ſoit néceſſairement rempli d'averſion pour quelque autre? Ma fille n'eſt plus l'objet de ma haine; & ſans pouvoir vous dire préciſément une raiſon, je la tourne, ſans pouvoir m'en empêcher, ſur la Princeſſe *Iſabelle.*

Que l'amour tourmente les ames! reprit *d'Orval.* Plus mille fois que vous ne ſçauriez vous l'imaginer, interrompit la Régente. Que ne ſçavez-vous aimer? vous me plaindriez ſans doute. *D'Orval* rougit extrémement à ce ſouhait de la mére du Roi. La clarté étoit comme en plein jour. La Régente le remarqua, toute occupée qu'elle étoit de ſes peines, elle la regarda avec attachement; Aimeriez-vous? reprit-elle avec ſurpriſe: parlez, ma chére *d'Orval*, j'aurois quelque plaiſir à vous voir atteinte du même mal que j'ai, & il me ſemble que votre foibleſſe adouciroit un peu l'amertume de la mienne.

Cette fille, à qui *Lautrec* avoit parlé ce jour-là des ſentimens qu'il commençoit à avoir pour elle, & qui lui avoit fait trouver bon de la demander

à

à ſes parens en mariage, l'avoit prié d'attendre juſqu'à ce qu'elle eût parlé à Madame la Régente, à qui elle étoit particuliérement attachée; de ſorte que, trouvant une occaſion ſi favorable, elle ſe détermina dans ce moment, & étant preſſée de nouveau par cette Princeſſe, elle lui avoua qu'elle aimoit; cet aveu fut charmant pour elle, & lui faiſant pluſieurs queſtions à la fois, enfin elle voulut ſçavoir celui qui lui avoit donné de l'amour. Au nom de *Lautrec*, elle parut étonnée & fâchée; mais ſe remettant aſſez promtement, Je n'aime pas *Lautrec*, lui dit-elle, tout le monde le ſçait; je voudrois que ce fût un autre que vous aimaſſiez; mais enfin, on ne diſpoſe pas de ſon cœur comme on veut. Je le ſçai trop; contez-moi votre hiſtoire. *D'Orval* le fit ſans en rien oublier; il lui parut qu'elle divertiſſoit Madame la Régente, qui prenant la parole, quand elle eut ceſſé de parler, Je m'intéreſſe uniquement pour vous, lui dit-elle, je vai travailler au bien de vos affaires; je parlerai au Roi & à la Princeſſe *Renée* de votre mariage; je veux qu'il ſe faſſe le même jour que celui

lui de ma Niéce avec le Maréchal de *Montmorency*.

A peine avoit-elle achevé de lui expliquer son projet, que son petit char arrêta devant un grand bâtiment, qui étoit dans un coin de la forêt, & qui n'étoit destiné que pour représenter des spectacles : le Roi s'y étoit déja rendu avec la plupart des Dames. Le Prince de *Melphe* & *Lautrec* aidérent à Madame la Régente à descendre ; elle entra dans une salle toute brillante de lumiére, dans laquelle il y avoit un superbe théatre.

Quand cette Princesse eut pris sa place, & que toutes les Dames furent entrées, on dansa un ballet ingénieux, composé de cinq entrées, dont les machines étoient prises sur le sujet du feu. La premiére représentoit *Promethée* quand il ravit celui du Ciel : Dans la seconde on voyoit *Vulcain* & *Vénus* dans leur forge, qui faisoient travailler les Cyclopes à forger le foudre de *Jupiter* : Dans la troisiéme, c'étoit la chûte de *Phaëton* : La quatriéme représentoit *Jupiter* embrassant *Semelé* ; & la cinquiéme faisoit voir l'Amour qui enflammoit tout l'U-

l'Univers. Les figures, les pas, les airs, & les paroles de ce ballet étoient compoſés dans une perfection qui charma les belles étrangéres.

Après ce divertiſſement, elles remontérent dans tous ces petits chars, & ſe promenérent encore, allant gagner les bords de la riviére. Le Prince *Azan* ne pouvoit aſſez admirer la magnificence & la galanterie du Roi ; le hazard le mit toujours auprès d'*Alphonſine*, qu'il trouva fort à ſon gré : il en fut un peu touché ; & entre ſentir & dire ſon amour, il n'y eut aucun intervalle.

Aphrigia étoit dans un étonnement perpétuel de tout ce qu'elle voyoit, & ſon cher *Dragut*, tout occupé qu'il étoit de ſa paſſion, ne laiſſoit pas de s'entretenir avec elle de ce qui la charmoit dans ce moment. Les Princeſſes Eſpagnoles étoient à peu près comme elle ; la Princeſſe *Iſabelle* les imitoit ; mais rien n'approchoit de la ſurpriſe d'*Amicie* & d'*Almodis* : ſur-tout cette derniére n'avoit pas aſſez de regards, & elle avouoit à *la Rochefoucault* qui la conduiſoit, qu'elle croyoit être enchantée. *Barbeſieux* avoit le même ſoin pour *Ami-*

Amicie, & leurs Amans n'étoient pas loin, comme on le peut imaginer.

Enfin tous ces chars se rendirent au bord de la riviére de Seine ; & le Roi & les Dames étant descendus, il monta dans une petite galére, toute resplendissante d'or & d'azur. La Princesse *Renée* & les Princesses étrangéres s'y mirent aussi, avec la charmante *Helli*, *Gonteau*, *Parthenay*, *Pompadour*, & *Talard* ; les hommes, qui suivirent le Roi, furent le Duc de *Vendôme*, le Prince de *Ferrare*, *Azan*, *Dragut*, *Caraciol*, le Marquis *du Guast*, *Noailles*, *Pomperan*, & *Pons*.

Madame, mére du Roi, monta dans un autre avec Madame de *Vendôme*, Madame de *Guise*, la Duchesse d'*Estouteville*, *d'Orval*, Madame d'*Albret*, *Villars*, *la Chataigneraye*, *Macy*, *Torci*, Madame de *Canillac*, *Amicie*, *Almodis*, *Aubeterre* : les hommes furent le Roi de *Navarre* son frére, le Comte de *Saint-Paul*, le Duc de *Guise*, *la Roche du Maine*, les Maréchaux de *Montmorency* & *Montesan*, *la Roche-foucault*, *Barbesieux*, les Comtes de *Tende* & de la *Palisse*.

Plu-

Plusieurs Barques peintes & dorées, remplies de Dames & de Cavaliers, suivoient en foule, & sans ordre, & une excellente musique alloit immédiatement au côté de la Galére du Roi, & de celle de Madame la Régente.

Les bords de la Seine, qui en cet endroit, sembloit un large & long canal, étoient remplis par intervalles de figures illuminées, qui chacune représentoient quelques actions de celles qui s'étoient passées au Siége de Troye. On voyoit d'abord le Jugement de *Paris*; après cela la désolée *Enone* qui se plaignoit à son pére; ensuite le sacrifice d'*Iphigénie*, *Briseïs* enlevée des Tentes d'*Achille*, le Combat de *Menelaüs* & de *Paris*, celui de *Glaucus* & de *Diomède*, comme *Ulysse* dérobe les chevaux de *Rhesus*, le Combat d'*Hector* & de *Patrocle*, *Jupiter* enchanté près de *Junon* sur le Mont Ida, le mariage d'*Achille* & de *Polixene*, sa mort, celle de cette Princesse, le cheval de bois; & dans le plus grand lointain de la riviére, une plus grande machine s'élevoit pleine de feux d'artifice, qui représentoient l'embrasement de Troye.

Le

Le Roi lui-même prenoit soin d'expliquer toutes ces choses là aux Princesses étrangéres, qui ne pouvoient assez témoigner la surprise & le plaisir qui les ravissoient. Si elles avoient vû avec étonnement l'illumination de la forêt, & un ballet si extraordinaire, elles étoient encore bien plus étonnées de voir une riviére en feu, pour ainsi dire.

Ce divertissement fut pour elles d'une beauté sans égale; elles ne se pouvoient lasser de le dire à tous les momens, avec ces exagérations qui persuadent si bien ce que l'on pense.

D'autre part, on ne vit pas plutôt du Château que les bords de la riviére étoient éclairés, qu'on avertit la Reine de Navarre, qui se rendant sur la terrasse avec ses deux amies, ne put s'empêcher de s'écrier à un aspect si majestueux, si plein de pompe, & si rempli de grace : on lui porta une chaise, afin qu'elle fût plus commodément; Madame de *Caumont* & Madame de *Sancerre* se mirent à ses côtés, & trouvérent quelques douceurs, à la vûe de ce bel objet, de s'entretenir de ce qui leur étoit

de

de plus cher. La Reine avoit accoutumé de leur donner toute liberté ; elles gliſſérent même quelques mots du Connétable, pour la préparer & la rendre moins effrayée de la ſurpriſe qu'elle auroit. La ſcéne, qui devoit arriver, ne laiſſoit pas de leur cauſer quelque émotion ; la Reine les avoit oubliées ; elle rêvoit profondément, appuyée ſur la terraſſe, & il ſembloit qu'elle ſe préparoit à l'action qui s'alloit paſſer.

Madame de *Sancerre*, qui tournoit à tous momens la tête, pour voir ſi *Lautrec* n'amenoit point le Connétable, comme on en étoit convenu le ſoir d'auparavant, les apperçut enfin l'un & l'autre à dix pas d'elle : elle en friſſonna : pouſſant, par derriére la Reine, Madame de *Caumont*, elle les lui fit remarquer, afin qu'elle s'armât, comme elle, de réſolution.

Ce qu'il y eut d'étrange, & qui paroîtra incroyable à ceux qui n'ont jamais aimé, c'eſt que tout d'un coup un grand tremblement prit à la Reine. Ah ! je me meurs, s'écria-t-elle, en ſe laiſſant aller dans ſa chaiſe : un profond évanouiſſement ſuccéda à cette ſubite émotion, &

ja-

jamais on n'a été plus empêchée que le furent Madame de *Sancerre* & Madame de *Caumont*.

Mais, qui pourroit dépeindre l'état dans lequel le malheureux Duc de *Bourbon* se trouva? Il se jetta vainement aux genoux de la Reine; en vain il donnoit des baisers tout de feu sur ses froides mains; tant de marques d'amour étoient inutiles pour elle : il arrosoit ses belles mains de ses larmes; ses soupirs se précipitoient avec une telle violence, qu'on eût dit que le dernier alloit partir. *Lautrec* & les Dames ne sçavoient que faire. L'a-t-elle vû? disoit *Lautrec*. Non, répondit Madame de *Caumont*; c'est un pressentiment effroyable; son fidéle cœur l'a avertie. Revenez, ma belle Princesse, dit enfin le Connétable, d'une voix coupée de sanglots; ouvrez vos beaux yeux; voyez à vos pieds ce malheureux qui vous adore. Mais, hélas! cette infortunée Reine étoit sourde à cette voix si chére : en vain ses amies & *Lautrec* firent leurs efforts pour la faire revenir : & que pouvoient-ils faire, puisque la présence de son Amant ne la ranimoit point?

Vous

Vous ne voulez donc plus me voir, reprenoit-il, ma chére Princeſſe? Faut-il que je meure en ces lieux? Hélas! *Lautrec*, que deviendrai-je? Enſuite, il ſe remettoit à pleurer : Elle eſt morte, s'écrioit-il; je veux & je dois mourir; & la regardant tendrement, en baiſant toujours ſes mains, Je me conſidére envelopé de malheurs, continuoit-il, & dans cette nuit obſcure, qui me paroit éternelle, je n'eſpére plus de revoir un beau jour : Je ne veux que vous voir un ſeul moment, reprenoit-il, je veux que vous m'entendiez dire que je vous adore, malgré tout ce qui s'eſt paſſé; oui, je vous adore, répétoit-il pluſieurs fois, je vous adore!

Cet évanouïſſement fut ſi long, qu'on vint à craindre tout de bon qu'il ne fût mortel. Madame de *Caumont*, & Madame de *Sancerre*, ordonnérent au Prince de ſe retirer; car au commencement les priéres ne gagnoient rien. *Lautrec* par prudence l'arracha de-là, & ce fut auſſi pour *Lautrec* un rude combat. Le Connétable partit déſeſpéré : il diſoit à ſon généreux ami des choſes qu'on n'a jamais penſées, & que lui ſeul étoit capable

pable de dire dans une ſi ſurprenante occaſion.

Quand il s'en fut allé, on appella du monde pour ſecourir la Reine, on la porta dans ſon lit, & ce ne fut qu'après bien des remèdes qu'elle revint : Mais comment cet accident vous eſt-il arrivé ? lui demandoit Madame de *Caumont*, quand elle fut dans un état un peu tranquille. Je n'en ſçai rien, lui répondit la Reine : je me ſouviens, qu'il m'a pris un batement de cœur effroyable, & enſuite j'ai ſenti quelque choſe d'inexprimable qui le preſſoit ; après cela, j'ai crû qu'il étoit déchiré, j'ai perdu toute ma connoiſſance.

Madame de *Caumont*, & Madame de *Sancerre*, ne pouvoient aſſez s'étonner d'un mouvement ſi tendre & ſi précis : elles parlérent encore quelque tems ; & de peur d'incommoder la Reine, elles ſe retirérent pour la laiſſer dormir ; elle s'aſſoupit en effet un moment après ; mais elle ne dormit que d'un ſommeil interrompu : ſes ſonges lui firent voir le Connétable en cent maniéres différentes ; & il n'y eut perſonne dans cette grande Cour, qui n'eût un meilleur repos qu'elle.

Le

Le plaiſir, mais un plaiſir vif & piquant, avoit terminé cette galante journée, & le lendemain ramena encore un jour pareil, qui ſe paſſa en jeux, & en fêtes; trois ou quatre ſuccédérent avec de nouveaux divertiſſemens, juſqu'à celui où ſe fit le mariage du Maréchal de *Montmorency* avec la fille du grand bâtard de Savoie, celui de *Lautrec* & de la belle *d'Orval*, du Comte de *Tende* & de la fille du Maréchal de *Chabanne*, de *la Paliſſe* & de la fille de *Barbeſieux*, celui de *Luſtrac* & de *Pompadour*, & du Sire de *Ponts* avec *Parthenay*.

La ſanté de la Reine avoit eu le tems de ſe rétablir, & elle parut dans toute ſa beauté aux réjouïſſances qui ſe firent à toutes ces nôces. Le Comte de *Tende* ne manqua pas de lui mener le fameux *Gauric*, dès qu'il fut arrivé; la Reine lui fit beaucoup d'honneur, & toute la Cour, remplie de curioſité, brûloit d'envie de ſçavoir ſa deſtinée; mais il déclara d'abord, qu'il ne s'expliqueroit pour perſonne, ne voulant donner le tems qu'il ſeroit en France, qu'à la Princeſſe *Renée*, qui avoit acquis abſolument la

complaisance de ce sçavant homme.

Un matin qu'il étoit dans son cabinet à s'entretenir avec elle, comme il avoit accoutumé, la Régente y vint, sans être habillée, pleine de désirs de sçavoir ce qui concernoit sa passion amoureuse, dont elle ne faisoit pas un mystére devant la fille de *Louis XII.* & comme elle commençoit à l'interroger, la Reine sa fille entra avec la Princesse *Isabelle* : elle eût volontiers souhaité de ne les point voir dans cette occasion, où l'une & l'autre lui étoient également suspectes, sur-tout la Princesse de *Béarn*, qu'elle haïssoit depuis les visions qu'elle s'étoit mises dans l'esprit : la Reine dit à la Princesse, qu'elle lui venoit proposer une promenade pour l'après-dînée, que la journée étant parfaitement belle, elle avoit envie d'aller voir si l'on avançoit le superbe Château que le Roi faisoit bâtir dans le bois de Boulogne, & si elle avoit cette partie pour agréable, elles partiroient, quand tout le monde seroit occupé à se divertir, & qu'elles coucheroient à cette agréable maison qu'elle avoit à Surène : la Princesse accepta avec plaisir une proposition qu'el-

qu'elle trouvoit si avantageuse aux desseins du malheureux Connétable ; la Reine lui dit, qu'elle l'avoit déja fait trouver bon au Roi ; & la Régente n'y ayant pas contredit, on se remit à parler des sciences de *Gauric* : la Princesse soutenoit l'Astronomie, & ne paroissoit pas tout-à-fait persuadée de la sureté de l'Astrologie judiciaire. *Gauric* au contraire parloit à son avantage, en disant, qu'il seroit assez heureux pour l'en pouvoir convaincre. S'il y avoit quelque chose de certain à tout ce que vous sçavez, lui répondit la Reine, j'avoue que j'aurois plus de foi pour la phisionomie, & que je serois persuadée, qu'il y a plus de fondement à faire qu'à pas une autre science ; elle peut marquer les caractéres des personnes, aussi-bien que les événemens extraordinaires. Ce que vous dites, Madame, répondit *Gauric*, n'est pas seulement certain, il est même infaillible. A ce compte-là, dit la Princesse *Isabelle*, si l'on vous donnoit un Portrait bien ressemblant, vous diriez donc ce qui concerneroit la personne de qui il seroit ? N'en doutez pas, Madame, repartit *Gauric*, je ne m'y tromperois pas.

A peine l'aimable *Iſabelle* eut-elle dit ces paroles, que la Régente lui lança un regard d'indignation, penſant qu'elle entendoit parler du Portrait du Duc de *Bourbon*, qu'elle croyoit qu'elle avoit perdu; & ſe tournant vers elle, d'un air très-déſobligeant: Eſt-ce que vous auriez envie, lui dit-elle, de lui montrer quelque Portrait dont vous ne pourriez lui faire voir l'original ſans peine? *Iſabelle* rougit à un ſi aigre diſcours; & s'imaginant que Madame mére du Roi lui parloit ainſi en reproche du Cavalier charmant qu'elle aimoit: Je n'ai point de Portrait à lui montrer, Madame, reprit-elle: & toute perſonne, pour qui je m'intéreſſerai, pourra paroître ſans m'embarraſſer; elle ne ſera que digne de moi. La Régente, qui ne vouloit pas ſe découvrir, fit un ſourire mépriſant, & continua de parler à *Gauric*.

La Reine ſortit, & emmena ſa belle-ſœur, raiſonnant inutilement avec elle ſur l'aigreur que Madame la Régente lui avoit montrée; ne leur étant pas poſſible, quelque examen qu'elles fiſſent, d'en pouvoir imaginer le ſujet: d'autre part, cette Princeſſe voulant ſe ſervir de

de la penſée de ſa prétendue Rivale, fit un ſigne d'œil à la Princeſſe *Renée*; & tirant le Portrait du Connétable de ſa poche, elle en ouvrit la boëte, qui fut auſſi-tôt reconnue par la Princeſſe, qui ſe troubla un peu à cette vûe. La Régente crut que c'étoit l'action qu'elle faiſoit qui l'étonnoit; & ſe tournant vers elle: Ne dites rien, Princeſſe, lui dit-elle: voyons ce qu'il dira de ce Cavalier. *Gauric* prit ce Portrait, & le conſidéra d'abord avec quelque plaiſir; & après avoir gardé un long ſilence, L'agréable viſage! s'écria-t-il: quel cahos de belles choſes à dire! que de grandeur! que d'élévation! quelle ame! que de mélange de bonne & de mauvaiſe fortune! que l'amour détruit de vertus en lui, & en ſes perſécuteurs! La Régente ſoupira à un diſcours ſi véritable. Mais encore, lui dit-elle, que fera-t-il? que deviendra-t-il? L'ambition, lui répondit-il, lui fera entreprendre le plus haut deſſein qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un Héros. Et enfin? interrompit-elle avec impatience, voyant qu'il s'arrêtoit là en rêvant profondément. Enfin, reprit *Gauric*, il ſe verra bientôt entre

les bras de ſa plus grande ennemie, ſans que rien d'humain l'en puiſſe empêcher; & en achevant ces paroles, il referma la boëte, & la rendit froidement à Madame la Régente. Elle la prit avec un tranſport de joie qu'elle eut peine à retenir, s'apliquant entiérement ces derniers mots, & ſe flattant d'être en peu de tems unie à ce grand-homme. La Princeſſe en fut frappée auſſi d'un étonnement exceſſif; & la Régente & elle voulant encore queſtionner *Gauric*, il les pria de le diſpenſer d'en dire davantage: il parut occupé, & ne voulut plus parler: il en avoit aſſez dit pour la Régente, qui, pleine de ſes eſpérances & de ſa joie, ſe rendit, dès qu'elles eut dîné, chez Madame de *Lautrec*, où il devoit y avoir un Bal d'après-dînée, choſe en uſage dans ce tems-là: elle ne manqua pas de dire à ſa chére confidente l'agréable Prédiction de *Gauric*, qui s'en réjouït avec elle.

Toutes les illuſtres perſonnes qui compoſoient la Cour, étoient dans cette belle aſſemblée: le Prince *Azan*, *Alphonſine*, & *la Roche du Maine* y brilloient, & par les charmes de leurs perſonnes, &

par

par l'agrément de leur humeur. La Princeſſe *Renée* n'avoit pas manqué de dire à *Dragut* & à *Lautrec* le deſſein que la Reine avoit de s'aller promener, afin qu'ils avertiſſent le Connétable, & qu'ils le menaſſent à ſa maiſon de Surène, où elles ne devoient avoir que peu de perſonnes de celles qui leur étoient abſolument néceſſaires. Elle donna à *Lautrec* la clef de ſon cabinet, afin qu'il y conduiſit le Prince : & la Reine, qui ne ſe doutoit point d'une ſi innocente ſupercherie, ſans s'en défier, voyoit tranquillement danſer chez Madame de *Lautrec*, en s'entretenant de tems en tems avec *Gauric*, qui étoit appuyé derriére ſa chaiſe. La petite *Philippe* de *Monteſpedon* danſoit pour lors, qui à dix ans ſe faiſoit déja admirer par les agrémens de ſa perſonne & de ſa danſe.

Voyez-vous cette petite fille, Madame ? dit *Gauric* à la Reine : elle a deux maris dans cette ſalle, qui ſont tous deux devant mes yeux. Seroit-il poſſible, *Gauric* ? s'écria la Reine toute ſurpriſe ; & de grace, faites-les moi voir : Voilà le premier, Madame, reprit-il, en parlant fort bas ; c'eſt ce grand homme qui parle

au fils du Roi d'Alger. Eh quoi! s'écria la Reine, il ſeroit ſon pére, c'eſt le Maréchal de *Monteſan*: Il ſera tout ce qu'il vous plaira, Madame, reprit-il; mais il ſera ſon mari. Et la petite fille l'étant alors allé prendre pour danſer, la Reine ne ſe put empêcher de rire, & appella la Princeſſe *Renée* pour lui faire part de ce qu'on lui diſoit. Je plains ce pauvre *Monteſan*, dit-elle à *Gauric*, il ſera donc place à un autre? Montrez-le nous. C'eſt ce jeune enfant, qui eſt ſi beau, ajoûta-t-il, qui ſe joue avec les boucles des cheveux de Madame de *Caumont*. Eh quoi! repartit la fille de *Louis XII.* c'eſt le Prince de *la Roche-ſur-Yon*: ſeroit-il poſſible que ces deux mariages ſe fiſſent? C'eſt la choſe du monde que je voudrois le plus voir. Elle ſera indubitablement un jour, Madame, continua *Gauric*. Ce jour eſt ſi éloigné, reprit la Reine en ſe levant, que je ne demeure pas plus convaincue de votre ſcience: & s'apuyant ſur *Gauric* & ſur la Princeſſe *Renée*, elle fut ſuivie de Madame de *Sancerre*, & de Madame de *Caumont*. Il eſt étrange, dit *Gauric*, en arrêtant la Reine près d'une

fe-

fenêtre, que Votre Majesté ajoûte si peu de croyance à mon sçavoir : Que direz-vous donc, Madame, continua-t-il, en la regardant fixement, & lui parlant d'un ton sévère, si je vous assure qu'aujourd'hui sera un des plus grands jours de votre vie, & qu'il ne se passera pas entiérement, sans que vous ayez la plus grande surprise, & le plus sensible plaisir que vous puissiez jamais avoir. Hélas! lui répondit la Reine, vos paroles achévent de détruire ce que vous me voulez persuader de votre science : de quoi pourrois-je être surprise? & pour du plaisir, mon cœur n'est pas capable d'en ressentir. Vous m'en sçaurez dire des nouvelles, Madame, poursuivit *Gauric* : l'ame de Vôtre Majesté va être exposée au trouble le plus tendre & le plus vif qu'elle ait eu de sa vie. La Reine branla la tête, & sourit d'une maniére languissante : par bonheur, elle ne jetta pas les yeux sur la Princesse, ni sur les Dames leurs favorites ; les paroles de *Gauric* les avoient fait toutes trois rougir, & leur avoient causé un embarras dont elles ne purent revenir, voyant qu'il disoit si précisément à la Reine, ce

qui, selon toutes les apparences, lui alloit arriver.

Elles montérent toutes quatre dans un chariot, ayant envoyé à Surène quelques femmes pour les servir, & suivies de peu de gardes, elles furent à Madrid; c'est ainsi que le Roi avoit nommé ce Château qu'il faisoit bâtir. Comme elles entroient dans le bois de Boulogne, elles virent venir de loin au petit pas un homme monté sur un beau cheval, qui n'étoit accompagné que d'un Ecuyer: cet homme étoit magnifiquement vétu pour n'être qu'en habit de campagne; & il paroissoit de la plus belle taille du monde: il avoit un mouchoir à la main, qu'il tenoit devant son visage; mais l'ayant ôté au bruit des chevaux, les Princesses le reconnurent pour le Duc d'*Albanie*, & faisant arrêter le chariot, elles s'écriérent avec une grande joie. Le Prince y répondit avec respect en s'abaissant jusques sur la selle; mais se relevant, & en s'aprochant, il leur montra un visage tout couvert de larmes. Eh! qu'avez-vous, Seigneur? lui dit la Princesse *Renée*, toute attendrie. De quelle maniére revenez-vous vers

vers nous? Que vous eſt-il arrivé? Le Prince, avant que de répondre, ayant avancé la tête dans le chariot, & ayant vû Madame de *Caumont*, il pâlit, & faiſant un grand cri, il pouſſa ſon cheval à toute bride & fut bientôt perdu dans le bois. Jamais ſurpriſe ne fut pareille à celle de la Reine, de la Princeſſe, & de ces deux Dames; elles ſe regardérent toutes avec étonnement. Et Madame de *Caumont*, paroiſſant dans une agitation extraordinaire, Que je ſuis effrayée! leur dit-elle; je me ſens auſſi émue des larmes du Duc d'*Albanie*, que ſi je l'aimois chérement. Je ne ſçai que vous dire, lui répondit la Reine, il ſeroit difficile de vouloir pénétrer dans une choſe qui n'eſt peut-être jamais arrivée que cette fois. Mais n'ai-je point quelque part à ce qu'il a fait? reprit Madame de *Caumont*. Pourquoi pleure-t-il? Pourquoi s'écrie-t-il en me voyant? Il vient d'Italie, & il a vû mon mari: que je ſuis inquiéte! Après cela, elle ſembla s'abîmer dans une profonde rêverie.

La Reine & la Princeſſe firent ce qu'elles purent pour la diſtraire; mais il leur fut impoſſible d'y réuſſir; & quand ces

Princeſſes furent arrivées à Madrid, & qu'elles eurent donné leurs ordres pour les appartemens, étant prêtes de remonter dans leurs chariots, elles apperçurent celui de Madame de *Lautrec*, qui venoit fort vîte, & qui s'arrêta près du leur. Sa vûe les ſurprit toutes, & ſur-tout la voyant fort triſte. Je viens vous enlever Madame de *Caumont*, leur dit-elle : je vai à Paris pour une affaire fâcheuſe, je viens la prendre, afin qu'elle ait la bonté de venir avec moi. Ah mon Dieu ! lui dit Madame de *Caumont*, toute effrayée, n'eſt-ce point qu'il ſeroit arrivé quelque accident à mon cher mari ? Eh ! pourquoi voulez-vous vous figurer une pareille choſe ? repliqua Madame de *Lautrec* : Ne m'aimez-vous pas aſſez pour venir eſſuyer un chagrin avec moi ? Elle eut quelque peine à retenir ſes larmes : en achevant ce peu de mots, elle preſſa la main de la Reine qu'elle tenoit ; & Madame de *Caumont*, pleine d'un effroi qui la tranſportoit hors d'elle-même, ſe jetta dans ſon chariot, ſans preſque obſerver aucun des devoirs qu'elle devoit à la Reine & à la Princeſſe. O mon Dieu ! s'écria-t-elle, détour-

nez

nez tous ces horribles preſſentimens. La Reine, embraſſant Madame de *Lautrec*, lui demanda avec précipitation ce qu'elle avoit. Hélas! lui répondit-elle, en quittant les bras de cette Princeſſe, *Caumont* eſt mort; & pour ne donner aucun ſoupçon à ſon infortunée épouſe, elle courut ſe placer dans ſon chariot auprès d'elle.

Tandis qu'elles prenoient le chemin de Paris, les Princeſſes demeurérent très-touchées de la perte d'un homme d'un ſi grand mérite, qu'elles aimoient & eſtimoient ſi parfaitement: la Reine envoya un Page, pour leur rapporter des nouvelles de l'état dans lequel ſeroit cette pauvre femme; & voyant la fin du jour d'une beauté extraordinaire, elle avoit envie de ſe promener dans le bois; mais la Princeſſe, qui ne trouvoit pas ſon compte à cette propoſition: Non, ma belle Reine, lui dit-elle, quittons ce Bois funeſte où nous avons vû de ſi triſtes choſes: il n'en faut point douter, c'étoit la mort de *Caumont*, qui faiſoit le ſujet des larmes du Duc d'*Albanie*, qui aime Madame de *Caumont* d'une maniére ſi tendre & ſi parfaite: re-

retirons-nous, allons chez moi, nous jouïrons dans mon jardin de la beauté de la soirée : la Reine en étant encore sollicitée par Madame de *Sancerre*, y consentit ; elles passérent un bac, & entrérent toutes trois par une petite porte des jardins qu'elles firent ouvrir, & que la Princesse *Renée* fit incontinent refermer, ayant donné ordre qu'on ne fit entrer qui que ce fût au monde, sans l'en avertir ; elles se promenérent d'abord sans choix, car la Princesse *Renée* n'étoit pas sans quelque trouble ; enfin elle conduisit la Reine dans une allée en terrasse, qui régnoit sur la riviére, & la fit asseoir sous un petit dôme ouvert de tous côtés : elle n'y avoit pas été longtems, que l'impatient Connétable, ne pouvant perdre qu'à regret ces momens si précieux, sortit du cabinet de la fille de *Louis XII.* qui donnoit sur cette terrasse : *Dragut* & *Lautrec* marchoient devant, afin de cacher un peu le Prince, qui étoit derriére eux : dès qu'ils sortirent du cabinet, la Reine, qui avoit la vûe sur la riviére, la détourna & la porta sur eux avec beaucoup d'attention : Vous êtes mal obéie, dit-elle à la

la Princeſſe *Renée*, qui ne lui repliqua point; & quand *Dragut* & *Lautrec* furent à ſix pas d'elle, le Connétable, les ſéparant, paſſa au milieu d'eux, & ſe vint proſterner aux pieds de la Reine. Elle le reconnut d'abord: comment n'auroit-elle pas été frappée à la vûe d'un homme, dont l'idée lui étoit toujours préſente?

Ah, mon Dieu! dit-elle deux ou trois fois de ſuite; & laiſſant tomber une de ſes belles mains ſur la tête du Connétable, elle la preſſoit tendrement, tandis qu'il avoit la bouche ſur l'autre, à laquelle il donnoit mille baiſers, en la mouillant de quelques larmes: il ne parloit point, la Reine ſe ſaiſit, & ce ſilence produiſit un effet plus vif qu'aucune parole n'auroit pû faire: elle ne vit plus, ni la Princeſſe, ni Madame de *Sancerre*, ni *Lautrec*, ni *Dragut*; & ne ſongeant uniquement qu'au Duc, C'eſt donc vous, lui dit-elle; & le Ciel pitoyable permet encore que je vous revoie, continua-t-elle, en laiſſant couler quelques larmes: je ne ſçaurois être fâchée de vous revoir. Le Duc de *Bourbon* leva doucement la tête, il vit ſes beaux

beaux yeux remplis de ces tendres marques de ſon bonheur ; il la regardoit ainſi dans un raviſſement qui tenoit quelque choſe de l'extaſe. Vous ne vous offenſez donc pas, ma Princeſſe, lui dit-il, de ma hardieſſe, & vous voulez bien voir ce malheureux qui vous adore? Mais qu'il eſt malheureux! reprit-il en ſoupirant : Ah mon Dieu! De quelle ſorte de malheur, terrible, affreux! Eh! qu'il eſt peu mérité! Je le ſens, pourſuivit-il, dans tout ce qu'il a de plus horrible : Ma Princeſſe, ayez pitié de moi, plaignez-moi, vous ne ſçauriez aſſez me dire que vous me plaignez. Hélas! reprit-elle, qui eſt plus intéreſſée que moi à vos juſtes regrets? n'en fais-je pas de pareils? Et peut-on me blâmer d'en faire? ajoûta-t-elle. C'eſt moi qui vous ai perdu, ce n'eſt point les artifices de ma mére, ni ceux de l'Empereur : je devois m'en défier, c'eſt ma facile crédulité. Ne me haïſſez pas. Moi! vous haïr! s'écria-t-il : je hais les fatals ennemis dont vous parlez ; ils m'ont ravi mon bien : Quelle perte! s'écrioit-il encore. Ah! Madame, je ſuis un lâche, je vis, je vous parle, je vous vois,

vois, & je vous ai perdue ! Oüi, lui dit-elle, d'une voix coupée de soupirs : Vous m'avez perdue d'une maniére ; mais, mon cher Prince, rien ne vous peut faire perdre mon cœur. A ces paroles, le Connétable pressoit ses genoux d'une façon si passionnée, qu'il n'exprimoit que trop naturellement tout ce qu'il sentoit. Hélas ! reprenoit-il, ce cœur me demeure donc : quelle sorte de bonheur ce cœur prétend-il me faire ! Il vous sera fidéle, ajouta la Reine. Est-ce tout ? repartit ce Prince tristement. C'est peut-être trop, reprit-elle, si je consultois sévérement mon devoir : ce mot de devoir la fit presque tressaillir ; & faisant une courte & forte réflexion, & regardant tout d'un coup les quatre personnes qui l'environnoient, & qui étoient demeurés dans un silence profond ; Je ne me plains point de vous, leur dit-elle, en les regardant ; vous avez dû servir ce Prince, & peut-être que vous m'avez obligée aussi ; mais à quoi l'exposez-vous ? Qui pourroit le sauver, s'il étoit découvert ? Que diroit le Roi ? Que feroit la Régente ? Que deviendroit ma gloire ? Ne parlons point de votre

votre gloire, répondit la Princeſſe ; elle eſt à couvert, rien n'y peut porter d'atteinte : & pour ce cher Prince, nous empêcherons bien qu'on ne le découvre ; nous l'avons conſervé tous ces jours, nous le conſerverons bien encore. Comment ! s'écria la Reine, vous l'avez conſervé tous ces jours ? Y a-t-il longtems qu'il eſt en ce Pays ? Alors chacun lui apprit à ſon tour l'arrivée du Prince, & le ſéjour qu'il avoit fait aux environs de Saint-Germain, & en un mot, tout ce qui leur étoit arrivé. O tems regrettable ! s'écria la Reine avec quelque ſorte de paſſion, que j'ai mal profité de tant de jours, où j'euſſe pû trouver de grandes douceurs ! Nous craignions votre ſévérité, lui dit Madame de *Sancerre* : nous n'oſions vous le faire voir. Je voudrois toujours l'avoir vû, repliqua la Reine, puiſqu'il a été ici. Voyez-moi donc encore auſſi longtems, reprit le Prince. Que propoſez-vous ? lui dit-elle. Non pas cela, je vous dis préſentement de vous en retourner, comme je vous l'aurois dit dès le premier moment que je vous euſſe vû : quelle ſureté y a-t-il ici pour vous ? Je trem-

tremble, votre vie eſt en danger, & votre fortune ſeroit perdue en Eſpagne, comme elle l'eſt ici, ſi l'Empereur vous ſçavoit auprès de nous. Mais, ma Princeſſe, lui répondit-il, je ne crains que le malheur de me ſéparer de vous : laiſſez-moi joüir de votre vûe. Je voudrois toujours vous voir, reprit-elle ; mais ce plaiſir eſt ſuivi de trop de riſque, mes craintes ſont épouvantables, je ne joüis qu'avec effroi d'une joie ſi chére : je vous aime, épargnez un cœur foible, plaignez mon deſtin qui me force à vous prier de nous quitter, quand je voudrois joüir inceſſamment de votre préſence. Le Prince diſputa fortement ſes intérêts, ſes amis ſe joignirent à lui, & l'on fit ſi bien comprendre à la Reine, que puiſqu'il s'étoit ſi bien caché, il pourroit ſe cacher de même, qu'elle conſentit qu'il la vit encore trois ou quatre jours de ſuite, & l'on convint que ce ſeroit le lendemain à Saint-Germain, chez la fille de *Louis XII.* où on le pouvoit conduire fort aiſément. Après cela, Madame de *Sancerre* tira *Lautrec* à part, pour lui conter la cauſe du voyage inopiné de ſa femme à Paris : il fut dans

une

une douleur non-pareille. *Caumont* étoit ſon ancien ami ; mais un ami, dont le mérite étoit ſi éclatant, & ils étoient liés par tant de raiſons ſolides & puiſſantes, qu'il penſa mourir mille fois : il courut dans la maiſon ſçavoir ſi le Page de la Reine étoit arrivé, pour apprendre comment Madame de *Caumont* avoit reçû cette nouvelle ? Ce Page lui dit, que Madame de *Lautrec* avoit paru devant lui toute couverte de larmes, & lui avoit ordonné de dire à la Reine, que ſon amie étoit dans un ſi grand deſeſpoir, qu'elle craignoit qu'elle ne perdit la vie. La Reine, ſenſible à cette douleur, autant qu'elle le pouvoit être en la préſence de ſon cher Connétable, réſolut avec la Princeſſe d'aller voir Madame de *Caumont* dès le lendemain : elles mangérent un morceau avec le Connétable : *Dragut* & le triſte *Lautrec* furent recevoir quelques plats, & mangérent auſſi, c'eſt-a-dire, l'illuſtre Corſaire ; car pour *Lautrec*, il ne ſe raſſaſia que de ſon amére affliction.

Une partie de la nuit s'écoula d'une maniére bien charmante pour le Duc de

Bour-

Bourbon & pour la Reine : l'innocence de leur amour lui fit trouver des douceurs parfaites dans un entretien si sensible pour leurs cœurs : & quoique la scrupuleuse Reine y mit des bornes sévéres, & les mêmes qu'elle avoit toujours observées, le Connétable ne laissoit pas de se trouver, dans ces tendres momens, le plus heureux de tous les hommes : le jour commençoit déja de paroître (pour une moins belle passion, une nuit avoit été plus longue autrefois) ; mais enfin, ces premiéres clartés jettérent des ténébres dans leurs ames, il falut se séparer : *Dragut* & *Lautrec* ramenérent le Prince ; ils s'embrassérent mille fois, en se quittant : *Dragut* reprit le chemin du château de Saint Germain, & *Lautrec* celui de Paris, pour aller rendre ses devoirs à la veuve de son ami, & tâcher de la consoler : le Prince le conjura, quand il trouveroit l'occasion de lui parler de lui, de l'assurer de la part sensible qu'il prenoit dans une douleur si juste. Cet amoureux Prince se jetta sur un lit, où il lui fut impossible de faire autre chose que de penser à sa divine Reine : il n'a-

n'avoit garde de se laisser surprendre au sommeil ; il lui auroit dérobé les plus agréables pensées qu'il eût eu de sa vie ; son cœur étoit trop touché ; il auroit haï tout ce qui l'auroit pû distraire : quelle autre occupation un Amant tendre peut-il avoir quand il a quitté ce qu'il aime, que de lui donner tous les plaisirs de son souvenir ?

Fin de la Troisiéme Partie.

HISTOIRE DE LA REINE DE NAVARRE.

QUATRIEME PARTIE.

LA belle Reine donna peu de tems au ſommeil : ſon cœur étoit trop plein de ces ſortes de mouvemens qui ne laiſſent point de repos, quoiqu'ils partent d'une agitation agréable : à peine avoit-elle ouvert ſes beaux yeux, qu'elle croyoit preſque que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit qu'un ſonge ; elle ne pouvoit imaginer qu'il fût bien vrai qu'elle eut vû ce cher Prince, qu'elle rendoit ſi malheureux, & qui avoit rempli

pli ſa vie de tant d'événemens extraordinaires.

Elle ne goûtoit que d'une maniére timide la joie de l'avoir vû, & de l'avoir vû ſi tendre : la crainte empoiſonnoit cette douceur ; elle avoit tout à appréhender de la Régente, ſi elle le découvroit en ce pays, & même de la politique du Roi ; car, pour du cœur de ſon frére, elle en étoit ſûre ; elle ſçavoit qu'il n'avoit jamais haï le Connétable : & pourvû que ſon ſéjour en France n'éclatât pas, elle croyoit bien que ce cher frére n'agiroit point avec rigueur, pour l'amour d'elle, & par ſa naturelle bonté.

Elle raiſonna ſur toutes ſes penſées avec l'aimable fille de *Louis XII.* & après être habillées, elles allérent à Paris pour voir Madame de *Caumont*. *Lautrec* s'étoit déja rendu auprès d'elle ; il deſcendit les Princeſſes de leur chariot, & montant dans la chambre de cette déſolée veuve, elles ne trouvérent que des cris.

Madame de *Guiſe*, & Madame de *Lautrec*, étoient auprès d'elle : elles ne s'étoient point couchées, & étoient dans un grand abattement, que le déſeſpoir

de

de leur amie leur cauſoit.

La vûe de trois perſonnes que Madame de *Caumont* aimoit avec tant de tendreſſe, penſa avancer ſon dernier moment; ſes cris redoublérent; elle jetta une vûe égarée ſur ces Princeſſes, & tomba dans un long évanouïſſement: quand elle en fut revenue, elle ne fut pas plus capable de modération, elle n'entendoit rien; & la Reine, la voyant dans un état ſi horrible, la quitta le cœur fort touché, en la recommandant aux ſoins de Madame de *Lautrec* & de Madame de *Guiſe*.

Elle s'en retourna diner à Saint-Germain; le Roi la reçut avec cette tendreſſe qui fera l'admiration de tous les ſiécles à venir: elle fut un peu embarraſſée; en rencontrant les yeux de *Gauric*, elle détourna les ſiens en rougiſſant; il lui ſembloit qu'il pénétroit dans tous les mouvemens de ſon cœur, & il lui avoit prédit d'une maniére ſi préciſe ce qui lui étoit arrivé le jour de devant, qu'elle ne ſe pouvoit empêcher de craindre ce témoin, qui ſçavoit plus de ſes ſecrets qu'elle n'eût déſiré.

Après le repas, l'entretien ſe diviſa

entre tant de personnes différentes, & la Princesse *Renée* se trouvant avec les deux belles Espagnoles & Madame de *Sancerre*, elles parlérent du Connétable, & de la prédiction que *Gauric* en avoit fait à la Reine : mais la Princesse les remplit d'étonnement, quand elle leur apprit ce qu'il avoit dit en sa présence à Madame la Régente : elles ajoûtoient une si grande foi à tout ce que cet homme annonçoit, qu'elles en furent affligées, quoiqu'elles ne crussent pas que ce qu'il lui avoit dit pût jamais arriver : la Princesse d'*Arragon* sçut parlà, que c'étoit Madame d'*Angoulême* qui avoit le portrait du Duc de *Bourbon* qu'elle avoit perdu.

Le bel *Azan* les vint interrompre ; il aimoit *Alphonsine*, & ne se passoit pas volontiers de la voir : Pour mon malheur, lui dit-il, je suis contraint de compter tous les momens que je dois passer en France ; vous m'éloignez souvent de vous, & le peu que j'en suis éloigné me paroît des siécles ; je ne vous propose pas de demeurer en France avec moi, lui dit-elle ; j'ai ouï dire qu'il y a une belle personne à Constanti-

tinople qui n'y consentiroit pas, mais je veux bien l'aller trouver : faisons cette promenade ensemble, proposons à la Reine de venir avec nous, & de mener quinze ou vingt de ces belles personnes ; c'est la plus jolie partie de plaisir que l'on sçauroit faire. Ah ! charmante Princesse ! répondit *Azan*, faites exécuter ce que vous dites : mes heureux vaisseaux, chargés de tant de précieux trésors, arriveront en triomphe au port de Bizance ; les deux mers seront épouvantées de tant de merveilles, & l'Asie confuse avouera qu'elle n'a point dans son sein de si rares beautés que l'Europe. Ah ! *Soliman*, s'écria-t-il, ton Serrail a bien moins de belles personnes que le Palais de *François Premier* ; & que ce Prince étonneroit *Soliman* par sa bonne mine, & par son air de Héros !

Nous ménerons donc le Roi avec nous, interrompit *Alphonsine* d'un air gai ; N'en doutez pas, reprit le jeune *Azan* : comme vous êtes des beautés achevées, il faut aussi avoir un homme extraordinaire, & d'autres hommes bien faits à sa suite : A ce que je vois, le

Roi renouvellera les Chevaliers errans, dit *Hely*, qui s'étoit approché avec *Aphrigia*, & quelques autres perſonnes : Et il ira ſoutenir à l'Empereur Turc, pourſuivit *la Roche du Maine*, que ſa Dame eſt plus belle que la ſienne : chacun prendra auſſi ſon parti, & moi, je ſerai le compagnon d'amour du Prince d'Alger ; je lui céderai toutes nos Françoiſes & les Eſpagnoles, & il me permettra d'aimer ſes Grecques & ſes Arabes, en un mot tout ce qu'il me plaira : J'y conſens, lui dit ce beau Prince, & je vous les livre de tout mon cœur ; Mais comment les verrai-je ? reprit *la Roche du Maine ;* il n'eſt pas bien facile de pénétrer cet épouvantable Serrail ſans péril : Fiez-vous à *Azan*, interrompit *Dragut*, vous êtes aſſez jeune & aſſez beau pour hazarder quelque choſe ſous ſa conduite ; il a plus d'une clef du Serrail, & je crois que ſon pouvoir y eſt auſſi étendu que celui du Grand Seigneur.

Ce voyage aura mille plaiſirs, dit la Princeſſe *Renée*, & je promets auſſi, que je ferai un journal des avantures qui nous arriveront. J'ai bien peur

que

que vous ne nous abandonniez, repartit *la Roche du Maine*, & que quelque aimable ravisseur ne retienne notre grande Princesse aux Côtes d'Italie.

Madame *Renée* rougit un peu; & comme elle alloit répondre, *Alphonsine* lui prenant respectueusement, mais avec vivacité, la parole, Je me fais dans ce moment guerriére, reprit-elle, & je défie le présomptueux Chevalier qui auroit une telle audace; je m'engage à l'amener avec nous tout chargé de chaînes; Et si bien enchaîné, poursuivit le Prince *Hercule*, qu'il ne pourra jamais rompre ses fers.

Rien ne nous arrête donc plus, dit la Princesse d'*Arragon*, voilà le principal obstacle levé; pour moi je déclare, que j'aime mieux prendre cette route-là que celle d'Espagne. Je ne verrai donc pas si-tôt Alger, interrompit la belle *Aphrigia*; mais je ne sçai si l'on me doit recevoir dans une si belle troupe; les mers ont toujours disposé si bizarement de ma fortune, qu'il est à craindre, qu'au lieu d'aller à Constantinople, les vents ne nous poussent chez

des Barbares où nous trouverions des Princes de Thunis : Il faudroit qu'ils fussent bien barbares, reprit *la Roche du Maine*, s'ils ne rendoient pas à vos beautés l'hommage qu'elles méritent ; en tout cas nous leur opposerions la valeur de *Dragut*. Vous me faites trop d'honneur, , reprit-il ; mais soit chez les Sauvages, ou dans quelque Isle déserte, embarquons nous, je suivrai par tout la divine *Aphrigia*. Allons, reprit *la Roche du Maine*, partons : je grossirai le livre de mes avantures, & la Princesse n'aura pas peu à écrire. Je voudrois bien en sçavoir quelqu'une, lui dit *Azan*, pour juger si vous êtes digne d'être mon compagnon. Ah ! Seigneur, répondit *Alphonsine*, c'est la chose du monde que je désirois le plus de sçavoir : Passons chez la Princesse *Aphrigia*, dit la Princesse *Renée*, nous y employerons agréablement le tems jusqu'à l'heure de la promenade. Le Roi & la Reine sont enfermés. La *Roche du Maine* ne nous sçauroit refuser une complaisance que nous exigeons tous de lui.

La Roche du Maine ayant consenti à ce qu'on désiroit, il aida à marcher

la

la Princeſſe auſſi-bien que le Prince *Hercule*; *Dragut* conduiſit la belle *Aphrigia*; *Azan*, *Alphonſine*, qui tenoit de l'autre main l'aimable *Heli*; & le Comte de *la Roche-Foucault* arrivant dans ce moment, donna la main à Madame de *Sancerre* & à la Princeſſe d'*Arragon*; & quand chacun eut pris une place commode, *la Roche du Maine* commença ainſi ſon diſcours, en s'adreſſant à la fille de *Louis XII.*

HISTOIRE
DE LA
ROCHE DU MAINE.

JE ne m'engage pas à vous dire toute mon hiſtoire, Madame: c'eſt bien aſſez que je vous raconte quelques-unes de mes avantures, qui me faſſent mériter d'être aſſocié à la fortune amoureuſe du Prince *Azan*. J'ai aimé ſi jeune, que je ne puis me ſouvenir de mes pre-

miéres amours. J'étois enfant d'honneur du Roi ; on me trouvoit joli ; j'étois toujours parmi les Dames, j'en contois à toutes celles qui m'écoutoient, & à toutes celles qui ne m'écoutoient pas.

J'avois dix-huit ans, & j'allois voir ma mére qui m'avoit ordonné de me rendre auprès d'elle, quand il me prit envie d'aller à Tours, où étoit pour lors la Reine *Germaine de Foix* : l'humeur de cette Princeſſe qui aime les plaiſirs, attiroit à ſa ſuite tout ce qui étoit jeune & galant ; elle avoit quantité de belles Eſpagnoles auprès d'elle, & entr'autres la célébre *Anne Cervacion*, ſi connuë par les charmes de ſon eſprit, par ceux de ſa perſonne, & par le long attachement qu'a eu pour elle le Duc d'*Albe*.

Cervacion me plut extrémement, & je m'attachai d'abord à elle ; elle m'ordonna de porter ſes couleurs, & je parus durant quelque tems vétu de couleur d'amarante ; cette fille ne recevoit mes ſervices que comme un amuſement qu'elle donnoit à ma jeuneſſe ; & comme elle a plus d'eſprit qu'on n'en peut avoir,

avoir, elle eut bientôt façonné le mien, & je suis persuadé que je lui dois tout ce que j'ai de bon, de maniére que je conserve pour elle une grande estime, & une amitié qui sera toujours capable d'avoir de l'ardeur; cette belle fille recevoit publiquement toutes mes galanteries, mais il me fut impossible de l'amener à rien de sérieux; & quand je la pressois sur une explication positive de ses sentimens, elle rioit, & me traitoit comme un jeune homme.

Je n'étois pas si attaché à elle, que je ne m'apperçusse de certain coup d'œil rempli de feu & de vivacité, que la Reine *Germaine* jettoit sur moi: elle a un agrément qui la rendra toujours aimable, sa beauté est éclatante, & toute sa personne est faite dans la derniére perfection; je crus connoître le langage de ses yeux, & j'y répondis bientôt par un même langage; je me rendois assidu le matin & le soir, à toute heure j'étois chez elle.

Un jour elle m'entendit dans son antichambre, comme elle alloit se lever; elle commanda que j'entrasse; les rideaux de son lit étoient relevés, ses cheveux

paroiſſoient en déſordre ſous ſa coeffure de nuit, ſes bras étoient à demi nuds; elle mangeoit des groſeilles qu'une jeune fille lui tenoit dans une porcelaine: je fus ſurpris de la voir ſi touchante, & je demeurai éperdu; mais revenant bien promtement à mon hardieſſe naturelle, je me mis à genoux à côté de la jeune fille, & je lui aidai à tenir la porcelaine qu'elle avoit devant la Reine: cette Princeſſe me regarda en ſouriant, & prenant une grape de groſeilles, elle me la mit dans la bouche; cette faveur m'émancipa à plus, je pris un de ſes doigts que je baiſai un peu fortement, elle ne ſe fâcha point de cette liberté, elle me commanda d'aller dans un cabinet pour la laiſſer ſortir du lit; & tant qu'on l'habilla elle fut gaye, & nous parla de mille choſes agréables, à moi & à d'autres Seigneurs qui étoient pour lors dans ſa chambre.

Cervacion s'apperçut d'abord de l'inclination de la Reine, elle m'en parla; J'ai inſtruit votre cœur, me dit-elle, je lui ai donné les premiéres leçons, il doit être maintenant capable des plus hautes entrepriſes: en effet, la Reine reſſen-

reſſentit plus d'amitié pour moi, que n'avoit fait *Cervacion*, & s'appuyant un jour ſur le bras de cette fille en qui elle avoit une entiére confiance, & me donnant la main qu'elle avoit libre, Hé bien, *la Roche du Maine*, me diſoit-elle, quel progrès avez-vous fait ſur le cœur de l'aimable *Cervacion*? Faites-moi votre confidente l'un & l'autre. Madame, reprit l'Eſpagnole en riant, nous ſommes ſi bien enſemble lui & moi, que je puis être la ſienne, s'il eſt jamais aſſez heureux pour faire approuver ma diſcrétion & ma fidélité à ſa Maîtreſſe; j'eus l'audace de ſerrer la main de la Reine à ces mots: Je n'oſe parler, lui dis je, mais auſſi je ne puis me taire. Hé que diriez-vous? me dit la Reine. Que je connois un miſérable, lui répondis-je, qui adore ce que le Ciel a jamais fait de plus parfait, une Divinité viſible: Hé bien, reprit-elle, il faut ſçavoir aimer, & vous taire; & me quittant la main, elle fut parler à d'autres perſonnes.

J'eus mille occaſions de m'expliquer, mais je ne voyois rien de plus poſitif en la Reine, j'en eus de l'inquiétude, & j'en parlai avec *Cervacion*: Vous ne la

connoiſſez pas, me dit-elle, elle aime à être aimée, mais elle a de la vertu; elle eſt naturellement galante, vive, gaye; j'ai vû pluſieurs perſonnes qui l'ont éperdument aimée, & qui n'ont emporté pour toute récompenſe de leur attachement que la gloire d'avoir oſé porter ſes fers. Ah! charmante *Cervacion*, repris-je, voilà une gloire bien ſtérile, & qui ne contenteroit guére un homme comme moi! Cependant, ne vous y trompez pas, continua-t-elle, vous n'amènerez la Reine à rien de plus qu'à écouter quelquefois les ſaillies de votre eſprit; ſon caractére ne peut aller à rien qu'on puiſſe légitimement condamner, & jamais elle n'a eu que les apparences contre elle.

Peu de tems après, je commençai à être perſuadé de ce que me diſoit cette rafinée Eſpagnole: la Reine me donnoit ſouvent les occaſions de lui parler, mais c'étoit en public. Un jour je lui en parus fort chagrin; les momens qu'elle m'accordoit paſſoient comme des éclairs; je ne la voyois jamais qu'environnée d'une effroyable quantité de monde; je me hazardai une fois à lui demander

une

une audience plus particuliére : elle me refusa longtems ; enfin elle me dit qu'elle me l'accorderoit en préſence de *Cervacion.*

Je fus content, & j'attendois le jour que j'aurois un ſi grand bonheur avec une extrême impatience ; il vint, Madame. *Cervacion* me dit, que je verrois le ſoir la Reine, quand tout le monde ſeroit retiré, & que j'allaſſe par un petit endroit peu frequenté juſqu'à une chambre touchant celle de la Reine, où perſonne n'alloit, & dont elle me donna la clef.

Figurez-vous, Madame, l'état de joie dans lequel j'étois, & ſi la journée ne me parut pas d'une longueur infinie : l'heure arriva enfin ; quand tout fut paiſible, j'allai comme l'Amant le plus paſſionné pourroit faire ; j'arrivai à tâtons dans un petit paſſage que j'avois rencontré pendant le jour, & où il y avoit un eſcalier fort étroit, mais qui avoit bien des marches, il étoit derriére le lit de la Reine : quand je fus vers le milieu de cet eſcalier, j'entendis un grommellement qui me cauſa de la ſurpriſe, il augmenta, & j'eus de la frayeur ; mais ce fut

fut bien pis, quand je trouvai quelque chose à mes pieds qui me les embrassa: je voulus le pousser, cela me sembla lourd & pesant; je me sentis lier les jambes, j'y portai les mains pour me rendre libre, je touchai quelque chose qui me parut horrible, & des hurlemens lugubres & affreux recommencérent d'une force nouvelle. En méme tems, ce fantôme grandit, fut aussi haut que moi, & me saisit au col pour m'étrangler, de maniére que je crus que c'étoit fait de ma vie; ce qui me tenoit si serré me parut une bête, un Ours, un Lion, ou plutôt un monstre épouvantable; la peur grossit tous les objets, comme vous sçavez: j'étois toujours lié avec ce Démon, & j'avois ses cris lamentables aux oreilles; j'allois le percer de mon épée, quand je crus connoître que c'étoit une espéce d'homme, ou quelque chose de fort approchant, si bien que revenant un peu à moi de mon prèmier étonnement, je ne voulus employer que la force de mes bras, & je le secouai si bien, qu'après avoir quelque tems lutté, nous roulames ensemble tout le long de l'escalier. Je me dégageai adroitement; je le

le pouſſai plus loin ; & remontant avec légéreté, tandis qu'il hurloit toujours, je me rendis à la porte, où voyant quelque lumiére, j'ouvris enfin, & me jettai avec précipitation dans cette chambre.

J'y trouvai *Cervacion* avec une bougie à la main, aſſez étonnée de me voir ſi éfaré, & me demandant ce que j'avois? Je ne pouvois lui répondre ; je courus à la chambre de la Reine, elle étoit couchée ; mais comment la trouvai-je, Madame? elle étoit ſans aucune force, mourant de rire dans ſon lit. Je ne ſçavois que penſer, je la regardai, je regardois l'Eſpagnole qui rioit auſſi ; je croyois que la Reine avoit eu deſſein de ſe moquer de moi, & qu'elle m'avoit fait faire cette peur pour ſe divertir ; & lui voulant parler, elle rioit encore ſi démeſurément que je ne ſçavois que croire ; elle ne me pouvoit regarder ſans expirer, ou peu s'en faloit ; mon habillement étoit tout défait ; je devois avoir la mine toute étrange, toute égarée, & je ne ſçai comment j'étois ; je crus qu'elle perdroit l'eſprit & la vie ; dès que je voulus ouvrir la bouche, elle recommençoit

çoit de nouveaux éclats de rire : enfin après bien du tems, je revins à moi ; je riois quelquefois comme elle, & la voyant si charmante dans ce désordre où elle se mettoit, je voulus me venger: mais la Reine sans pouvoir prendre son sérieux, prit un air terrible & élevé : quand elle put s'expliquer, elle me dit que j'avois trouvé un muet, qui étoit au Prince de Naples son mari, & qui venoit d'arriver avec un de ses Ecuyers ce jour même : nous rimes ensemble de l'avanture : j'aurois désiré de la rendre agréable pour moi, comme elle l'étoit pour la Reine ; mais je connus bien par la suite, qu'elle ne cherchoit en effet qu'à rire & se réjouïr : je ne pus rien obtenir de ses sentimens, qui put satisfaire ma tendresse.

Enfin, Madame, je reconnus trop, que *Germaine de Foix* étoit comme *Cervacion* me l'avoit dépeinte : elle ne pouvoit avoir tout au plus que de frivoles bontés ; quelques nœuds de rubans, des bagues, des brasselets, étoient des choses trop légéres pour faire un solide contentement : son obstinée rigueur me guérit ; la belle *Cervacion* & la Reine m'avoient

voient arrêté près de cinq mois. Je pris congé d'elle, je revins à la Cour, & la Reine partit peu de jours après pour Valence.

J'eus enſuite quelque attachement où je fus plus heureux qu'à ceux que j'avois pris à Tours; après ceux-là, la beauté de Madame de *Canmont*, qui étoit fille alors, me ravit, & je crus que je l'aimerois toute ma vie. Madame de *Guiſe* lui ſuccéda, *Pompadour*, & la Ducheſſe d'*Eſtouteville*; je ſuivis le Maréchal de *Foix* & *Lautrec* en Italie; mes volages amours recommencérent à Milan.

Je devins amoureux de la femme d'un Italien jaloux s'il y en a au monde: la Comteſſe de *Scartafiore*, que le brave Maréchal de *Foix* aimoit, s'en apperçut; elle connut auſſi l'inclination que cette aimable femme avoit pour moi; mais il n'étoit pas poſſible de la mettre à profit; je ne pouvois lui parler que quelquefois & devant tout le monde chez la Comteſſe de *Scartafiore*; elle m'avoua qu'elle m'aimoit, & que la préſence importune de ſon mari empêchoit ſeule qu'elle ne me pût voir en particulier. Le Maréchal de *Foix* pourvut à nous éloigner

gner cet *Argus* ; il l'envoyoit porter des ordres dans des Villes, & ceux qui l'accompagnoient faiſoient tirer un coup de canon pour nous avertir quand il étoit arrivé ; ainſi je profitois de ſon abſence ; & quand il étoit de retour, je paroiſſois preſque en même tems que lui devant le Maréchal de *Foix*, comme venant auſſi de commiſſion : le Maréchal me demandoit tout haut, ſi je m'étois bien acquitté de ce qu'il m'avoit ordonné ; je lui répondois ſérieuſement que je l'avois fait de mon mieux ; & me tirant à part, je lui parlois un moment de mes folies ; après cela, il ſe raprochoit de ſes Officiers : On ne ſçauroit croire, diſoit-il, la peine que cè jeune homme-là ſe donne ; je vous aſſure, continuoit-il, en s'adreſſant à mon jaloux, qu'il réuſſit en ce qu'il entreprend mieux que vous ne le ſçauriez jamais penſer.

L'Italien s'aperçut enfin de ma pourſuite, il me fit de l'embarras, & je le tourmentai à mon tour.

Je paſſai de celui-là à un vieillard amoureux dont je fis quelque tems le ſupplice : ce fut le Connétable *Colonne*, qui étoit paſſionné de la fameuſe *Clarice* ; je l'in-

l'inquiétai par ma jeuneſſe & par mes ſoins : j'eus peu de faveurs de *Clarice* ; mais il faut avouer qu'elle les rendoit délicieuſes, par une délicateſſe dont elle ſeule eſt capable.

Je fis quelque habitude après cela avec les fils du Comte *Moron*, Chancelier de Milan : ſon Palais étoit magnifique, & nous y étions ſouvent à nous divertir : un ſoir qu'ils en étoient ſortis, & que je leur avois dit que je les allois ſuivre quand j'aurois achevé d'écrire une Lettre que je voulois envoyer, je deſcendis dans le jardin, qui étoit d'une grandeur prodigieuſe, & d'une beauté extraordinaire. Je m'oubliai dans ces belles allées, en relifant quantité de Lettres que j'avois de pluſieurs Maîtreſſes ; je vuidai mes poches dans ma toque, & comme j'étois en cette occupation, j'apperçus dans un grand carré de paliſſades, qui renfermoient une fontaine magnifique, une des plus charmantes perſonnes du monde, qui pleuroit : je reculai d'un pas en m'écriant, Que vous êtes belle, lui dis-je, d'où ſortez-vous ? Qui êtes-vous ? Que ne vous ai-je plutôt vûe ? Elle treſſaillit à ma voix, & eſſuyant

eſſuyant ſes larmes, elle demeura aſſez interdite : je mis un genoux à terre devant elle : Qui cauſe l'abondance de ces précieuſes larmes ? repris-je : Y a-t-il quelqu'un aſſez cruel, pour vous obliger à les verſer ? Que je ſerois heureux, ſi je pouvois les eſſuyer ? Vous n'êtes pas propre à cet emploi, me dit-elle, je dois fuir tous ceux qui vous reſſemblent: je vis par-là, qu'amour faiſoit ſon mal, & qu'elle regrettoit quelque infidéle : Mais, lui dis-je dans cette penſée, tous les hommes ne ſont pas trompeurs ; Et qu'importe, me répondit-elle, qu'ils ne le ſoient pas tous, ſi celui pour qui on s'intéreſſe eſt perfide ? S'il eſt perfide, repartis-je, il n'eſt plus digne d'être aimé, & il faut en aimer un plus fidéle : Et comment connoître qu'on peut être fidéle ? reprit-elle ; la moindre épreuve les fait perdre : Recevez-moi pour votre amant, lui répondis-je, & vous verrez que je ne vous quitterai jamais ; Non, me dit-elle ingénument, je ne me rembarquerai plus, je croirois toujours trouver un Comte de *Carpi* ; je fus étonné de la naïveté avec laquelle cette jeune fille me parloit : j'entrepris de la conſo-

ler,

ler, & je demeurai plus de deux heures avec elle ; je ſçus qu'elle ſe nommoit *Sabine*, & qu'elle étoit fille du Chancelier *Moron*. Enfin elle me congédia, je fus retrouver ſes fréres.

Le lendemain, j'eus envie de reprendre mon avanture ; & ayant été tout le jour avec les fils du Comte *Moron*, je les envoyai comme j'avois fait le jour de devant, & je courus dans le jardin chercher l'aimable *Sabine* : je la trouvai dans le même lieu ; elle liſoit des Lettres avec application ; elle leva la tête quand elle m'entendit approcher, & ſe prit à rire en me regardant. Cette différente maniére, dont je la trouvois, me fut d'un bon augure : J'ai toujours penſé à vous, depuis que je ne vous ai vûe, belle *Sabine*, lui dis-je, & je ſuis le plus amoureux de tous les hommes. J'ai auſſi penſé à vous, me répondit-elle ; je ſçai que vous êtes le Comte de *la Roche du Maine*, l'ami de mes fréres ; Vous me laiſſates hier toutes les marques de votre inconſtance, pourſuivit-elle, en me montrant les Lettres que j'avois laiſſé tomber auprès d'elle ſans m'en appercevoir ; j'ai reconnu les ſentimens que quel-

quelques-unes de mes amies ont eu pour vous ; jugez ſi le caractére dont vous êtes peut être de quelque mérite auprès de moi ; je trouvai comme elle cette circonſtance plaiſante ; mais je l'aſſurai qu'elle avoit des charmes qui arrêteroient mon cœur, & qu'elle feroit ce que les autres n'avoient pas fait : nous fûmes encore juſqu'au ſoir enſemble, ſans qu'elle me donnat aucune eſpérance ; je la vis huit jours de ſuite au même lieu, ne me promettant jamais qu'elle y ſeroit, mais elle s'y trouvoit toujours ; je ſçus qu'il y avoit quatre ou cinq mois qu'elle vivoit ainſi ſolitaire ; je l'accoûtumai inſenſiblement à moi ; elle ſouffroit que je lui parlaſſe de mon amour. Elle oublia celui qu'elle avoit eu pour le Comte de *Carpi*, & je crus voir que le mien ne lui étoit pas indifférent ; nous menames ſi adroitement notre intrigue, que ſes fréres ni perſonne ne s'en apperçut ; je ſortois avec eux, & quand je les avois engagés dans quelque partie de plaiſir, je revenois par une fauſſe porte que je pouvois ouvrir facilement.

Un jour que je ſortois de chez *Sabine*, je vis tomber une petite boëte à deux pas

pas devant moi, je la ramassai, & levant la tête en haut, je vis une main plus blanche que la neige qui me fit signe; j'ouvris cette boëte, il y avoit un Billet où je lus ces paroles.

BILLET.

TRouvez quelque accès pour vous introduire chez Léonore, *dont le jardin est à côté de celui du Comte* Moron: *peut-être y rencontrerez-vous la récompense du soin que je vous demande: adieu, trop aimable Etranger.*

Je m'informai qui étoit cette *Léonore*; je fus surpris de ce que l'on me dit qu'il y avoit plus d'un an qu'elle étoit à Rome, dont elle étoit originaire, & qu'il n'y avoit que quelques domestiques dans son Palais: je me hazardai d'y aller, sans sçavoir ce que j'avois à dire; je trouvai dans la Cour une vieille femme qui paroissoit être quelque chose; elle me reçut agréablement, & me dit que sans doute je voulois me promener dans le jardin, qui étoit fort beau: j'entendis le sens de ces paroles, & je la priai de m'y con-

conduire; elle me mena dans plusieurs endroits agréables; Voilà le plus charmant de tous, me dit-elle, en me faisant entrer dans un grand cabinet tout revêtu de marbre; il y avoit dedans deux jeunes personnes, dont l'une superbement vétue étoit la plus jolie créature que l'on pouvoit voir; elle porta d'abord une main à ses yeux, & l'autre fille se retira à un bout du cabinet, avec la femme qui m'avoit amené.

Je m'approchai de cette jeune personne: Suis-je assez heureux, lui dis-je, d'avoir reçu vos ordres pour me rendre en ce lieu, & voulez-vous bien que j'en profite, pour avoir le plaisir de vous dire, que rien de plus aimable ne pouvoit m'y attirer. Ah! Seigneur, me dit-elle, c'est ma nourrice, qui est la plus importune femme du monde, qui a voulu que nous nous connussions. J'ai toujours aimé extrémement la France; je ferai fort riche: elle s'imagine que nous pourrions être heureux ensemble. Cette proposition me fit frémir, car j'ai toujours haï le mariage; mais je connus par-là, que cette jeune personne avoit d'innocentes intentions: je déplorai le tour

bizarre que sa nourrice y avoit donné. Combien se fait-il de pertes de cette manière !

Je ne lui fis pas connoître ma pensée, comme vous pouvez croire ; je l'assurai au contraire sur les espérances qu'elle avoit formées ; j'appris qu'elle se nommoit *Sophronie* ; elle ne voulut jamais me dire qui elle étoit, mais seulement qu'une de ses parentes, qui l'aimoit infiniment, lui avoit assuré tout son bien.

Je sçus d'elle les heures où je pourrois la venir voir dans cette maison ; je la trouvai extrémement charmante ; je m'attachai à elle, sans cesser d'aimer mon aimable *Sabine* ; je leur partageai mon tems & mes soins empressés.

La Comtesse de *Scartafiore*, qui ne me voyoit presque plus, se doutoit bien de ce qui m'éloignoit de sa maison, & elle m'en faisoit la guerre. Je m'habillois un matin, & ne songeois qu'à mes prouesses amoureuses, quand on me vint dire qu'une femme demandoit à m'entretenir en particulier ; tous ces airs-là sont si fort les airs d'Italie, que je me mis à sourire en commandant qu'on la fit en-

trer : quand nous fumes ſeuls, elle leva ſon voile, & me dit qu'elle venoit m'apporter la plus belle fortune où un Cavalier pouvoit aſpirer ; qu'il y avoit une jeune Dame qui m'aimoit depuis bien du tems, mais que c'étoit le plus rare tréſor d'Italie ; C'eſt une veuve, pourſuivit-elle, qui n'a pas encore vingt ans, qui n'en a pas demeuré un entier avec ſon mari, & qui n'eſt point dans les compagnies, parce qu'elle eſt encore dans ſon deuil : cependant elle vous a aſſez vû, pour avoir pris pour vous une grande paſſion ; elle ne vous peut voir chez elle ; ſi vous voulez venir chez moi, elle s'y rendra *incognito* ; je demeure à une petite porte près du Palais du Chancelier ; voyez ſi vous voulez faire ce que je vous propoſe ; & tirant de ſon ſein un portrait, Ceci, continua-t-elle, en me le montrant, vous donnera peut-être du cœur : Il me l'ôte, lui répondis-je, après l'avoir conſidéré quelque tems : voilà une raviſſante Créature, ſi elle eſt faite comme cela ; N'en doutez pas, reprit-elle, & vous lui trouverez encore plus de charmes.

Je lui promis de me rendre chez elle,

à

à l'heure dont nous convinmes, & je l'attendois avec impatience : j'allai chez la bonne femme, je la trouvai au bout d'un coridor, qui me conduiſit dans une petite chambre aſſez propre, où je trouvai ma belle veuve ; je fus frapé à ſa vûe, & je lui voulus témoigner vivement, mais peut-être avec trop de liberté, mes ſentimens ; elle les reprima d'un air ſi majeſtueux, que j'eus honte de ma faillie ; ſa maniére noble me perſuada de ſa naiſſance ; N'abuſez pas, me dit-elle, de la foibleſſe qui me ſurmonte ; je condamne tout ce que je fais ; je voudrois avoir tout-à-fait perdu la raiſon ; j'en ai encore aſſez pour être au déſeſpoir de faire une démarche ſi honteuſe : une violente inclination me domine ; je vous vois tous les jours ſans que vous le ſçachiez ; au commencement, je ne vous cherchois que pour me divertir, & parce qu'on s'amuſe de tout dans l'état où je ſuis ; mais hélas ! votre vûe m'eſt devenue fatale. Elle avoit une certaine façon de honte en me diſant tout cela, qui me plaiſoit fort, & un air embarraſſé & amoureux, dont j'étois charmé : je lui parlai avec beaucoup de tendreſ-

ſe ; je ne pus ſçavoir qui elle étoit ; je pris ſon heure pour le lendemain.

Vous voyez bien, Madame, que j'avois de l'occupation avec mes trois Maîtreſſes ; je ne ſçavois laquelle j'aimois le mieux, c'étoit toujours celle avec qui j'étois ; mon bonheur dura de la ſorte environ cinq ſemaines, & une fois que je preſſois la jeune *Sophronie*, pour ſçavoir qui elle étoit, elle me promit qu'au premier jour elle me nommeroit ſes parens ; ma belle veuve me dit auſſi qu'elle ſe feroit connoître ; & *Sabine* me faiſoit voir que je l'avois conſolée de l'infidélité du Comte de *Carpi* ; elle s'imagina même que je pourrois paſſer plus avant, & que je l'épouſerois. Nous ne ſommes pas bien dans ce jardin, me dit-elle, je ne vous y vois qu'en tremblant ; car encore qu'on m'y laiſſe ſeule, parce qu'on connoît mon humeur ſolitaire, je vous aſſure que vous auriez plus de plaiſir ſi vous étiez dans mon appartement ; je vous y ferois voir des perſonnes en qui e me fie beaucoup, qui ne vous déplairoient pas, & nous nous divertirions à mille petites choſes agréables. Je veux out ce que vous voulez, aimable *Sabine*,

bine, lui dis-je; & demain, puiſque vous le trouvez bon, je me rendrai chez vous dès que la nuit ſera venue; elle me montra ſon appartement, & me dit que je trouverois un eſtafier dans la baſſe-cour qui m'y conduiroit.

Je crus que mes affaires en iroient mieux, quand je la verrois ainſi dans ſa chambre, & je m'habillai le lendemain encore plus magnifiquement que je n'avois accoutumé de faire; je me rendis quand il en fut tems au Palais de *Moron*; je trouvai mon guide, & j'entrai dans un appartement ſuperbe, au bout duquel étoit une petite galerie fort éclairée, dans laquelle étoit mon aimable *Sabine*. Mais, ô Dieux! quelle fut ma ſurpriſe de voir à ſes côtés ma belle veuve, & la jeune *Sophronie*. Je fus ému à cette vûe, comme vous le pouvez penſer; je rougis extrémement, elles rougirent auſſi toutes trois; & *Sabine* s'approchant de moi pour me préſenter à ces belles perſonnes, Madame, lui dis-je tout bas, en la tirant un peu à l'écart, dites-moi qui eſt cette belle veuve; C'eſt ma ſœur, me répondit-elle: je penſai tomber de mon haut à ces pa-

roles ; Et cette jolie fille, repris-je, qui eſt-elle ? C'eſt ma ſœur, me dit-elle encore ; à ce coup je crus mourir ; Ce ſont mes ſœurs, reprit-elle tout haut, qui ont déſiré de vous voir. Ah ! lui dit la belle veuve un peu embarraſſée, vous êtes une méchante perſonne, de m'avoir voulu ſurprendre en me trompant d'une maniére ſi agréable. Ma ſœur, lui dit la petite fille en la tirant par la manche, vous vous moquez donc de moi, & au lieu de votre amant, vous me montrez *la Roche du Maine* que j'aime. *Sabine* crut être enchantée ; elle regardoit ſes ſœurs, elle me regardoit, & ſa confuſion étoit grande, ſans être capable de débrouiller ce qu'elle voyoit, & ſans le croire.

Qu'eſt-ce donc que ceci veut dire ? s'écria-t-elle enfin. Rien autre choſe, reprit la veuve, ſinon que vous avez la bonté de me faire voir ici le Cavalier qui eſt attaché à moi : Je vous promets, ma ſœur, que vous vous trompez, interrompit la jeune *Sophronie*, c'eſt celui qui m'aime ſi tendrement. Expliquez cette énigme, Seigneur François, me dit *Sabine* ; que veulent-elles dire toutes deux ?

deux ? Les connoissez-vous ? Depuis quand ? & nous jouez-vous toutes trois ? Sans doute, je les connois, repris-je, je connois leur beauté ; mais je ne sçavois pas qu'elles fussent vos sœurs ; le hazard a conduit une avanture si étrange : également charmantes, je vous ai aimées également toutes trois, & je vous aime encore si passionnément les unes & les autres, que vous pouvez disposer de moi toutes trois.

La jeune *Sophronie* se mit à pleurer ; Je vous le céde, dit-elle à ses sœurs en sortant ; Et moi je ne me consolerai jamais, me dit la belle veuve, d'avoir fait le choix d'un homme d'un caractére si complaisant : elle suivit sa jeune sœur.

Sabine, revenue de son premier étonnement, & peut-être aussi légére que j'étois volage, se prit à rire, & me dévelopa tout ce que j'ignorois ; elle me dit, qu'il y avoit deux ou trois jours, que se trouvant toutes trois ensemble ses sœurs & elle, il lui avoit pris un épanchement de confiance, leur ayant avoué qu'elle avoit oublié le Comte de *Carpi* qu'elle aimoit, & qu'elle étoit

aimée ſans leur nommer de qui c'étoit; que la belle veuve, touchée de reconnoiſſance, leur avoit dit qu'elle avoit un ſort pareil, & que ce qui les avoit extrémement ſurpriſes, c'eſt quand la jeune *Sophronie* leur avoit fait un ſemblable aveu, ayant promis à ſes ſœurs de leur faire voir le Cavalier qu'elle aimoit, & qu'elle ne s'attendoit pas à une concluſion ſi cruelle: je lui expliquai auſſi ce qu'elle ne ſçavoit pas; & voulant m'excuſer ſur la pourſuite de ces Dames: Point de pardon, me dit-elle, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt la diſcrétion: finiſſons un commerce, qui n'a déja que trop duré; & ſans me vouloir écouter, elle ſuivit ſes ſœurs, & mon avanture finit de cette ſorte.

Il faut rire de tout ce qui vous arrive, dit la Princeſſe *Renée*: j'ai déja eu bien de la peine de ne vous point interrompre à la rencontre du muet de la Reine *Germaine de Foix*: Il eſt fait pour les choſes ſinguliéres, continua Madame de *Sancerre*: Je meurs de peur qu'il ne finiſſe bientôt, reprit *Alphonſine*, & ce ſeroit un véritable chagrin pour moi:

Par-

Parlez donc, & parlez longtems, lui dit la Princeſſe *Renée.*

La Roche du Maine reprit ainſi : Je regrettai durant quelques jours la perte que j'avois faite des filles de *Moron* ; je m'aſſure que cet habile politique auroit été plus empêché que moi dans une pareille avanture, tout grand eſprit qu'il eſt, & qu'il n'auroit pas conduit mieux que je fis les trois intrigues que j'avois en même tems.

La Comteſſe de *Scartafiore*, qui m'avoit perdu de vûe depuis mes amours, mourut d'envie de ſçavoir ce qui m'avoit occupé, & je les divertis extrémement elle & le Maréchal de *Foix*, quand je leur fis part de ce qui m'étoit arrivé avec les filles de *Moron* : ils ne me virent partir qu'avec regret, lorſque le Roi me manda de le venir retrouver.

A mon retour, j'aimai *Torci*, *Gonteau*, & *Tallard*, cette derniére un peu plus que les autres ; je la quittai pour la fille du grand Bâtard de *Savoie*, c'eſt la premiére perſonne fiére que j'ai aimée. Dans ce tems-là, le Comte de *Martigue* vint à la Cour ; ce Prince avoit toujours été amoureux de ſa femme, il

l'avoit prise fort jeune, elle n'avoit jamais vû que lui, elle l'aimoit avec une passion qui répondoit à la sienne; tout le monde eut des yeux pour voir un agrément en elle qui n'avoit point encore paru en nulle autre; sa jeunesse étoit vive; bien des gens l'aimoient en secret, & ceux qui oférent se déclarer, ne furent pas reçus d'une maniére à devoir prendre de l'espérance.

Je me mis sur les rangs, & j'avoue que c'est la personne que j'ai le plus tendrement aimée; elle rioit d'abord de la maniére dont je lui parlois; c'étoit lui plaire, & c'étoit beaucoup: je l'accoûtumai insensiblement à davantage, elle m'écoutoit; je hazardai de lui écrire, & mes Lettres furent reçûes: tout cela ne se put faire sans qu'une vieille Gouvernante, qu'elle avoit auprès d'elle, n'en avertit le Prince son mari.

Il fut d'abord frappé de cette nouvelle, il n'en voulut rien croire, il aimoit toujours en Amant; il demanda qui étoit celui qui lui vouloit ravir le cœur de sa femme; à cela la Dame ne sçut que répondre, lui disant qu'elle voyoit depuis quelque tems Madame de *Martigue* diffé-

différente de ce qu'elle avoit accoûtumé d'être, & qu'elle lui avoit vû lire des Lettres en ſecret. Il n'en falut pas davantage pour donner le coup de la mort à ce Prince; il réſolut d'obſerver ſa femme, il lui parut qu'elle étoit diſtraite, qu'il y avoit de la contrainte dans les careſſes qu'elle lui faiſoit; il chercha à deviner qui pourroit l'occuper; il ſçavoit bien qu'on la trouvoit charmante: mais il avoit été perſuadé juſques-là qu'il poſſédoit tout ſeul ſon cœur, & elle lui avoit paru ſi éloignée de toute galanterie, & ſi incapable d'en aimer jamais d'autre que lui, qu'il ne pouvoit penſer qu'avec déſeſpoir à ce que cette vieille ſurveillante lui avoit dit : il l'examina donc, mais il ne ſe rendit pas plus ſçavant; il tomba dans une mélancolie profonde, dont la Princeſſe ne s'aperçut pas d'abord dans une jeuneſſe comme la ſienne, diſſipée par l'éclat & les plaiſirs d'une Cour magnifique & galante, où elle n'avoit encore jamais été; il faloit que ce premier feu de ſon âge paſſat. Mon amour l'avoit auſſi amuſée, ſans qu'elle y eût pris trop de précaution; elle ne

m'aimoit point, mais elle avoit ſouffert d'être aimée.

Le Comte de *Martigue* devint tout d'un coup ſi changé par les chagrins continuels où il s'abandonnoit, qu'enfin ſa femme y prit garde, & commença de s'inquiéter; elle trouva même l'humeur de ſon mari toute autre, ſes maniéres l'étoient auſſi; la voilà dans une peine mortelle; ce fut pour lors que les réflexions vinrent; la froideur de ſon mari lui ouvrit les yeux ſur ſa conduite à mon égard, elle ne la vit qu'avec horreur; elle ſe trouva bien criminelle, d'avoir pû ſeulement m'écouter, d'avoir reçu de mes Lettres; elle ne ſe regardoit plus que comme une inſenſée; elle paſſa pluſieurs jours & pluſieurs nuits à pleurer; elle n'ouvrit pas même la derniére Lettre qu'elle reçut de ma part, & elle défendit à la fille qui les lui donnoit, d'en recevoir d'autres: le Comte, qui remarqua ſa triſteſſe, crut qu'elle venoit de l'excès de la paſſion qu'elle s'étoit miſe dans le cœur; il tourmentoit ſon eſprit, & il méditoit les réſolutions les plus funeſtes.

Il fut ainſi deux ou trois jours ſans la

la voir, & cependant Madame de *Martigue* étoit dans une désolation inconcevable, par le reproche qu'elle se faisoit de l'offense qu'elle croyoit avoir commise, & contre elle-même, & contre son mari, en m'ayant simplement écouté. Quoi! s'écrioit-elle, un homme se pourra vanter qu'il m'a fait connoître qu'il m'aime, sans m'avoir fâchée, qu'il me l'a écrit! Je sçai bien que je ne l'aime pas, poursuivoit-elle, mais je ne suis pas moins coupable; un autre dans tout le monde peut-il m'avoir dit ce que je ne puis écouter que du seul Comte de *Martigue?* Ah! je veux mourir; je ne puis jamais reparer l'atteinte que je viens de donner à ma gloire: Hélas! je n'aime que toi, mon cher *Martigue*, s'écrioit-elle, je n'aime, & je n'aimerai jamais que toi; pardonne à un égarement, qui a troublé ma raison, mais qui n'a jamais été jusques à mon cœur.

Cette jeune personne ainsi désolée, Madame, passa la nuit entiére dans son cabinet sans se coucher, & quelque tems après que le jour eut paru, elle fut très-étonnée d'y voir entrer le Comte de *Martigue*: il tenoit deux vases à ses mains,

mains, qu'il posa sur une petite table, & fermant la porte de ce cabinet, il s'assit vis à-vis de sa femme; ils étoient tous deux si changés, qu'ils se firent pitié en se regardant.

Madame, lui dit le Comte, après avoir gardé un si long silence, vous sçavez, comme je vous ai aimée, du moins s'il vous en souvient encore, continua-t-il en s'interrompant par un profond soupir : Tant que vous avez répondu à cet ardent amour, reprit-il, vous avez fait le charme & le plaisir de ma vie; vous ne m'aimez plus maintenant, vous ne m'aimez plus, Madame; il faut mourir: il s'arrêta à ces paroles, n'en pouvant plus prononcer d'autres.

Il avoit pâli dès le commencement de son discours. Madame de *Martigue*, au premier mot qu'il avoit prononcé, avoit répandu un déluge de larmes; je dis un déluge de larmes, Madame, parce que c'étoient des torrens qui sortoient par ses yeux. J'ai ouï dire à cette fille, qui rendoit mes lettres, qui les écoutoit, & qui les observoit, qu'elle n'avoit jamais été si belle ni si touchante; ses larmes étoient véritablement sem-

blables

blables à des perles qui tomboient ſur des roſes & des lys. Le Comte de *Martigue* détourna deux ou trois fois la vûe, pour ne ſe pas attendrir ; & reprenant enfin la parole, en paroiſſant ſe faire quelques violences, Vous ne m'aimez plus, lui dit-il, vous en aimez un autre : un regard, qu'il jetta ſur elle, lui mit les larmes aux yeux ; mais s'armant enfin de réſolution, Vous êtes coupable, reprit-il, & je ſuis malheureux ; vous ne pouvez être aſſez punie d'avoir trahi un mari à qui vous êtes ſi chére ; & moi, qui ne puis plus aimer la vie ſans vous, je l'abandonne de bon cœur à mes malheurs ; voilà deux vaſes, Madame, dans l'un il y a du poiſon, il n'y en a point dans l'autre : je les ai mêlés mille fois, & ne ſçai quel eſt celui par où l'un de nous deux doit mourir : choiſiſſez, prenez-en un, & je prendrai l'autre : ſi la liqueur funeſte tombe en mon partage, je perdrai volontiers la lumiére, après avoir perdu votre cœur.

Ici, la Comteſſe ſecha tout d'un coup toutes ſes larmes, elle prit un viſage riant : Seigneur, lui dit-elle, j'ai écouté fol-

follement une ardeur indiscréte, je suis criminelle, & je m'en punirai; mais je n'ai point cessé de vous aimer, j'en prens à témoin mes derniers momens; vivez; il ne seroit pas juste, qu'une vie, qui m'est si chére, fût seulement en hazard, je vous sacrifie la mienne; ma mort ne peut s'éviter: je vai prendre l'une & l'autre liqueur: à ces mots, d'un air gai, & avec une fermeté admirable, elle porta ses mains sur les vases, & les prit tous deux.

Le Comte frémit à une action si héroïque, & renversant brusquement les liqueurs & les vases, il se jetta à ses pieds. Ah! vous êtes une femme trop adorable! lui dit-il: Vivez, je vous pardonne; ce que vous venez de faire efface tout: avoüez-moi ce qui s'est passé dans votre cœur. La Comtesse, honteuse de l'abaissement de son mari, pleine de confusion, de repentir, & de tendresse, se jetta aussi à genoux. Ce spectacle devoit être bien touchant; ils se dirent tout ce que des personnes qui s'aiment se peuvent dire dans une occasion si peu ordinaire. La Comtesse lui avoua ce qui s'étoit passé, me nomma, lui conta

conta les remors qu'elle avoit eus, & lui donna ma derniére lettre qui n'étoit pas décachetée, où il vit que je me plaignois de ſes obſtinées rigueurs,

Qui eût jamais crû, dit *Alphonſine*, en interrompant *la Roche du Maine* avec des yeux tout remplis de larmes, que vous nous euſſiez tous mis en l'état où nous ſommes. J'avoue la vérité, continua le Prince *Azan*, je ne m'y attendois pas ; & que d'un commencement ſi gai, reprit *Hercule*, nous tombaſſions dans un tragique ſi touchant. *La Roche du Maine* eſt inſuportable, pourſuivit la Princeſſe *Renée* ; j'étois de la meilleure humeur du monde, je ne ſongeois, en ſuivant ſon diſcours, qu'à me réjouïr, & il m'a tout d'un coup menée dans le grand & dans le ſublime : dites le pathétique, Madame, reprit *Dragut*. Qu'il nous égaye donc un peu, pourſuivit Madame de *Sancerre*: il ſeroit cruel qu'il nous allât laiſſer dans le poiſon du Comte de *Martigue*, continua *Alphonſine*, & dans le repentir de la femme.

Hé bien, leur dit *la Roche du Maine*, finiſſons donc par *Pluvant*, ſi la Prin-

Princeſſe le permet ; mais je dirai auparavant, que la Comteſſe fit voir une douleur ſi ſenſible, & conta ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi, avec tant de bonne-foi à ſon mari, qu'il fut perſuadé de tout ce qu'elle lui dit. Ils s'aimérent, & s'aiment encore, mieux que jamais.

Moi, qui ne ſçavois rien de tout ce qui ſe paſſoit, à quelques jours de-là, voyant que mes lettres m'étoient toutes renvoyées, je voulus aborder cette Princeſſe chez la Reine : elle ne m'évita pas, & m'écoutant aſſez paiſiblement, elle m'interrompit avec douceur, & me pria, du même air, de finir un amuſement qui duroit trop, auquel elle avoit apporté une ridicule condeſcendance, me conjurant de trouver bon qu'elle ſe retirât abſolument d'une façon de faire qui ne pouvoit par les ſuites que leur être préjudiciable. Je vous avoue, Madame, que la maniére douce de cette Princeſſe obtint ce qu'elle deſiroit : un air fier m'eût trouvé plus difficile ; elle me parla avec tant de ſageſſe, que je lui promis de n'avoir plus que de l'admiration pour elle.

Je

Je paſſai d'elle à l'aimable *Saint-Severin*, & je fus ébloui quand *Pluvant* parut à la Cour; elle remplit la place de ſa ſœur qui venoit de ſe marier avec *Toucy*, qui moins belle qu'elle, étoit ſans doute plus aimable, parce qu'elle avoit de l'eſprit.

Tous les cœurs libres ſe donnérent à elle; je ne ſçai quelle conduite elle tint avec tous ſes Amans: ſi ſes yeux euſſent ſçû ce qu'ils faiſoient, j'aurois crû être favoriſé; mais quand je les avois étudiés, & que je croyois les entendre, ils renverſoient toutes mes eſpérances, en regardant encore plus paſſionnément des gens que je ſuis ſûr qu'elle n'aimoit point du tout.

Je crus qu'il me falloit d'autres preuves; je parlai: elle me répondit preſque des choſes auſſi fortes que celles que je lui diſois: une fois, elle me pria de lui faire l'honneur de ſouffrir qu'elle m'aimât; j'eus pitié d'elle, & je fus ſi confus, que je me mis en fantaiſie de lui donner de l'eſprit, & pour cela, en lui parlant ſouvent, je réſolus auſſi de lui écrire.

Je chargeai ma ſœur de ma premiére

re lettre. *Pluvant* l'aimoit : Voilà une lettre de mon frére, lui dit-elle, prenez-la, & la lisez. Oh ! que je n'ai garde, lui répondit *Pluvant*, la Gouvernante me gronderoit. Et comment ? lui repliqua ma sœur ; vous l'écoutez tous les jours, & vous ne voulez pas recevoir sa lettre ; la belle façon que vous faites ! Ne voyez-vous pas, lui dit-elle, en voulant radoucir ma sœur, qu'on m'a défendu de recevoir des lettres, on m'a dit expressément qu'il ne falloit pas recevoir des lettres des hommes : Vous n'en recevrez donc pas, reprit ma sœur, & vous haïssez mon frére ; Eh ! que nenny, interompit-elle : & pour vous faire voir que cela est vrai, je m'en vai lui écrire : ma sœur éclata de rire à cette plaisante réponse. *Pluvant* n'y prit pas garde ; elle revint avec un billet, que ma sœur me donna en expirant de rire ; le voici.

BILLET.

ON *m'a dit que c'étoit le plus grand mal qu'une fille pouvoit faire, que de recevoir des lettres des hommes ; ce qui m'a*

m'a obligée à ne pas prendre la vôtre : je vous écris, afin que vous ne ſoyez pas fâché contre moi : je vous écrirai tous les jours, ſi vous voulez ; & pour vous faire voir, que ce n'eſt pas ma faute, vous me direz tout ce que vous me voudrez dire, quand nous ſerons chez les Princeſſes.

La Roche du Maine vouloit pourſuivre, quand la Princeſſe *Renée* l'interrompit : Vous êtes un extravagant, lui dit-elle, laiſſez-là la pauvre *Pluvant* & ſes innocences ; en voilà aſſez pour faire juger au Prince d'Alger ſi vous êtes digne d'être ſon compagnon d'Amours. Oui, Princeſſe, reprit-il, & je l'accepte ; nous ferons alliance d'humeur & d'amitié, je lui jure entre vos mains de n'avoir avec lui qu'une même banniére.

Nous ferons donc un camp à part, reprit le Prince *Hercule*. Les fidéles Amans ſe rangeront de votre côté, dit *la Roche-Foucault* ; Et pour la premiére fois de ma vie, pourſuivit *Dragut*, je ſerai d'un parti contraire à celui de mon cher *Azan*. Je vous aſſure, dit *Alphonſine*, qu'en cas que je voye par la déclа-

claration du Prince d'Alger, que je ne le garderai pas longtems, puiſqu'il approuve l'inclination volage de *la Roche du Maine*, que leur parti me paroit ſi agréable, que je crois que je me rangerai auprès d'eux. Si je ne fais pas entiérement comme vous, dit la fille de *Louis XII*, j'ai la mine de demeurer neutre; car franchement, la variété de leurs avantures me divertira davantage que les ſoupirs continuels & la perſéverante fidélité des Amans conſtans.

Dans ce moment, Madame de *Luſſrac* vint dire à la Princeſſe *Renée*, de la part de la Reine, qu'elle la prioit de ſe ſouvenir de ce qu'elle ſçavoit bien: la Princeſſe lui manda, qu'elle n'y manqueroit pas; après cela, elle remarqua que *la Roche du Maine* & le Prince *Azan* parloient enſemble d'un air fort empreſſé; le Duc d'*Albanie* entra avec le Marquis *du Guaſt*, & *Dragut* ayant parlé un moment bas à la Princeſſe *Aphrigia*, il s'approcha avec elle de la Princeſſe *Renée*, & lui dit qu'il alloit chercher le Duc de *Bourbon*, qu'il l'améneroit le ſoir dans ſon cabinet: elle lui pro-

promit de l'attendre, & l'assura qu'elle prieroit *Aphrigia* de dire qu'elle se trouvoit incommodée, afin qu'on ne trouvât pas mauvais si elle n'étoit pas avec le Roi & avec elle : après cela, elle demanda au Duc d'*Albanie* des nouvelles de Madame de *Caumont*, qu'elle sçavoit qu'il avoit vûe : Hélas ! Madame, lui dit-il, il vaut mieux ne la point voir, dans l'état où elle est ; elle n'offre qu'un spectacle horrible de douleur ; ma vûe l'a jettée dans de nouveaux transports. Elle sera ainsi, reprit Madame de *Sancerre*, la premiére fois qu'elle verra les personnes qui prennent intérêt en elle ; Cela est ordinaire, ajoûta la Princesse, elle s'accoûtumera peu-à-peu à être dans de moins grandes violences d'afflictions ; je suis fâchée qu'elle soit si loin de nous, la continuelle présence de ses amis la mettroit dans un état plus modéré.

Le Marquis *du Guast* entretenoit la Princesse d'*Arragon*, pendant qu'on parloit de la douleur de cette inconsolable veuve, & il étoit assez heureux pour la retrouver avec cette tendresse délicate

&

& forte qui lui faiſoit ſentir une grande félicité.

Le Comte de *la Roche-Foucault* ſe trouvoit auſſi heureux avec Madame de *Sancerre*; & le Prince de *Ferrare* goûtoit des douceurs auprès de la fille de *Louis XII*, qu'il n'avoit pas encore reſſenties, parce qu'il ſçavoit que le Roi & la Reine régloient de certaines choſes néceſſaires à la concluſion de leur mariage; & cette aimable Princeſſe lui parloit avec une bonté qui le tranſportoit de plaiſir.

Pendant que la plupart de ces perſonnes étoient ſi contentes, le Roi étoit renfermé dans ſon cabinet avec ſa chére ſœur: ils régloient effectivement les conditions du mariage de la fille de *Louis XII.* & du Prince de *Ferrare*; ils conclurent qu'il ſe feroit dans trois jours, avec celui de Madame de *Sancerre* & de *la Roche-Foucault.*

Le Roi & la Reine demeurérent très-longtems enſemble; ils ne pouvoient jamais être mieux; ils ſe parlérent à cœur ouvert de toutes choſes, comme ils avoient accoûtumé de le faire, & ce jour le Roi eut un redoublement de tendreſſe

dreſſe & de confiance pour la Reine ſa ſœur; de ſorte qu'elle ſe trouva extrémement touchée, & tout d'un coup prenant ſa réſolution, elle ſe détermina à dire au Roi qu'elle avoit vû le Connétable, ſi bien que le careſſant de cette maniére charmante & flateuſe qu'elle avoit plus que perſonne du monde, elle ſe mit tout d'un coup à ſes genoux, & paſſant ſes bras autour du corps du Roi, elle le tenoit ainſi: Je ne vous ai jamais rien caché, lui dit-elle; vous avez ſçu les moindres événemens de ma vie, & mes penſées mêmes n'ont pas été ignorées de vous; j'ai un ſecret qui me péſe, parce que vous ne le ſçavez pas: permettez-moi de vous le dire, & jurez moi, quand vous le ſçaurez, que vous n'en agirez que comme je le voudrai.

Au moment que la Reine s'étoit miſe à genoux, le Roi étoit aſſis & panché pour la baiſer: Hé! depuis quand, ma belle Reine, lui dit-il, doutez-vous du pouvoir abſolu que vous avez ſur moi? Parlez, ma chére ſœur; & parlez en maîtreſſe. Hé bien, lui répondit la Reine, je parle avec confiance: le plus malheureux de tous les Princes.... Elle rou-

git, elle se tut, sa voix s'arrêta, & baissant la tête qu'elle avoit haute pour regarder le Roi, elle la laissa tomber sur ses mains, qu'elle baisa avec une passion qui avoit quelque chose de bien fort.

Le Roi, tendre plus qu'aucun homme du monde, & accoûtumé à lire dans le cœur de la Reine, connut qu'elle vouloit parler du Connétable; mais sa pénétration ne le conduisit pas jusqu'aux choses qu'elle vouloit dire: Hé bien! le plus malheureux de tous les Princes, reprit le Roi, ordonnez-vous que nous lui faſſions grace? La Reine, encouragée, & attendrie, par ce peu de mots, Je l'ai vû, lui dit-elle, il est ici. Comment, s'écria le Roi, le Duc de *Bourbon* est ici! quelle hardiesse! mais c'est l'amour qui l'améne, reprit-il, il est bien excusable: dites-moi tout ce que vous sçavez, ma chére sœur, je suis dans un étonnement non-pareil.

Ecoutez-moi sans m'interrompre, reprit la Reine, il va bien augmenter. Je ne vous dirai point la douleur mortelle, que ressentit ce malheureux Prince à la nouvelle de mon mariage: hélas! j'ai pen-

penſé mourir, vous le ſçavez, mon cher frére, au récit que *du Guaſt* & *Pomperan* m'en ont fait; mais je vous apprendrai qu'il eſt venu avec *Pomperan*, & le Marquis *du Guaſt*. Comment, interrompit encore le Roi, il eſt ici depuis ce tems! Et je ne l'ai vû qu'hier, reprit la Reine; mais taiſez-vous, & ne m'interrompez plus: C'eſt lui, continua-t-elle, qui a tué le Duc de *Nagera*, qu'il rencontra, & qui parloit mal du Marquis *du Guaſt*. Il fit amitié avec *Dragut* ſans le connoître; il nous vit à cette petite fête que vous nous donnates dans la forêt, & le lendemain il fut maſqué au bal; il vint juſques ſur la terraſſe de mon appartement la nuit de l'illumination; un preſſentiment effroyable me fit tomber évanouïe, je ne le vis pas; c'eſt lui qui délivra *Aphrigia* des mains du lâche Marquis de *Montferrat*, & qui la vengea par ſa mort.

Que ne ſçavez-vous de la bouche de cette Princeſſe, continua la Reine, de la maniére dont il parla de vous à cet indigne Prince? Hélas! il vous honore, il vous reſpecte, il vous aime toujours, plus que tout ce qu'il y a au monde,

& vous n'ignorez pas la cauſe de ſon malheur ; enfin la Princeſſe *Renée*, les Eſpagnoles, & Madame de *Sancerre*, tous conſpiroient contre moi : je le vis hier à Surène, chez la Princeſſe ; & je le dois voir ce ſoir dans ſon cabinet.

Perdez ce rebelle, ſi vous l'oſez, pourſuivit-elle en ſouriant, mais il a bien des complices, & commencez par votre ſœur. Le Roi, qu'un long étonnement avoit rempli, ne ceſſa de queſtionner particuliérement la Reine, & il falut qu'elle vint juſques au moindre détail ; il pardonna à *Lautrec*, & il vit bien qu'il n'y avoit pas un grand mal à favoriſer ſeulement des deſſeins amoureux. Vous ne ſçavez pas encore tout, lui dit la Reine ; car je veux que vous le voyez auſſi, & que vous lui pardonniez ; il a des deſſeins qui peuvent ſervir à votre gloire, & au bien de votre Etat, à ce que m'a dit *Lautrec* ce matin, en paſſant chez Madame de *Caumont* : vous l'écouterez, & je ne doute pas, quand vous ſerez réunis, que rien au monde vous réſiſte ; vous viendrez enſemble à bout de tout ce que vous entreprendrez : Je le croi, ma ſœur, re-

reprit le Roi ; je ſuis enclin à l'humanité, comme vous le ſçavez ; je pardonne à ce malheureux, qui n'eſt en effet que trop malheureux, puiſqu'il ne vous poſſéde pas : quand voulez-vous que je le voye ? A l'heure de votre promenade, reprit la Reine : je veux le ſurprendre, ne le faites point avertir : Ni la Princeſſe *Renée*, repartit le Roi ; j'aurai le plaiſir de voir leur étonnement ; Je vous obéirai, répliqua la Reine ; & alors ils ſortirent tous deux, & ſe rendirent au public.

La belle *Aphrigia*, toutes les Princeſſes, & les Dames, furent chez la Reine, auſſi-tôt qu'elles la ſçurent chez elle ; la ſeule *Alphonſine* étoit demeurée avec la fille de *Louis XII.* On dit qu'elle ſe trouvoit mal. Le Roi apprit à tout le monde que ſon mariage avec le Prince de *Ferrare* ſe feroit dans trois jours. Quel coup pour le Prince de *Béarn*, qui étoit préſent quand *François Premier* dit cette nouvelle ; il y avoit une foule incroyable chez la Reine, compoſée des plus aimables perſonnes qui fuſſent dans l'univers, de l'un & de l'autre ſexe : & l'on ne fut pas peu étonné d'y voir entrer ſix hommes vétus en A-

rabes, avec un Nain qui les suivoit, qui, s'adressant au Roi, lui donna un rouleau de vélin sur lequel il y avoit écrit ces paroles en lettres d'or.

Les Chevaliers volages au Grand Empereur des François.

SEIGNEUR,

Nous venons du bout de l'Univers, pour voir en votre personne le plus accompli des Monarques, & pour oser défier tous vos Chevaliers, en soutenant en général la beauté de toutes les Dames à qui nous dédions nos services, sous l'Enseigne de l'Amour volage.

Le Roi lut lui-même ce défi tout haut, & souriant en regardant tant de Princes & de Seigneurs qui l'environnoient; N'aurons-nous pas quelques Chevaliers fidéles, leur dit-il, pour opposer à ceux-ci? Je m'offre d'en être le tenant, lui répondit le Prince *Hercule*, & s'aprochant près de l'oreille du Roi, il lui apprit que c'étoit sans doute le Prince *Azan*, & *la Roche du Maine*, qui faisoient

ſoient cette galanterie : le Roi les regarda, ils ne faiſoient ſemblant de rien, & ce Prince imaginant dans le moment le deſſein d'un Carouſel, Ceci vient bien à propos, dit-il tout haut : Nain, mon ami, rapporte aux Chevaliers volages, que la barriére ſera ouverte dans trois jours, pour célébrer les nôces de la fille de *Louis XII.* Je leur ſuis obligé de leur courtoiſie, & diſant encore quelques paroles de civilité, il les congédia.

Il faudroit faire quatre quadrilles, pourſuivit le Roi, en regardant *Azan*, qui ſe prit à rire ; il faut oppoſer les Amans fidéles aux Amans volages, avoir des Amans fortunés & des malheureux ; il faut que le Prince de *Ferrare* ſoit un des Chefs des Amans fortunés, & le Roi de Navarre l'autre. Je me déclare un Amant malheureux, dit le Duc d'*Albanie* ; Je me range à vos côtés, pourſuivit le Prince de *Béarn.* Voilà qui eſt le mieux du monde, reprit le Roi, je ſerai à la tête des Amans fidéles ; je prens *Dragut* pour mon compagnon, & nous aurons chacun dix Chevaliers : qu'on s'avance donc, & que chacun prenne nos écharpes.

Tous ces Princes & ces Seigneurs s'étant mis selon leur inclination, le Roi les fit ranger de la sorte.

Liste du Carrousel.

JUGES DU CAMP.

Le Prince de *Montpensier.*
Le Comte d'*Aubigny d'Ecosse.*
Bethune d'Aubusson.

Quadrilles des Amans volages.

CHEFS.

Le Prince d'Alger.
Le Comte de *la Roche du Maine.*

CHEVALIERS.

Le Comte de *Chaligny.*
Le Vicomte de *Turenne.*
Le Comte de *Laval.*
Le Comte d'*Estrées.*
Mont-Chenu.
Brion.
D'Aumont.

Le

Le Comte de *Lauzun.*
Le Comte de *Vandatour* & *Dacier.*

Quadrille des Amans fidèles.

CHEFS.

Le Roi.
Dragut.

CHEVALIERS.

Le Duc de *Vendôme.*
Lautrec.
Fronſac.
Le Comte de *Saint-Paul.*
Rohan.
Durfé.
Le Marquis de *Duras.*
Noailles.
Grammont.
Clermont.

Quadrille des Amans fortunés.

CHEFS.

Le Roi de *Navarre.*

Le Prince de *Ferrare.*

CHEVALIERS.

Le Comte de *la Roche-Foucault.*
Le Marquis *du Guaſt.*
Le Prince de *Melphe.*
La Paliſſe.
Le Sire de *Ponts.*
Le Comte de *Tende.*
Le Maréchal de *Montmorency.*
Courtenay.
Vivonne.

Quadrille des Amans malheureux.

CHEFS.

Le Duc d'*Albanie.*
Le Prince de *Béarn.*

CHEVALIERS.

Le Duc de *Guiſe.*
Galéas de Saint-Severin.
Briſſac.
Grignan.
Le Comte de *Lude.*

Pom-

Pomperan.
La Trimouille.
Biron.
Gondrin.
Chatillon.

Quand le Roi eut disposé de la sorte des Chevaliers qu'il jugea devoir être de son Tournois, & qu'il eut donné tous les ordres nécessaires, on ne pensa qu'à faire des Cartels en vers & en prose, à faire faire les armes, les livrées, les devises, & les parures. Après quoi, le Roi se mit à table avec la Reine, & les Dames; & ayant soupé, il ordonna qu'on s'allat promener; il passa chez lui, & dit qu'il iroit bientôt retrouver la Compagnie; le Roi de *Navarre* donna la main à la belle *Aphrigia*, le Duc de *Vendôme* à la Princesse d'*Arragon*, le Duc d'*Albanie* à la Princesse *Isabelle*, & tout le reste suivit.

La Reine alla trouver la Princesse *Renée*, & ne retenant que la Comtesse de *Sancerre*, à qui elle avoit appris le dessein du Roi, elle le fut reprendre, & ils furent ensemble chez la fille de *Louis XII.* La Reine frappa à la porte du ca-

binet ; le Roi étoit caché derriére elle. *Dragut* ouvrit, la Reine entra, & tenant la porte à demi fermée : Prince, dit-elle au Duc de *Bourbon*, je vous améne ici un de vos anciens amis ; je ne ſçai ſi vous le voudriez voir ; & ſans attendre ſa réponſe, le Roi parut & entra : le Connétable & *Dragut* ſe reculérent avec ſurpriſe ; *Alphonſine* fit un cri ; & la Princeſſe *Renée*, qui connoiſſoit le Roi & la Reine, fut moins étonnée. Le Roi tendit les bras au Prince, qui ſe précipita à ſes pieds, où il ſe tint longtems à genoux, les lui embraſſant tendrement, & baiſant enſuite ſes mains avec une paſſion que ſon action expliquoit aſſez.

Le Roi le fit enfin relever, lui faiſant autant de careſſes que ſi rien ne les avoit jamais déſunis, & que tant d'événemens fâcheux ne fuſſent point arrivés ; & après avoir paſſé quelque tems tous enſemble, prenant le Connétable, & le laiſſant avec ſa ſœur, Entretenez cette Princeſſe, lui dit-il, tandis que nous allons parler des nôces de celle-ci, où je vous convie en ſecret, continua-t-il ; & s'apuyant ſur l'épaule de *Dragut* ;

gut, préſentant la main à la fille de *Louis XII.* il paſſa dans ſa chambre, & apella Madame de *Sancerre*, & la Princeſſe de *Salerne* : la porte du cabinet étant ouverte, la Reine les voyoit & en étoit vûe ; le Roi s'entretint avec eux de toutes les avantures du Connétable depuis qu'il étoit en France. *Alphonſine* le fit rire de la peur qu'il avoit cauſée la nuit dans la forêt, quand elles étoient toutes avec le Duc de *Bourbon* : le Roi lui dit, qu'elles avoient fait prudemment de l'avoir empêché d'être découvert, parce que s'il l'avoit vû devant tant de monde, il auroit falu qu'il n'eût montré que de la ſévérité, & à cauſe de ſa mére, & par l'inimitié qu'il paroiſſoit avoir contre le Connétable.

La Princeſſe *Renée* ne put s'empêcher de lui dire la prédiction de *Gauric*, & tout ce qu'il avoit dit à Madame la Régente ſur le portrait du Connétable : le Roi étoit fort étonné de la premiére rencontre, qui avoit été ſi juſte ; mais il ne pouvoit imaginer que l'autre prédiction pût avoir ſon effet.

Cependant le Connétable étoit demeuré aupres de la belle Reine : Je vous ai

ai trahi, lui dit-elle, comme vous voyez, je ne sçaurois croire que vous m'en vouliez du mal, & votre réconciliation avec le Roi ne peut produire qu'un bon effet au bien de vos affaires : *Lautrec* m'a touché ce matin quelques circonstances de vos desseins ; je suis persuadée que le Roi entrera en tout ce qui vous sera favorable.

Le Connétable se baissa respectueusement, & malgré elle il prit une de ses belles mains qu'il baisa : Vous faites tout pour moi, lui dit-il, je le vois bien, & plût au Ciel que vous fussiez encore en état de faire les choses les plus précieuses ! & vous sçavez, grand Dieu, si elles ont été désirées ; mais, ma Princesse, il vous reste encore assez de bien à me faire : souffrez la persévérance de ma passion, que vous ne pouvez empêcher ; souffrez que je vous en donne de continuels témoignages, & répondez-y quelquefois par des bontés que vous voyez bien que le Roi autorise. Hélas ! Seigneur, lui répondit-elle, mes bontés sont d'accord avec les siennes, vous voyez que je ne vous en prive point ; ma joie est sans égale d'avoir fait votre paix :

paix : soyez toujours d'intelligence avec le Roi ; tout ce que je vous puis dire, c'est que mon cœur est incapable de changer.

François premier se rapprocha d'eux à ces mots, & prenant le Connétable, Venez m'entretenir, lui dit-il ; après cela, je vous rendrai où vous désirez toujours d'être ; ils passérent tous deux dans la chambre ; le Connétable fit part au Roi de ses projets ; il lui dit que l'armée Espagnole lui étoit entiérement dévouée, que le Prince d'*Orange* étoit son ami particulier, & le dépositaire de ses secrets d'ambition ; qu'il avoit résolu d'assiéger Rome, & de la prendre pour se faire Roi d'Italie, ayant déjà l'investiture du Duché de Milan ; que la perfidie de l'Empereur, & les mécontentemens qu'il lui avoit donnés, l'obligeoient à se faire à ses dépens une fortune si éclatante, & qui lui devenoit aisée par les dispositions où il avoit mis les choses ; que de Rome il iroit à Naples, dont il seroit bientôt maître par les intelligences qu'il y avoit, & que la Sicile ne lui coûteroit pas plus de peine.

Le Roi admira ce projet, digne du grand

grand cœur de cet illuſtre Prince ; Mais, Seigneur, continua-t-il, voilà les deſſeins que j'avois faits pour moi, ils ſeront maintenant pour Vôtre Majeſté ; je combattrai & je vaincrai pour vous, & ſous vos auſpices : Non, Prince, lui répondit le Roi, je vous aiderai de mes forces. *Lautrec*, que j'envoyois en Italie pour combattre contre vous, ſe joindra à vos troupes, pour vous faire Monarque de toute cette grande étendue de Pays. Comme vous, j'ai mes injures particuliéres à venger, & l'Empereur va ſe trouver un vaillant & fier ennemi auquel il ne penſe point. Mais, Sire, interrompit le Connétable, c'eſt pour vous que je veux lui prendre toutes ſes Couronnes, je ne ſonge plus à me les mettre ſur la tête : Non, encore une fois, lui répondit le Roi, je vous aiderai dans une ſi grande entrepriſe, elle me deviendra glorieuſe par la part que j'y aurai, & ce ne me ſera pas un médiocre avantage de voir un Prince de mon ſang régner ſur une des plus belles parties de l'Univers.

Après cela, ils convinrent de certaines choſes, & que le Connétable parturoit le

le lendemain des nôces de la Princeſſe *Renée ;* & le Roi le ramenant auprès de la Reine & de la Princeſſe, il leur donna le bon ſoir.

Ce Prince ſe rendit dans le Parc : la belle *Heli* étoit un peu inquiéte de ne l'avoir pas vû ; cet état lui fit du plaiſir ; il la raſſura ſur les ſujets de crainte qu'elle pouvoit avoir.

La Régente étoit jalouſe & agitée, quoique les paroles de *Gauric* lui donnaſſent de juſtes eſpérances : ſa fureur croiſſoit contre la Princeſſe *Iſabelle* ; & elle ſe trouvoit toute hors d'œuvres, depuis qu'elle n'avoit plus Madame de *Lautrec*, qui ſeule avoit ſa confidence, auſſi réſolut-elle de la faire revenir : cette ſoirée lui parut longue & ennuyeuſe, malgré l'agréable muſique qu'il y avoit tous les ſoirs dans la Forêt quand le Roi ſe promenoit ; & il ſembloit que ſon cœur l'avertit de ce qui ſe paſſoit contre elle.

Le Roi veilla plus qu'à l'ordinaire, pour favoriſer l'illuſtre Duc de *Bourbon*, & quand il fut dans ſa chambre, ne voyant point *Pomperan*, il appella le Marquis *du Guaſt*, il le pria d'aller don-

donner le bon-soir de sa part à la Reine, à la Princesse *Renée*, & au Connétable : le Marquis *du Guast*, à qui le Roi avoit dit dans le Bois qu'il avoit vû ce Prince, ne fut pas surpris de cette commission, il la reçut avec respect, & fut chez la Princesse *Renée* ; il trouva en y allant la belle *Aphrigia* & la Princesse d'*Arragon* qui s'y rendoient aussi ; il leur donna la main, & ils entrérent dans cet heureux cabinet, qui étoit le témoin du plus parfait amour qui fût peut-être dans le reste du monde. *Alphonse* s'acquitta des ordres du Roi : le Prince étant au moment où il falloit quitter la Reine, ne le voyoit qu'à regret ; rien ne l'auroit consolé, si *du Guast* ne lui eût dit que le Roi avoit commandé à *Mont-Pesart* de le faire coucher dans sa chambre, afin que le Roi pût lui parler dès le matin dans le cabinet secret, & qu'il fût à portée de voir aussi plus commodément la Reine : avec un espoir si agréable, le Connétable sortit moins plein de chagrin; ayant baisé la main de la Reine & celle de la Princesse, il les quitta & donna le reste de la nuit aux pensées d'un amour tendre & passionné.

Les

Les Amans malheureux paſſérent une triſte nuit : ſi le Duc d'*Albanie* ſentoit réveiller ſes eſpérances par la mort du Seigneur de *Caumont*, la tendreſſe, que cette belle veuve avoit toujours eue pour lui, & la douleur mortelle dans laquelle elle étoit plongée, lui faiſoient croire qu'elle ne ſe rendroit jamais à ſon amour; ſon eſprit flottoit dans une incertitude qui le mettoit dans une agitation perpétuelle.

Le grand Ecuyer *Galéas*, quoique toujours diſcret & reſpectueux, ne ſouffrit pas moins, & ſon tourment pour être ſecret ne lui en étoit que plus inſupportable; il ſe voyoit arrivé au moment qu'il avoit tant craint; la Princeſſe qu'il aimoit, alloit faire la félicité d'un autre; & quand le Roi avoit déclaré ſon mariage, il avoit ſenti déchirer ſon cœur avec une violence qui lui avoit penſé faire perdre tout le ſecret de ſon cœur.

Mais le Prince de *Béarn* avoit reſſenti le même coup avec plus d'impétuoſité; il étoit emporté de ſon naturel; il ne pouvoit ſouffrir l'avantage que le Prince de *Ferrare* avoit ſur lui; il méditoit une ven-

vengeance pleine, & il ne ſongeoit dans tant de moyens qui s'en offroient à ſon eſprit, qu'à prendre le plus ſûr & le plus promt.

Il quitta ſon lit dès que le jour parut, & comme il alloit ſortir de ſa chambre, on lui dit qu'un homme ſouhaitoit de lui parler; il commanda qu'on le fit entrer, & s'aprochant, il lui demanda ce qu'il déſiroit. Seigneur, lui dit-il, mon Maître, que des raiſons obligent de ſe cacher, vous prie de vouloir monter à cheval, & je vous conduirai dans un endroit qui n'eſt pas éloigné, où il aura l'honneur de vous parler. Le Prince de *Béarn*, ne pouvant en ſçavoir davantage, ſe fit amener un cheval, & ſuivi ſeulement d'un Page il alla où ſon guide le conduiſit.

Il ne fut pas bien avant dans la Forêt, qu'il fut abordé par un homme dont la mine audacieuſe & fiére lui plut extrémement. Seigneur, lui dit-il, je ſuis *Dom Sanche de Léve*, dont vous avez entendu parler par la paſſion que j'ai pour la Princeſſe de *Salerne*. Depuis la mort du Duc de *Nagera*, j'ai toujours été caché dans ce pays, & même dans la Cour

de

de *François I.* J'y ai fait des habitudes ; je n'ignore rien de tout ce qui en fait les mouvemens : j'ai appris que vous étiez amoureux de la fille de *Louis XII.* & qu'on vous préfére un petit Prince d'Italie ; de sorte qu'ayant sçu hier au moment même l'injustice que le Roi vous fait, je me résolus de me faire connoître à vous, de vous offrir mes services, & de tenter avec vous d'enlever votre Princesse & la mienne : j'ai des hommes hardis tout prêts à exécuter une action hardie ; l'Empereur vous tendra les bras, & je vous offre un azile auprès de lui, où la puissance de *François I.* ne vous viendra pas insulter. Vous n'avez qu'à me faciliter les moyens de cette entreprise ; mes hommes sont toujours dispersés dans cette forêt, & à un signal ils seront rassemblés ; ayons seulement les Princesses, j'ai pourvû à tout le reste, on ne nous attrapera pas aisément, comme je vous le ferai voir.

Le Prince de *Béarn* écouta avec une grande joie le discours du jeune *Léve* ; il fut d'abord déterminé à entrer dans son dessein, & il ne songea plus avec lui,

lui, qu'à trouver les moyens d'en venir aiſément à bout; ils raiſonnérent longtems. *Léve* lui dit que c'étoit à lui à chercher une occaſion de faire joindre adroitement la Princeſſe *Renée* & *Alphonſine*, & de les faire ſortir du Château : le Prince eut peur que la Princeſſe ne fût encore incommodée, & qu'elle ne fût pas en état de ſe promener. Ils convinrent qu'un de ſes hommes ſuivroit toujours le Prince, qu'il y en auroit un dans la cour, & l'autre à l'entrée du parc pour l'avertir; & quand ils eurent bien pris toutes leurs meſures, ils ſe ſéparérent, le Prince ne ſongeant qu'à trouver un ſtratagême pour les faire promener enſemble, ce qu'il ne crut pas bien difficile; il envoya ceux de ſes gens auxquels il ſe confioit le plus, armés, & ſemés dans le Bois; après être rentré au Château il examina la diſpoſition des choſes.

Il trouva le Duc d'*Albanie* qui le cherchoit pour régler enſemble leurs livrées & leurs équipages pour le Carrouſel : le Prince de *Béarn* l'en laiſſa le maître, en paroiſſant toutefois empreſſé pour ne donner aucun ſoupçon de ſes deſſeins.

Ils

Ils sçurent que le Roi avoit été soustrait à tout le monde une partie de la matinée. En effet, il étoit allé avec *Lautrec* trouver le Connétable, & ils avoient pris toutes les mesures pour le plus grand & le plus noble projet que l'on pouvoit concevoir.

Après que le Roi eut parlé au Prince, il s'enferma avec Madame la Régente, qui l'entretint longtems en particulier; & dès qu'il eut dîné, il eut une longue conversation avec la Reine sa sœur, tandis que le bel *Azan* & *la Roche du Maine* en avoient une bien vive avec *Alphonsine*, Madame d'*Albret*, la Princesse *Aphrigia*, *Hely*, la Princesse d'*Arragon*, & Madame de *Sancerre*.

La Princesse *Renée* & la Princesse *Isabelle* se parloient près d'une fenêtre avec honnêteté; elles avoient du panchant l'une pour l'autre; la Reine survint d'un air assez triste, & prenant la main d'*Isabelle* avec amitié, Je suis au désespoir, ma chére sœur, lui dit-elle, d'avoir à vous dire la plus bizarre & la plus désagréable chose dont on ait jamais entendu parler; le Roi en est dans une douleur excessive & dans une étrange con-

confusion ; en un mot, Madame la Régente a pris pour vous la plus injuste haine du monde, sans qu'elle en puisse dire le sujet, & elle a prié le Roi de vous renvoyer chez le Roi votre frére. Le Roi a été épouvanté d'un contretems si extraordinaire ; il s'est récrié, il lui a demandé pourquoi elle avoit fait une résolution pareille : pour vous abréger ce récit, la résistance que le Roi lui a faite, l'a jettée dans le dernier emportement, & elle a menacé de quitter la Cour, si vous y demeuriez. Je ne puis vous représenter le chagrin du Roi, pour être obligé de traiter si mal une si belle Princesse. Il lui a en vain représenté l'éclat qu'une pareille chose feroit ; tout ce qu'il a obtenu a été que vous pourriez vous retirer comme de vous-même dans un Couvent, & que ce ne seroit qu'après le mariage de la Princesse.

On ne peut être plus étonnée que le fut la Princesse *Isabelle*, ne sçachant ce qui lui pouvoit avoir attiré ce malheur ; la Princesse *Renée* en étoit tout-à-fait touchée, & dans une grande indignation contre Madame la Régente. Ne nous affligeons pas tant, dit la Reine, nous

nous avons trois jours devant nous, je suis assurée que Madame de *Lautrec* nous dira le sujet d'un procédé si injuste. Si c'étoit un secret absolument préjudiciable à la gloire de ma mére, elle ne nous le diroit pas; mais comme au contraire nous l'empêcherons en le découvrant de commettre une injustice effroyable, je suis assurée qu'elle ne nous cachera rien de ce qui nous pourra servir: sa judicieuse conduite nous a souvent épargné bien du chagrin; c'est une femme tout-à-fait raisonnable, & qui n'a vû qu'avec douleur tout ce que Madame la Régente a fait contre les autres, & contre elle-même. Je viens d'aprendre, poursuivit la Reine, que ma mére a fait préparer dans le Couvent de Poissy un logement pour Madame de *Caumont*, s'ennuyant de ne point voir Madame de *Lautrec*, que son amitié tiendra souvent près d'elle. Elle la vient d'envoyer chercher, avec un ordre obligeant à Madame de *Caumont*, d'aller à Poissy, où elle lui a envoyé *Maupas* & *Tallard* qui sont ses amies, afin qu'il en reste toujours quelqu'une avec elle; de sorte que Madame de *Lautrec* viendra

tantôt, & je vous assure que nous lui parlerons. Au reste, continua la Reine, s'il est inévitable que vous preniez le parti du Couvent, il faudra que vous choisissiez Poissy; car outre que vous y serez avec Madame de *Caumont*, qui est la plus aimable femme du monde, & que nous aimons passionnément la Princesse & moi, c'est encore qu'étant si près d'ici, vous nous verrez fort souvent.

Quoi que la Reine pût dire, & qu'elle parlat avec une grande bonté, la Princesse *Isabelle* ne trouvoit pas son sort moins fâcheux. Elle étoit pénétrée de mouvemens de douleur & de tendresse. Elle voulut témoigner sa reconnoissance à la Reine, elle ne put parler, parce que ses yeux s'emplirent de larmes, son sein se grossissoit, & elle souffroit de sa contrainte : la Princesse *Renée*, qui l'aimoit, l'ôta de-là, afin qu'on ne s'aperçût point de l'état où elle étoit; & tandis que la Reine alloit joindre *Aphrigia*, elle mena la Princesse de Navarre tout à l'autre bout de l'apartement où elles étoient alors; quand elles furent dans une derniére chambre, la Princesse en ferma la porte

te par derriére, voyant que le visage & la gorge d'*Isabelle* étoient tout pleins de pleurs.

Elles s'assirent à côté d'un grand pavillon de drap d'or qui étoit attaché au plancher de la chambre, & qui alloit jusqu'au bas; il étoit sur un superbe tapis de Perse; & les Princesses se mettant sur des piles de carreaux, l'aimable *Isabelle* ne fut longtems capable d'autre chose que de pleurer: la fille de *Louis XII.* la consoloit avec une bonté charmante; Mais encore, lui disoit-elle, examinez-vous, par où avez-vous déplu à Madame la Régente? Par mon malheur, reprit-elle enfin; car d'intention ou d'effet, je ne suis point coupable: je ne suis venue en ce Pays, qu'avec dessein de lui plaire; je sçai qu'elle est toute-puissante, & j'avois des raisons particuliéres de m'en faire aimer: Vous le verriez bien, continua-t-elle, en pleurant plus fort que jamais, si je vous osois dire mes foiblesses: Dites, ma chére Princesse, dites, lui répondit la Princesse *Renée*, j'ai une inclination pour vous qui me feroit être secrette, quand je ne le serois pas effec-

tivement; ne craignez donc rien, & parlez moi avec franchiſe. J'y ſuis réſolue, dit la Princeſſe *Iſabelle*; & ſi je pers votre eſtime par l'aveu que je vous ferai, faites-m'en une ſi grande honte, que je ne ſorte jamais du Couvent où je me devrai renfermer pour toute ma vie. Et alors elle commença ainſi, après avoir arrêté l'impétuoſité de ſes ſanglots.

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE
DE NAVARRE.

IL y a un peu plus d'un an que je fus à Baraige, & ſeulement pour me divertir, à cauſe de la bonne compagnie qui y étoit : le Prince de *Béarn* mon frére y vint avec moi; & quoique nos humeurs n'ayent jamais guére compati, ne ſçachant à quoi nous amuſer, nous réſolumes de faire cette partie de plaiſir en-

enſemble : j'y fus accompagnée de quelques Dames. Madame de *Grammont*, qui étoit alors en Navarre, vint avec moi, & Madame d'*Albret*, que j'aime extrémement. Comme ce lieu eſt fort ſauvage, & qu'il n'y a que de méchantes habitations, mon frére y fit porter des tentes; nous fimes un petit Camp entre deux montagnes, dans un bois agréable, au bord d'un ruiſſeau. Il y avoit quantité d'illuſtres bleſſés qui l'avoient été à la bataille de Pavie, & entre les autres le jeune *Rohan*, à qui l'on a donné le nom de beau, comme vous le ſçavez, Madame, parce qu'en effet ſa beauté eſt extraordinaire pour un homme.

Nous arrivames un peu tard, les bains étoient finis pour quelques-uns ; entre ceux-là les plus galans demeurérent par le bruit de notre arrivée.

Je ne trouvai rien de ſi joli que notre habitation ; toutes ces tentes diſpoſées dans un bois, au pied de ces collines, faiſoient le plus agréable aſpect du monde : une heure après que fus arrivée, je ſortis ſeule avec Madame d'*Albret*, & je ſuivis le bord du ruiſſeau ; je dis en ſortant à Madame de *Grammont*, que

je la priois, pour se divertir, de faire faire la Princesse à une fille que j'avois qui s'apelloit *de Losse*, & que vous voyez encore auprès de moi : c'étoit la chose du monde qui me divertissoit le plus, que de la mettre ainsi en ma place ; cette fille étoit bien faite, & avoit beaucoup d'esprit.

Madame d'*Albret* & moi nous nous promenames longtems en parlant toujours de la France, c'étoient nos entretiens ordinaires ; nous mourions d'envie d'y venir elle & moi, & c'est pour cela que je souhaitois tant le mariage de mon frére avec la Ducheſſe d'*Alençon*. Nous allames si loin, que nous ne sçavions plus où nous étions. Nous tournames à tout hazard, croyant que nous reviendrions sur nos pas ; nous ne disions plus rien, & nous avions chacune un moment de réverie, quand nous entendimes qu'on parloit auprès de nous ; & allant doucement de ce côté, nous vimes deux hommes assis au bord du ruisseau ; il y en avoit un qui tenoit un Livre à la main, il étoit parfaitement bien-fait ; l'autre nous parut d'une beauté trop agréable pour un homme.

Vous

Vous avez bien fait, disoit ce bel inconnu, de n'avoir pas été plus empressé pour voir la Princesse de Navarre ; & puisque vous ne demeuriez que par complaisance pour moi, partons demain à la pointe du jour, mon cher *Fronsac* : je l'ai vûe, elle est faite comme cent autres ; ce n'est point, je vous assure, cette rare personne dont on parloit tant. Madame de *Grammont*, qui est auprès d'elle, est mille fois plus charmante : il faut qu'on n'ait pas les yeux en ce pays comme on les a ailleurs, continua-t-il ; car je vous assure qu'il n'y a rien de fort extraordinaire en elle ; c'est la qualité de leur Princesse qui les éblouit ; nous qui sommes accoutumés à voir les plus grandes beautés de l'Univers, nous pouvons regarder fixement celle-ci ; ma curiosité n'a pas été bien satisfaite.

Fronsac ne cessoit point de rire, tant que *Rohan* parloit : car vous voyez bien que c'étoit lui ; mais moi, j'étois dans un dépit extrême de l'entendre, & de penser qu'il avoit une si étrange opinion de ma personne. Que va-t-il dire de moi à la Cour de France ? dis-je tout bas à Madame d'*Albret* : que je suis malheu-

reuſe d'avoir mis aujourd'hui *de Loſſe* à ma place! Montrez-vous, diſoit-elle en riant, tout ſera reparé : Mais comment faire, lui dis-je, Madame d'*Albret?* je ſuis au déſeſpoir. Le plaiſir ſera, reprenoit-elle, que ſi nous paroiſſons, ils ne ſçauront pas qui nous ſommes, & pour moi, je lui parlerai encore de la belle Princeſſe qu'ils ont vûe : en diſant tout cela, nous riions, & nous riions ſi fort & de dépit, & de l'envie de nous montrer, ſans ſçavoir comment nous y prendre, que le jeune *Roban* nous entendit : il avança la tête, il vit deux femmes, il ſe leva bruſquement, & il courut vers nous.

Son action nous ſurprit; nous n'étions pas encore préparées à ce que nous voulions faire; il s'arrêta en nous conſidérant. Madame d'*Albret*, comme vous le ſçavez, eſt une perſonne charmante; il m'a voulu perſuader depuis, qu'il vit des agrémens en la mienne qui l'émurent & qui le touchérent.

Nous avions quelque choſe de ſi vif & de ſi animé ſur le viſage, qu'il nous regarda avec un extrême plaiſir; & ſuivant le mouvement de ce même plaiſir,

en

en appellant *Fronſac*, Venez voir, lui dit-il, d'autres beautés que celles dont nous parlions ; & s'abaiſſant devant moi avec une action reſpectueuſe, Madame, me dit-il, s'adreſſant d'abord à moi, vous devez être de la ſuite de la Princeſſe *Iſabelle*, ou plutôt, reprit-il, toutes les beautés de l'Univers doivent aller après la vôtre. Seigneur, reprit Madame d'*Albret*, bien que ma compagne ſoit belle, la beauté néanmoins n'a aucun avantage ſur celle de notre Princeſſe. Ah ! Madame, repartit *Rohan*, avec de ſi beaux yeux, ne diſcernez-vous pas mieux les objets ? Hé quoi ! Seigneur, repris-je avec un petit air dédaigneux, mais ſouriant toutefois, la beauté de la Princeſſe *Iſabelle* a-t-elle donc ſi peu de réputation dans le monde ? N'a-t-elle pas encore pénétré ces rochers & ces montagnes ? J'avoue, interrompit-il, qu'on dit qu'elle eſt belle ; mais, Madame, je n'ai point trouvé que ſa perſonne répondit à ce qu'on en publie : vous me trouverez groſſier & peu poli pour elle, mais ſi l'on a à parler des charmes d'une beauté divine, il ne faut s'occuper que de ce que j'ai devant les

yeux. J'avois toujours entendu dire, que les François étoient ſincéres, repris-je ; mais il y a quelque artifice, & dans les diſcours que vous tenez de la Princeſſe, & dans ceux que vous nous adreſſez. Bon ! dit Madame d'*Albret*, je ſuis aſſurée, que, de l'heure que je vous parle, cet aimable étranger brûle d'amour pour la Princeſſe. Je rougis à ces paroles de Madame d'*Albret* : & *Rohan*, frapant des mains l'une contre l'autre, Que dites-vous là ? s'écria-t-il tout ſurpris. Non, Madame ; je ne l'aime point, & je vous jure de ne l'aimer de ma vie. Que ſçavez-vous ? lui dit-elle : je ne répondrois pas ſi vous ne l'aimiez déja, que vous ne l'aimiez un jour. Je pouſſois Madame d'*Albret* pour la faire taire, je m'embarraſſois de ce qu'elle diſoit, & *Rohan* y prenoit garde ; mais comme elle eſt extraordinairement gaye, elle vouloit jouïr du plaiſir qu'elle avoit.

Faiſons une petite gageure, pourſuivit-elle, que vous ne parlerez pas toujours comme vous faites. Si vous voulez gager, lui dit-il en me montrant, que j'aimerai cette belle perſonne, que je l'aime déja, que je l'adore, vous gagne-

gnerez ; & alors, se mettant à genoux, il me jura qu'il n'aimeroit jamais la Princesse, & me le jura de cent maniéres différentes ; mais jurez-nous donc encore, lui dit Madame d'*Albret*, que vous ne nous direz jamais à l'une & à l'autre, que vous l'aimez, & que vous consentez que cette belle personne vous haïsse, continua-t-elle, si jamais vous lui témoignez avoir le cœur touché pour la Princesse de Navarre : Je le promets, dit-il, je le promets mille fois ; & je m'engage solemnellement à tout ce que vous venez de prescrire. Il étoit à nos genoux en disant tout cela, quand nous fumes abordés par mon frére, par Madame de *Grammont*, & par cette prétendue Princesse.

Ma sœur, me dit le Prince de *Béarn*, le Seigneur de *Rohan* vous connoit donc ? *Losse* avoit fort bien joué votre personnage. *Rohan* se releva, & parut fort surpris aux paroles du Prince, & le moment d'après se rejettant à mes genoux, il me les embrassa avec des transports un peu vifs, & me demanda mille fois pardon d'une maniére qu'il pouvoit l'obtenir. Madame d'*Albret* dit à mon

frére ce qu'elle lui pouvoit dire de cette rencontre, & le fit rire sur le peu de beauté qu'il avoit trouvé dans la prétendue Princesse.

Rohan demeura tout le soir avec nous, il ne songea plus à s'en retourner à la Cour, & pria *Fronsac* d'y consentir, ce qu'il lui accorda volontiers; quoiqu'il fût amoureux, Madame, à ce qu'on disoit, d'une belle étrangére qui est auprès de vous.

Madame d'*Albret* connut bientôt que *Rohan* m'aimoit; il a une passion touchante dans les yeux quand il a de l'amour, ses regards seuls peuvent le persuader: il vit bien que Madame d'*Albret* sçavoit ses sentimens, il s'en expliqua avec elle, ne l'osant faire avec moi. Mais que deviendront tous vos sermens? lui disoit-elle; car vous avez juré de n'aimer jamais la Princesse. Je n'aime point aussi cette Princesse que je vis en cérémonie, répondit-il: j'aime la belle personne que j'ai trouvée dans ces bois.

Je me suis sans doute un peu trop étendue sur ce commencement d'Avantures, mais elles ont une singularité qui m'a

m'a obligée à vous dire tout au long cette rencontre ; elle servoit à *Roban* à m'expliquer des sentimens que sans cela il n'auroit osé me dire : il me protestoit souvent, que pour sa vie, il ne voudroit pas aimer la Princesse, mais qu'il adoreroit toujours la Nymphe de *Baraige*. Mais, lui disois-je, il y a encore plus de témérité à aimer une Divinité, qu'une fille de Roi : Il faut être Héros ou demi-Dieu, interrompit Madame d'*Albret*, pour l'oser faire. Les Déesses ont aimé des hommes, lui répondit-il, & en attendant que je devienne Héros, je serai Amant passionné.

Il ne perdoit pas un moment, Madame, à me témoigner son amour. Je vous avoue, puisqu'il faut vous avouer tout, que je sentois une inclination violente pour lui, & que je me suis donné des peines aussi insupportables qu'inutiles pour la vaincre ; tout ce que je pouvois faire de mieux, dans la honte de ma défaite, étoit de la cacher à mon vainqueur. Je tournois en plaisanterie ce qu'il me disoit ; je croyois lui échaper en me cachant, & je souffrois des efforts que je me faisois pour résister à une passion qui

n'a-

n'avoit que trop de charmes pour moi.

Madame d'*Albret* ſçavoit tous mes ſecrets; elle me plaignoit dans ma ſouffrance, & ne pouvant ſurmonter mes ſentimens, elle admiroit la maniére dont je les contraignois; je commençois à craindre de n'être pas toujours maîtreſſe de moi-même, & de laiſſer voir à *Roban* ſon bonheur; mon humeur en devint plus triſte, & je réſolus de lui défendre de me parler avec la liberté que ma premiére vûe lui avoit donnée.

Il étoit un matin dans ma chambre, & comme je fus achevée d'habiller, je voulus paſſer dans celle de Madame d'*Albret*. *Roban* tenoit une corbeille pleine de fleurs, & marchant devant moi à reculons, il en jettoit ſous mes pas: Elle foule ainſi nos cœurs & nos libertés, diſoit-il, & on l'adore, toute inhumaine qu'elle eſt; il alloit ainſi diſant cent ſortes de choſes pareilles. Je pris un viſage ſévère. *Roban*, lui dis-je, c'eſt trop, finiſſons la plaiſanterie: rentrons vous & moi dans les maniéres qui nous conviennent. Un coup de foudre & ces paroles furent de même pour lui: il poſa ſa corbeille ſur le premier endroit, &

s'a-

s'avançant vers moi les bras croisés sur son estomach : Ah ! Madame, me dit-il, je suis perdu, si cet air terrible dure encore ; je vous aime d'une maniére à pouvoir mourir en votre présence, si vous m'accablez avec des paroles si effrayantes. Faites ce qu'il vous plaira, lui dis-je ; mais je vous défens de me parler d'une passion qui m'est injurieuse ; & me tournant du côté de Madame de *Grammont* qui étoit peu éloignée de moi, je fus lui parler & à quelques Seigneurs qui étoient avec elle.

Le pauvre *Rohan* pensa mourir ; il disparut comme un éclair, & sortit de nos tentes ; je ne le vis de tout le jour : il revint le soir, mais fort changé, & il le fit seulement par circonspection, afin qu'on ne remarquat pas qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire.

Le lendemain, il nous fit sa cour comme il avoit accoûtumé ; il étoit si triste que je partageois la moitié de son mal, & peut-être en avois-je davantage, causant volontairement le sien, dont je souffrois tout ce qu'on peut souffrir. Mon frére, voyant la journée d'une beauté charmante, me pria de monter à cheval,

&

& d'aller à la chaſſe ; j'y conſentis, & faiſant venir mes femmes, j'eus bientôt pris un habit de chaſſe ; & comme on me faiſoit une autre coeffure, *Rohan* prit mon miroir pour me tenir devant moi ; il mit un genou en terre ; on défit le reſte de mes cheveux ; cela fut un peu long ; il me regardoit d'une façon qui me perçoit le cœur : en vérité, Madame, il avoit preſque les larmes aux yeux : je ne pus tenir contre des regards ſi touchans, je rougis, je lui parus émue, & je croi que je le regardai avec tendreſſe.

Il ne fut pas aſſez fort pour ſoutenir un air qui lui annonçoit des choſes ſi avantageuſes ; un tremblement exceſſif le prit, il laiſſa aller mon miroir qui ſe caſſa, & il tomba en foibleſſe. Je fis un cri, je m'avançai vers lui, & toutes mes femmes le ſecourant, je lui pris la main que je ne pus m'empêcher de lui ſerrer un peu : il revint à lui honteux d'être ainſi en ma préſence ; il conſulta mes yeux, & y voyant encore des ſignes de bonté, il me demanda pardon de l'accident qui lui étoit arrivé devant moi. Madame d'*Albret*, qui s'habilloit tout auprès,

près, & qui l'avoit assisté comme les autres, se prit à rire, quand elle le vit revenu, & s'aprochant de mon oreille, Le proverbe est faux, me dit-elle, il n'y aura point ici de perte d'Amant.

Quelques jours après, le Roi mon frére nous manda de nous en retourner, & il fut résolu que nous partirions dans trois jours.

Roban se trouva auprès de nous, lorsque nous reçûmes cet ordre; son visage changea comme s'il eût eu une grande maladie: il jouoit avec le Prince de *Béarn*, & Madame de *Grammont*, il ne sçavoit ce qu'il faisoit. Madame d'*Albret* me poussoit, pour me le faire remarquer; je ne le voyois que trop: un amour que je croyois sincére faisoit une grande impression dans mon cœur.

Le Prince de *Béarn* proposa aux Seigneurs François de venir avec nous voir le Roi mon frére. *Fronsac* s'en excusa: *Noailles* avoit son emploi en Guienne qui le rapelloit, & peut-être les charmes de l'aimable *Gonteau*: *Toussy*, *Biron*, & *Chabot*, promirent d'y venir: *Roban* n'osoit rien dire, il jetta un regard sur moi; étant pressé par mon

frére

frére, il dit qu'il attendoit des nouvelles par où il ſçauroit s'il pourroit avoir cet honneur.

Je l'évitai après que le jeu fut fini, & je donnai la main à *Biron* pour me promener.

Roban pria Madame d'*Albret* de ſçavoir ſi j'aurois pour agréable qu'il accompagnat mon frére. Je lui dis que non, craignant qu'à la fin on ne s'apperçût de l'attachement qu'il avoit pour moi: cette réponſe lui mit le déſeſpoir dans le cœur; au lieu de joüir du peu de momens qui lui reſtoit, il m'évitoit, & il fuyoit tout le monde: ſa conduite me fut ſenſible; cette abſence qu'il avançoit ainſi cruellement, me parut dure; je commençai à ſouffrir comme lui; & ne l'ayant vû de tout le jour qui précéda celui de notre départ, je ſortis doucement ſans qu'on s'en appercût, avec Madame d'*Albret*, & pleine d'un tourment que je ne pouvois plus ſouffrir, je m'enfonçai dans le bois avec elle, & d'un côté où nous n'avions pas accoutumé d'aller, afin qu'on n'interrompit pas notre promenade.

Le Soleil étoit couché, la ſoirée étoit par-

parfaitement belle, & quand nous fûmes fort éloignées, je m'aſſis à terre près de ce ruiſſeau dont je vous ai parlé; Madame d'*Albret* ſe mit auprès de moi. Je n'en puis plus, lui dis-je, mon corps eſt auſſi fatigué que mon eſprit; je ſuis dans une douleur mortelle, quand je penſe que je ne verrai plus le malheureux *Roban*. He! pourquoi auſſi, me dit-elle, ne voulez-vous pas le voir? Voulez-vous que j'allonge mes peines? lui répondis-je: Ne faudra-t-il pas un jour que nous nous ſéparions? Tant que je le verrai, je porterai toujours le même trait qui me perce le cœur: Et quand vous ne le verrez plus, repliqua-t-elle, ce même trait ne vous bleſſera pas moins; en le voyant, il me ſemble que votre mal doit être moindre. Que voulez-vous que je faſſe? repris-je: l'abſence m'aidera à vaincre l'inclination que je ſens. Ah! plutôt que je meure à vos yeux, s'écria *Roban*, qui n'étoit qu'à un pas de nous, couché ſur l'herbe, & le viſage tout couvert de larmes. Qu'il étoit beau, Madame, en cet état! qu'il étoit charmant! il ſe mit à mes genoux, &

ſes

ſes pleurs me couvrirent d'abord toutes les mains.

Je n'eus pas aſſez de force pour lui réſiſter; je demeurai toute éperdue, appuyée ſur Madame d'*Albret*. Il n'étoit plus tems de faire la fiére, il en ſçavoit trop; diſpenſez-moi de vous dire notre entretien. Je lui permis de venir avec mon frére; je lui dis, que s'il abuſoit jamais du ſecret qu'il venoit de me dérober, je l'en punirois par la perte de mon amitié.

Rohan, élevé au bonheur ſuprême par une fortune ſi peu eſpérée, fut auſſi diſcret qu'amoureux; il paſſa quelques jours avec nous; le Roi mon frére le reçut, lui & les autres François, avec mille démonſtrations pleines de bonne volonté & de franchiſe: & quand il falut nous ſéparer, *Rohan* & moi ne reſſentimes que trop de douleur.

Il étoit dans un état effroyable à notre dernier adieu: je lui promis de faire tout ce que je pourrois pour venir auprès de Madame la Régente; Nous nous verrons du moins, continuai-je; c'eſt beaucoup, & je vous promets que tous

tout autant qu'il ſera en mon pouvoir, je ne me marierai jamais. Ah! *Roban*, que n'êtes-vous Roi, ou que ne ſuis-je en état de faire un Roi comme a fait la Reine ma mére!

Il partit, & je diſpoſois le Roi de *Navarre* à me mener à Madame mére du Roi, quand j'eus la joie d'apprendre peu de tems après, qu'il avoit épouſé la belle Princeſſe qu'il aimoit; je l'obligeai de m'envoyer chercher. Je ne vous dirai point, Madame, ce que je ſentis, en approchant de la Cour, où je n'étois aiſe de venir, que pour le ſeul *Roban*; j'aurois été avec ces mêmes diſpoſitions dans un déſert; ma joie étoit exceſſive quand je penſois que je le reverrois: je ne dormois pas, j'aurois été bien fâchée de dormir, de crainte de perdre le plaiſir que j'avois.

Il eſt venu *incognito* à deux journées d'ici; je ne ſçaurois vous redire ce que nous avons penſé, & ce que nous avons dit. J'arrivai enfin, réſolue de m'attacher uniquement à Madame la Régente, & parce que j'étois touchée de ſon mérite extraordinaire, & que je voulus auſſi m'en faire aimer pour avoir le plaiſir

ſir d'élever, & de faire par ſon moyen la fortune de *Rohan*. Vous voyez tous mes deſſeins renverſés : cette Princeſſe me hait, & me va rendre par ſon inimitié la plus infortunée perſonne du monde.

La Princeſſe *Iſabelle* en étoit là, quand il ſe fit un petit bruit de l'autre côté du pavillon de drap d'or, & Madame la Régente en ſortit avec le Marquis *du Guaſt* : elle avoit voulu lui parler en ſecret de ſes deſſeins pour le Connétable ; elle étoit paſſée dans cette chambre-là, & ayant vû venir la fille de *Louis XII.* & la Princeſſe de *Navarre*, elle avoit ceſſé de parler, & avoit fait ſigne à *Alphonſe* de ne pas ſe remuer, de ſorte qu'elle avoit entendu tout le diſcours de cette Princeſſe : elle avoit appris avec une joie ſans égale, qu'elle ne penſoit pas au Duc de *Bourbon*. Cette tendre Princeſſe lui pardonnoit ſa foibleſſe pour *Rohan* ; & s'avançant vers elle d'un air majeſtueux, & qui n'avoit plus rien d'ennemi, Madame, lui dit-elle, en ſe baiſſant pour la baiſer ; car l'étonnée *Iſabelle* étoit tellement interdite de la voir, qu'elle n'avoit

voit pas eu la force de se lever ; Ne craignez rien de fâcheux de ma part : votre discours vous remet bien avec moi ; je vous promets d'être secrette, & de faire tout ce qui pourra réparer l'ennui que je vous ai causé : j'étois mal instruite ; comptez que désormais je vous regarderai comme si vous étiez ma fille.

La Princesse de Navarre revint à elle à ces paroles si inespérées, & se glissant à genoux, elle embrassa ceux de Madame d'*Angoulême*, sans oser la regarder, ni le Marquis *du Guast* aussi. Que direz-vous de moi ? Madame : je vous parle plutôt de ma faute, que de la sensibilité que j'ai pour vos bontés. Je ne vous accablerai point d'une sévérité fatigante, lui répondit Madame mére du Roi, chacun fait du mieux qu'il peut ; & après quelques autres discours, où *Alphonse* fit des excuses à la Princesse de ce qu'il avoit plus appris de ses affaires qu'il ne l'eût désiré, il l'assûra d'une entiére discrétion, & la Régente prenant les deux Princesses sous les bras, elle fut dans l'endroit où le Roi & la Reine étoient. Ils demeurérent fort surpris

pris l'un & l'autre de les voir ainſi entrer, & paroiſſant être en ſi bonne intelligence ; car il ſe rencontra que Madame mére du Roi, appercevant le beau *Roban* en ce lieu, dit en riant quelque choſe de lui à la Princeſſe *Iſabelle*, qui rit auſſi, de maniére que le Roi regardant la Reine ſa ſœur d'une façon toute étonnée, il s'approcha de ſa mére, qui lui apprit que la Princeſſe & elle avoient fait la paix enſemble, & qu'il ne faloit plus parler de quitter la Cour. Le Roi en fit paroître une joie ſi obligeante à la Princeſſe *Iſabelle*, qu'elle ne pouvoit aſſez lui en marquer ſa reconnoiſſance. Ce grand Prince lui dit cent choſes ſpirituelles & flatteuſes, & leur apprit qu'il avoit fait tendre des toiles pour aller prendre des ſangliers ; la Régente lui dit qu'elle iroit volontiers avec lui : elle étoit gaye, ſe voyant défaite d'une ſi redoutable rivale, & ſe flattant abſolument par les prédictions de *Gauric*.

La Princeſſe *Renée* fut abordée par le Prince de *Ferrare*, à qui elle fit trouver bon qu'elle n'allat pas à la chaſſe, la Reine ayant beſoin d'elle, elle le pria

pria d'accompagner le Roi. *Alphonſine* diſoit la même choſe au Prince de *Melphe*; & comme, malgré ſa ſageſſe, & la bonne opinion qu'il avoit de ſa maîtreſſe, il ne s'étoit pû empêcher de témoigner quelques inquiétudes ſur l'attachement empreſſé du Prince *Azan*, elle étoit bien aiſe, en n'allant pas à cette partie de plaiſir, de faire voir à *Carraciol*, qu'il lui étoit facile de lui faire un ſemblable ſacrifice : il la pria pourtant d'y aller, & dit d'une maniére à la perſuader, qu'il n'avoit aucune jalouſie.

Le Prince *Azan* fut très-fâché de voir qu'elle demeuroit; & quand on ſortit, il préſenta la main à *Gontaut*, qui étoit, ſans contredit, la fille de la Cour du plus grand mérite, & lui aida à monter à cheval. Madame de *Guiſe*, Madame de *Montmorency*, & la Ducheſſe d'*Eſtouteville*, avec *Heli* & pluſieurs autres, y montérent auſſi. Madame de *Vendôme*, la Princeſſe des *Gerbes*, & la Princeſſe d'*Arragon*, ſe mirent en chariot, & Madame la Régente fut dans le ſien avec la Princeſſe *Iſa-*

belle, la Comteſſe de *Tende*, & Madame de la *Paliſſe*.

Elles montérent ſur un théatre de gazon, tandis que les plus braves & les plus adroits s'exerçoient contre les ſangliers les plus furieux ; & cependant, la Reine étoit paſſée chez la fille de *Louis XII.* avec Madame de *Sancerre*, & la belle *Alphonſine* : l'amoureux Connétable s'y rendit bientôt après avec *Lautrec*.

Que de bontés, lui dit-il, ma Princeſſe ! vous vous renfermez pour moi dans une ſolitude, tandis que toute la Cour ſe divertit. Vous faites ſans doute ce compliment à la Princeſſe, Seigneur, lui dit-elle, ne pouvant me l'adreſſer qu'avec injuſtice : vous ſçavez bien que rien ne m'eſt plus agréable que de vous voir, & vous ne ſçauriez croire la ſatisfaction que j'ai de ce que la réunion & l'intelligence, qu'il y a entre le Roi & vous, ôte toute la répugnance que j'avois à vous voir ainſi en ſecret. Mais, Madame, lui repliqua-t-il, afin que je vous puiſſe voir ſans obſtacle, & toute ma vie, obtenez du Roi qu'il prenne toutes les Couronnes que je vai lui

lui conquerir : ſa généroſité m'en veut faire un don, je m'obſtine à les refuſer, je ne veux point d'une grandeur importune qui m'éloigneroit de vous ; Souffrez, ma divine Princeſſe, continua-t-il en ſe jettant à ſes genoux, qu'après avoir tout fait pour la gloire de mon Roi, & pour la réparation de mes crimes, je paſſe auprès de lui le reſte d'une vie qui eſt à vous. Je dis, auprès de lui, puiſque vous ne le quitterez point. Laiſſez-moi après tant de tourmens ſoufferts, laiſſez-moi une félicité, qui toute grande qu'elle ſera, m'offrira pourtant inceſſamment le plus rude des ſuplices, en voyant un autre poſſeſſeur d'un bien que mon amour auroit dû mériter. Ne parlons plus d'un mal ſans remède, reprit la belle Reine : & pour le reſte de ce que vous me dites, Seigneur, je me range du côté du Roi ; vous êtes aſſez malheureux d'ailleurs ; il eſt juſte que la fortune vous donne par votre valeur une partie de ce que votre vertu attend d'elle.

Le Connétable & la Reine eurent un entretien fort tendre & fort long ; les témoins, qu'ils avoient ſoufferts au-

près d'eux, s'y mêloient de tems en tems, & *Alphonſine* & *Lautrec* s'étant mis à une fenêtre qui regardoit dans la cour, après y avoir été quelques momens, ils virent arriver le chariot de Madame de *Lautrec*. *Alphonſine* lui fit ſigne de l'attendre; elle deſcendit, & paſſa dans la cour auprès d'un des hommes que *Dom Sanche de Leve* y tenoit; elle ne s'en apperçut pas; mais il s'approcha d'elle tandis qu'elle parloit à Madame de *Lautrec*.

Tout le monde eſt à la chaſſe, lui dit-elle, & Madame la Régente y eſt auſſi: votre mari eſt là-haut avec la Reine, que le Roi a priée de l'inſtruire ſur ſes deſſeins d'Italie, & de lui faire entendre en détail ſes ordres; cela ſera un peu long: j'ai demeuré avec la Princeſſe, qui n'a pas voulu ſortir; je l'ai laiſſée avec Madame de *Sancerre*; vous ſçavez bien les nouvelles, elle épouſe après demain le Prince de *Ferrare*. Madame la Régente me l'a mandé, répondit Madame de *Lautrec*; ſe trouve-t-elle mal? Montons. Elle eſt enfermée avec la Reine, reprit la Princeſſe de *Salerne*, & elle

a défendu qu'on laiſſat entrer perſonne; je crois pourtant, continua-t-elle adroitement, que cet ordre n'eſt pas pour vous; mais je ſerai bien aiſe que nous ſoyons un peu enſemble; vous les verrez tantôt, & elles iront après ſouper dans le Parc.

Tout ce qu'elle diſoit fut entendu par l'homme de *Don Sanche de Leve*, qui les voyant partir, en fut donner avis au Prince de *Béarn*, & enſuite à ſon maître, qui machinérent enſemble leur pernicieux deſſein.

Alphonſine & Madame de *Lautrec* paſſérent ſur une terraſſe qui régne autour des appartemens du Château, & en ſe promenant elles s'entretenoient de cette pauvre Madame de *Caumont*: Sa douleur n'a point de relâche, diſoit Madame de *Lautrec*, elle eſt toujours auſſi vive, mais c'eſt une douleur ſi tendre, que perſonne ne la peut voir ſans en être touché: il ne s'en faut pas étonner, car elle a aimé ſon mari depuis qu'elle eſt en âge d'aimer quelque choſe. Mon Dieu, Madame, lui dit *Alphonſine*, que j'aurois de curioſité de ſçavoir une Hiſtoire dont on ne m'a

encore parlé que confusément, & qu'on m'a dit qui a mille circonstances agréables ; la Comtesse de *Sancerre* m'a promis de me la dire : si j'osois vous prier de le faire, voici un tems qui y seroit propre, si la chose ne vous étoit ni desagréable, ni incommode. Je ne pense jamais à Madame de *Caumont* qu'avec plaisir, repliqua Madame de *Lautrec* ; j'aimois chérement son illustre mari ; je me fais une grande satisfaction toutes les fois que je parle d'eux ; ma mémoire est pleine de tout ce qui les regarde, je vai vous contenter ; & alors elle commença ainsi, & poursuivit, tantôt en se promenant, & tantôt en s'asseyant.

HISTOIRE
DE MADAME
DE CAUMONT.

AU ſecond voyage que Madame d'*Angoulême* fit à la Cour par les ordres de *Louis XII.* elle mena beaucoup de filles de qualité avec elle, & *Deſcars* fut une de celles dont on admira le plus la beauté.

Mais, Madame, il faut que je reprenne les choſes d'un peu plus loin, & que je vous diſe que Madame *Deſcars*, & Madame de *Caumont*, avoient été extrémement amies étant filles, & que leur amitié duroit toujours; de ſorte que Madame *Deſcars*, quatre années après ſon mariage, ayant acouché d'une fille, elle l'envoya offrir à Madame de *Caumont*, pour femme de ſon jeune fils, qui étoit l'infortuné *Caumont.* Madame de *Caumont* répondit à cette galanterie, en acceptant la choſe, & l'on ne parloit

dans ces deux Maiſons, que de ce petit Amant, & de cette petite Maîtreſſe ; les premiers noms qu'ils ſçurent furent les leurs, & dès leur premier âge on forma leurs cœurs à la tendreſſe ; on peut dire qu'ils s'aimérent avant de ſe connoître, & quand ils ſe virent ils liérent les nœuds d'une affection qui devoit être ſi rare & ſi forte.

Les deux méres ſe viſitoient ſouvent, & ces aimables enfans ſembloient s'enflammer par les careſſes qu'ils ſe faiſoient; jamais on n'a vû une telle ſimpatie, & une plus grande union de volonté. *Deſcars* n'avoit que treize ans, lorſque leurs familles leur firent faire l'un à l'autre un engagement ſolemnel ; mais pour des raiſons ſecrettes on voulut que la choſe le fût auſſi.

En ce tems-là on envoya le jeune *Caumont* à la Cour, il n'avoit que dix-ſept ans. *Deſcars* & lui ſentirent cette ſéparation avec une douleur infinie ; & s'ils verſérent des larmes en enfans, ils eurent en tout le reſte une ſenſibilité vive & délicate.

Madame *Deſcars* ne ſongeoit qu'à bien élever ſa fille, & à jouïr de tous les

les charmes de ſon humeur & de ſon eſprit, quand elle fut priée par Madame d'*Angoulême* de la lui donner, afin qu'elle fût élevée comme tant d'autres de la premiére naiſſance, avec la Princeſſe de *Valois*. Madame *Deſcars* ne put refuſer cette ſatisfaction à Madame d'*Angoulême* : elle ſe diſpoſa donc à lui mener ſon aimable fille; & ma mére ayant eu ordre du Roi de m'envoyer à la Princeſſe *Renée*, elle pria Madame *Deſcars* de me mener avec elle : ainſi ayant fait ce voyage enſemble, nous trouvâmes que nous avions lié une grande amitié, & nous nous promîmes bien de la conſerver en un lieu où elles ſont auſſi peu ſincéres qu'elles le ſont à la Cour : mais quoi ? nous y portions des cœurs qui n'étoient point corrompus, & que les enſeignemens de nos méres ont gardé de la contagion. Madame *Deſcars* mena encore *Pompadour* à la Princeſſe *Renée*, la *Chataigneraye*, & la fille du Comte de *Cabrerez* à la Reine.

Madame d'*Angoulême* parut à la Cour avec une ſuite brillante ; chacune avoit ſes partiſans, mais *Deſcars* étoit du goût général : je ne vous dirai point la joie

que *Caumont* & elle eurent de se revoir ; ils conduisirent leur amour & leur intelligence si discrétement, que hors moi à qui *Descars* ne cachoit rien, & sa Gouvernante qui sçavoit l'intention de leur famille, personne n'en eut jamais la connoissance ; ils avoient leurs portraits ; ils étoient pleins de cent mille petites choses qu'ils s'étoient données, & qui leur étoient précieuses ; ils s'écrivoient tous les jours, & ils mettoient tant de charmes dans leur innocent commerce, que leur tendresse leur étoit toujours nouvelle.

A mesure que *Descars* grandissoit, sa beauté lui faisoit des conquêtes. *La Roche du Maine* fut le premier qui les rendit illustres. *Biron*, *Pont-Dormi*, *Tonnerre*, *Boneval*, les augmentérent ; son orgueil n'en fut point flatté ; fidéle à *Caumont*, elle reçut tous leurs services avec indifférence.

Le premier jour qu'elle monta à cheval pour suivre la Ducheſſe d'*Alençon* à la chasse, elle parut si belle avec ses habillemens, qu'on fut prêt à battre des mains en la voyant ; & les louanges qu'on lui donna eussent satisfait une per-

perſonne de toute autre humeur qu'elle.

Le Comte de *Guiſe* ne l'avoit jamais vûe ; il arrivoit de Lorraine, où il étoit allé faire un voyage ; dès qu'il l'apperçut, il ſe récria, & le premier moment de plaiſir qu'il eut en la voyant lui prépara une longue ſuite de peines ; il l'aima, & l'a toujours conſtamment aimée depuis, malgré ſes rigueurs ; on peut voir par cet exemple, que l'amour peut ſubſiſter ſans eſpérance.

Le Roi entretint longtems ce Prince pendant la chaſſe, & *Deſcars* & *Tallard* s'étant un peu écartées pour ſe dire quelques bagatelles, comme les jeunes filles ont accoutumé de faire, *Deſcars* s'oublia aiſément avec ſa compagne, parce que *Tallard*, qui a infiniment de l'eſprit, a encore l'humeur la plus gaye du monde.

Comme elles alloient au petit pas, elles avoient déja perdu la Chaſſe, quand un cerf paſſant près de *Deſcars* effraya tellement ſon cheval, qu'il l'emportoit ſans qu'elle pût le retenir ; *Tallard* s'épouvantoit du danger où elle la voyoit, & prenant le galop, elle la ſuivit autant

tant qu'elle put, criant à haute voix afin de se faire entendre, & d'attirer quelqu'un à son secours; elle fut si heureuse qu'elle rencontra le Comte de *Guise* & *Biron*, à qui elle dit en deux mots le péril où étoit *Descars*; ils volérent tous deux, & l'appercevant de loin, ils furent bientôt à elle. *Biron* gagna le devant, & revint à la rencontre de son cheval, & le prit adroitement par la bride; mais ce furieux animal ne pouvant souffrir la contrainte qu'on lui faisoit, se cabra, & quoi que le Comte de *Guise* pût faire pour empêcher *Descars* d'aller à terre, elle tomba, & s'étant fait un grand mal au bras, elle demeura évanouie; le Comte de *Guise* la releva. Elle étoit si touchante dans cet état, que j'ai ouï dire à ce Prince, qu'il pensa l'adorer, au lieu de la secourir. *Tallard* s'étoit rendue auprès d'elle, & avant que *Descars* fût revenue, la Reine *Claude* accompagnée du Duc de *Vendôme*, de *Montmorency*, de *Lustrac*, de *Vantadour*, & de trois de ses filles, étoit arrivée en cet endroit. *Tallard* conta à la Reine sa maîtresse la maniére dont cet accident étoit arrivé; la Reine s'ar-

s'arrêta avec bonté, jusqu'à ce que *Descars* eût repris connoissance ; & comme elle sentoit de grandes douleurs au bras qu'elle avoit démis, la Reine commanda qu'on fit venir sa litiére pour la ramener : elle demeura quelques jours incommodée, & par conséquent elle garda la chambre. Je ne vous dirai point la douleur qu'eut *Caumont*, vous pouvez vous l'imaginer, puisque vous connoissez son amour ; je ne quittois point *Descars* que pour aller un moment chez la Princesse dire de ses nouvelles à son Amant.

Le lendemain de la chasse, un Ecuyer du Comte de *Guise* vint sçavoir de ses nouvelles, & le jour d'après y revenant encore, il posa doucement sur son lit une lettre que nous trouvâmes quand il s'en fut allé : voici à peu près ce qu'elle contenoit.

BILLET.

JE suis arrivé trop tôt d'un jour pour le repos de ma vie, je vous ai vûe, je ne suis plus libre, je vous ai adorée dans les hor-

horreurs de la mort ; quelle beauté victorieuſe, même dans la foibleſſe ! Ah ! que les momens où je ne vous vois plus me ſemblent longs ! Votre mal afflige toute la nature ; je crois voir la douleur que je ſens dans tous les cœurs ; je ſouffre plus que vous : pardonnez-moi ſi je vous dis ma peine, ne vous offenſez pas d'une paſſion à laquelle je joins un reſpect égal à celui que je dois au Ciel.

CLAUDE DE LORRAINE.

Deſcars ſe mit à ſourire, après qu'elle m'eut lû ces paroles : Voici un nouveau triomphe pour *Caumont*, me dit-elle : portez-lui cette lettre, ma chére *Dorval*, je lui en fais un ſacrifice comme j'ai accoutumé de le faire de pareilles choſes. Elle ne fit pas d'attention davantage ſur l'amour du Comte de *Guiſe* : je le fis ſçavoir à *Caumont*, à qui je donnai ſa lettre ; il s'émut d'abord, mais un moment après il ſe rendit tranquille, par la connoiſſance qu'il avoit du caractére de *Deſcars*, & par l'honnêteté de ſon procedé.

Le Comte de *Guiſe* envoyoit tous les

les jours ſçavoir de ſes nouvelles ; elle ne pouvoit refuſer ſes ſoins, mais elle obſervoit ſi curieuſement ſon Ecuyer, qu'il connut bien qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de laiſſer encore une lettre ; de ſorte qu'étant revenu une fois, quoiqu'il vit qu'on l'examinoit, il en poſa une ſur ſa toilette. *Deſcars*, qui le remarqua, la prit froidement, & la lui rendant, Reportez cette lettre au Comte de *Guiſe*, lui dit-elle, & priez-le de ma part qu'il ne prenne plus la peine d'en écrire : j'en ai déja reçû une, elle ſuffit, je ne veux rien ſçavoir de plus.

Le Comte de *Guiſe* fut frapé de douleur, quand ſon Ecuyer lui rendit cette réponſe, & qu'il lui eut dit dans toutes ces circonſtances tout ce qui s'étoit paſſé ; il eut beſoin pour adoucir ſon chagrin de ſuivre le Roi, qui alla ce jour même voir *Deſcars* ; vous croyez bien que *Caumont* y fut auſſi : le Roi continua à y retourner tous les jours ; comme il eſt galant & gai, il ſe plaiſoit à être librement avec tant d'aimables perſonnes qui étoient tous les jours enſemble, & particuliérement avec

avec *Tallard*, qu'il aimoit fort, & à qui il avoit donné un nom d'amitié, (il l'appelloit ſa *Grenouille* *.) La Ducheſſe d'*Alençon* & la Princeſſe *Renée* étoient auſſi ſouvent dans la chambre de *Deſcars*.

Elle guérit cependant, & comme elle ne pouvoit encore s'aider de ſon bras, & qu'il eût été dangereux qu'elle l'eût remué, *Caumont* lui fit faire la plus galante écharpe du monde : elle étoit d'un tiſſu d'argent, dont les bordures étoient couleur de roſe repréſentant des chifres, des arcs, des fléches, & des carquois : cette belle écharpe ne ſervit que d'un nouvel ornement à *Deſcars*; elle en fut ſi parée, qu'étant chez la Reine, qui lui avoit permis de ſuivre de la ſorte Madame d'*Alençon*, tout le monde la loua, & l'on ne parla tout le jour que d'un aſtement ſi ſingulier pour une Dame. Les Amans de *Deſcars* ne manquérent pas de ſouhaiter cette précieuſe écharpe, & le Comte de *Guiſe* lui dit qu'il l'achéteroit de la moitié de

* Nom d'alliance. *Marot dans ſes Epigrammes.*

de ſon ſang. *Caumont*, plus amoureux que les autres, ſentoit auſſi un grand plaiſir à penſer qu'il l'auroit ; & comme il ſçavoit bien que *Deſcars* ne la lui refuſeroit pas quand elle ne s'en ſerviroit plus, & qu'il vouloit la porter aux yeux de ſes rivaux, & à ceux de toute la terre, il imagina pour cela un moyen qui le pût ſatisfaire en ſauvant la gloire de ſa maîtreſſe : il eut le tems, durant qu'elle s'en ſervoit, d'en commander une grande quantité de ſemblables au Marchand qui l'avoit faite, & qui étoit entiérement à lui ; & le jour même que *Deſcars* quitta ſon écharpe, & qu'elle la lui eut donnée, il fut chez ce Marchand avec cinq ou ſix jeunes hommes de la Cour ; & faiſant l'étonné de voir des écharpes ſemblables à celle qu'on avoit trouvé ſi agréable, ils en prirent chacun une, & allérent ainſi chez la Reine. D'abord tous les Seigneurs & le Comte de *Guiſe* en furent chercher, le Roi même en reçut une de la main de Madame de *Château-Briant*, & *Caumont*, ſe parant de celle que ſa chére maîtreſſe avoit portée, étoit le plus fier & le plus ſatisfait de tous les Amans.

Mais,

Mais, Princeſſe, c'étoit une choſe rare, qui nous divertiſſoit extrémement, de voir toutes ces écharpes : quelquefois *Caumont*, *Deſcars* & moi en mourions de rire ; & un jour qu'il y avoit un monde extraordinaire chez Madame Mére du Roi, cette Princeſſe, prévenant ce qu'elle vouloit exprimer par un éclat de rire, Ce ſeroit une plaiſante choſe, dit-elle, ſi l'écharpe qu'a portée *Deſcars* étoit parmi toutes ces écharpes, & que l'Amant qu'elle auroit favoriſé de cette faveur les eût fait faire pour la cacher avec autant de diſcrétion qu'elle le mérite. *Caumont* penſa mourir à cette penſée de Madame d'*Angoulême* : *Deſcars* en rougit juſqu'à l'embarras ; & ce qu'il y eut de rare, c'eſt que je rougis autant qu'elle : & Madame *Renée* prenant la parole d'une maniére brillante pour ſuivre la penſée de la Ducheſſe, Ce que vous dites, Madame, reprit-elle, eſt très-ingénieuſement imaginé. Cet Amant, ſelon moi, auroit là un plaiſir qui ſurpaſſe tous les autres : & voir porter ſa livrée à ſes rivaux & à toute la Cour, ſeroit une choſe, qui ſans doute ne ſeroit jamais arri-

arrivée. Je voudrois donc auſſi, pourſuivit la Ducheſſe d'*Alençon*, que cet Amant délicat fût préſent, & qu'il entendit ce qu'on vient de dire. *Deſcars* rougit encore, & me pouſſant pour répondre : Je crois, dis-je, Madame, qu'il n'y a d'heureux que le Marchand qui a vendu toutes ces belles écharpes : & l'intérêt qu'il y a trouvé eſt la ſeule choſe qui nous les fait voir.

Le Comte de *Guiſe* s'approchant de *Deſcars*, Je ſuis perſuadé, lui dit-il, que la belle *d'Orval* a raiſon. Si votre écharpe étoit ici, je la démêlerois parmi toutes les autres ; & celui qui auroit un ſi précieux ornement, ne le poſſéderoit pas longtems : Si je l'avois donnée, reprit aigrement *Deſcars*, qui étoit déja en colére de tout ce qu'on diſoit, on ſçauroit la garder, & je ne craindrois pas de la voir paſſer en d'autres mains. Ce Prince fut bleſſé à ſon tour d'une repartie ſi piquante ; & toutefois ſe rendant maître de lui dans un inſtant, Oui, repliqua-t-il, je comprens qu'on ne laiſſe qu'avec la vie ce que vous avez donné.

C'eſt ainſi que *Caumont* étoit favoriſé

risé d'une façon si secrette, sans qu'on eût aucune connoissance de son bonheur. La Comtesse de *Guise*, qui étoit une jeune & belle Princesse, avoit fait une assez grande amitié avec *Descars*, & elles étoient très-souvent ensemble. Le Comte de *Guise* étoit bien aise d'une union qui lui donnoit plus d'occasion de voir l'aimable personne qu'il aimoit, qui de son côté ne le regardoit qu'avec une profonde indifférence; *Caumont* en étoit si persuadé, qu'il n'avoit point d'ombrage de tout ce qui se passoit.

La Cour étoit à Paris, lorsque le Duc d'*Albanie*, frére du Roi d'Ecosse, y arriva. Cette Couronne avoit toujours été attachée à la France, & ce jeune Prince venoit renouveller les marques d'affection qu'on en avoit de tout tems reçues : il fut ébloui de tant de belles personnes qu'il vit; il avoit accoûtumé de dire galamment, qu'il seroit difficile que son cœur pût faire un choix parmi tant d'objets qui n'avoient que trop de quoi plaire.

Je ne sçai comment la chose s'étoit faite; mais il y avoit quatre ou cinq jours qu'il étoit arrivé, qu'il n'avoit point

point encore vû Madame de *Guiſe*, ni *Deſcars*.

Un jour qu'il ſortoit de chez la Ducheſſe d'*Alençon*, que je ne nommerai plus que la Reine de Navarre, quoiqu'elle ne le fût pas alors, paſſant par un coridor, il entendit extrémement rire, & voyant une porte entr'ouverte, il la pouſſa un peu, & apperçut dans une autre chambre deux belles perſonnes qu'il ne connoiſſoit pas, qui étoient fort gayes, & qui parurent ſurpriſes de le voir : il fit comme s'il ſe fût mépris, & les ſalua reſpectueuſement en ſe retirant ; mais le peu de tems qu'il avoit eu pour les conſidérer, ne laiſſa pas de lui faire une grande impreſſion : il en parla à tout ce qu'il vit ; & comme il ne ſçavoit pas encore les routes du Palais des Tournelles, il ne put faire comprendre qui elles pouvoient être, & dans quel appartement il les avoit vûes.

Le ſoir il ſe trouva chez la Reine *Claude*, & étant auprès du Comte de *Guiſe* & de pluſieurs Courtiſans, il lui parloit de ces deux belles perſonnes. Ne les aviez-vous pas encore vûes ? lui demanda le Comte de *Guiſe*. Non, répon-

dit-

dit-il, de tout ce que que j'avois vû ici de beau, rien ne s'étoit offert distinctement, & je ne voyois encore, pour ainsi dire, qu'un mélange agréable; mais pour ces deux personnes, j'avoue qu'il n'en est pas de même, chacune me revient en particulier; je me souviens de la fraîcheur & de l'air animé de la plus blonde; & tous les charmes attrayans de sa compagne ne me partiront jamais de l'esprit : De sorte, reprit le Comte de *Guise*, que vous êtes capable d'en aimer une des deux; Et peut-être toutes les deux ensemble, poursuivit *la Roche du Maine* : car, franchement, de la façon qu'il nous les dépeint, on seroit bien empêché qui choisir. Mon cœur a été si fort ému à leur rencontre, repartit le Duc d'*Albanie*, que je sens que sa destinée est marquée; je suis tout disposé à aimer, sans sçavoir encore laquelle des deux j'aimerai : j'ai un si grand trouble dans l'ame, que je ne sçaurois précisément le représenter; je croi que ce n'est que des dispositions d'amour. Mais qui peuvent-elles être? disoit le Comte de *Guise*, & alors il nommoit une partie des Dames : & ils étoient dans la curiosité de sçavoir quel-

quelles pouvoient être ces deux inconnues, quand la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & que Madame de *Guiſe* entra tenant *Deſcars* ſous le bras. Ah! les voilà, s'écria le Duc d'*Albanie*, en ſe tournant vers le Comte de *Guiſe*, qui rougit extraordinairement, en ſouriant toutefois: dites moi, je vous en conjure, qui elles ſont. *La Roche du Maine* fit un grand éclat de rire en s'aprochant d'elles, & leur alla conter leur avanture: le Comte dit au Prince, que l'une étoit ſans contredit la plus belle perſonne de la Cour, & l'autre ſa femme; & qu'il la trouvoit bien glorieuſe d'avoir pû tenir un moment ſon cœur en ſuſpens auprès d'une telle concurrente. Je reſpecte la Comteſſe, reprit le Prince en riant: auſſi je n'irai pas plus avant; je me renferme dans l'admiration que je lui dois; je ne me hazarderai plus que pour celle qui a diſputé mes hommages.

Le Comte étoit frapé de cette avanture: il trouvoit quelque choſe de ſingulier, que, dans toute la Cour, le Duc d'*Albanie* n'eût trouvé à placer ſes inclinations, que dans ſa femme, ou dans ſa

sa maîtresse ; & il y avoit des momens où il étoit si inquiet, qu'il auroit presque autant voulu qu'il eût aimé la Comtesse que *Descars* : la vertu de cette Princesse, & l'amour qu'elle lui portoit, l'eussent rassuré ; mais tout le piquoit en *Descars* ; il la croyoit insensible jusqu'à cette heure ; il voyoit que le Duc n'étoit que trop bien fait pour la toucher ; son rang, & les desseins qu'il pouvoit prendre, tout étoit bien capable de l'allarmer.

Il sortit de ce premier embarras avec beaucoup de galanterie ; il leur présenta le Duc en leur racontant l'effet qu'avoient produit leurs charmes : la Comtesse de *Guise* l'assura par un regard, qu'une telle conquête ne lui ôteroit jamais rien : aussi en céda-t-elle d'abord toute la gloire à *Descars*, qui lui répondit avec modestie, qu'elle n'avoit pas accoûtumé de lui rien disputer. Cette conversation fut vive, tout fut gai jusqu'au Comte de *Guise*, qui se remit assez promtement de son premier embarras. *La Roche du Maine* portoit son esprit enjoué par-tout ; il plaisoit naturellement au Duc d'*Albanie*, qui, après qu'il

qu'il eut quitté les Dames, le voyant rire avec deux ou trois jeunes Seigneurs, s'aprocha de lui pour être de leur converſation. Seigneur, lui dit-il, je ne puis m'empêcher de trouver fort plaiſant, que vous choiſiſſiez le Comte de *Guiſe*, pour lui dire que vous allez être amoureux de ſa maîtreſſe ou de ſa femme; car cette belle perſonne, qui ſe nomme *Deſcars*, en eſt paſſionnément aimée: le Prince rit, auſſi-bien que *la Roche du Maine*, de ce qu'il avoit fait, & continuant d'un air peu ſérieux, Nous partagerons le différend, dit-il, je lui laiſſerai Madame de *Guiſe*, & j'adreſſerai mes adorations à *Deſcars*.

En effet, belle *Alphonſine*, il s'en tint à ce choix, que ſon cœur avoit déja fait; il ne ſongea pas un moment à la femme du Comte de *Guiſe*, & il donna toutes ſes penſées les plus paſſionnées à *Deſcars*.

Dans peu l'amour de ce Prince devint très-violent; il ne le cacha, ni à *Deſcars*, ni à perſonne; il l'accompagna de toute la galanterie imaginable: le Comte de *Guiſe* craignit un rival ſi redoutable, & il vint enſuite à le haïr; le

Duc d'*Albanie* s'en apperçut ; il avoit fait une amitié assez particuliére avec le Seigneur de *Caumont*, qui, sçachant tous les avantages qu'il avoit sur lui dans le cœur de *Descars*, l'eût aimé, si l'on pouvoit aimer en pareil cas ; mais ce qu'il y a de certain, il l'estimoit & vivoit parfaitement bien avec lui.

Je ne comprens pas le Comte de *Guise*, lui disoit un jour le Duc d'*Albanie*, il ne sçauroit me souffrir depuis que j'aime la belle personne à qui il a donné son cœur : quel caprice ! il est marié, que peut-il prétendre qui ne soit offensant pour elle ? Je ne suis point comme lui ; toute ma peine, si j'avois cent rivaux, seroit celle que j'aurois à les vouloir tous surmonter en mérite, comme je les passerois en amour : j'espérerois toujours tant que je n'en verrois pas un plus heureux que les autres ; & si j'avois la douleur de remarquer qu'elle eût fait un choix, je croi que je le respecterois, & que je ne le hairois pas. Je ne sçai, lui repliqua *Caumont* en riant, s'il y a autant de l'Amant en ce que vous dites, qu'il y a de l'honnête-homme peu sensible ; je comprens, qu'on peut ne pas hair un

un rival qui n'eſt pas aimé, mais je ſoutiens qu'on ne peut aimer celui qui le ſeroit. Il faut, reprit le Duc d'*Albanie*, que je n'aye jamais goûté la douceur d'être aimé, puiſque j'ai un ſentiment que vous trouvez ſi particulier; mais encore une fois, j'aime d'une certaine maniére, que je ne croi pas poſſible que je puiſſe jamais être oppoſé à ce que voudroit ma maîtreſſe : je ſerois ſans doute affligé de n'avoir pas la préférence; mais ſi elle me donnoit des marques d'eſtime, & que mon rival fût digne de ſes bontés, je croi que je ſerois capable de ne les perſécuter ni l'un ni l'autre.

Vous croyez connoître, par ce que je vous dis, le Duc d'*Albanie* pour être d'un caractére peu animé, & dont les paſſions ne ſont pas bien vives; déſabuſez-vous; il a aimé *Deſcars* de la maniére la plus véritable & la plus fidéle; mais je ſuis perſuadée, qu'il y a dans ſon amour plus de tendreſſe & de reſpect, que d'impétuoſité & d'ardeur.

Son amour n'étoit pas un ſecret, il en avoit parlé mille fois; toutes ſes actions, tant de fêtes galantes qu'il don-

noit, tout ce qu'il faiſoit, l'avoient fait éclater : le Roi n'étoit pas fâché que ce jeune Prince eût pris cet engagement, il s'attachoit par-là d'une maniére plus forte à ſes intérêts, auſſi le favoriſoit-il en tout ce qu'il imaginoit.

Deſcars avoit les ſentimens trop délicats, pour n'être pas bleſſée des marques d'un amour ſi éclatant. Elle s'en plaignoit avec ſon cher *Caumont*, d'une maniére à lui ôter toutes ſes craintes. Je me trouve bien importunée de tout ce que fait le Duc d'*Albanie*, lui diſoit-elle : faut-il qu'il ait le privilége de me dire publiquement ſes penſées, tandis que les vôtres ne s'expliquent qu'en ſecret ?

Je ſerois bien malheureux, lui répondit-il, ſi la perſévérance de vos charmantes bontés ne me raſſuroit entiérement : je tire ma gloire de ce qui feroit le ſupplice d'un autre ; je vois avec un plaiſir ſenſible & délicat, que tous les effets que produit votre beauté vous affligent ; chaque Amant qu'elle vous donne eſt une victime que vous ſacrifiez à mon tendre amour. Ah ! ma belle maîtreſſe, que je me trouve heureux !

Mon

Mon triomphe, pour être secret, n'en est que plus précieux; qui fut jamais dans un état si plein de bonheur que moi? Quel autre Amant eut jamais une destinée si désirable?

Elle me devient tous les jours plus chére, lui repartit-elle; ma constance ne me coûte que du plaisir; je vous sacrifierois d'une maniére aussi naturelle tous les Rois de la Terre; & quand je lis dans vos yeux la satisfaction de votre cœur, je ne puis assez remercier l'Amour de m'avoir donné un cœur si fidéle, & dont je sens si bien que je régle tous les mouvemens.

Mon sort est bien glorieux, repliqua *Caumont*, & il seroit bien envié si on le connoissoit; mais quelque cher que me soit un pareil mystére avec vous, je voudrois bien que nos parens voulussent le finir, & que par le bonheur le plus désiré ils me missent en état de faire éclater mes transports aux yeux de toute la Terre. *Descars* se trouvoit de son sentiment, & lui faisoit bien voir, qu'elle auroit voulu comme lui qu'ils n'eussent pas différé une chose qu'ils avoient dès si longtems arrêtée.

Caumont étoit le plus aimable de tous les hommes ; il ne faut pas s'étonner s'il fut si tendrement aimé ; sa personne étoit très-agréable, il avoit l'air extraordinairement noble, il étoit fait pour l'amour, aussi s'y donnoit-il tout entier, plein de dévouement, de soins, de complaisance ; son esprit étoit excellent, il en avoit autant qu'on en peut avoir, mais de cet esprit facile, aisé, amusant, & la plus aimable humeur que j'aye de ma vie connue. Que vous puis-je dire d'un homme dont la mémoire me sera toujours chére ? Il méritoit bien tous les sacrifices qu'on lui faisoit.

Descars, qui ne pouvoit souffrir les témoignages d'amour que lui donnoit le Duc d'*Albanie*, accompagnés de tant d'éclats, les recevoit souvent par les ordres du Roi.

Un jour que le Duc donnoit un bal chez lui, à la Reine, & à toute la Cour, elle s'y trouva, ne le pouvant éviter ; mais ma compagne y fut sans aucune parure, tandis que toutes les Dames y brilloient de tous les ornemens, & d'une quantité extraordinaire de pierreries : tout le monde se récria sur sa négligence ;

ce; elle n'avoit qu'un diamant dans ſes cheveux, elle l'avoit mis parce qu'il venoit de *Caumont*, encore l'ôta-t-elle, & l'ajoûta à tant d'autres qui étoient dans la coeffure de la Ducheſſe d'*Aſſouteville* : Je vous aſſure, lui diſoit *Tallard*, qu'il y a beaucoup d'orgueil ſous ce faux air de modeſtie que vous nous montrez aujourd'hui, jamais vous n'avez été plus belle; & s'apercevant que le Roi ſe fâchoit du peu d'art qu'elle avoit mis à ſa parure, Ah! Sire, lui diſoit *Tallard*, ne la grondez pas, voyez ſes yeux, ils ont plus d'éclat que tous nos diamans, & je ſuis aſſurée que le Duc d'*Albanie* n'en ſentira pas moins leur pouvoir. Comme elle diſoit cela, ce Prince s'avança, & ſe récria ſur l'ajuſtement de *Deſcars*. *Tallard* ſe prit à rire; Il veut dire ſa beauté, reprit-elle: hé bien, Sire, ne vous l'avois-je pas dit? il ne voit rien hors de-là. En effet, le Prince avoua, qu'elle l'avoit frapé par elle-même, & qu'il auroit juré qu'elle étoit couverte de pierreries. Ce n'eſt pas la premiére fois que l'amour a fait voir les objets bien différens de ce qu'ils ſont.

Un matin que le Duc d'*Albanie* étoit allé dans la chambre de *Caumont*, il étoit paſſé dans celle de *Lautrec* qui étoit tout auprès de la ſienne : on le dit au Prince, & il ſe diſpoſoit à y aller, quand voyant la porte d'un petit cabinet entr'ouverte, il y entra ; c'étoit le dépoſitaire des ſecrets de ce ce fidéle amant ; il étoit d'une propreté non pareille : le Prince apperçut ſur une table un petit myrthe tout couvert de rubans couleur de roſe, dans une petite caiſſe d'un bois précieux ; il y avoit aux quatre faces des mignatures dans des cartouches d'or ciſelé.

La premiére étoit un petit Amour, qui attiſoit un feu ſur un Autel, & avec une de ſes aîles qu'il étendoit, il ſembloit le cacher au Soleil, voulant repréſenter par-là le monde.

Dans le ſecond tableau, il y avoit deux cœurs qui paroiſſoient être dans une niche, & une eſpéce de paliſſade les ſembloit dérober encore aux yeux du Soleil : elle étoit compoſée de branches de myrthe, d'arcs, de fléches, de flambeaux, de chaînes ; voulant exprimer, que l'union de ces cœurs ſe cachoit, avec ce qui

qui eſt même propre à l'amour.

Le troiſiéme tableau repréſentoit deux tourterelles, qui ſe becquetoient ſous un feuillage ſombre, tandis que d'autres oiſeaux ſe faiſoient la guerre, & ſe battoient à la vûe du Soleil.

On voyoit dans le quatriéme tableau deux Palmiers qui ſe joignoient dans une ſituation de payſage, où ils étoient abſolument à l'abri du Soleil.

Le Duc d'*Albanie* conſidéra avec plaiſir tous ces jolis deſſeins d'un amour miſtérieux; il jugea que *Caumont* deſtinoit cet agréable myrthe à quelque galanterie; il s'aprêtoit à lui en faire la guerre, quand baiſſant ſes yeux ſur la table, il vit un papier déplié & écrit; il crut que c'étoit le Billet qui devoit accompagner cet ingénieux préſent; il fut pourtant ſurpris, quand de plus près il diſcerna que ce n'étoit pas de l'écriture de *Caumont*, & de connoître enfin par la lecture qu'il en fit, que c'étoit une femme qui avoit envoyé tout cela à *Caumont*: voici ce que ce papier contenoit.

LE MYRTHE.

JE viens tout fraîchement du Jardin de *Venus*,
Pour te dire exprès mon Hiſtoire.
Par des événemens qui te ſont inconnus,
J'en vai conſacrer la mémoire.
Apren mon ſort, Amant heureux.
Venus, qui m'éleva par des ſoins dignes d'elle,
Me dit un jour, Croiſſez, arbre amoureux,
Ne puiſſiez-vous ſervir qu'à couronner les feux
D'un amant empreſſé, diſcret, tendre, & fidéle!
Entre mille beautés qui me faiſoient la cour,
Une Nymphe, qui me ſçut plaire,
Me diſoit fort ſouvent, Croiſſez, arbre d'amour,
Vous me ſerez un jour peut-être néceſſaire.
De ſes brûlans ſoupirs, qui m'échaufoient le ſein,
Je prenois plus de force encore;
Ses larmes quelquefois qui couloient ſur ſon ſein,
M'égayoient ainſi qu'au matin
Fait la fraîcheur de la vermeille Aurore.
Je liſois dans ſes yeux, je voyois ſes déſirs:
Souvent elle en parut charmée;
Elle me deſtinoit aux éternels plaiſirs

De

De celui qui l'auroit un jour le mieux aimée.
Allez, dit-elle enfin, allez, Myrthe charmant,
Allez trouver *Mirtil*, couronnez sa constance :
Il est bien juste, après un long tourment,
Que vous fassiez, par mon consentement,
Son bonheur & sa récompense.

Le Duc relut ces vers trois ou quatre fois, & sans s'en pouvoir empêcher, il considéra cette écriture avec une grande attention. Vous jugez bien, Princesse, qu'elle étoit de *Descars* : elle avoit envoyé ce Myrthe charmant à *Caumont* le jour de devant, qui étoit celui de sa fête : cet Amant avoit toujours la clef de ce cabinet dans sa poche, & hormis *Lautrec*, personne n'y entroit : il se ressouvint tout d'un coup, qu'il l'avoit laissé ouvert, il courut pour le fermer, & il fut étrangement surpris d'y trouver le Duc d'*Albanie*, & de lui voir dans les mains les vers de sa chére maîtresse : il rougit d'abord, & se remettant avec une merveilleuse promtitude, Ah ! Seigneur, lui dit-il, en lui prenant ce papier, mon imprudence me fait commettre une espéce de trahison ; car enfin, poursuivit-il en riant, vous voilà, aussi-bien que

moi, dans le même secret : on m'a chargé de faire porter toutes ces choses, continua-t-il, en montrant le Myrthe & les vers, chez un Amant heureux. Quoi ! ce n'est pas pour vous, interrompit le Prince avec quelque précipitation. Pour moi ! s'écria-t-il avec beaucoup d'adresse : ah ! Seigneur, à vous parler avec sincérité, je ne me sens pas capable de mériter une pareille fortune.

Il dit ces paroles d'un air si libre, qu'elles persuadérent le Prince. Mais comment donc avez-vous toutes ces aimables choses ? reprit-il. La belle personne, qui les a si ingénieusement imaginées, lui répondit *Caumont*, m'a prié de les faire donner adroitement à celui pour qui elles sont, & je suis occupé depuis une heure à songer comment j'éxécuterai ma commission : mais, Seigneur, je vous suplie de ne parler jamais de ce que mon indiscrétion vous a fait voir ; je serois au désespoir, si c'étoit un autre que vous qui eût la connoissance d'une partie de ce secret ; car de l'humeur dont est la belle personne qui aime avec tant de délicatesse, elle ne me pardonneroit jamais, si elle sçavoit

voit maintenant ce qui s'eſt paſſé, & elle ſeroit capable d'en mourir de douleur. Je vous promets de n'en parler jamais, repartit le Prince ; mais que je trouve heureux le ſort de cet Amant ! J'en ſuis encore mieux perſuadé que vous, reprenoit *Caumont*, je vois ſon bonheur tous les jours. Mais qui peut-il être ? diſoit le Duc d'*Albanie*, & faiſant quelques pas ; comme ce cabinet n'étoit pas grand, il s'arrêtoit & touchoit tout ce qu'il y avoit, ce qui donnoit une grande inquiétude à *Caumont*, parce que le portrait de *Deſcars* y étoit en pluſieurs endroits caché ſous des glaces couliſſes : il étoit entre autres derriére le portrait de la Reine de Navarre, & peint de l'autre côté du même cuivre.

Que la ſœur du Roi eſt bien peinte là ! s'écria le Duc d'*Albanie* en portant la main à ce portrait, qui étoit aſſez petit pour le prendre. Elle eſt bien mieux dans celui-ci, repartit *Caumont*, en l'arrachant de là, & lui en faiſant conſidérer un plus grand : ce n'eſt qu'une copie, & celui-ci eſt un original ; & il lui ſoutint que rien n'égaloit celui de la Princeſſe *Renée*, qui étoit dans la chambre, &

& ainſi il l'ôta de ce fatal cabinet.

Il exigea encore du Prince de nouvelles aſſurances de fidélité ; & en effet, il lui tint parole, & ne dit pas un mot d'une ſi galante avanture, & qui lui donnoit tant de curioſité. *Caumont*, qui n'avoit rien de caché pour *Deſcars*, l'en avertit, afin qu'elle ſe tint préparée en cas qu'elle en entendit parler.

Un jour que le Connétable amenoit *Caumont* à Paris, nous étions ici : il la pria le matin chez la Reine de ne paroître point ce ſoir-là à la Cour, parce qu'il n'y ſeroit pas. *Deſcars* le lui promit aiſément ; & en effet, elle ſe mit en état de ne plus ſortir, & elle & moi nous nous amuſames tout le jour à cent choſes différentes ; mais ce n'étoit pas ſans parler de *Caumont* & de *Lautrec*.

Sur le ſoir, ſon tailleur arriva, qui lui portoit le plus galant habit du monde ; elle étoit jeune, une envie de jeune perſonne lui prit tout d'un coup de le mettre ; elle rajuſta ſa coeffure, mit bien de l'eſſence à ſes beaux cheveux, & s'habilla. Quand elle fut ainſi, elle eut encore envie d'aller au ſouper, & de ſe faire voir ; elle ſe ſouvenoit bien de ce

que

que ſon Amant lui avoit demandé ; mais après tout, elle ne crut pas faire un grand crime, & en m'en parlant, Je ne ſçavois pas que j'aurois un habit neuf, me diſoit-elle en riant ; je lui demanderai pardon demain dès que je le verrai.

Nous fumes enſemble chez la Reine. *Deſcars* étoit ſi belle, qu'elle ébloüit tout le monde ; je lui en faiſois la guerre, & je lui voulois perſuader, que tout ce qu'on lui diſoit étoit autant d'offenſes pour *Caumont*. Elle me répondit qu'on ne parloit pas à elle, que toutes ces douceurs ne s'adreſſoient qu'à ſon habit ; elle étoit fort gaye & fort brillante, répondant vivement à tout ce qu'on lui diſoit ; & lorſqu'elle ne ſongeoit à rien moins qu'à la préſence de *Caumont*, elle le vit tout d'un coup devant ſes yeux, d'un air chagrin & froid, pour la premiére fois de ſa vie : jamais ſurpriſe ne fut égale à celle de ma Compagne, elle rougit depuis la tête juſqu'aux pieds, comme s'il l'eût ſurpriſe dans une faute effroyable, & oubliant toutes les conſidérations qu'elle avoit obſervées juſqu'alors, elle s'avança promtement vers lui, l'abordant les mains jointes & le corps panché en la poſture d'une vraie

vraie ſupliante qui demande grace : Pardonnez-moi, lui dit-elle d'un air tendre & paſſionné ; c'eſt ce vilain habit qui m'a fait manquer à ce que je vous avois promis. Leur action eût indubitablement fait connoître leurs ſentimens, ſi je ne me fuſſe aprochée d'eux, & ne les euſſe éloignés du reſte du monde. Quoi ! lui dit-il, tournant la tête ſans vouloir la regarder, & la regardant pourtant, c'eſt la tendre *Deſcars*, qui manque à toutes les régles de l'amour ſenſible ! Mon cher Amant, reprenoit-elle, pardonnez-moi, je m'avouë coupable, je ſuis très-coupable. Etoit-ce pour le Comte de *Guiſe*, reprit-il, que vous aviez mis tout cet ajuſtement ? Je n'ai jamais eu que de l'indifférence pour le Comte de *Guiſe*, repliqua-t-elle ; &, pour le Duc d'*Albanie*, vous devez vous reſſouvenir de la maniére dont je fus à ſon Bal. Mais pour qui donc toute cette parure ? interrompit-il : Je n'étois pas ici, & je n'y devois pas être : Une envie d'une jeuneſſe étourdie, reprit-elle, m'a fait mettre cet habit, ou plûtôt un inſtinct ſecret m'a portée à me parer, puiſque vous deviez revenir : je devois garder tout cela pour vous ; & puiſque

que je vous revois, recevez-le, & redonnez-moi un air qui me ſatisfaſſe.

Caumont réſiſta encore; & comme elle étoit touchée de voir une maniére à laquelle elle n'étoit pas accoutumée, je me rangeai de ſon côté contre *Caumont*, qui lui demanda enſuite pardon de ce qu'il s'étoit faché. C'eſt la premiére & la ſeule fois de leur vie, qu'ils ont eu une eſpéce de petite querelle.

Les démêlés de Madame mére du Roi, & du Connétable furent pouſſés ſi loin, & produiſirent tant d'aigreur de part & d'autre, que ce Prince quitta la Cour, & ſe retira à Chantelle. *Lautrec* eut auſſi ordre d'aller en Italie, & *Caumont* fut obligé par ſon emploi d'y aller auſſi. La Reine de Navarre jugea à propos d'éviter la préſence irritée de ſa mére, elle fut paſſer quelque tems à la Campagne. *Deſcars* & moi fumes ainſi ſéparées, & nous n'eumes plus la conſolation de nous parler de nos ſecrets: cette abſence de ſon Amant, & celle de ſon amie, l'affligérent extraordinairement; elle apréhendoit les périls où il ſe pouvoit rencontrer; ſa belle humeur devint plus ſombre, elle fuyoit ſouvent la compagnie, & l'on remarqua

qua qu'elle étoit rêveuſe.

La premiére fois que la Princeſſe *Renée* vint voir la Reine, j'eus le déplaiſir de n'être pas de ce petit voyage, parce que la Régente, pleine du malheur de ſa paſſion & de ſes chagrins, voulut que je demeuraſſe auprès d'elle; elle me demanda à la Princeſſe, qui eut la complaiſance qu'elle déſiroit.

Deſcars avoit reçu des nouvelles de ſon Amant qui la jettérent dans de grandes inquiétudes, & la Princeſſe *Renée* ayant remarqué qu'elle ne l'avoit point vue de tout le jour, en parloit à la Reine & à Madame de *Sancerre*, en ſe promenant toutes trois. Je la trouve mélancolique, pourſuivit-elle: ſeroit-ce qu'enfin ſon cœur ſeroit touché? Elle a peut-être apris quelque choſe de ſa famille qui l'afflige, reprit la Reine. Non, dit Madame de *Sancerre*; il paroit un air trop tendre dans ſon abattement; je croirois comme la Princeſſe, que ſon cœur ſeroit touché: Ce ne peut pas être pour le Comte de *Guiſe*, repartit la Reine, elle eſt trop ſage pour aimer un homme dont les engagemens ſont ailleurs; & pour le Duc d'*Albanie*, elle n'auroit pas tant de triſteſſe:

je

je crois qu'elle n'ignore pas ſes deſſeins ; il m'en a parlé, & il ne tiendra qu'à elle d'être une des plus grandes Dames du monde ; il a effectivement réſolu de l'épouſer, & je ne crois pas qu'elle refuſe un parti ſi élevé.

Comme elles alloient ainſi s'entretenant de la fortune de ma compagne, elles l'aperçurent de loin qui ſuivoit le bord d'un petit ruiſſeau, & qui ſe coucha à terre entre quatre ſycomores que le même ruiſſeau traverſoit ; il y en avoit deux plantés de chaque côté, & cet endroit ainſi écarté étoit également ſolitaire & agréable.

Les Princeſſes firent un aſſez long détour pour s'y rendre ; elles trouvérent *Deſcars* couchée comme je l'ai dit ; elle avoit auprès d'elle un porte-lettre ouvert, d'où elle ôtoit des papiers, qu'elle liſoit ; elle avoit auſſi des tablettes où elle écrivoit quelquefois ; elle tira bien des petits bijoux de ſes poches, & tout cela avec une ſi grande application, qu'elle n'avoit garde de voir les Princeſſes qui étoient à un pas d'elle : enſuite elle ôta de ſon ſein un portrait, qu'elle conſidéra avec autant d'attention, que ſi c'eût été la premiére fois qu'elle l'eût vû ; après quoi elle por-

porta la bouche deſſus avec une ardeur qui ſurprit les Princeſſes, & elle laiſſa tomber quelques larmes.

La fille de *Louis XII.* ſe baiſſa; & prenant le porte-lettre, Il faut en ſavoir davantage, ma chére *Deſcars*, lui dit-elle; Ce ne ſera pas par force pourtant, continua-t-elle, en l'embraſſant & ſe mettant auprès d'elle, mais ce ſera de bonne volonté. Vous ſavez comme nous vous aimons, pourſuivit la Reine, en s'aſſeyant auprès d'elle, auſſi-bien que la Comteſſe de *Sancerre*; ainſi vous ne pouvez trouver des amies plus tendres ni plus fidéles, pour recevoir & pour garder votre ſecret. *Deſcars* étoit ſi étonnée, que je ne vous la puis repréſenter; elle n'avoit pas eu le tems de ſe lever, & tout ce qu'elle avoit ôté de ſes poches étoit épars autour d'elle.

L'action des Princeſſes lui mit un incarnat ſur les joues, qui n'en fut point déplacé de tout le reſte du jour: elle pancha ſon corps vers la Reine & vers la Princeſſe, d'un air modeſte & timide; Vous me commandez de vous dire ma foibleſſe, leur dit-elle, il faut vous avoüer des ſentimens que mon cœur à pris, & qui ne finiront qu'avec ma vie: enſuite elle

elle garda un long silence; la Princesse *Renée* impatiente de la voir finir, C'est donc pour le Duc d'*Albanie*, lui dit-elle, en songeant à ce que la Reine venoit de lui dire.

Non, reprit froidement *Descars*, l'ambition ne sçauroit toucher une ame dont l'amour s'est emparé presque dès le moment de ma naissance; & par ce peu de mots la curiosité des Princesses ayant augmenté, *Descars* leur conta exactement tout ce que je viens de vous dire, leur montra la copie des articles de son mariage arrêté dès son enfance avec le Seigneur de *Caumont*, qu'elle portoit toujours sur elle; car jamais personne n'aima avec tant de délicatesse & de bonne foi. Les Princesses approuvérent une si louable affection, que leurs parens avoient si bien autorisée, & qu'ils conservoient avec tant de fidélité: elles lui promirent qu'elles ne seroient pas moins secrettes, quoiqu'elles la sçussent; sur-tout elles ne purent lui refuser leur admiration sur les sentimens indifférens qu'elle avoit pour la grandeur du Duc d'*Albanie*.

La Reine de Navarre estimoit extrémement *Caumont*; elle lui avoit fait l'hon-

l'honneur de le mettre au rang de ſes amis ; elle s'étonnoit de ne s'être pas aperçue de cette affection ; elle la trouvoit ſi bien aſſortie & ſi raiſonnable, qu'elle proteſta à *Deſcars*, qu'elle feroit tout ce qui dépendroit d'elle pour les rendre bientôt heureux ; que ce ne pourroit être pourtant qu'après que le Roi ſeroit de retour d'Italie : elle lui dit qu'elle vouloit en écrire à *Caumont* dès le ſoir même, & qu'elle lui recommanderoit de ne s'allarmer point de ce que ſon ſecret étoit entre tant de perſonnes, puiſqu'il n'étoit ſçû que par ſes amies.

La Princeſſe *Renée*, que cette avanture avoit réjouïe, lui écrivit auſſi, mais ce fut dans un autre ſtile : voici ſa lettre.

LETTRE.

DAns ce vaſte jardin, la divine *Caſſandre*
A fait entendre ſes clameurs,
Elle ſoûpire d'un air tendre,
Elle verſe pour toi des pleurs.
Ciel ! il eſt donc parti, cet Amant que j'adore !
Dit-elle, je ne le vois plus,
Je ne le verrai point encore ;

Mes

Mes cris pour l'apeller ſont des cris ſuperflus.
Hélas ! impitoyable gloire,
Vous l'arrachez d'entre mes bras,
Mais il ſera toujours préſent à ma mémoire;
Vos efforts impuiſſans ne l'en chaſſeront pas.
En vain l'abſence me tourmente,
Et quoiqu'elle m'ait tout ôté,
Le cœur d'une fidéle Amante
Peut ſurmonter ſa cruauté.
Oui, quoi que je ſouffre de peine,
Je te conſerverai ma foi.
Je vis parce que je ſuis tienne,
Je ne puis vivre que pour toi.
Là, ſe livrant à la tendreſſe,
De ſon aimable ſein elle tire un portrait;
Elle lui fait une careſſe.
Devine & ſens ce qu'elle fait.
Cette careſſe eſt précieuſe;
Elle lui donne un doux baiſer.
Toi, dans cette careſſe heureuſe,
Sens-tu ton tourment s'apaiſer ?
L'Inſtinct, l'Amour n'ont-ils rien à te dire ?
Ton cœur dans ces heureux momens,
N'a-t-il pas tout ce que déſire
Le plus ſenſible des Amans ?

Tu

Tu me diras ici, peut-être,
Que, pour être bien satisfait,
Tu désirerois pouvoir être
A la place de ton portrait.

Je ne puis vous exprimer la surprise de *Caumont*, quand il eut ouvert son paquet, & qu'il trouva toutes ces lettres : vous pouvez vous le figurer. Madame de *Sancerre* lui écrivoit aussi : mais il ne fut pas fâché, que des personnes qu'il connoissoit si bien, & qu'il honoroit si parfaitement, fussent dans un secret qui lui étoit si précieux & si cher.

Il crut même que ce seroit un moyen pour diminuer ou pour adoucir les chagrins que son absence causoit à sa chére Maitresse, par l'amitié qu'il sçavoit bien qu'elles avoient pour elle.

Enfin, la Reine se rendit à la Cour. *Descars* me conta tout ce que je vous dis, & nous fumes ravies de nous revoir. La rebellion du Connétable arriva ; le Roi fut en Italie, & perdit la malheureuse Bataille qui lui coûta la liberté.

Cau-

Caumont & *Lautrec* se rendirent comme les autres Seigneurs auprès de la Régente. & le Duc d'*Albanie*, & le Comte de *Guise*, furent plus empressés qu'ils ne l'avoient jamais été, auprès de *Descars*. Le Roi tomba malade, comme vous le sçavez, & manda en Espagne la Princesse sa sœur; elle partit pour l'aller trouver; *Descars* la suivit. *Caumont* & elle se dirent un adieu tendre & touchant: & dans le moment même qu'elle montoit dans le chariot de la Reine, un Ecuyer du Comte de *Guise* lui donna une lettre, qu'elle prit froidement, en faisant signe à *Caumont*, pour lui marquer le peu de satisfaction qu'elle en avoit.

Vous sçavez, aussi-bien que moi, belle Princesse, ce qui se passa en Espagne, & que le jeune Duc de *l'Infantade* fut extrémement amoureux de *Descars*, aussi-bien que *Moncade*, Général de la Mer; & comme ils croyoient tous deux, que l'Empereur épouseroit la sœur du Roi, chacun n'oublia rien en son particulier, pour obtenir les bonnes graces de sa maîtresse; vous sçavez aussi qu'il se passa mille avantures plai-

ſantes ; mais je reviens au retour de la Reine.

Lautrec & *Caumont* ſe trouvérent avec *Clermont* de *Lodéve*, quand il la fut recevoir ſur la frontiére, & la conduiſirent à Bayonne, où étoit la mére du Roi & la fille de *Louis XII.* Le Duc d'*Albanie* s'y trouva, plus plein de ſa paſſion qu'il ne l'avoit jamais été ; & comme Madame la Régente favoriſoit tout ce qui étoit utile au Roi, & qu'elle ſçavoit bien qu'elle ne lui pouvoit conſerver aſſez d'amis, elle ſe déclara hautement pour lui, & vit avec un grand plaiſir qu'il vouloit prendre une femme en France : elle écrivit au pére de *Deſcars*, qui ſe rendit en diligence auprès d'elle ; il fut ébloui de la propoſition qu'on lui faiſoit ; il devoit garder des meſures pour l'engagement qu'il avoit pris, & qui duroit toujours, avec le pére de *Caumont* ; il étoit à la Cour, il fut le trouver, & le conjura, au nom de leur ancienne amitié, de conſentir à l'élévation de ſa fille. Ce vieux Seigneur, qui avoit une probité dont on ne faiſoit plus d'uſage, fut épouvanté des ſentimens de *Deſcars*, & le regar-

gardant avec une froideur étonnante ; Je romps tous les nœuds qui devoient unir nos familles, lui dit-il ; rien n'étoit capable, que vous-même, de me faire manquer à nos promeſſes : mon fils trouvera aſſez de partis ; & ſi je ne lui donne pas une Princeſſe d'Ecoſſe, il ne ſera pas moins heureux ſans un ſi grand mariage : je plains votre fille ; peut-être qu'elle n'a pas tant d'ambition que vous en avez ; je l'ai connuë vertueuſe, c'eſt ce qui me fait regretter qu'elle ne ſoit pas unie à mon fils ; je l'ai trouvée, par ſon mérite, digne d'être ma fille.

Deſcars, ainſi dégagé, alla trouver la Régente, & lui dit qu'elle pouvoit diſpoſer de ſa fille : elle fit avertir le Duc d'*Albanie*, qui fut comblé de ſatisfaction : il la témoigna à la belle *Deſcars* avec toute la paſſion imaginable ; elle avoit reçu les ordres de ſon pére, pour ne ſonger plus à *Caumont*, & pour ſe préparer à recevoir comme elle le devoit l'honneur que le Duc lui faiſoit : la choſe ſe tint ſecréte, juſqu'à ce que celui que le Prince avoit envoyé en Ecoſſe chercher le conſentement du

Roi ſon frére, fût arrivé.

Mais le vieux Seigneur de *Caumont*, dont la fierté étoit extraordinaire, ne pouvoit ſouffrir des manquemens qu'il croyoit poſitivement toucher à l'honneur ; il déſaprouvoit le procédé de *Deſcars*, & piqué d'une conduite qu'il condamnoit ſi fort, il voulut le prévenir ; & voyant que le mariage d'Ecoſſe ne ſe diſoit encore qu'en ſecret, il conclut celui de ſon fils avec Madame d'*Albret*, que vous voyez ici, qui étoit alors fille, c'étoit le plus grand parti du Royaume. On ſçut donc à la Cour, que ce mariage s'alloit faire dans quatre jours, qui étoit le lendemain de l'arrivée du Roi, & qu'on le différoit juſqu'à ce tems par reſpect pour lui.

C'eſt ici où il faut que vous conceviez toute la douleur imaginable dans les cœurs de la pauvre *Deſcars*, & de l'infortuné *Caumont :* je ne me ſens pas capable de vous la repréſenter ; ils gémirent, ils pleurérent, & ils eurent la conſolation de pleurer & de gémir enſemble. Croyez-vous qu'ils vouluſſent obéir à leurs péres ? Non, ils ſe jurérent de ne s'abandonner jamais. Quoi ! ma chére

re Maîtreſſe, lui diſoit ſon malheureux Amant, vous mépriſez pour moi tout ce que la fortune vous offre, & vaux-je tout ce que vous quittez ? Et qu'eſt-ce que je quitte ? s'écrioit-elle, une chimére de grandeur ? Si je vous perdois, grand Dieu ! ne ſeroit-ce pas perdre les véritables biens, tout ce que je puis perdre au monde de plus ſenſible ?

Je n'aurois jamais fait, ſi je vous rediſois tout ce qu'ils ſe dirent de tendre, de grand, & de généreux ; ils réſolurent en ma préſence de ne donner pas à connoître leurs ſentimens ; & quand *Caumont* ſçut que ſon pére avoit arrêté ſon mariage, il convint avec *Deſcars*, que pour la voir autant qu'il pourroit, il ne partiroit que le lendemain de l'arrivée du Roi, qui étoit celui qu'on deſtinoit à ſes nôces ; & *Deſcars* lui promit, que, dès que l'Envoyé du Prince ſeroit revenu d'Ecoſſe, elle ſe mettroit dans un Couvent ; cependant toute la Cour croyoit le mariage de *Caumont*.

La Princeſſe *Renée*, qui étoit allée prendre l'air à une petite maiſon de campagne, parce qu'elle étoit un peu incommodée, & qui ſçachant que le Duc

d'*Albanie* devoit épouſer *Deſcars*, trouvoit que le pére de *Caumont* avoit fait prudemment, de vouloir marier ſon fils à une ſi grande héritiére, ne put ſe refuſer le plaiſir de dire à *Caumont* ſon avis ſur ſon mariage : elle ſçavoit, qu'il ne connoiſſoit point celle qu'on lui deſtinoit ; elle fit donc écrire ces vers par une autre main que la ſienne, & les envoya le lendemain par un homme inconnu à *Caumont*, ſans dire de quelle part il venoit : il ouvrit froidement ce papier ; & il lut ceci en rougiſſant plus d'une fois.

VERS.

TRiſte Hymen, que voulez-vous faire ?
Unirez-vous deux cœurs qu'Amour
n'a point touchés ?
Que ferez-vous ſans lui de tout votre myſtère ?
Les deux Epoux ſeront bien empêchés.
Triſte Hymen, que voulez-vous faire ?
Les langueurs, les chagrins, & ſur-tout les
dégouts,
Sont les uniques fruits, qui vont naître de
vous.

L'A-

L'Amour, le tendre Amour, vous eſt ici contraire.
Triſte Hymen, que voulez-vous faire ?
Privé de vos plus doux apas,
Sans ris, ſans jeux, & ſans ébats,
Où l'Amour eſt tout en colère.
Triſte Hymen, que voulez-vous faire ?
Je parle à vous, cœur de l'Epoux,
Cœur qu'Amour avoit fait uniquement pour plaire,
Cœur traverſé d'un trait ſi doux,
Qui d'un ſi beau tourment faiſiez mille jaloux.
Ah ! d'un ſi triſte Hymen que voulez-vous donc faire ?

Après que *Caumont* eut lu, regardant triſtement celui qui lui avoit donné ce papier, Vous direz à la perſonne qui vous envoye, lui dit-il, qu'elle aura ma réponſe le lendemain du retour du Roi; il le congédia avec ces paroles : & la fille de *Louis XII.* étant retournée auprès de la Régente, pour être à l'arrivée du Roi, elle ſçut, auſſi-bien que la Reine, qui n'en étoit pas ignorante, la réſolution de conſtance & de fermeté que ces deux Amans avoient priſe; elle l'aprouva, &

fut touchée de leur malheur.

Cannont avoit fait deſſein de s'embarquer, & d'aller en Afrique trouver le Roi d'Alger : il parut, le jour que le Roi arriva, comme les autres Courtiſans ; il fut par-tout où étoit *Deſcars*, pour ne la perdre pas un moment de vûe ; & le ſoir, quand tout le monde fut retiré, Madame de *Sancerre* & moi ſortimes ſans qu'on nous vit avec *Deſcars*, & fumes dans le jardin où le malheureux *Cannont* devoit ſe rendre pour lui venir dire adieu. Je ne me ſens pas la force de vous redire toutes les expreſſions tendres & douloureuſes dont ils ſe ſervirent ; nous crumes vingt fois qu'ils alloient mourir l'un & l'autre entre nos bras.

Pendant qu'un ſi triſte entretien ſe faiſoit, le Duc d'*Albanie*, qui avoit remarqué tout le jour une mélancolie étrange ſur le viſage de *Deſcars*, ne ſçavoit qu'en penſer, dans un tems où tout le monde étoit réjoui pour le retour du Roi : il en fut inquiet, & ſi fort inquiet, que, dès que le Roi fut couché, au lieu d'en faire de même, il deſcendit dans le jardin où nous étions, & y fut long-

tems.

tems, croyant être seul; il se promena plus de deux heures dans une grande allée, dans laquelle en aboutissoient plusieurs autres; la nuit étoit si noire, qu'on ne voyoit point du tout; & ce Prince, portant au hazard sa promenade, prit une autre route; insensiblement il se trouva assez près de nous pour entendre un murmure de voix gémissantes, qui d'abord lui causa quelque terreur, & lui donna ensuite un sentiment de curiosité assez naturel, & qui fut si pressant, qu'il voulut se satisfaire; il s'approcha donc comme il put, & non pas sans se heurter quelquefois contre les arbres, & s'arrêta quand les paroles purent venir distinctement jusqu'à lui: d'abord il reconnut ma voix; il fut surpris que je fusse ainsi dans ce lieu au milieu de la nuit; il se remit quand il entendit celle de Madame de *Sancerre*.

Vous voulez donc mourir, disoit-elle; (& il croyoit qu'elle me parloit) qu'avez-vous fait de votre courage? il vous abandonne dans le tems qu'il vous est le plus nécessaire: voulez-vous le désespérer, & le réduire à ne vous voir plus? Revenez à vous, disois-je. Il ju-

gea bien, que les paroles de Madame de *Sancerre* ne s'adreſſoient pas à moi, & que nous parlions toutes deux à une troiſiéme perſonne : Revenez à vous ; voulez-vous le mettre en état de ne pouvoir éxécuter les réſolutions que vous avez priſes enſemble ? mettez pour vous le tems, avec ſon ſecours on vient à bout des choſes les plus difficiles. Pour toute réponſe, le Duc d'*Albanie* n'entendoit que des ſoupirs & des ſanglots. Oh! ma chére Maitreſſe, reprit une autre voix, qu'il connut être celle de *Caumont*, ne me montrez pas une douleur ſi véhémente; je ſçai que vous m'aimez, j'en ai goûté le charme mille fois en ma vie, je m'en plains dans ce funeſte moment; ne ſçauriez-vous, avec la même tendreſſe, n'avoir pas une ſi déſeſpérante affliction ? Vous me tuez, répondez-moi, conſervez-vous pour un homme qui vous adore ; vous ne me dites rien? Elle ne répond point, s'écria-t-il douloureuſement, elle ne répond point. O Dieu ! m'écriai-je à mon tour, elle eſt évanouïe !

Le Duc comprit alors clairement, que *Caumont* pleuroit, & qu'il emportoit cette

cette perſonne : il demeura arrêté à l'endroit où il étoit, par un mouvement qui le rendit immobile ; & quand il revint à lui, il n'entendit plus rien.

Quelle avanture eſt celle-ci, diſoit-il en lui même, qui m'a rempli d'effroi ! Eſt-ce la compaſſion qu'on a naturellement pour les malheureux, qui me ſaiſit & me touche ? Et alors repaſſant ce qu'il avoit entendu, & ſon imagination faiſant un plus long chemin, elle le ramena au cabinet de *Caumont* où il avoit vû ce galant Myrthe : il ne douta plus, que de ſi délicates marques d'amour ne lui euſſent été adreſſées, & il jugea que la diſcrétion de *Caumont* l'en avoit voulu déſabuſer par les contes qu'il lui avoit faits : il le plaignit enſuite, voyant bien que le mariage, que ſon pére vouloit faire, étoit le ſujet de déſeſpoir de cette tendre perſonne ; alors il ſongeoit qui elle pouvoit être ſans le deviner ; cette étroite confidence, qu'elle avoit avec moi, & avec Madame de *Sancerre*, l'embarraſſoit : ſi c'eût été moi toute ſeule, il auroit penſé à *Deſcars* ; il en eut d'abord quelque ſoupçon ; il le combattit par cent raiſons qu'il croyoit bonnes ;

mais un peu de réflexion les lui fit trouver mauvaises : il se disoit, que la Comtesse de *Sancerre* étoit aussi amie de *Descars*, que *Descars* & *Caumont* étoient de même pays, qu'il avoit cent fois ouï dire que leurs deux familles s'aimoient fort ; enfin il vit assez de choses pour le tourmenter. L'amour sensible & outragé se fit sentir dans ce moment ; il déchira son cœur avec violence ; l'horreur de la nuit augmentoit celle de son ame, il la passa entiére dans ce fatal jardin : les premiéres clartés du jour semblérent en apporter à son esprit ; ses lumiéres furent plus vives, & la raison reprenant le dessus sur tant de passions si en désordre, il se calma peu à peu : il se ressouvenoit aussi-bien de l'écriture des vers qui étoient sur le Myrthe, que s'il l'eût vûe devant ses yeux ; il résolut de s'éclaircir, si c'étoit *Descars* qui eût une passion si sensible pour *Caumont*, de les laisser tous deux en joüir, & de vaincre la sienne, étant assez délicat pour ne vouloir pas posséder une personne dont une autre avoit tout le cœur.

Avec ce dessein, il se mit dans son lit quelques heures, & la premiére chose

ſe dont il s'informa, en allant chez le Roi, ſut ſi le mariage de *Caumont* s'alloit faire: on lui dit, qu'il n'étoit pas en état de le célébrer, puiſqu'il étoit très-malade. En effet, ayant quitté *Deſcars*, quand il l'eut conduite avec notre aide, près d'un de nos appartemens, il fut chez lui pour prendre ſa caſſette, & les choſes qui lui étoient néceſſaires pour ſon départ; mais étant tombé en foibleſſe, il n'en ſortit qu'avec une groſſe fiévre, & ſon pére qui l'aimoit uniquement, ne le quittoit point du tout.

Le Duc ne vit point ce matin *Deſcars* au lieu où elle avoit accoûtumé d'être, ni moi non plus; toutes ces remarques augmentoient ſes ſoupçons; il ſe douta que j'étois auprès d'elle occupée à la conſoler; il vint me chercher l'après-diné chez *Deſcars* où j'étois; il n'entra pas, il me fit appeller; je fus le trouver; j'étois fort triſte; il me regarda fixement, comme pour vouloir s'éclaircir de ſes craintes.

Je vous prie, me dit-il, ſans y apporter plus de façon, montrez-moi de l'écriture de votre amie. Moi, qui ne ſçavois point qu'il y eût de myſtère là-

deſ-

deſſous, mettant la main dans ma poche, Voilà une chanſon qu'elle a écrite, lui dis-je : à peine y eut-il jetté les yeux, qu'il reconnut que c'étoit les mêmes caractéres qu'il avoit vûs aux vers du Myrthe : C'eſt aſſez, me dit-il, après les avoir conſidérés quelque tems ; ne peut-on voir votre compagne ? & en diſant cela, il entra ſans attendre ma réponſe.

Deſcars n'étoit point en état d'être vûe, quoiqu'il dût avoir des priviléges, elle ne vouloit être viſible pour perſonne, auſſi fus-je embarraſſée de ſon action, & je voulus le retenir ; mais comme il avoit ſes deſſeins, il ne m'écouta pas, & pouſſant la porte, il ſurprit infiniment *Deſcars* : elle ſçavoit la maladie de ſon Amant ; cette nouvelle douleur en ajoutoit une ſenſible à toutes les autres ; elle étoit envelopée dans une longue robe de chambre, aſſiſe dans une chaiſe, apuyée contre une petite table, parlant à Madame de *Sancerre* ; elle ſe troubla un peu à la vûe du Prince ; après lui avoir demandé de ſes nouvelles, on parla d'un diſcours mal lié de bien d'autres choſes ; elle étoit fort diſtraite ; il ne perdoit pas une de ſes actions, &

voyant

voyant un petit rosier de roses muscades dans un vase de porcelaine, Les roses, dit-il, sont, aussi-bien que les Myrthes, du Domaine de *Vénus*, & l'on pourroit dire à ce Rosier,

Croissez, arbre amoureux,
Ne puissiez-vous servir qu'à couronner les feux
D'un Amant empressé, discret, tendre & fidéle!

Descars surprise au dernier point d'entendre ces paroles, qu'elle sçavoit bien qu'il avoit vûes, parce que *Caumont* l'en avoit avertie, mais qu'elle n'attendoit pas qu'il dût dire dans ce moment, tressaillit, rougit, & fit un grand soupir; le Prince remarquoit toutes ces choses, & il étoit encore plus agité que *Descars*; mais comme il avoit besoin d'aide dans une si difficile victoire qu'il vouloit remporter sur lui, il voulut prendre de nouvelles forces dans la foiblesse de ma compagne: il nous vit toutes trois muettes & interdites, parce que nous connoissions comme lui les vers qu'il avoit cités; il rompit le silence où nous étions toutes, par ces terribles paroles qu'il adressa à *Descars*.

Vous

Vous ſçavez bien, Madame, lui dit-il, que le mariage de *Caumont* ne ſe fait pas aujourd'hui, il ne peut paſſer outre. Ce diſcours imprévu, ce nom ſi cher, abatirent *Deſcars*; ſes yeux malgré elle ſe remplirent de larmes: elle poſa la tête ſur ſa main: en cet état, quelle volonté eut pû lui faire réſiſtance? le Prince céda; il ſe laiſſa tout d'un coup tomber à ſes pieds, & prenant la main qu'elle avoit libre, & qu'elle n'eut pas la force de lui ôter, Ce mariage ne ſe fera jamais, continua-t-il, & celui où j'avois attaché toute ma gloire ne ſe fera jamais non plus: Ne vous affligez point, Madame, je ne traverſerai plus une ſi parfaite affection; je vous demande pardon des peines que je vous ai cauſées; ne me regardez point comme un perſécuteur, conſidérez-moi à l'avenir comme un ami fidéle; non pas, continua-t-il, comme un ami, je vous aimerai toute ma vie en Amant, mais je vous ſervirai en ami; je vai trouver *Caumont*, je veux le rendre heureux; & ſi le Roi a quelques égards pour les ſervices que je lui ai rendus, & pour ceux que je lui veux rendre, il hâtera votre mariage avec

vec *Caumont* ; cette alliance m'engagera à lui plus que la mienne ne l'auroit pû faire ; elle lui assurera mon cœur ; je passerai ma vie en France, si vous me le permettez, à vous voir, & à vous adorer, sans jamais vous le dire.

Le discours du Prince nous causa une telle surprise, qu'il est impossible de vous l'exprimer : nous étions attachées à chacune de ses paroles, comme si notre vie en eût dépendu, & avec une admiration qui nous transportoit hors de nous-mêmes ; la Comtesse de *Sancerre*, toute attendrie, l'embrassa avec une affection inexprimable ; & *Descars*, autorisée par son exemple, & pénétrée par les mouvemens les plus sensibles, laissa aussi tomber sa tête sur celle du Duc, mais avec une action si reconnoissante, qu'à son tour elle le pénétra : il ne put plus parler, & quelques pleurs, qu'il laissa tomber, achevérent de nous faire voir toute la bonté de son cœur.

Généreux Prince, lui dit *Descars*, ne pouvant bien s'expliquer, que ne vous dois-je point ? Elle répéta souvent les mêmes paroles, sans en pouvoir dire d'autres ; ces mouvemens confus, dont son

cœur

cœur étoit agité, l'empêchoient de s'exprimer ; je l'aidai auſſi-bien que Madame de *Sancerre*, & étant abſolument revenue de ſon premier embarras, le Prince nous quitta, après qu'on eut dit de part & d'autre les choſes du monde les plus touchantes, & les plus héroïques.

Il fut de ce pas chez *Caumont* ; il entra dans ſa chambre, quoiqu'on s'y voulût oppoſer ; il trouva ſon pére au chevet de ſon lit ; Je viens vous dire de la part de la belle *Deſcars*, lui dit-il, qu'avec toute ſa tendreſſe que vous poſſedez, elle eſt encore en état de vous conſerver ſa foi, ſi vous lui raportez la votre ; & ſe tournant vers le vieux *Caumont*, Seigneur, lui dit-il, rompez les engagemens que vous venez de prendre pour votre fils ; je n'ai plus ceux que je voulois avoir avec *Deſcars* ; ne ſongeons tous qu'à les rendre heureux.

Vous voyez bien, Madame, par tout ce que je vous dis, qu'on tombe d'étonnement en étonnement : celui de *Caumont* avoit été ſi extrême, qu'une longue foibleſſe lui ſuccéda ; il ne diſoit pas un mot ; tout ce qu'il put faire fut de prendre la main du Prince, qu'il baiſa avec

avec autant d'ardeur qu'il auroit eu pour baiſer celle de *Deſcars*. Le pére de *Caumont*, à qui le Prince racontoit ce qu'il ſavoit, n'étoit que trop diſpoſé à procurer la ſatisfaction de ſon fils; il l'inſtruiſit à ſon tour de tout ce qu'il ignoroit, & des manquemens de promeſſe du Comte *Deſcars* à ſon ſujet.

Le Prince, informé de toutes choſes, fut trouver le Roi; pour vous abréger ce qui me reſte à vous dire, il lui aprit tout ce qui concernoit ces pauvres Amans. Le Roi eſt tendre, comme vous le ſavez, & il avoit des mouvemens dans le cœur qui le portoient à favoriſer les paſſions véritables & malheureuſes : il envoya chercher le Comte *Deſcars*, lui dit tout ce qu'il faloit dire ; le Duc d'*Albanie*, par ſon exemple, lui montroit ce qu'il devoit faire ; un reſte de généroſité, & la déférence qu'il devoit aux ordres du Roi, lui firent enfin faire d'aſſez bonne grace ce qu'il étoit indiſpenſablement obligé de faire. Le Gouvernement de ſon pays étant alors vacant, le Roi en voulut gratifier le Seigneur de *Caumont*, qui le pria de le donner au Comte *Deſcars*, qui ſçut encore qu'il lui avoit cette obli-

ga-

gation; toutes ces circonſtances les réunirent, & le mariage ſe fit.

Vous croyez bien que *Caumont* s'unit parfaitement au Duc d'*Albanie*: il lui avoit tant d'obligation, qu'il le regardoit comme quelque choſe encore de plus cher qu'un frére, & Madame de *Caumont* vécut avec lui de la maniére la plus obligeante, & la plus honnête: il ne lui parla plus de ſa paſſion; il eut cet égard qu'il reſpecta ſon propre ouvrage, & la vertu de cette aimable femme. Ces époux ſe trouvérent ſi heureux, & vivoient ſi contens dans leur mutuelle affection, qu'ils faiſoient envier leur bonheur à tout le monde. Ils avoient été ſouvent ſéparés par les occaſions de la guerre depuis qu'ils s'aimoient; mais jamais ſéparation ne leur avoit coûté comme celle-ci, à l'un & à l'autre. Vous ſçavez que le Roi commanda à *Caumont*, il y a quelques jours, d'aller en Italie, & de porter des ordres de confiance aux Généraux qui étoient en ce pays, en attendant que *Lautrec* s'y rendit, ſelon les deſſeins pour leſquels Sa Majeſté l'a rapellé de Guienne, & il devoit revenir bientôt rendre compte au Roi de ſa commiſſion.

Il

Il partit la nuit ; nous soupames *Lautrec* & moi avec eux ; après souper nous les laissâmes ensemble dans le cabinet de Madame de *Caumont*, & nous fumes mon mari & moi nous entretenir dans sa chambre ; ils furent plus de deux heures à pleurer & à s'attendrir ; enfin, il s'arracha malgré lui des bras de sa chére femme, & passant où j'étois, il m'embrassa plusieurs fois, en me la recommandant tendrement ; il retourna encore dans ce cabinet l'embrasser une derniére fois ; elle fut dans une affliction inconcevable, & qui lui présageoit bien son malheur.

Caumont se rendit en diligence au camp ; deux jours après il y eut un léger combat, il fut blessé d'une blessure qu'on crut peu dangereuse, mais qui se trouva mortelle ; tous ses amis se rendirent dans sa tente ; le Duc d'*Albanie* ne l'abandonna pas d'un moment, non-plus que le brave *Pont d'Ormi* & le Comte *Dulude*. Il sentit que ses derniers momens aprochoient ; il parla longtems en particulier au Duc, le priant de recommander Madame de *Caumont* aux soins de ses amies, dans une douleur dont il craignoit tout pour elle : il le pria aussi d'être toujours de ses amis ;

au-

aucunes penſées de jalouſie pour ce Prince, ni de crainte d'infidélité de la part de Madame de *Caumont*, ne le ſaiſirent; après quoi il demeura aſſez calme au milieu de ſes illuſtres amis, à qui il ne parla que de ſa femme; il gardoit quelquefois le ſilence, & quand il le rompoit, il n'y avoit pas de cœur qui pût tenir contre les expreſſions touchantes dont il ſe ſervoit.

O bonheur de la vie, dit-il une fois, que vous paſſez vîte! quel ſonge fut jamais ſi léger & ſi vain! Un peu après, regardant ſous une foible paupiére vers la lumiére du jour qui éclairoit ſa tente, Ce Soleil qui luira demain pour tout le monde, reprenoit-il, ne luira plus pour moi: ſes amis ſoupiroient & verſoient des larmes; & faiſant un grand effort à ces derniéres paroles, Que deviendrez-vous, ma chére femme? s'écria-t-il foiblement en tendant les mains, qu'allez-vous devenir? Il rendit l'eſprit en prononçant ce nom ſi cher, & le Duc d'*Albanie* donna ſes ordres, afin qu'on portat ſon cœur & ſon corps à Madame de *Caumont*.

Ce Prince partit au même tems de l'Armée pour venir trouver le Roi; il a fort regretté un ami ſi eſtimable, & l'on peut dire

dire encore qu'il ſentoit auſſi toute la douleur de Madame de *Caumont* : il y penſoit avec tendreſſe, lorſque dans le Bois de Boulogne, il rencontra la Reine ; il fut ſi ſaiſi en voyant Madame de *Caumont*, qu'il pouſſa un grand cri, comme vous l'avez entendu dire, & ne pouvant ſoutenir ſa vue, il s'enfuit.

Le Roi m'apprit lui-même la mort de *Caumont* ; je montai en chariot & fus chercher ſa femme, que je trouvai à Madrid avec la Reine & la Princeſſe ; je jugeai qu'elle ſeroit avec plus de repos, & de bienſéance, à Paris dans ſa maiſon, & avec ſon fils unique qui ne fait que de naître ; j'étois bien empêchée pour lui aprendre une ſi triſte nouvelle ; je lui dis qu'il étoit bleſſé, la voulant ainſi conduire d'une moindre douleur à une plus grande ; elle fut d'abord inconſolable, & ne ſe flatta point ; elle dépêcha couriers ſur couriers ; elle croyoit qu'ils partoient, & je laiſſois ainſi amuſer ſa douleur : la Ducheſſe de *Guiſe* ſe trouva par bonheur pour moi à Paris ; elle ſe rendit chez elle, & n'en partit point : Madame de *Caumont* étoit dans ſon lit, & comme j'étois paſſée dans une autre cham-

chambre pour réſoudre comme on lui diroit ce qu'on ne pouvoit éviter de lui dire, je rentrai auprès d'elle, elle ſe lança à mon cou, en s'écriant, Il eſt mort : mes larmes, & celles des perſonnes qui étoient auprès d'elle, ne lui ont confirmé que trop cette triſte vérité, ſon deſeſpoir a été extrême, j'en ſuis encore accablée comme vous le voyez, je ne vous le puis repréſenter. Ah ! Madame de *Lautrec*, Madame de *Guiſe*, s'écrioit-elle, il eſt mort, la mort barbare me l'arrache, je ne le verrai plus, & je vis ! elle répétoit cent fois ces paroles ; elle en diſoit d'autres ſans ſuite, & toutes pleines de la plus vive paſſion : il y a trois jours qu'elle n'a mangé, ſon eſprit s'eſt ſouvent égaré, & quand elle revient à ſa douleur, c'eſt pour dire des choſes ſi tendres & ſi pitoyables, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſe ſente déchirer. Ne plaignez pas ma douleur, diſoit-elle, plaignez-moi de ce qu'elle n'eſt pas commune à toute la terre, & qu'elle ne ſera pas éternelle pour tout le monde ; ſon lit eſt plein de lettres, de portraits de ſon mari, de cent bagatelles qu'il lui a données ; elle

prend

prend toutes ces choſes, elle les baiſe, elle les adore : enfin rien n'eſt égal, comme vous le voyez, à un état qui me fait trembler moi-même, quand je penſe qu'on peut à tous momens en avoir un ſemblable.

Madame de *Lautrec* finit ainſi ſon triſte récit ; *Alphonſine* en étoit toute attendrie, & après avoir eſſuyé quelques larmes, elle alloit lui témoigner ſes ſentimens, quand elles virent revenir le Roi avec les Dames. Madame de *Lautrec* fut trouver la Régente, & *Alphonſine* alla avertir les Princeſſes, qui ſe ſéparérent du Duc de *Bourbon*, qui leur dit que le Roi lui avoit ordonné d'aller le trouver dans le Parc quand la nuit ſeroit venue, avec quelqu'un de ſes amis, qui empêcheroient qu'on ne le vit, & qu'ainſi il pourroit aiſément parler à la Reine ; il la quitta avec l'eſpérance de la revoir bientôt.

Cette Princeſſe paſſa chez elle, où toute cette belle & nombreuſe Cour ſe rendit : le bel *Azan* vint d'abord auprès d'*Alphonſine*, à qui il fit de grandes éxagérations de la peine qu'il avoit reſſentie pendant quelques heures d'abſence ;

le soir, on se rendit dans le Parc : il y eut un Ballet dansé par les jeunes personnes, où la Comtesse de *la Palisse* charma tous les yeux par les agrémens de sa danse ; après quoi toute cette auguste compagnie se sépara, suivant son inclination. La Reine étoit avec la belle *Aphrigia*, Madame de *Sancerre*, le Connétable, *Dragut*, *Lautrec*, & *Pomperan* ; ils s'entretenoient avec toute la douceur imaginable, quand tout à coup ils entendirent un bruit effroyable dans le Parc & dans la Forêt ; les premiers mouvemens de la Reine furent pour le Connétable ; elle craignoit que tout ce tumulte ne fût pour lui, causé par Madame la Régente ; elle pria *Dragut* & ses autres amis de ne le pas quitter ; ils virent, en même tems, plusieurs chevaux que l'on menoit, & on leur apprit que la Princesse *Renée* & *Alphonsine* venoient d'être enlevées, & que tout le monde couroit à leur secours par l'ordre du Roi. Ah ! Madame, dit le Connétable à la Reine, permettez-moi d'aller leur rendre mes services ; & sans attendre de réponse, il se jetta sur un cheval, *Dragut* & ses amis en firent de même.

En

En ce moment, la Reine fut jointe par le Roi & quelques Dames effrayées, quoiqu'accompagnées de tous les Gardes : le Roi étoit extrémement irrité contre une telle insolence, dont il soupçonnoit le Prince de *Béarn* ; le Roi de *Navarre*, au desespoir, étoit monté des premiers à cheval, bien résolu de punir son frére d'un si téméraire attentat : la douleur de la Reine étoit extrême, pour le malheur arrivé à la Princesse ; elle lui servoit à cacher l'inquiétude qu'elle avoit pour le Connétable, de peur qu'il ne fût reconnu.

Le désordre étoit si grand, & la confusion si extraordinaire, qu'on ne se reconnoissoit plus ; on porta quantité de flambeaux par l'ordre du Roi, & chacun vouloit se ranger auprès de la personne qu'il aimoit, quand ce Prince fut tout étonné de voir arriver la Princesse *Renée* avec *Alphonsine*, le Prince de *Ferrare*, & *Carraciol* ; on pousſa de nouveau cent cris en la voyant : elle ne sçavoit ce que cela vouloit dire, & elle en étoit toute étonnée.

La Reine se jetta à son cou ; Vous voilà donc, ma chére Princesse, lui dit-

elle, & l'on ne vous a pas enlevée? Moi! dit-elle, non, j'étois là-bas vers ce pavillon en vous attendant toujours, comme vous me l'aviez mandé, & il n'y a que les cris que nous avons entendus qui nous ayent fait venir. Hélas! reprit la Reine, je ne vous ai rien mandé, ma chére Princeſſe. Comment! pourſuivit la fille de *Louis XII.* nous étions avec la Princeſſe de Navarre, & *Héli*, quand le jeune Page de Madame de *Sancerre*, que nous aimons toutes, eſt venu dire à la Princeſſe *Iſabelle* & à *Heli* de le ſuivre, que Madame la Régente les prioit de lui aller parler, & d'y venir toutes deux ſeules; & à nous, il nous a dit de vous attendre, que vous alliez arriver. Je ne lui ai point donné cet ordre, interrompit Madame mére du Roi: & ce Prince, s'inquiétant tout d'un coup, demanda la Princeſſe de Navarre & *Héli*; on les appella, & on les chercha vainement, elles ne ſe trouvérent point.

Il ne faut pas demander ſi l'amoureux *Rohan* courut promtement au ſecours d'*Iſabelle*: c'étoit lui, qui avoit donné l'avis au Roi de cet enlévement, car il avoit

avoit entendu deux hommes dans le bois, dont l'un avoit dit à l'autre, C'en eſt fait, *Alphonſine* & la Princeſſe *Renée* ſont enlevées ; après quoi il s'en étoit allé à toute bride ; & un moment après, un Garde étoit venu dire au Roi, qu'il avoit trouvé dans le bois deux femmes que des hommes à cheval emmenoient de force.

Le Roi étoit auſſi touché de cette derniére avanture, qu'il l'avoit été de la premiére ; il étoit ſenſible & fier ; cet outrage ſe faiſoit ſentir à ſon cœur ; le Page de Madame de *Sancerre* parut tout en larmes ; il conta que le Prince de *Béarn* l'avoit amené avec lui après le ſouper, lui avoit donné une fort belle bague ; & qu'en cauſant enſemble, il avoit toujours ſuivi de loin la Princeſſe *Renée*, que l'ayant vûe arrêtée auprès du Pavillon, il l'avoit prié de lui aller dire, & à *Alphonſine*, de la part de Madame la Régente, de prendre la peine de l'aller trouver, & de les conduire toutes deux à la Ménagerie ; Il a tourné ſes pas de ce côté-là, a continué le petit Page, & j'ai été pour faire ma commiſſion ; mais quelque choſe m'a fra-

pé au cœur, j'ai cru qu'il avoit un mauvais deſſein contre la Princeſſe, ayant entendu dire tout hier qu'il en étoit amoureux, & qu'il étoit au déſeſpoir de ſon mariage avec le Prince de *Ferrare*; moi donc, qui paſſe toute ma vie à faire des malices, je me ſuis réſolu de lui en faire une; j'ai prié la Princeſſe d'attendre la Reine, & voyant ma belle *Héli* avec la Princeſſe *Iſabelle*, je leur ai dit que la mére du Roi les demandoit; elles m'ont ſuivi, & comme il n'y avoit perſonne du côté que je les menois, ma belle *Héli* s'eſt impatientée d'aller ſi loin, & me donnoit quelque coup de tems en tems pour ſe deſennuyer; nous allions ainſi, elle fâchée & moi batu, quand nous avons trouvé ſix hommes à cheval, dont quelques-uns ſe ſont jettés à terre, ont pris de force ces deux belles perſonnes, & ſont remontés bruſquement à cheval en ſe perdant bientôt à ma vûe: alors je me ſuis mis à pleurer & à crier par-tout qu'on enlevoit la Princeſſe *Renée*, eſpérant qu'on iroit plus vite à ſon ſecours, & qu'ainſi ma belle *Héli* ſeroit plutôt délivrée.

Il y en eut bien peu de ceux qui entendi-

dirent la narration du petit Page, qui n'eussent envie de rire, sur-tout jugeant bien, qu'à cause de la mépriſe, on reverroit bientôt ces deux Dames : le Roi ne laiſſoit pas d'être inquiet pour la peur que ſa Maîtreſſe auroit eue, & voyant qu'il étoit extrémement tard, il ramena la Princeſſe ſa mére, la Reine ſa ſœur, & les autres Dames au Château, où elles ſe couchérent.

La choſe s'étoit paſſée comme le petit Page l'avoit dit, & ce qui fit que les raviſſeurs ne s'aperçurent pas de la mépriſe qu'on faiſoit, c'eſt qu'on donna la Princeſſe entre les mains d'un Eſpagnol, qui crut qu'elle étoit la fille de *Louis XII*, & que la charmante *Heli* fut le partage d'un des hommes du Prince de *Béarn*, qui penſa qu'elle étoit *Alphonſine*. On peut croire qu'elles étoient bien éperdues, elles crioient autant qu'on leur permettoit de le faire. Peu après, *Dom Sanche de Léve*, & le Prince de *Béarn*, arrivérent ; ils reconnurent qu'on s'étoit trompé ; on ne peut exprimer l'étonnement du Prince de trouver ſa ſœur au lieu de la Princeſſe qu'il aimoit ; ſon déſeſpoir étoit extrême, celui de *Dom*

Sanche de Léve alloit à la fureur ; mais quand il ſçut qu'avec la Princeſſe de *Béarn* c'étoit cette belle *Héli*, ſi connue par l'amour de *François Premier* : M'en croirez-vous, Seigneur, dit-il au Prince, gardez cette fille, pour empêcher que le mariage de la Princeſſe *Renée* ne ſe faſſe avec le Prince de *Ferrare* ; nous ſerons avant une heure à notre retraite, où perſonne, comme vous le ſçavez, ne nous pourra découvrir, & dans tout le jour nous trouverons le moyen de faire ſçavoir à *François Premier* qu'il n'aura jamais *Héli*, s'il ne romt ce mariage.

Léve, plus Eſpagnol qu'on ne le peut dire, avoit ſes raiſons pour propoſer une choſe ſi hardie. La premiére, pour faire un tel affront à l'ennemi de l'Empereur en retenant ſa Maitreſſe ; & la ſeconde, pour punir la Maiſon d'*Eſt* de ſon alliance avec la France. Ces avis audacieux furent écoutés par le Prince de *Béarn*, qui réſolut de ſuivre ce pernicieux conſeil ; & comme il ne pouvoit ſe défaire dans ce moment avec bienſéance de la Princeſſe ſa ſœur, il attendit à en délibérer dans un autre tems ;

ils

ils marchoient avec une diligence prodigieuſe, & par pelotons un peu éloignés les uns des autres.

Le Connétable marcha auſſi toute la nuit avec ſes amis: le jour commençoit à paroître quand ils entendirent des cris & le bruit des chevaux; ils pouſſérent de ce côté-là; ils diſcernérent les raviſſeurs & leur proie, & ils virent le charmant *Azan* & le beau *Rohan*, qui les attaquoient avec une valeur déterminée. *Azan* qui avoit cru qu'on enlevoit *Alphonſine*, n'avoit pas balancé à lui donner ſon ſecours, & il s'étoit trouvé heureuſement ſur un des plus vites chevaux du Roi. *Noailles* & *Biron* étoient avec lui: il avoit joint ces traitres, dans le tems que *Rohan* venoit par une autre route, & le Connétable arriva comme il avoit bleſſé mortellement celui qui tenoit la Princeſſe *Iſabelle*, qui étoit tombée avec lui ſur l'herbe. *Rohan* ſe précipita pour la relever, & il alloit être tué ſans le brave *Dragut*, qui ſe mit devant lui, & qui le ſauva, en tuant celui qui avoit eu le deſſein de s'en défaire. Cette vaillante troupe alloit bientôt vaincre. *Leve*, l'apréhendant, comman-

da à celui qui avoit *Héli* de lui donner cette belle fille ; il pouſſa ſon cheval à toute bride, & s'enfuit.

Quelque occupé que fût le Duc de *Bourbon*, il apperçut ſon action, & fut lui couper chemin ; il ne s'attendoit pas à un ſi fier adverſaire, & ſon étonnement fut ſi grand de trouver le Connétable l'épée haute qui lui défendoit le paſſage (& qu'il croyoit commander les Armées de l'Empereur,) qu'il s'imagina de voir en lui le Dieu des Batailles : ſon terrible aſpect le glaça ; il laiſſa aller *Héli*, qui, profitant de ſa ſurpriſe, ſauta à terre : Arrête, lui dit l'intrépide guerrier, arrête, audacieux. *Léve* ne repartit qu'en l'attaquant à ſon tour ; il fut bientôt bleſſé, & ſon épée s'étant rompue, Va, ſauve-toi, miſérable, lui cria l'invincible Prince, & ſi tu fais cas de la vie que je te donne, ne découvre point à ton Maître, ni à perſonne, que tu m'as vû dans un pays où tu ſçais bien que ma vie ne ſeroit pas en ſureté, ſi l'on m'y ſçavoit. *Léve* lui promit avec ſerment de n'en parler point, & n'ayant pas de tems à perdre, il ſe ſauva.

Le Duc de *Bourbon* ne connoiſſoit pas

pas *Héli*; mais la voyant ſi belle, & ne concevant rien à cette avanture, il la mit en croupe derriére lui, en lui demandant où elle déſiroit qu'il la menât? & comme elle le prioit que ce fût à St. Germain, *Dragut* & *Azan* arrivérent : ils furent fort étonnés de trouver *Héli*, dont *Dragut* dit le nom au Prince : Ramenez-la donc, lui répondit-il, à celui qui doit être ſi en peine de ſa perte. *Dragut* la reçut, pria *Azan* de retourner ſur ſes pas apeller *Lautrec* ou *Pomperan*; ils arrivérent bientôt, ils prirent un autre chemin ſur les pas du Prince, afin qu'il ne fût pas connu, & ils firent ſemblant de ne ſavoir qui il étoit.

Héli & *Azan* avoient été extraordinairement ſurpris de la mine charmante du Connétable, & de ſon air plus qu'humain; ils ne pouvoient parler d'autre choſe; perſonne ne l'avoit vû, parce que *Biron* & *Noailles* combattoient loin de lui, & que *Rohan* n'avoit penſé qu'à ſa belle Princeſſe : ils la furent retrouver; *Azan* la prit ſur ſon cheval; ils ſçurent des bleſſés la mépriſe qu'on avoit faite, & ils s'en retournoient tous gais au Château, en ramenant avec tant de bon-

heur une si belle prise.

Quoiqu'il fût arrivé tard, le Roi n'étoit pas encore levé; mais comme il étoit éveillé, & qu'on entendit un grand bruit, il eut la joie d'aprendre une si bonne nouvelle; il se fit habiller promtement, & courut à la chambre de la Princesse *Isabelle*, où ceux qui l'avoient ramenée étoient tous avec la charmante *Héli*; *Dragut* la prit par la main, en la présentant au Roi, & s'aprochant de son oreille, Sire, lui dit-il, voilà ce que le grand homme que vous sçavez, vous renvoye; c'est lui qui a délivré la belle *Héli*; le Roi fut charmé de la revoir, aussi-bien que de ce que lui disoit l'illustre Corsaire. *Héli* fit une fort plaisante description de la peur qu'elle avoit eue; elle s'étendit aussi avec beaucoup d'admiration sur la peinture du vaillant inconnu : le Roi lui voulut persuader en riant, que c'étoit son bon génie, qui avoit une si belle figure, & qui l'avoit ainsi miraculeusement délivrée.

Tout fut éveillé dans le Château; & *Dragut*, qui jugeoit de l'inquiétude de la Reine, courut lui dire des nouvelles du Connétable, & lui apprit comme sa seule valeur avoit rendu la belle *Héli* au Roi;

elle

elle fut ravie d'un événement qui lioit le Roi d'une ſi grande obligation ; toutes ces Dames, quoiqu'elles ſe fuſſent couchées ſi tard, ſe levérent encore plus matin que de coutume ; leurs yeux n'en étoient, ni moins brillans, ni leur teint moins fleuri.

Lautrec & *Pompéran* firent rentrer le Connétable ſans qu'on le vit : le Roi de Navarre revint avec la plûpart de ceux qui étoient courus après ces Raviſſeurs : il étoit dans une ſi grande colére contre ſon frére, qu'il jura qu'il ne le verroit jamais ; & ce Prince voyant bien qu'il faloit s'attendre à quitter ſon pays, fut à Naples, où il mourut en vaillant Prince, quelque tems après.

On ne parla tout le jour que de ce qui s'étoit paſſé la nuit. *Alphonſine* étoit inimitable par tout ce qu'elle diſoit du bonheur qu'elle avoit eu d'avoir évité la peur extrême où elle ſe ſeroit trouvée, ſi on ne ſe fût pas trompé. On donna mille louanges à la valeur du Prince *Azan*. Il me ſeroit bien avantageux, diſoit le Comte de *la Roche du Maine*, d'être votre compagnon d'armes, comme je le ſuis d'amour. Je vous aſſure, reprit *Lautrec*,

trec, que je crois qu'il eſt auſſi redoutable en l'un & l'autre camp, & que *Mars* & *Vénus* lui font un égal aſcendant. Ah! Seigneur, lui dit *Héli*, puiſque j'ai été témoin de votre valeur, ne ſçaurai-je point entiérement votre vie galante? *Dragut* ne m'en a parlé que pour me donner une grande curioſité d'en ſçavoir toutes les circonſtances. Hé bien, ſoldat d'Amour, pourſuivit le Roi, contentez cette belle perſonne, & ſatisfaites-nous en même tems; car je ſçai bien que la Reine a une extrême envie de ſçavoir des avantures qu'on nous a dites être fort extraordinaires.

Azan témoigna au Roi qu'il étoit prêt de lui obéir; & le Roi ayant parlé bas à *Lautrec*, il propoſa de paſſer dans ſon apartement qui étoit tout auprès, afin d'y être commodément; la Reine le ſuivit avec la fille de *Louis XII. Aphrigia*, la Princeſſe d'Arragon, *Alphonſine*, la Princeſſe *Iſabelle*, *Héli*, Madame d'*Albret* & Madame de *Sancerre*, *Dragut*, le Marquis *du Guaſt*, le Prince de *Ferrare*, *Carraciol*, *la Roche-Foucault*, & *la Roche du Maine*: le Roi fit placer *Azan* près d'une grande porte de glace qui donnoit

noit dans son cabinet, où il avoit ordonné à *Lautrec* de mener le Connétable, afin qu'il le pût entendre; il étoit avec *Lautrec* & *Pompéran*; le Roi cassa même une glace, afin qu'il ne perdit pas un mot; un rideau qui étoit derriére les cachoit; la Reine se mit auprès d'*Azan*, de sorte que le Connétable la voyoit; le Prince d'Alger, par l'ordre du Roi, lui adressa ainsi la parole.

HISTOIRE D'AZAN.

JE ne parlerai point de ma naissance, Madame, puisque vous en êtes instruite, & moins encore de mon éducation, à laquelle on a donné plus de soins & plus de politesse qu'on a accoutumé d'en avoir pour celle qu'on donne aux enfans des Rois de Barbarie.

Je passai mon enfance avec *Dragut*, que j'aimai dès-lors si passionnément, que les années, & les divers événemens de nos

nos vies, n'ont aidé qu'à croître une ſi belle amitié.

Vous avez ſçu, Madame, qu'il revenoit tout plein d'amour & de joie, remettre la Princeſſe *Aphrigia* ma ſœur entre les mains de mon pére, quand je me précipitai dans une petite barque, pour avoir le plaiſir de le voir plûtôt d'un moment. Vous vous ſouvenez que *Dragut* fit de même que moi, & que dans le tems que nous nous tenions embraſſés avec une affection que le tems n'avoit point détruite, un coup de vent prodigieux vint & porta ce léger bâtiment bien loin de la Flote du Roi mon pére; ſes Vaiſſeaux furent tous diſperſés par la violence de l'orage; celui de ma ſœur s'éloigna, & *Dragut* & moi fumes vingt fois ſur le point de voir périr le nôtre, qui devoit à tous momens être englouti par la fureur des ondes: le vent continuant deux jours d'une égale violence, nous n'oſames aborder aucunes côtes, & échouâmes enfin ſur celle de Négrepont; ſoit que l'agitation de la mer m'eût fatigué, ou que mon incommodité vint d'ailleurs, je tombai malade: nous envoyâmes un eſclave de *Dragut* avertir le Roi mon pére, du lieu

lieu où nous étions. Pendant ce tems-là ma santé se rétablit absolument, & *Dragut* & moi prenions ordinairement le plaisir de la chasse.

Un jour que je m'étois laissé aller avec trop de chaleur à cet exercice, je voulus me reposer dans un agréable vallon, tandis que *Dragut* continuoit de chasser; je me couchai au pied d'un arbre, & m'endormis si profondément, que je n'entendis point le bruit que faisoit un grand équipage qui passoit au pied des collines qui étoient assez près du lieu où j'étois, & que je ne m'éveillai pas aussi par l'admiration qu'avoient trois femmes qui parloient assez haut, & qui me considéroient ainsi endormi.

Mais, Madame, il faut vous expliquer cette avanture. Cet équipage étoit celui de la femme de *Mustapha*, un Bassa favori, & beau-frére de *Soliman*; il visitoit par l'ordre du grand Seigneur l'Isle de Négrepont, où il avoit des biens considérables; il étoit revenu depuis quelque tems d'Egypte, dont il avoit été Béglierbei; & la Sultane *Eminé* sa femme, accoutumée aux courses, voyageoit si agréable-

ablement, que ce n'étoit qu'un plaisir pour elle.

Il s'étoit rompu quelque chose à la voiture dans laquelle on la portoit; & comme le Soleil se couchoit, que la soirée étoit admirablement belle, elle voulut prendre le plaisir de la promenade avec une vieille Cadum & une jeune esclave qu'elle aimoit; ses pas la conduisirent insensiblement assez loin de tout son train, & l'amenérent dans le lieu où j'étois: ma rencontre les surprit beaucoup, & si l'on en doit croire l'exagération commune aux Turcs, toute ma personne les toucha d'une admiration qu'elles m'ont mille fois représentée avec toutes ces fortes expressions qui composent leur langage.

J'étois vétu magnifiquement; cela joint à mon extrême jeunesse, avec de beaux cheveux bruns qui faisoient cent boucles naturelles qui me couvroient la moitié du corps, un coloris que le sommeil rendoit éclatant; tout cela leur fit croire en moi une beauté plus qu'humaine.

Enfin, Madame, la jeune Sultane fut frapée à ma vûe, & tellement enchantée, qu'elle en perdit la raison: la Cadum étoit toute à elle; de sorte que sans se contraindre

dre beaucoup, elle lui découvrit sa pensée; *Alicola*, lui dit-elle, ce jeune garçon est si charmant, qu'il pourra passer pour une fort belle fille, va, cours chercher des habits, nous les lui mettrons, & nous l'emménerons avec nous.

Alicola ne repliqua, que pour aprouver un si dangereux projet, & promte, elle vola, & apporta ce que la Sultane désiroit: cependant elle me considéroit avec attention, & voyant revenir la Cadum, elle me passa la main sur le visage, en me relevant mes cheveux sur mon front; je me réveillai doucement, & ouvrant les yeux, dont *Eminé* disoit que je jettois des torrens de flammes, ma surprise fut très-agréable de voir une si belle personne qui me faisoit des caresses si flateuses: j'y répondis d'abord, en prenant sa belle main, qui me charmoit; j'y portai des baisers qu'on recevoit avec un sourire charmant, me voulant émanciper; mais la Cadum m'avertit de la qualité de la Sultane, & croyant m'imprimer un respect que je n'étois pas d'humeur de suivre, elle ne crut pas devoir perdre de tems en de vains discours.

Jeune garçon, me dit-elle, tu vois ton

ton bonheur, tu ès aimé par la divine Sultane sœur du très-redoutable Empereur chéri du Prophéte; as-tu assez de courage pour quitter tes habits, & te revétir de ceux d'une fille, pour lui consacrer la beauté de tes jours? La proposition me plut fort; je le témoignai par des transports déréglés à la Sultane, qui fut la premiére à me deshabiller, & à m'orner des nouveaux habits; quand je fus à leurs yeux une fort belle fille, elles firent un paquet de mes habits, les jettérent dans un fossé; & voyant qu'il étoit assez tard, la Sultane marcha vers son équipage, apuyée sur *Alicola*, & moi suivant avec son esclave; *Eminé* appella le Chef de ses Eunuques, qui avoit été nourri dans le Serrail de Constantinople avec elle, & me recommandant à lui, elle lui ordonna de dire que j'étois un présent qu'on venoit de lui faire.

Je la vis peu, & toujours devant du monde, le reste du voyage; mais le lendemain que nous fumes arrivés à la Ville de Négrepont, où *Mustapha* étoit depuis quelques jours, elle me présenta à ce Bassa; on lui avoit envoyé d'Egypte une jeune Esclave Arabe d'une merveilleuse beau-

beauté, qu'il deſtinoit pour le grand Seigneur ; il en avoit parlé à la Sultane comme d'un prodige. *Eminé* lui dit qu'elle avoit pour le moins une auſſi belle fille, qu'on lui avoit donnée ; & comme ils ſoutenoient l'un & l'autre que rien ne pouvoit égaler leurs eſclaves, & que chacun diſputoit ſur les agrémens de la ſienne, ils convinrent de ſe les montrer le lendemain, & de faire la comparaiſon de leurs charmes. La Sultane en agiſſoit ainſi, parce qu'elle ſçavoit bien que *Muſtapha* ne pouvoit pas ignorer que j'étois à elle, ſi bien que ſe trouvant enſemble, ils nous envoyérent chercher la belle Arabe & moi, & nous entrames par différentes portes dans le lieu où ils étoient ; ils nous regardérent tous deux en même tems ; la Sultane avec une extrême indifférence pour l'eſclave de ſon mari, & le Baſſa montra beaucoup d'étonnement à ma vue : pour la belle Arabe & moi, ſans rien remarquer de tout ce qui étoit dans la chambre, nous ne vimes que nous : nos yeux s'attachérent à nous contempler ; nos regards furent vifs & véhémens, & ſe confondirent avec un trouble agréable

able du côté de la belle eſclave, qui l'obligea à les baiſſer enſuite avec une rougeur qui lui couvrit tout le viſage ; je ne fis pas de même, je la regardai toujours avec une émotion qui ne me cauſoit que du plaiſir, & oubliant toute autre choſe, je ne tournai jamais la tête du côté de la Sultane : elle vit mon action avec quelque dépit, & adreſſant la parole à ſon mari, *Zeinabi*, lui dit-elle, (l'on m'avoit donné ce nom) *Zeinabi* me paroît ſurpriſe, & peut-être fâchée de trouver une beauté qui égale la ſienne. Madame, lui répondit le Baſſa, tout plein des égards & des reſpects qu'ils ont pour les ſœurs de leur Maître, ſi votre eſclave s'étonnoit à l'aſpect d'une beauté, la vôtre, qui n'a point de ſeconde, devroit l'avoir accoûtumée à n'être plus ſurpriſe de rien ; mais je vous avoue que vous aviez raiſon, & que votre Grecque eſt auſſi charmante que mon Arabe.

Après quelques autres propos, *Muſtapha* nous congédia, & commanda qu'on nous mit quelquefois enſemble, ſon Eſclave & moi ; il avoit ſes raiſons, car dès qu'il me vit, il réſolut de m'envoyer

voyer au Grand Seigneur avec l'autre eſclave, & il en écrivit à *Ibrahim* Viſir ; mais l'amour renverſa ſes deſſeins ; ſon cœur, qui avoit réſiſté à la belle Arabe, me fut aſſujetti, il m'aima, & ſe réſolut de me garder pour lui ; il n'avoit rien dit de ſon premier projet à la Sultane, & il ſe garda bien de lui confier l'autre ; mais comme on me façonnoit déja aux maniéres amoureuſes & ridicules du Serrail, *Eminé* ſe douta du deſſein de ſon mari, & en rit ſouvent avec moi.

Cependant elle avoit été jalouſe de l'application entiére que j'avois eue pour la belle Arabe ; & me faiſant venir un jour qu'elle étoit au bain, j'avoue que tant de beautés qui ſe préſentérent à ma vûe penſérent effacer de mon cœur l'idée de la belle Arabe. *Eminé* avoit la gorge découverte ; c'étoit une des plus belles femmes du monde, & bien capable, en l'état où elle me parut, d'ébranler une plus longue fidélité ; elle jetta d'abord des coups d'œil ſur moi tout de feu ; Vous avez regardé avec un grand attachement l'eſclave Arabe, me dit-elle, ne trouvez-vous rien de

ſi

ſi beau ? Hé ! y a-t-il rien de comparable, m'écriai-je, à tout ce que je vois préſentement ? Ne parlons que des charmes de mon aimable Sultane ; & m'aprochant d'elle en me mettant à genoux près de la cuve, j'exprimai librement des ſentimens qu'elle approuvoit : d'abord elle me jetta avec le bout de ſes doigts quelques goutes d'eau, je m'en vengeai comme je pus, & nous fimes une petite guerre, qui n'avoit rien que d'innocent.

Mais dès que j'eus quitté la Sultane, je repenſai à la belle eſclave, plus tendrement que je n'avois reçu les faveurs de la Princeſſe : je courus dans un jardin, où l'Eunuque *Hali* me dit qu'on avoit mené la belle Arabe ; & comme on avoit crû que nous devions paſſer notre vie enſemble, *Muſtapha* avoit jugé à propos de nous unir d'amitié ; je ſçus dès-lors que l'on me deſtinoit pour être une des Favorites du Grand Seigneur : à cette connoiſſance, je fis un éclat de rire fou qui ſurprit *Hali*, & lui paſſant un bras au col d'une maniére qui acheva de le déconcerter, Mon pauvre *Hali*, lui dis-je, ſi je ſuis jamais Sul-

Sultane favorite, je te ferai Mouphti. *Hali*, qui ſçavoit que j'étois extraordirement gaye, ſe remit en riant auſſi, & me diſant pourtant, que mes charmes me pourroient bien faire un jour la Reine du monde. En parlant ainſi, nous arrivames près du baſſin d'une fontaine, ſur lequel l'Arabe étoit aſſiſe: elle ſe leva auſſi-tôt que je fus près d'elle, & m'embraſſa avec beaucoup de cordialité; je fus confus de la tromperie que je lui faiſois, en recevant des careſſes qui n'étoient reſervées qu'au ſeul *Soliman*.

Nous allons être compagnes, me dit-elle, à ce qu'on m'a appris, & mon malheur me paroît moins grand, depuis que je ſçai que je le partage avec vous. Quel malheur! pourſuivit-elle, (voyant que les Eunuques & les Cadums s'étoient éloignés:) qu'il eſt ſenſible pour une fille bien née! Je vis ſes beaux yeux mouillés de quelques larmes. Ah! Madame, que l'Arabe me parut divine en cet état, & par ſa beauté, & par ſes ſentimens! Je ne vous l'ai point repréſentée. Figurez-vous une jeune perſonne qui n'avoit guéres plus de quatorze ans, d'une taille

haute & fine ; elle étoit toute éblouiſſante, par les vives couleurs de ſon teint, par celle de ſes cheveux du plus beau blond du monde, par l'éclat de ſes yeux, & par un agrément inexprimable, répandu ſur tout ſon viſage : ſes larmes l'embellirent encore ; j'aprochai ma bouche de ſes yeux pour les recueillir, & la preſſant entre mes bras, Votre ſort eſt à plaindre, lui dis-je, puiſqu'il ne vous ſatisfait pas ; mais vous m'étonnez par la répugnance que vous en avez : quand on naît avec quelque beauté dans ces climats, on ne nous inſpire que le déſir d'entrer au Serrail, & l'on ne nous parle que des grandeurs qui le peuvent ſuivre : Oui, dit-elle, à des cœurs vils, nés pour la ſervitude & pour l'infamie ; mais *Zeinabi*, qu'on m'a donné des vûes bien différentes ! je voudrois mourir le jour qu'on m'entrainera dans cet épouvantable Serrail ; ce n'eſt point la condition d'eſclave qui m'afflige ; je ne ſuis épouvantée que de l'horrible emploi auquel on me deſtine ; & ſi j'avois un poignard, je me l'enfoncerois vingt fois dans le cœur. J'étois ravi, Madame, des mouvemens

de

de vertu que je voyois dans cette jeune fille, & pour la connoître mieux, je voulus la faire parler encore : C'eſt toujours une douceur pour vous, lui dis-je, que l'amitié extrême qui nous unira; car au moins aurez-vous la conſolation de me dire vos peines, & je vous ſoulagerai par la plus entiére fidélité; mais peut-être que ni vous ni moi ne parviendrons jamais au bonheur que l'on nous promet. Vous l'appellez bonheur! s'écria-t-elle : Ah! *Zeinabi*, goutez-le tout entier, je ne vous l'envie point, poſſédez le cœur & le lit de *Soliman*, je ne veux avoir d'autre bien que celui d'être votre eſclave : je penſai l'embraſſer encore en cet endroit; mais toute mon audace s'humilia auprès de la vertu de cette divine fille : je tombai à genoux, prêt à lui demander pardon des licences que j'avois déja priſes, en lui avouant mon ſexe; mais changeant d'avis en un inſtant, je feignis par cette ſoumiſſion de déſirer une parfaite confiance, & je la priai de me conter ſa fortune. Elle rêva un moment, & me parut aſſez incertaine; mais ſe remettant plutôt que je ne l'eſpérois, Je vai me fier abſolu-

ment à vous, me dit-elle. Je ſuis la fille infortunée du Roi d'Edem : ce Prince malheureux ſe vit ravir la couronne & la vie par les armes victorieuſes de *Soliman ;* un ami de mon pére me ſauva & m'amena en Egypte, où il m'élevoit à la vertu, ne ſongeant plus aux dignités que j'avois eues en naiſſant, quand cette malheureuſe beauté perça l'obſcurité de notre retraite, & me fit deſtiner pour la ſeule choſe que j'avois en horreur : je m'apelle *Amiraſes*, voilà mon hiſtoire. Vous ſçaurez la mienne, lui dis-je avec la même ſincérité, je ne vous en cacherai rien, & même au péril de ma vie, comme vous l'allez voir. Vous êtes Princeſſe, Madame, ce ſecret n'eſt ſçu que de vous & de moi ; & moi, je ſuis Prince, tout le Royaume d'Alger me reconnoit pour tel ; mais, divine *Amiraſes*, je ſuis Prince pour vous ſervir ſelon vos ſentimens : je ne ſçai ſi ceux, que j'ai pour vous, vous ſeront déſagréables : mais quoi qu'il en ſoit, j'empêcherai, s'il m'eſt poſſible, que vous n'entriez dans le Serrail, ou je périrai dans le deſſein que je fais. *Hali* m'aime, il eſt ambitieux, j'ai reconnu qu'il ſe laſſe de la vie

vie qu'il méne à la ſuite d'un Serrail ; il voudroit être à celui de Conſtantinople, où les grands emplois s'offrent aiſément à un homme de ſon eſprit : s'il ne lui faut que des biens & des grandeurs, je puis le tenter & le ſatisfaire, repoſez-vous ſur mon amour ; ce mot vous choque-t-il, belle *Amiraſes* ? n'aimez-vous pas mieux être la femme du Prince *Azan*, que l'eſclave de *Soliman* ? Oui, ſans doute, me dit-elle ſans héſiter, & en rougiſſant toutefois ; mais, Prince, n'abuſez pas de ma bonne foi, & en me faiſant éviter un ſort que je crains, ne m'en préparez pas un ſemblable : rempliſſez la confiance que j'ai en vous, & veuille le Ciel que je ſois heureuſe dans les premiéres impreſſions que mon cœur reçoit !

Je fus tranſporté de joie à ces paroles, Madame ; je le témoignai ſincérement à la vertueuſe & tendre *Amiraſes* ; nous nous fimes mille proteſtations de nous aimer éternellement, & de n'être jamais que l'un à l'autre. Elle voulut ſçavoir pourquoi j'étois vétu en fille : au premier mot, elle devina la folie de la Sultane ; elle auroit eu quelques in-

quiétudes ſur ce ſujet, ſi je ne l'avois raſſurée par l'extrême envie que je lui témoignai de quitter *Eminé*, & de nous ſauver : nous eumes tout le tems de nous expliquer, & l'Eunuque *Hali* & les Cadums ne nous ſéparérent que quand nous eumes dit tous nos ſecrets.

Mais comme ce jour étoit marqué pour être un jour extraordinaire pour moi, deux heures après que je fus dans ma chambre avec les femmes qui m'inſtruiſoient, *Hali* entra, & les congédia toutes; il leur fit connoître qu'il avoit à m'entretenir en particulier.

Je ne ſçai, me dit-il auſſi-tôt que nous fûmes ſeuls, ſi vous ſçavez bien ce que c'eſt que le Serrail, & ſi l'on vous a bien inſtruite de la vie infortunée que ménent les Odaliſques, qui ne ſont pas aſſez heureuſes pour plaire au Grand Seigneur; elles ſoupirent inceſſamment pour un bien qu'elles n'ont jamais, & conſomment ainſi le plus beau de leur âge, après une chimére qu'elles n'attrapent point : vous pouvez tout prétendre par les agrémens de votre perſonne; mais ne vous flatez pas, il y a cent beautés ren-

renfermées dans le Serrail qui égalent la vôtre; & la superbe *Roxelane* captive si bien le cœur & l'esprit de l'Empereur, que, quand il donneroit quelque amusement à ses sens, ce ne seroit assurément qu'une foiblesse de peu de durée, & il retourneroit bientôt à l'ascendant que la Sultane a sur lui: Croyez-moi, *Zeinabi*, le véritable bonheur est de régner sur le cœur d'un amant fidéle; en un mot, *Mustapha* vous aime, & sa passion est si forte, qu'il vous prendroit pour sa femme, s'il le pouvoit; mais vous sçavez que lui & ses pareils, qui ont le malheureux honneur d'avoir des parentes du Grand Seigneur, ne peuvent pas avoir d'autre épouse. Vous irez dans un Serrail à part, loin des yeux d'*Eminé*, où vous serez maîtresse absolue de toutes les volontés du Bassa.

Par tout ce qu'*Hali* me disoit, j'avois connu que *Mustapha* l'avoit mis dans ses intérêts. Comme la passion de cet homme m'avoit paru une avanture singuliére, tant que l'Eunuque avoit parlé, je l'avois écouté, faisant de tems en tems quelques souris qui l'embarrassoient extrémement avec tout son esprit; je lui lais-

ſai dire tout ce qu'il voulut ; & quand il m'eut bien exageré les deux différens états dont il me parloit, *Hali*, lui-dis-je, vous vous ennuyez de ſuivre *Eminé* dans tous ſes voyages ; vous avez un grand cœur, & un eſprit capable d'autres emplois que ceux qui l'aviliſſent dans l'oiſiveté d'un Serrail de Province. Je flatois le foible de l'Eunuque ; un feu qui ſe répandit ſur ſon viſage fit briller la joie que mon diſcours lui donnoit ; je m'en apperçus, & continuant, tout-à-fait déterminé dans le projet que j'avois formé avec *Amiraſes* ; Vous devez penſer à votre fortune, repris-je ; pour la mienne, elle eſt toute faite, graces au Prophète, & ne peut dépendre, ni des faveurs de *Soliman*, ni de la paſſion de *Muſtapha* : Vous vous troublez, *Hali*, pourſuivis-je ; mais eſt-il poſſible qu'avec tant d'expérience & d'eſprit, vos yeux ſoient abuſés comme ceux du reſte des hommes, & que vous n'ayez pas reconnu un ſexe que ces habits n'ont que trop bien déguiſé ? Je ſuis un Prince libre, *Hali*, que la paſſion d'*Eminé* a caché ſous la figure d'une fille eſclave, ſans conſidérer le péril où elle

le nous expoſoit tous deux : je lui contai enſuite qui j'étois ; je lui parlai de mon amour pour la belle Arabe, & je lui promis, s'il me vouloit ſervir, de l'élever à tous les honneurs qui pouvoient ſatisfaire une extrême ambition. *Hali* m'écouta avec une attention extraordinaire ; la connoiſſance de mon ſexe le ſurprit extrêmement ; mais comme je n'ai pas encore dix-neuf ans, vous voyez bien que je pouvois tromper aiſément tout le monde. Je ne m'arrêterai point, Madame, à vous dire que je le mis entiérement dans mes intérêts, & qu'il me promit une fidélité à toute épreuve ; le danger dans lequel il voyoit même la Sultane n'y contribua pas peu ; il me promit de me faire ſauver, & qu'après cela il faudroit que j'euſſe des vaiſſeaux pour attaquer celui dans lequel on envoyeroit *Amiraſes* à Conſtantinople ; il me conſeilla d'avertir *Eminé* de l'amour de *Muſtapha*, afin que la crainte qu'elle auroit pour elle-même l'obligeât à conſentir à mon départ, ſachant que la coûtume fait qu'un Bacha eſt auſſi-tôt favoriſé qu'amoureux.

J'avertis *Amiraſes* de tout ce qui m'étoit arrivé avec l'Eunuque; elle eut une joie incroyable de penſer, qu'elle éviteroit ce qui faiſoit tout ſon ſupplice, & elle me laiſſa voir que l'amour avoit autant de part à ce qui ſe préparoit d'heureux pour nous.

J'étois ſi plein de la paſſion que j'avois pour cette belle Arabe, que je ne goûtois plus la félicité que j'avois trouvée avec *Eminé*; mais elle étoit ſi aveuglée à mon égard, qu'elle ne pénétra jamais dans les ſentimens de mon cœur; ſa maniére d'aimer la ſatisfaiſoit, ſans être capable des ſenſibles délicateſſes qui ne ſont que pour l'ame.

La premiére fois que je vis le Baſſa chez *Eminé*, je lui jettai quelques regards amoureux, comme *Hali* me l'avoit conſeillé, & il l'aſſura que j'étois une fille toute réſolue à ſuivre & à contenter ſes déſirs; ſa joie fut grande, & pour venir à bout de ſon entrepriſe, il mit un ordre à ſes deſſeins qui me couta bien des ſoupirs, quand deux jours après, mon fidéle Eunuque entra dans ma chambre avec une douleur qui paſſa bientôt juſqu'à moi; il m'apprit qu'il

qu'il venoit de ſçavoir, qu'on avoit fait partir *Amiraſes*, & qu'on l'avoit embarquée ce matin même pour la conduire à Conſtantinople; jamais en ma vie rien ne m'a touché au point que je fus par cette nouvelle.

Je voulois aller tuer le Baſſa; je ne cherchois plus qu'à me perdre; je conſidérois qu'*Amiraſes* n'étoit plus pour moi; je m'imaginois qu'elle alloit faire la félicité d'un autre; je craignois le déſeſpoir où elle ſeroit; j'apréhendois d'autres fois que *Soliman*, jeune, bienfait, & amoureux, ne la touchat peut-être; enfin toutes les penſées les plus affreuſes venoient fraper mon eſprit, & confondre ma raiſon; la prudence de *Hali* me remit; il me pria de me mettre en état de l'écouter; il me raconta d'abord la douleur que la belle Arabe avoit reſſentie à ce départ ſi précipité, qu'on l'avoit enfin enlevée des bras de ſes Cadums, à qui elle avoit laiſſé un petit billet pour me remettre: je le pris avec une eſpéce de plaiſir qui ſuſpendit mon déſeſpoir: il contenoit ces paroles.

BILLET.

On m'arrache le cœur, ma chére Zeinabi, en m'éloignant de vous : que vai-je devenir ? Ne nous verrons-nous plus ? Ah Ciel ! ſi cela doit être, ſoulevez les mers, & plutôt que d'arriver aux rivages de Conſtantinople, engloutiſſez la malheureuſe Amiraſes.

Les ſages leçons d'*Hali* modérérent les effets de mon déſeſpoir ; il me dit qu'il alloit porter cette nouvelle à la Sultane, & lui donner la frayeur de ſa perte entiére, puiſqu'elle devoit s'attendre que *Muſtapha* alloit découvrir mon ſexe, ſi elle ne me faiſoit pas promtement ſauver ; il exécuta ce qu'il me diſoit, & il donna une telle crainte à *Eminé*, que ſon amour céda à la peur ; elle verſa mille larmes pour mon départ, & exprima ſenſiblement toute ſa tendreſſe & toute ſa douleur ; nous nous ſéparames : la Cadum, qui avoit ſoin de moi, & qui étoit de la confidence, donna beaucoup d'or & de pierreries à un Eunuque que l'on gagna, avec qui je m'en allai, qui fut ſeul accuſé du malheur de

ma

ma fuite ; car *Muſtapha* la regardoit comme un malheur, dans la frenéſie qu'il avoit priſe pour moi.

J'allai retrouver mon cher *Dragut*, qui étoit toujours demeuré à m'attendre dans l'Iſle de Negrepont ; je le vis dans une affliction mortelle de ma perte ; il ſembloit qu'il y eût pour lui une fatalité à ne pouvoir conſerver les enfans de *Cheredin* : quelle joie n'eut-il pas de me revoir ! Les Galéres de mon pére étoient arrivées ; il s'étoit obſtiné à vouloir apprendre de mes nouvelles avant que de partir ; je lui contai mon avanture d'une maniére aſſez gaye ſur ce qui regardoit la Sultane, ſi le deſtin de mon aimable *Amiraſes* n'eût mêlé quelque amertume à toutes les douceurs que j'avois goûtées auprès d'*Eminé* : je le fis conſentir à nous ſéparer, & à aller chercher la Princeſſe ma ſœur, & enſuite retrouver le Roi mon pére ; il partit, & amena l'Eunuque qui m'avoit ſuivi. Je ne retins qu'une Galére, voyant trop qu'elle me ſuffiroit pour me porter à Conſtantinople, où ma belle Arabe devoit déja être, & j'attendis *Hali* qui me devoit

devoit venir joindre comme nous en étions convenus

Il me tint parole, Madame : ma fuite ayant fait un grand bruit, quand le Baſſa en fut un peu conſolé, *Hali* lui inſpira le deſſein de l'envoyer à Conſtantinople pour l'excuſer envers le Viſir, s'il ne lui envoyoit pas l'eſclave Grecque, qui s'étoit ſauvée. *Eminé* conſentit à ce voyage, & l'Eunuque vint me trouver ; nous montames dans ma galére, & prîmes la route de Conſtantinople ; les vents nous furent contraires, & nous n'arrivames pas ſi-tôt. Je ne ſaurois vous dire ce que je penſai à la vûe de la pointe des Jardins du Serrail qui avancent dans la Mer ; les flots ne ſont pas ſi émus ni ſi agités que mon cœur le fut à l'aſpect d'un lieu qui renfermoit déja une perſonne toute divine, & que je croyois ſeule digne d'attacher toutes mes affections.

Nous fumes à Biſitacht, qui eſt une maiſon de plaiſance du Roi mon pére, parfaitement délicieuſe, & qui étant à deux lieues de Conſtantinople nous donnoit toute la liberté de nous y cacher, & de méditer ſur nos deſſeins. D'abord j'en-

j'envoyai *Hali*, inconnu, découvrir si *Amiraſes* étoit déja dans le Serrail, ce qu'on diſoit à la Porte, & ſi *Solyman* étoit toujours ſi amoureux & ſi dépendant de *Roxelane* ? Il revint bien inſtruit de toutes choſes; il m'apprit que le Sultan étoit plus aveuglé que jamais de la Sultane Reine; qu'*Amiraſes* étoit dans le Serrail, mais que le Sultan ne l'avoit point vûe, non plus que quantité d'autres belles filles qu'on lui avoit données depuis peu; dédaignant toutes ces beautés, ou ayant cette complaiſance pour plaire à l'orgueil de *Roxelane*, dont l'empire étoit toujours également puiſſant ſur ſon cœur.

Après ce récit, *Hali* rêva un peu, & revenant à lui avec un maintien aſſuré, Seigneur, me dit-il, *Amiraſes* eſt perdue pour vous, & elle va être malheureuſe pour toute ſa vie dans le pénible & ridicule eſclavage où elle eſt. Hé bien, mourons, lui répondis-je d'un air triſte, ſi je ne puis l'ôter de-là. Pourquoi mourir? reprit-il; ſi c'eſt une néceſſité, ne mourons que le plus tard que nous pourrons. Avez-vous aſſez de réſolution, pour faire dans le Serrail de

Soly-

Solyman le même personnage que vous faisiez dans celui de *Mustapha?* Vous êtes jeune & beau comme l'amour; reprenez l'habit d'esclave, je vous présenterai au Visir, j'écrirai à *Mustapha* que je vous ai retrouvée à Constantinople dans le dessein d'entrer au Serrail; que je lui ai voulu faire honneur de cette pensée; & que je vous ai menée au Visir *Ibrahim* de sa part, afin qu'il vous présentat au Grand Seigneur.

Tout cela se passa, Madame, comme *Hali* le projettoit; mais alors, continuant de me parler, Vous verrez *Amiraſes*, me disoit-il, votre sexe trompera tout le monde, je demeurerai auprès de vous par des raisons de politique dont j'endormirai le Visir; nous ferons la guerre à l'œil: on ne sçait ce qui peut arriver, par *Roxelane*, par le Visir, par le Roi votre pére, par *Soliman* lui-même; au pis aller, nous serons assez heureux peut-être pour nous sauver encore.

La proposition étoit délicate, comme vous le voyez, & néanmoins je ne balançai point à l'accepter; j'étois jeune & amoureux, ma folie étoit par-

don-

donnable ; mais pour celle de *Hali*, il faloit être poſſédé d'une extrême ambition, & avoir un eſprit auſſi hardi que le ſien, pour propoſer & entreprendre une choſe ſi remplie de témérité.

Il me donna bientôt des habits de femme, & nous fûmes à Conſtantinople, où il alla trouver le Viſir, qui le connoiſſoit extrémement, à qui il dit que j'étois arrivée, & qu'il me menoit de la part de *Muſtapha*. Le Viſir témoigna une grande joie, & une curioſité extrême de me voir ; je lui fus amenée, ma perſonne lui plut, & ſurtout la grandeur de ma taille, car les Turcs aiment fort les grandes femmes ; & quand je fus dans le Serrail, je les paſſois preſque de toute la tête ; ma hauteur qui étoit extraordinaire pour une fille, le charma ; je n'avois pas la mine bien majeſtueuſe, mais j'avois un air vif & gai qui plaiſoit fort dans l'extrême jeuneſſe où j'étois ; Celle-ci, dit-il à *Hali*, n'a pas une beauté ſi délicate que l'Arabe, mais je l'aimerais bien autant, & je connois mal *Solyman*, ou il en ſera charmé ; mais quoi ? il eſt poſſedé par *Roxelane*, & ne daigne pas feu-

ſeulement jetter un regard ſur tant de rares créatures qu'enferme ſon Serrail.

Après cela, il commanda qu'on eût pour moi toutes les délicateſſes qu'on a pour les malheureuſes beautés qu'on deſtine pour la vûe du Maître : il me voyoit tous les jours, & me témoignoit une grande amitié ; il eſt aimable de ſa perſonne, je ne me défendis pas de l'aimer ; il trouva une telle correſpondance en moi, qu'il ne put ſe défendre de me confier ſon ſecret. Il étoit paſſionnément amoureux d'une jeune eſclave qui étoit dans le Serrail depuis ſix mois ; il l'avoit donnée lui-même, & l'avoit gardée aſſez de tems chez lui pour prendre une grande paſſion pour elle ; mais cette fille, toute préoccupée des grandeurs de ſa fortune future, n'avoit pas daigné l'écouter ; il me pria de lui parler : Elle eſt auſſi fiére que *Roxelane*, me dit-il, mais ſes yeux ſont ſi doux, que je me figure qu'il y auroit un grand plaiſir à être aimé d'elle, & ſi elle ne touche pas le cœur du Grand Seigneur, il ne me ſeroit pas mal-aiſé de la rendre heureuſe, en l'obtenant du Sultan pour ma femme : il

me

me dit, qu'elle étoit dans la même chambre qu'*Amiraſes*, qu'elles étoient ſix enſemble d'une beauté preſque égale, ſous la direction de la Cadum *Fatima*. Cette fille avoit été priſe ſur les côtes d'Afrique, & ſe nommoit *Araxaï*; on l'avoit enlevée ſi enfant, qu'on ne ſçavoit pas de quel pays elle étoit.

Le Viſir ſçavoit que la Sultane Reine la haïſſoit mortellement, par le partage qu'elle faiſoit avec elle du cœur de *Solyman*; il n'eût pas été fâché auſſi de lui donner une rivale qui eût pû affoiblir le grand attachement que Sa Hauteſſe avoit pour elle; dans cette vûe, il faiſoit chercher par tous les endroits de la terre des beautés capables de pouvoir remplir ſes deſſeins.

Il réſolut avec *Hali* de me faire voir au Grand Seigneur, en dépit de lui-même, en me faiſant trouver à ſon paſſage, quand il reviendroit de la Moſquée. *Ibrahim* m'avoit donné un Perroquet merveilleux, qui parloit comme une perſonne, qu'on avoit accoûtumé à moi, parce que je lui donnois à manger, afin que je le préſentaſſe à *Solyman*, comme c'eſt la coûtume aux filles qui

qui le voyent de lui donner quelque préſent ; je fus donc miſe ſur le chemin par où le Grand Seigneur paſſoit, & comme il entendit un murmure que le Viſir faiſoit élever exprès, & qu'il vit quelques perſonnes, il demanda ce que c'étoit ? C'eſt une eſclave, lui répondit *Ibrahim*, que *Muſtapha* envoye à Ta Hauteſſe, & qu'il m'a prié de te préſenter de ſa part ; & alors *Hali*, que *Solyman* reconnut, s'avançant, il m'ôta un voile qui me couvroit le viſage, & ſe mit à genoux, en m'y faiſant mettre auſſi ; mais le Sultan ſe recula d'un pas, quand on m'eût découvert le viſage, & me conſidérant depuis la tête juſques aux pieds avec quelque joie mêlée d'étonnement, La ſurprenante fille ! dit-il, en ſe tournant vers *Ibrahim* ; elle me paraît extrémement charmante. Seigneur, reprit le Viſir, c'eſt comme telle que je la préſente au Souverain de tous les Rois. Elle ne pouvoit être deſtinée que pour l'œil du monde ; quelle autre comme elle ſoutiendroit la divine lumiére ?

Je regardois le Sultan avec un ſourire qui pouvoit avoir quelque choſe de har-

hardi, mais qui ne lui déplaiſoit pas; ma jeuneſſe excuſoit mon audace, & peut-être crut-il que les charmes de ſa perſonne la faiſoient naître : il me conſidéroit à ſes pieds avec une grande attention, quand j'ôtai de mon ſein mon charmant Perroquet, & que j'avançai la main pour le lui préſenter ; il crut que c'étoit un oiſeau contrefait, comme c'eſt la coûtume des Odaliſques de contrefaire ainſi les animaux, les fruits, & les fleurs. Seigneur, lui dis-je en le lui préſentant, mes mains ne ſont point adroites, mais mon cœur enſeigne ce qu'il ſent ; & lorſqu'il voulut prendre le Perroquet, je le lâchai exprès, il s'envola, fit quelques tours ſur ma tête, il ſe poſa dans mes cheveux comme on lui avoit apris de faire, & chanta des paroles amoureuſes le plus joliment du monde. L'Empereur fut fort ſurpris ; & quand mon Perroquet ſe fut tû, C'eſt de l'amour, Seigneur, lui dis-je, il ne peut chanter que l'amour. Pren ce chant à bon augure, aimable fille, me répondit *Solyman*, & atten, ſans t'impatienter, une explication plus grande de ta bonne fortune. Ce peu de mots

mots tranſportérent le Viſir ; je m'en moquai dans l'ame, & *Hali* en trembla preſque de peur. C'étoit plus qu'il ne vouloit. *Ibrahim*, qui vit le Sultan en ſi beau train, le pria de ne me pas ôter *Hali* : il conſentit qu'il fût avec moi, & commanda au Chef des Eunuques qu'on me donnat à la Cadum *Fatima* : cet ordre eut grand charme pour moi.

Le bruit de mon arrivée m'eut bientôt dévancé, mille bouches ſemérent celui de ma beauté, & ce fut une allarme univerſelle, comme la choſe eſt ordinaire en pareille occaſion ; il y eut une grande curioſité pour me voir, & ſur-tout dans le Harem, qui eſt le quartier des femmes.

Fatima, inſtruite par le Chef des Eunuques & par *Hali* qui la connoiſſoit, de la diſtinction extraordinaire que le Sultan avoit eue pour moi, conçut dès-lors de grandes eſpérances de faire de moi une Sultane, & me témoigna un profond reſpect.

On m'introduiſit enfin dans ce lieu déſiré ; je vis ſix perſonnes merveilleuſes qui vinrent en foule au devant de moi

moi pour me conſidérer ; ma belle *Amiraſes* étoit parmi elles avec un empreſſement plutôt forcé que naturel : qu'elle me parut charmante ! elle étoit triſte, c'étoit comme je la voulois ; mais qu'un coloris éclatant l'embellit à ma vûe ! & que ſes yeux s'emplirent d'un beau feu ! elle recula & penſa tomber de ſon haut quand elle me reconnut ; mais moi, rejettant les careſſes de toutes ces belles Odaliſques, je courus à elle, & lui prenant ſa main tremblante, car elle défailloit preſque, je la baiſai au front ſuivant l'uſage du Pays. Hé bien ! ma chére compagne, lui dis-je, n'êtes-vous pas bien aiſe que je ſois venue vous voir ? Elle ſe remit, car la frayeur du péril que je courais en ces lieux avoit ſurpris tous ſes ſens, auſſi-bien que la joye qu'elle reſſentoit. Ah ! *Zeinabi*, me répondit-elle enfin, eſt-ce vous ? en croirai-je mes yeux & mon cœur ? Après cela, la prudence modérant nos tranſports, nous parlames le plus raiſonnablement que nous pûmes devant tant de témoins ſuſpects.

Je parcourus enſuite tant de beautés admirables que j'avois devant mes yeux,

& comme on me les nomma, je m'arrêtai d'abord à considérer *Araxaï*. Elle étoit fort grande, sans approcher toutefois de ma taille, blonde, blanche, tous les traits achevés; elle avoit une beauté dans les yeux qui lui rendoit les regards les plus passionnés du monde, mais son action étoit altiére; on voyoit bien qu'elle étoit glorieuse, & pleine de bonne opinion d'elle-même : j'en conçus du chagrin, pour les intérêts du Visir mon ami.

J'arrêtai ensuite mes yeux sur une brune merveilleuse, dont les yeux étoient aussi redoutables que ceux d'*Araxaï*; elle étoit Circassienne, & se nommoit *Zezides*. *Zada*, & *Nassissa*, m'occupérent aussi; mais la vivacité & l'humeur brillante d'*Asarhadon* me plurent extrémement; elle laissa échaper des traits de son esprit qui n'aimoit qu'à se divertir, qui me charmérent : Toujours Odalisques, s'écria-t-elle, nous ne serons longtems que cela; voici une Sultane qui se prépare. Ah! superbe *Araxaï*, que vous allez vous éloigner de vos prétentions? Cette belle *Araxaï* lui fit un sourire dédaigneux. Si je ne de-

deviens pas Reine, dit-elle, au moins ſuis-je aſſurée de n'être jamais l'eſclave d'*Aſarhadon*. Ne jurons de rien, reprit cette Georgienne, ſans ſe fâcher; mais graces au Prophète, je ne ſuis point ambitieuſe; & pourvu qu'on me laiſſe danſer, chanter, rire, & faire quelque raillerie innocente, arrive de tout le reſte ce qui pourra arriver.

Je connus encore, à quelque autre repartie vive, le caractére d'*Aſarhadon*, & elle me revint extrémement; je ne l'ai vûe de ma vie ſérieuſe, & elle diſoit de grandes vérités en badinant.

Le Kiſſeraga, qui eſt le Chef des Eunuques, me regardoit avec grand reſpect, & me croyoit déja revétu de la dignité de Sultane. *Fatima*, à qui il avoit dit ce qu'il avoit vû, me conſidéroit auſſi extrémement. Dès le lendemain, étant dans notre Oda, & paſſant ſur l'eſtrade d'*Amiraſes*, nous nous aſſimes toutes deux ſur ſon lit, qui étoit rangé en ſopha; nous voyant ſeules, nous nous contames tout ce qui s'étoit paſſé, & dans nos fortunes & dans nos cœurs, depuis que nous ne nous étions vûes; &

continuant à parler, Mais enfin vous êtes ici, ma chére *Zeinabi*, pourſuivit-elle, & vous y êtes en péril de votre vie, & pour l'amour de moi : je n'ai point dormi de la nuit paſſée ; il me ſemble que nous ne ſommes enchaînées vous & moi que pour aller à un ſacrifice où notre mort ne ſe peut éviter. Si la mienne ſuffiſoit, je ſerois contente, mon aimable *Amiraſes*, lui répondis-je, en ſerrant tendrement une de ſes mains que j'avois entre les miennes ; non, vous ne mourrez point, & pourvû que *Soliman* ne poſſéde pas toutes les beautés que j'adore, je ne crains rien, ma fortune eſt parfaite, puiſque je ſuis aimé de vous ; elle nous fera ſurmonter toutes ſortes d'obſtacles, & nous ſerons heureux ; mais de dire comment, la prudence & les occaſions opéreront ce miracle.

Après quelques autres diſcours paſſionnés, nous convinmes de certains ſignes pour nous faire entendre tout ce que nous voudrions, (choſe ordinaire en ce Pays-là auſſi-bien qu'en Eſpagne ;) je penſe pour moi, qu'elle eſt de tous les lieux où l'on ſçait aimer.

Mon

Mon arrivée au Serrail avoit produit des effets tout différens dans l'esprit de mes rivales. *Zada* & *Naſſiſſa* m'avoient vûe comme une perſonne qui pouvoit diſputer un rang après lequel elles ſoupirent toutes. *Araxaï* m'avoit conſidérée avec déſeſpoir, *Zezides* avec une inclination à lui faire oublier ſes propres intérêts, & *Aſarhadon* avec un grand plaiſir de trouver une compagne qui aimoit autant la joie qu'elle.

Les autres Odaliſques avoient une forte envie de me voir; quelques Sultanes n'en avoient pas moins; & excepté *Roxelane*, qui, ſûre de ſon pouvoir, regardoit avec indifférence les mouvemens du Serrail, toutes déſiroient de voir ſi j'étois auſſi redoutable qu'on le leur diſoit.

Le Sultan, plus agité que les autres, condamnoit les ſentimens qu'il ſentoit s'élever dans ſon cœur, il vouloit les vaincre, & malgré lui-même être fidéle à *Roxelane*; il ſe contraignit durant quelques jours, & ſe réſolut de me revoir, eſpérant trouver quelques défauts en ma perſonne qui affoibliroient ſon panchant: qu'il ſe trompoit! il ignoroit

que l'amour, indigné de ſa réſiſtance, m'offriroit à ſes yeux avec de nouvelles graces.

Il aimoit ſi démeſurément le Viſir, qu'il l'introduiſoit dans toutes ſes promenades & dans ſes plaiſirs les plus ſecrets de l'intérieur du Serrail; il faiſoit auſſi quelquefois la même faveur à *Pirus* Baſſa qu'il chériſſoit beaucoup, & à *Ruſtan*.

Il ordonna au Kiſler de faire aller dans les jardins toutes les filles de *Fatima*, & point d'autres; ce fut une grande joie pour cet Eunuque & pour la Cadum: le Sultan s'y rendit appuyé ſur les bras de ſon Viſir; l'aſpect de tant de beautés l'éblouït d'abord; & comme il eſt le plus galant de tous les hommes, il leur dit cent douceurs agréables à chacune en particulier: *Araxaï* lui en répondit de paſſionnées, & voyant qu'elles ne produiſoient aucun effet diſtingué, elle prit un air fier & dédaigneux, que l'Empereur eût pû aiſément remarquer, s'il n'eût pas été trop occupé de moi: il nous fit chanter.

Il fut ſurpris & preſque ravi de la divine voix d'*Aſurhadon*; ſes maniéres agré-

agréables & ſon chant avoient des charmes propres à enlever tous les cœurs : elle répondit cent choſes vives & brillantes à *Soliman* ſur les louanges qu'il lui donnoit ; après quoi, s'aprochant de moi, Et vous, belle Odaliſque, dit-il, que vous réſerverai-je ? au lieu des paroles que je leur dis, ne recevrez-vous pas des vœux ſincéres que je vous offre de toute la tendreſſe de mon cœur ? Oui, Seigneur, lui répondis-je : comble ſans meſure ton heureuſe eſclave des biens les plus déſirés ; mais, Seigneur, point de partage, que les biens que tu me donneras ſoient tous à moi. *Soliman* ſourit ; il ne voyoit pas l'adreſſe des ſentimens que je lui montrois, par où je voulois éloigner la concluſion. Ta délicateſſe eſt grande, reprit-il ; mais, charmante Odaliſque, eſſuye un peu ſi ce bien que tu déſires, & que je te donnerai, ne ſera pas ſeul pour toi. Ah ! Seigneur, m'écriai-je, que je veux de ſoins & de marques de fidélité, avant que de l'accepter ! Je ſçai bien, que je te ſuis ſoumiſe ; mais de ma volonté, je ne jouïrai jamais du ſouverain bonheur, qu'une longue proſpérité ne m'ait

convaincue de ſa durée. Le Sultan ne m'oſa parler davantage, à cauſe de la circonſpection qu'il avoit pour *Roxelane*. Depuis qu'il l'aimoit, il n'avoit regardé aucune femme que moi; mais ce qu'il faiſoit ſuffiſoit pour porter le dernier excès de joie dans l'ame de la Cadum *Fatima*, & dans celle du Chef des Eunuques, dont la fortune augmentoit par les nouvelles galanteries du Sultan.

Le jour d'après, *Soliman*, pour détourner le bruit que ſes inclinations pourroient faire, commanda qu'on fit venir dans le jardin d'autres Odaliſques: deux chambres différentes y furent, avec leur Cadum, ſous la conduite de *Lodobachi*, qui commande à toutes les Officiéres du Serrail: elle porte trois poignards à ſa ceinture qui marquent ſa dignité; elle a une entiére autorité, dépendante toutefois de celle du Kisler-agaſi; elle a l'œil ſur toutes les Odaliſques; elle obſerve de tems en tems comme les Cadums les élévent, & quelquefois elle ſe proméne dans le Harem & dans les Jardins, pour voir ſi tout ſe paſſe parmi ces jeunes filles dans l'or-

l'ordre qui eſt preſcrit à leurs gouvernantes.

Soliman s'amuſa peu aux jeux de ces Odaliſques, qui tâchoient toutes, mais vainement, à le divertir, & s'apuyant ſur les bras de ſon Viſir, il porta ſes pas loin de cette troupe infortunée.

Il mit ces Chambres fort au-deſſous de celle de *Fatima*; le Viſir flata ſon goût, & vanta hautement notre beauté; il paſſa légérement ſur celle d'*Araxaï*, parce qu'elle touchoit ſon cœur; & comme il avoit ſon plaiſir à nous voir auſſi-bien que le Sultan, il lui perſuada de ne ſe plus contraindre, & de nous faire venir le jour ſuivant. L'Empereur en donna l'ordre; quelle joie pour *Fatima*! nous parumes toutes aux yeux ſatisfaites de *Soliman*; il fit encore chanter *Aſarhadon*; l'humeur de cette fille lui plaiſoit extrémement, elle & moi danſames enſemble, & nous danſames bien. Non-ſeulement nous attirames les yeux de l'Empereur dont l'inclination étoit pour nous, mais ceux de l'amoureux Viſir, & ceux de nos envieuſes rivales. *Zezides* n'en avoit pas aſſez pour me regarder; elle avoit pris

pour moi une maladie fort commune en ce pays-là, où les femmes s'aiment, & où l'on en a vû mourir d'amour les unes pour les autres : elle me louoit extraordinairement. *Araxaï*, la fiére *Araxaï*, fut contrainte de parler avantageusement de ma danse, & même de ma personne : la tendre *Amirasès* avoit des regards & des louanges plus modestes.

Soliman fit ensuite colation avec nous, & me parla de son amour en des termes assez vifs pour m'inquiéter, si je n'eusse pas remarqué que sa délicatesse vouloit m'obtenir de moi-même & ne pas me devoir à son autorité : la folie de *Zezides* éclata, dès que nous fumes dans notre Oda, par mille marques de passion qu'elle me donna.

Je fus réveillée le lendemain par le Chef des Eunuques, qui, se mettant à genoux, fit briller sur mon lit une grande quantité de pierreries que le Grand Seigneur m'envoyoit, avec un billet fort galant : j'y répondis, en suivant toujours les sentimens que je lui faisois voir, qui désiroient de lui avant toutes

tes choſes des marques d'une entiére fidélité.

Ces diſtinctions & ces ſoins empreſſés élevérent un grand trouble dans le Serrail, on ne m'apelloit plus que la grande Favorite : la Sultane Reine, malgré la bonne opinion qu'elle avoit de ſes charmes, en fut allarmée ; elle déſira me voir, elle en parla à une Sultane que *Soliman* avoit aimée avant elle, dont il avoit eu une fille.

Elles propoſérent au Grand Seigneur d'aller ſe divertir ſur la mer, & de faire venir la Chambre redoutable, c'eſt ainſi qu'on nommoit celle de *Fatima*. *Roxelane* fit cette propoſition d'un air riant : l'Empereur n'oſa y contredire ; elle ne témoigna qu'une ſimple curioſité, étouffant ſes mouvemens de jalouſie ; quand nous fumes toutes en ſa préſence, ſes avides regards ne s'attachérent que ſur moi, & ſe tournant vers l'autre Sultane en ſoupirant malgré elle, Que de beautés ! dit-elle enfin, voilà ſix perſonnes charmantes ; mais pour cette eſpéce de Favorite, elle auroit meilleur air parmi les Ichoglanes du Sultan, que parmi les Oda-

liſques : cependant elle ſe contraignit ſi bien, qu'elle parut gaye durant toute la petite fête que ſon Epoux lui donna.

Mais quand elle fut de retour, que ne penſa-t-elle point ! que ne dit-elle pas à une de ſes Itchoglanes, qu'elle aimoit beaucoup, & qui avoit toute ſa confiance ! J'ai ſçu ces particularités par elle-même.

Je l'ai vûe, lui dit-elle, cette Favorite qu'on vante ſi fort ; mais, *Giluſmen*, il s'en faut bien qu'elle ſoit telle que l'on le dit, & que le Grand Seigneur l'a trouvée : c'eſt l'inſolent *Ibrahim* qui l'établit par ſes brigues ; il croit me nuire & affoiblir par-là l'amour que le Sultan a pour moi ; mais je ſuis aſſurée de ce côté-là ; qu'une autre amuſe ſes yeux & ſon cœur, maîtreſſe abſolue de ſon eſprit, je ne redoute point des foibleſſes qui ne me feront rien perdre ; je connois mes droits & ma puiſſance, de légéres amours ne m'effrayent point, je les ſouffrirai, je me garderai bien de paroître inquiéte aux yeux de mon Souverain, je ne le chagrinerai point, & bien loin de lui témoigner une humeur fâcheuſe,

je

je prétens me trouver moi-même à ſes plaiſirs ; ainſi je verrai tout, & je connoîtrai tout, & j'en agirai enſuite ſelon que ma politique me le dictera : ce furent les réſolutions de la Sultane Reine, qui étoit ſi fidélement avertie de tout ce qui ſe paſſoit, qu'elle n'ignoroit rien de ce qui me regardoit : elle ſçut l'extrême paſſion que *Zezides* avoit pour moi ; & bien qu'*Amiraſes* ſe conduiſit avec une admirable précaution, ſa tendreſſe paroiſſoit aſſez, & l'on voyoit qu'elle m'aimoit ; la Sultane ſe récrioit que j'étois une enchantereſſe, & elle diſoit que tout le monde étoit fol, & que je tournerois la tête à tout le Serrail.

Cependant je ſongeois aux affaires du Viſir, & je déſeſpérois de faire agréer ſon amour à *Araxaï* : elle m'avoit d'abord rebutée avec de ſi grands dédains, que ſans le reſpect que les Cadums & les Eunuques avoient pour moi, elle s'en ſeroit plainte, & même elle m'en avoit menacée ; car c'eſt un crime capital que de vouloir corrompre une fille deſtinée pour le Grand Seigneur.

Elle devint tout d'un coup assez mélancolique, & l'aversion qu'elle m'avoit témoignée cessa ; elle me fit d'abord pitié, & j'étois fâchée de lui ôter un bonheur qu'elle estimoit tant, & dont je ne pouvois jouïr, comme étoient les bonnes graces de l'Empereur.

Je lui parlois avec tendresse, & toujours en faveur d'*Ibrahim* ; elle m'écoutoit avec douceur, mais en branlant la tête ; elle me régardoit avec de grands yeux passionnés, & ne me répondoit pas ; enfin, elle vint à me faire cent amitiés, & à m'appeller de ces noms flateurs qui leur sont si ordinaires ; souvent elle me nommoit sa Reine, sa grande Sultane, & ne recevoit mes caresses qu'avec des transports qui me faisoient plaisir d'avoir adouci une humeur si impérieuse.

Le Chef des Eunuques mourut dans ce tems-là, & sans perdre un moment, j'écrivis au Sultan, & lui demandai cette premiére charge du Serrail pour mon fidéle *Hali* : je l'obtins malgré les brigues, & même je l'emportai sur la Sultane Reine, qui avoit proposé un de ses favoris : ce grand coup pensa

ſa cauſer ma ruine : elle connut mon pouvoir ſur l'eſprit du Grand Seigneur, & dès-lors elle réſolut de me perdre, plutôt que de me voir parvenir au rang où elle avoit été élevée. Par toutes ces choſes, ſa haine croiſſoit pour le Viſir, & le Viſir étoit au comble de ſa joie en me voyant ſi bien établie dans le cœur du Sultan : je lui dis un mot dans les jardins, tandis que le Grand Seigneur s'occupoit avec *Aſarhadon* & *Amiraſes* que j'avois priée de l'occuper : Viſir, lui dis-je, en m'approchant de lui, nous ſommes maîtres du Serrail, je vous ferai voir *Araxaï*, fiez-vous à *Hali*; je le quittai ; il m'écouta ſans faire ſemblant de rien, & je me raprochai de *Soliman*.

Je crois, Madame, que vous n'ignorez pas, que dans les Odas, il y a un Eunuque qui couche entre chaque lit des Odaliſques, afin qu'elles ne puiſſent avoir aucune communication, & ces Odas ſont éclairés par quelques lampes.

Une nuit que nous étions toutes couchées, que tout étoit dans le ſilence, que je n'avois pû dormir, parce que je commençois à craindre tout de

de bon que le Sultan ne voulût d'autres marques de mon amour, que les fadaiſes dont je l'amuſois tous les jours, je vis ouvrir mes rideaux, & à la foible clarté qu'il faiſoit, je reconnus *Araxaï*, qui ſe mettant ſur le bord de mon lit, me vint dire tous ces diſcours d'amour, dont les filles n'ont que trop la pratique chez les peuples Orientaux : qu'elle étoit belle, Madame ! que je vis de charmes ! Sa gorge, ſes bras, étoient admirables : quelles expreſſions vives & tendres ! Que j'eus de peine à être fidéle à *Amiraſes* ! pardonnez ma foibleſſe, jamais Amant ne fut mis à une telle épreuve ; je voyois une jeune fille, belle de toutes les beautés ; je ne pourrois vous exprimer que difficilement l'état où j'étois ; je penſai ſuccomber cent fois : j'eus beſoin de toute ma prudence, mais d'une prudence éclairée, qui me faiſoit voir, ſi je gliſſois, un précipice infaillible pour *Araxaï* & pour moi, en un mot une mort affreuſe & inévitable.

Je lui répondis comme je pus & d'une maniére qui la ſatisfit ; & malgré

gré mon émotion terrible, je me reſſouvins d'*Ibrahim*, & lui fis promettre de répondre à ſa paſſion autant qu'elle le pourroit pour l'amour de moi; après quoi, la baiſant au front, Allez vous coucher, *Araxaï*, lui dis-je: prenez garde qu'on ne vous voie & qu'on ne vous entende, vous ſeriez perdue, & je ne pourrois empêcher qu'on ne vous punit. Adieu, me répondit-elle, divine *Zeinabi*, le Dieu qui m'a conduite me reménera.

Quand je fus habillée, le lendemain, le Kiſler Agazi, ou plutôt mon fidéle *Hali*, me vint voir; je le tirai à part, & lui contai mon avanture nocturne; nous en rimes; je lui donnai un billet par lequel je mandois au Viſir de ſe trouver le ſoir vétu en Odaliſque à la petite porte de ſon Palais, qui donnoit ſur les Jardins dont le ſeul Kiſler avoit la clef, & par où il venoit quand le Grand Seigneur l'envoyoit chercher.

Ibrahim fut tranſporté de ſavoir qu'il verroit en particulier la belle *Araxaï*; il attendit le moment marqué avec une impatience telle qu'on la peut imaginer; il

il prit les habits, que je lui ordonnois de prendre, avec un plaiſir parfait, & ſe rendit bien devant l'heure aſſignée à la petite porte avec des battemens de cœur étranges; enfin elle s'ouvrit, & il croyoit avoir cette ſatisfaction par le Kiſler Agazi; mais quelle fut ſa ſurpriſe de recevoir cette faveur par moi-même, qui avois voulu en partager le plaiſir avec lui! il ſe proſterna à mes pieds, & ne ſavoit preſque ce qu'il me diſoit. Levez-vous, Viſir, lui dis-je, & profitez des momens qu'amour & ma bonté vous donnent: j'affectois un peu de la majeſté d'une Reine en diſant ces mots, quoique d'une façon qui n'étoit pas tout-à-fait ſérieuſe, & le prenant ſous les bras, je menai cette nouvelle Odaliſque à vingt pas de là, dans une allée où *Amiraſes* étoit avec *Araxaï*: je le laiſſai avec elle, & je me promenai avec *Amiraſes*, ſuivie de *Hali*, & le Viſir & ſa Maîtreſſe venoient immédiatement ſur nos pas.

Après une heure d'entretien, le Kiſler qu'on auroit averti, ſi le Sultan eût dû venir aux jardins, ramena *Ibrahim*, qui me parut un homme tranſporté de con-

contentement; j'en remerciai *Araxaï.*

Juſques ici, mon bonheur étoit bien grand : je faiſois auſſi celui des autres; *Amiraſes* & moi goûtions mille douceurs : le Sultan en vouloit auſſi de moi; ce n'étoit, ni ſon compte, ni le mien.

Souvent en parlant avec lui je l'avois engagé à m'accorder irrévocablement la premiére choſe que je lui demanderois : il me l'avoit promiſe avec ſolemnité, à condition que ce ne ſeroit rien contre *Roxelane*, ni contre l'amour qu'il avoit pour moi; & je l'avois aſſuré, que ce que je voulois ne regardoit ni l'un, ni l'autre.

Un jour preſſé de ſes déſirs, il me fit entendre, qu'il vouloit les rendre ſatisfaits; j'étalai en vain toute mon éloquence, & me retranchai inutilement ſur ma délicateſſe : je lui refuſai donc mes faveurs ſecrettes, comme il me les avoit ſouvent demandées, par la conſidération qu'il avoit pour *Roxelane*; mais je crus reconnoître, qu'il pourroit les obtenir à la maniére des Sultans : je ne me trompai pas, & je n'eus pas le tems de prendre mes réſolutions avec

Hali,

Hali, qui étoit au déſeſpoir, & qui me propoſoit de nous ſauver, & d'emmener *Amiraſes*. Tout cela étoit aiſé à faire; mais après être ſortis du Serrail, où nous cacher? quel azile dans toute la terre, où la puiſſance du Grand-Seigneur ne nous ſeroit-elle pas allée chercher? Ce fut pour lors, que je vis clairement l'extravagance de ce que nous avions fait, & que la tendre *Amiraſes* étoit dans des frayeurs continuelles.

L'impatience de *Soliman* agit enfin; & après le bruit & l'éclat qui le précédent, il vint à notre Oda, & me donna le fatal mouchoir; je le reçus comme une imbecille; accablée, éperduë, il falut que *Fatima*, qui étoit comblée de joie, me fit ma leçon; je baiſai ce funeſte gage de l'amour du Sultan, je me jettai à ſes pieds, & fis toutes les ſotiſes qui ſe pratiquent en cette occaſion.

Mais je vous dirai, Madame, qu'*Amiraſes* s'évanouït à l'action de *Soliman*, & que *Zezides* & *Araxaï* en penſérent faire autant. On regarda ces choſes

ſes comme un effet d'ambition, de douleur, & d'amour.

Le Sultan *Soliman*, qui étoit venu en cérémonie, s'en retourna de même, affectant une grande gravité.

Auſſi-tôt tout le monde m'entoura pour me féliciter; je jettai un regard triſte ſur le Kiſler, que j'aperçus plus mort que vif. *Amiraſes* ſe retira, pour donner un libre cours à ſes larmes, croyant ma mort aſſurée, & ne voulant pas me ſurvivre. *Zezides* & *Araxaï* étoient au deſeſpoir de me perdre; le rang, que j'allois tenir, m'éloignoit d'elles.

Je pris un moment pour conſoler la belle Arabe, & je l'aſſurai, que, quoi qu'il arrivât, je la verrois encore avant de mourir: cependant on me mit au bain, on me parfuma, on m'ajuſta. Je ne ferai point ici l'intrépide, Madame: pendant tous ces aprêts, j'étois furieuſement agité, & je méditois inceſſamment tout ce que j'avois à faire. Enfin, l'heure arriva, cette heure ſi crainte: on me mena, victime d'amour, à l'Apartement du Grand-Seigneur; une troupe d'Eunuques & de femmes me con-

conduiſoient au ſon d'une muſique tendre. Toute cette troupe me quitta à la porte de la chambre du Sultan, qui étoit dans ſon lit, ſuivant la coutume. Sa chambre brilloit de lumiére; on ne ſent point une odeur ſi agréable dans l'Arabie, que celle qu'on y reſpiroit.

Je croyois être armé de réſolution & de courage: j'entrai & je fus juſqu'à ſon lit avec aſſez d'aſſurance, elle m'abandonna à l'exécution. Je mis en tremblant la tête ſous le rideau du pied de ſon lit, je tombai à genoux, je pris ſes pieds, & je les ſerrai avec une émotion qu'il reconnut aiſément; il eſt naturellement le plus galant de tous les hommes, & il ne ſuivoit qu'à regret une coûtume établie: auſſi-tôt qu'il me vit, il ſe mit ſur ſon ſéant, & me tendant la main, il me pria de me lever; & comme ma frayeur redoubla, il ſe leva tout-à-fait, & aprocha avec des tranſports qui méritoient un autre objet: je me relevai, le voyant ſi près de moi, & le repouſſant doucement; Arrête, *Soliman*, lui dis-je, je te demande la vie, conſerve moi la vie,

vie, c'eſt le don que je te demande. Hé quoi, répondit-il tout ſurpris, en veut-on à tes jours? qui ſont ces téméraires? Ecoute, lui dis-je, & puni mon audace, ſi tu as la force de le faire, & ſi l'amour ne trouve point de pardon dans un cœur tendre : ouvre les yeux, Seigneur; je ſuis un Prince infortuné, & non point une heureuſe fille qui t'avoit ſçu plaire, & qui a le malheur de ne pouvoir remplir tes déſirs.

Le Sultan fut fort étonné, comme vous le pouvez croire, Madame; jamais ſurpriſe ne fut ſi grande : il recula quelques pas en s'écriant; mais comme il eſt très-bon, & que j'avois fait un effort extraordinaire, il vit tant de crainte & tant de terreur ſur mon viſage, que je lui fis pitié : il ſe mit à rire; ma jeuneſſe, ma peur, les charmes qu'il avoit aimés, tout le toucha. Hé qui és-tu donc? me dit-il enfin, & comment avec un tel ſexe as-tu riſqué ta vie, dans ce Palais, où nul homme n'entre que par ma volonté? Je ſuis, lui répondis-je, *Azan*, fils de *Cheredin*, le plus fidéle de tes ſujets, & ton ami vé-

véritable, malgré la distance qu'il y a du Ciel à la terre. A ces paroles, son étonnement redoubla encore : touché d'aprendre des choses si nouvelles qui n'étoient jamais arrivées en ce lieu, & rempli de curiosité pour sçavoir mon Avanture, il me commanda de ne lui en cacher aucune circonstance, & m'assura que le pardon de mon crime étoit attaché à la pure vérité.

Après cela, il se remit au lit, & je le satisfis, lui disant que m'étant habillé en fille pour une intrigue d'amour, quand la Sultane *Eminé* arriva à Négrepont, on me donna à elle, parce qu'on me croyoit telle, & que *Mustapha* me vit, & me destina à la gloire du Serrail : je déguisois ainsi, pour ne pas découvrir l'amour & les déportemens de la Princesse sa sœur ; & continuant, je lui apris que j'avois vû *Amiraſes*, & que j'en étois devenu amoureux, mais que *Mustapha* l'ayant fait partir, j'avois gagné un de ses Eunuques, avec lequel je m'étois sauvé, courant comme un insensé après l'unique bien que j'aimois ; qu'étant arrivé à Constantinople, j'avois été rencontré par

par *Hali*, que *Muſtapha* envoyoit au Viſir pour lui dire ma perte ; & que ſçachant que l'Arabe étoit déja au Serrail, je ne m'étois point oppoſé à *Hali* qui avoit voulu m'amener à *Ibrahim*, & me voyant des habits d'homme il avoit cru que je les avois pris pour mieux déguiſer mon ſexe & me ſauver. Enfin, Seigneur, continuai-je, tu vois juſqu'où s'étend l'aveuglement & la puiſſance de l'amour : je me ſuis précipité, ſans aucune conſidération de l'avenir, dans une perte aſſurée, ſi je n'avois affaire au plus humain des hommes, à la vive image de la bonté céleſte, enfin à l'adorable *Soliman.*

L'Empereur me fit quantité de queſtions, & ſe mettant tout-à-fait en ſa bonne humeur, je voulus en profiter ; je lui parlai comme je devois de la vertu d'*Amiraſes ;* mais je le divertis extrémement par les folies de *Zezides* & d'*Araxaï* ; je lui avouai librement mes foibleſſes, & lui dis que l'amour que j'avois pour *Amiraſes* ne m'auroit pas empêché de ſuccomber près de tant de charmes, ſi j'avois été en lieu de le pouvoir faire avec ſureté ; mais que l'amour

mour de la vie l'avoit emporté sur tout autre amour : nous dimes cent choses plaisantes, & la vivacité de notre conversation lui tint lieu des plaisirs qu'il avoit espéré avoir avec une Maîtresse. Mais, me disoit-il, *Zeinabi*, ou *Azan*, car je ne sçai plus ce que vous êtes, qui remplira la perte que je fais, & où voulez-vous que je place tout l'amour que vous m'aviez donné ? Ah ! Seigneur, lui dis-je, choisi entre tant de beautés qui sont en ta puissance, tiens-t'en à la plus parfaite, n'abandonne point la Sultane-Reine. Je reviendrai toujours à elle, reprit le Sultan, quoiqu'il se peut bien faire que je la quitterai quelquefois. *Roxelane* possède mon estime & mon cœur, & c'est par son esprit plein de solidité & de lumiére, que je me soulage des soins & des peines que me cause la conduite de l'Empire ; mais pour de frivoles amusemens, je me sens tout disposé à les prendre, & j'avoue qu'en vous perdant je sens quelque inclination pour *Asarhadon*. Ah! Seigneur, lui dis-je, que je la croi une Maîtresse délicieuse ! J'avoue franchement à ta Hautesse, que si je n'aimois pas

pas *Amiraſes*, je ſerois capable de m'attacher à celle-ci ; & j'oſe t'aſſurer, qu'elle donnera de raviſſans plaiſirs au Maître du Monde.

Après cela, notre imagination égayée nous mena ſi loin, que le jour paroiſſoit avant que le Sultan & moi ſongeaſſions à nous ſéparer : jamais il n'avoit tant demeuré avec pas une favorite ; il me recommanda de m'obſerver plus que jamais, & me dit fort ſérieuſement, qu'il y alloit de ma tête à cacher ſoigneuſement mon ſexe, & par les Loix inviolables du Serrail, & par le reſpect qu'il avoit pour la Sultane Reine, dont l'auſtére vertu ſeroit terriblement offenſée, ſi elle ſçavoit jamais qu'un homme avoit été renfermé dans le Serrail ; qu'il faloit donc que je tiniſſe le rang de Favorite, juſqu'à ce qu'il y eût élevé *Aſarhadon* ; & qu'après cela il feindroit de me marier à quelque Baſſa, & *Amiraſes* auſſi.

Et, pour achever la cérémonie, il prit le voile qu'on a accoutumé de mettre ſur le viſage de ces heureuſes filles ; mais ce ne fut pas ſans dire mille choſes agréables : & quand je fus à la porte

trouver la Troupe satisfaite qui m'attendoit, le Sultan me rappella ; nous faisions de si grands éclats de rire, que toutes les personnes intéressées, jugeant par-là de ma faveur, se croyoient au comble de la fortune ; & *Soliman* appellant *Lodobachi*, Vous m'avez donné une vierge, lui dit-il, qui n'a pas sa pareille au monde ; prenez soin de la conserver : je me retirai ensuite ; on me conduisit au bain, & de-là dans un appartement tout proche de l'Oda de *Fatima*.

Après quelques considérations sur tout ce qui m'étoit arrivé, je dormis à merveille une partie du jour, & quand je m'éveillai on observa auprès de moi toutes les façons qui sont à l'usage du Serrail ; après quoi je commandai qu'on me fit venir les Odalisques qui avoient été mes Compagnes, comme l'Empereur l'avoit permis : elles m'abordérent avec un profond respect, & se prosternérent toutes à mes pieds ; j'eus quelque confusion d'y voir *Amirases*, je la relevai en l'embrassant, & les autres aussi ; je l'avois fait avertir par le Kisler de tout ce qui s'étoit passé entre sa Hau-

Hauteſſe & moi, & la tirant un peu à l'écart, Le Ciel m'a conſervé pour vous, belle *Amiraſes*, lui dis-je ; *Soliman* m'a promis, que vous ſerez mon épouſe : Quel bonheur, me dit-elle, Seigneur, ſuccéde agréablement aux derniéres peines que j'ai ſouffertes ! Hélas ! qui le pourroit exprimer, que ce cœur qui en a reſſenti toutes les horreurs cruelles ! elle me fit une peinture vive & tendre de ſes craintes & de ſes frémiſſemens, tant que la nuit avoit duré ; & je connus mieux que jamais le caractére d'une perſonne que rien n'égale dans ſes ſentimens : j'en fus touché, comme vous le pouvez croire ; & pouſſé d'un mouvement naturel que je devois contraindre auprès d'une vertu ſi parfaite, Mais, ma belle Princeſſe, lui dis-je, en attendant les félicités que le Sultan me promet par votre poſſeſſion charmante, ne pouvez-vous pas par quelque légére faveur adoucir l'état cruel où je me trouve ? Mon habit, le rang que je tiens, tout nous favoriſe. Vous préſerve le Ciel, me répondit-elle, de me parler ſérieuſement ! Ne me confondez pas avec ces eſclaves malheureuſes, dont le Ser-

rail eſt tout rempli ; que l'horrible contagion qui y régne n'aille pas juſques à porter des coups mortels à la paſſion que j'ai pour vous ; & ne me montrez dans la vôtre que ce qui vous peut rendre digne de moi : elle ſe recula en diſant ces paroles avec un air fier que je ne lui avois vû de ma vie, & qui m'épouvanta : elle ſe mêla avec ſes compagnes.

J'ordonnai qu'on m'apportât toutes les pierreries & tous les préſens que le Grand-Seigneur m'avoit donnés ; je les diſtribuai ſur l'heure à ces belles Odaliſques, aux Eunuques, & aux Cadums : une libéralité ſi peu ordinaire m'acquit tous les cœurs, que je ſatisfaiſois par-là.

Enſuite, je congédiai ces belles filles, & l'on me conduiſit en pompe chez l'Empereur, où étant ſeuls, notre gayeté nous aida à paſſer le tems que nous devions être enſemble dans une joie où le Sultan a toujours été avec moi tant que je demeurai dans le Serrail.

Nous fumes quelques jours en retraite, ſouſtraits au reſte du monde, ſuivant la pratique du Serrail ; mais le Sultan, trouvant ſon avanture ſinguliére,

re, il en voulut faire part à ſon cher Viſir, & l'admit dans ſes plaiſirs & dans ſon ſecret. *Ibrahim* fut donc introduit dans ſon apartement, & ne croyant trouver que le Sultan, il fut étrangement ſurpris d'y voir auſſi la nouvelle Sultane, faveur qui ne s'eſt jamais faite, quelque favori qu'on ſoit. *Ibrahim* ne ſçut auſſi d'abord que penſer; mais ſans s'éblouïr plus longtems d'un ſi rare privilége, il ſe proſterna à mes pieds, & m'adora preſque : je le relevai avec une gravité, qui fit éclater l'Empereur par un rire qui déconcerta le Viſir; mais *Soliman*, après s'en être diverti quelques momens, lui conta toute notre Hiſtoire. Le Viſir étoit excellent pendant ce récit; car outre qu'il étoit véritablement très-ſurpris, comme il a un eſprit qui s'accommode au goût & à l'humeur de ſon Maître, il lui dit poſitivement tout ce qui pouvoit le flater & lui plaire : il confirma fort le Sultan dans le choix qu'il vouloit faire d'*Aſarhadon*, & fut ravi qu'il ne penſât point à *Araxaï*; nous paſſâmes quelques jours enſemble ſans beaucoup de contrainte du côté de l'Empereur, qui

ne ſe communique point aux autres femmes pendant qu'il honore de ſa préſence une nouvelle Favorite ; mais, ce tems preſcrit paſſé, nous lui conſeillames d'aller voir la Sultane-Reine : il s'y prépara avec autant d'embarras, que s'il lui eût fait une véritable infidélité ; & comme ce qui étoit arrivé en avoit toutes les aparences, il craignoit les reproches qu'elle pouvoit ſi juſtement lui faire.

Mais, Madame, laiſſons-là un peu *Soliman*, & venons à *Roxelane* : il faut que je vous la repréſente dans tout ce qui ſe paſſoit en ſon cœur & dans ſon eſprit.

Depuis que je l'avois emporté ſur elle dans la haute fortune que j'avois procurée à mon fidéle *Hali*, en le faiſant Kiſler Agazi, elle n'avoit plus pris en raillerie l'attachement du Grand-Seigneur pour moi, elle avoit conçû une forte jalouſie, & elle me haiſſoit mortellement ; elle fut inſtruite au moment même que *Soliman* voulut paſſer dans la chambre de *Fatima* pour me donner le mouchoir : l'excès de ſa rage fut extrê-

trême ; & ſans héſiter elle conclut ma mort.

Elle avoit fait faire, dans un tems que *Soliman* étoit à la guerre, un petit paſſage inconnu qui la conduiſoit au cabinet de *Soliman*, où elle pouvoit ſe rendre par une porte ſi bien pratiquée, que l'Empereur ignore encore qu'elle y ſoit : elle l'avoit fait faire pour ſe rendre par-là abſolument maîtreſſe des ſecrets du Sultan, & elle réſolut d'entrer dans ce cabinet quand il ſeroit couché, d'avoir un poignard, & de me l'enfoncer dans le ſein, quand je me mettrois dans ſon lit, offrant enſuite au Sultan de s'en percer le cœur, croyant bien que ſon amour ne voudroit pas ce ſacrifice, & qu'il pardonneroit la fureur de la Sultane, que la paſſion ſeule pouſſoit à cet excès.

Elle ſe rendit dans le cabinet, Madame, croyant exécuter ſon deſſein barbare ; ſon bras & ſon cœur étoient préparés par une hardieſſe dont elle ſeule étoit capable : elle vit tout ce qui ſe paſſa, & elle entendit tout ce que je vous ai dit ; figurez-vous ſa ſurpriſe infinie : la connoiſſance de mon

sexe éleva un trouble dans son ame, qu'elle n'avoit peut-être jamais ressenti. Cet objet, qui, un peu auparavant, étoit plein d'aversion & d'horreur pour elle, devint tout d'un coup un objet agréable & charmant : l'amour, qui ne fait jamais mieux valoir sa puissance, que par des coups extraordinaires, ne manqua pas celui-là, sa gloire y étoit trop attachée ; il prit donc ce terrible moment dédié au sang & à la rage, pour en faire un moment plus doux, & pour élever dans l'ame d'une ennemie implacable des mouvemens tendres & amoureux.

Elle porta toute sa haine sur le Sultan, quand elle crut ma perte infaillible, par la découverte de ce que j'étois ; mais quand elle vit son humanité, elle lui en sçut bon gré ; à mesure que je parlois, elle s'enflammoit, & si elle eut d'abord quelque peine de la passion que j'avois pour *Amirases*, elle diminua par l'aveu que je fis au Sultan des foiblesses que j'avois ressenties pour *Zezides* & pour *Araxaï* : elle connut bien, que ma fidélité n'étoit pas ébranlable, que j'aimois *Amira-*

ses,

ſes, mais qu'un bel objet pouvoit tenter mon cœur, & que rien n'avoit arrêté l'impétuoſité de mes déſirs, que la certitude de la mort : elle imagina, qu'elle ne me feroit voir aucun péril auprès d'elle, & qu'ainſi ma raiſon ne me préſenteroit que du plaiſir : elle me ſçut bon gré des louanges que je lui avois données, & me pardonna volontiers l'approbation dont j'avois flaté le panchant que le Sultan avoit pour la jeune *Aſarhadon*.

La Sultane ſe retira doucement, quand je fus ſorti de la chambre de l'Empereur, & lui étant impoſſible de repoſer, elle paſſa ſur une terraſſe, où elle ſe promena longtems : ne pouvant aſſez penſer à ce qu'elle venoit d'entendre, elle ſe livra à ſa paſſion ſans lui faire aucune réſiſtance ; & comme elle ſavoit que je ne ſortirois pas ſi-tôt du Serrail, elle ſe flatoit d'un heureux ſuccès ; elle n'étoit occupée qu'à en chercher les moyens ; elle ſe réſolut à ne faire aucun reproche au Sultan, & par une douceur étudiée s'introduire dans ſes plaiſirs, & témoigner de la condeſcendance pour ſes

volontés, afin d'avoir quelque accès avec moi, & de pouvoir me faire connoître quels étoient ſes ſentimens.

Roxelane étoit bien affermie dans ſes réſolutions; quand le Grand-Seigneur ſe rendit dans ſon apartement, elle courut au-devant de lui, & lui baiſa la main qu'elle porta à ſon front; après cette premiére marque de reſpect, elle prit une maniére douce & flateuſe; & l'Empereur fut charmé d'une conduite à laquelle il ne s'étoit pas attendu; il l'entretint d'affaires de ſa famille, & même de celles de l'Etat, & étant paſſé au ſujet de la nouvelle Favorite, elle loua le choix qu'il avoit fait, lui faiſant connoître qu'elle ne s'oppoſeroit jamais à ſes amuſemens, pourvû qu'ils ne fuſſent pas fixes, & qu'ils ne lui ôtaſſent pas ſon cœur.

L'Empereur fut ravi du peu d'obſtacle qu'elle aportoit à ſes plaiſirs : peu de jours après, pour achever de montrer une entiére docilité, & pour n'oublier rien à le ſatisfaire, elle m'envoya commander de l'aller viſiter, ce que je fis ſur l'heure; elle me reçut, en affectant beaucoup de dignité, mais laiſ-

laiſſant échaper des airs agréables qui me ſurprirent, elle avoit toujours les yeux attachés ſur moi ; je me figurois dans la vivacité de ces regards des marques de haine ; & quand ils étoient languiſſans, la mélancolie que je croyois que mon bonheur lui cauſoit, me faiſoit pitié.

Soliman fut obligé dans ce tems d'aller viſiter ſon armée, & quand il fut de retour j'allai encore rendre mes devoirs à la Sultane-Reine : il y avoit aſſez de monde auprès d'elle ; une jeune ſœur du Grand-Seigneur y étoit, que *Pirus* Baſſa aimoit, & la Sultane qui avoit une fille de *Soliman*, y étoit auſſi : après quelques diſcours indifférens, *Roxelane*, en me regardant, ſe mit à ſourire, & me demanda ſi je n'avois pas encore ſenti ce mal avantageux qui pouvoit aſſurer ma gloire, en un mot, ſi j'étois groſſe ? Je m'attendois ſi peu à cette demande, que je ne ſçus cacher mon embarras, je devins fort rouge, je répondis que non, & enſuite la liberté de mon tempérament me ſaiſiſſant, j'eus une telle envie de rire, que je ne pouvois ſuppor-

ter la contrainte que je me faisois : la Sultane la voyoit bien, & ne souffroit pas moins que moi pour s'empêcher d'éclater ; enfin, prenant un léger prétexte sur la sœur de *Soliman*, elle rit avec un excès extraordinaire ; je pris l'occasion & je ris aussi, car j'en serois peut-être mort si je ne l'avois pas fait : nous nous regardions l'une & l'autre comme si nous eussions été d'intelligence, ne croyant pas chacune que nous fussions dans le sujet de quoi nous riions tant.

Le Sultan s'attacha pour lors tout-à-fait à *Asarhadon* : ses amours inconstantes surprirent fort tout le Serrail ; & comme je ne paroissois pas moins bien avec lui, on ne savoit que croire, & on parloit également de la grande & de la petite Favorite.

La Sultane-Reine se trouvoit souvent aux Fêtes que le Sultan donnoit, & à ses promenades : un jour, que *Soliman* faisoit chanter *Asarhadon*, & qu'il marchoit au milieu d'elle & de *Zada*, *Roxelane* s'étoit assise sur le bord d'un grand parterre ; *Zézides* étoit allée cueillir des fleurs que je tenois dans

dans mes mains, la grande Sultane m'en demanda quelques-unes, je les lui préſentai en mettant un genoux en terre, elle en prit une partie, & me rendit l'autre. *Soliman* n'eſt pas ſeul qui vous trouve des charmes, me dit-elle, avec quelque émotion : j'ai des yeux comme lui, & un cœur capable de vous aimer ſans vous méconnoître ; & ſe retournant vers *Araxaï* ſans me parler davantage, elle lui adreſſa quelques propos indifférens.

Les paroles de *Roxelane* m'étourdirent, mes regards ſe troublérent comme les ſiens ; je me relevai, & n'oſai de longtems la regarder.

Que veut-elle dire ? me diſois-je à moi-même : à quelle marque a-t-elle pu reconnoître mon ſexe ? a-t-elle pris pour moi, par la certitude de ce que je ſuis, des ſentimens qu'*Araxaï* & *Zezides* n'ont ſenti que par la force de l'inſtinct ?

Je me perdois, Madame, dans la confuſion de mes penſées, & depuis ce jour-là, je vis tant d'amour dans tout ce que faiſoit la Sultane, que je ne pus douter de la vérité. Elle me diſoit, quand

So-

Soliman ne nous pouvoit pas entendre, des paroles à double ſens que j'entendois fort bien, & à quoi les autres ne pouvoient rien comprendre : je lui répondois quelquefois imprudemment & ſelon ſes déſirs, emporté par mon humeur libre, & qui couroit follement au-devant de tout ce qui me plaiſoit : alors je voyois une joie vive briller dans les yeux de la Sultane ; je la ſatisfaiſois ainſi inconſidérément ſans en prévoir les dangereuſes ſuites.

Ce fut en ce tems, que la gloire de mon cher *Dragut*, volant par tout le monde, perça juſques dans l'intérieur du Serrail. *Soliman* m'en parla ſouvent comme d'un homme merveilleux, & qu'il vouloit abſolument s'acquérir ; il lui fit donner des marques éclatantes de ſa bienveillance, & reçut les Ambaſſadeurs que *Dragut* lui envoya comme il auroit fait ceux d'un Roi : il lui manda de le venir trouver, & je l'attendois avec une impatience proportionnée à l'affection qui nous uniſoit.

Cependant, *Aſarbadon* reçut plus eſſentiellement que je n'avois fait l'honneur dont le Sultan la combla, & comme

me elle avoit beaucoup d'eſprit, & des vues d'établir ſolidement ſa grandeur, elle réſolut de s'acquérir abſolument le Viſir, qu'elle avoit vu & connu aſſez familiérement pendant le tems des amours du Grand Seigneur : elle avoit pénétré ſa paſſion pour *Araxaï*, elle réſolut de le favoriſer, & envoyant chercher l'Odaliſque, Si vous croyez que je puiſſe parler une fois ſérieuſement, lui dit-elle, écoutez les ſoupirs du Viſir, c'eſt l'homme de l'Empire le plus aimable, & ſi je n'étois pas à *Soliman*, je voudrois être à *Ibrahim*. *Araxaï*, ſurpriſe des lumiéres de la Sultane, & accoutumée à l'amour d'*Ibrahim* par les fréquentes viſites qu'il lui avoit rendues dans le jardin par le moyen du Kiſler-Agazi, répondit qu'elle étoit ſoumiſe aux ordres de la Sultane, & lui avoua que ſi le Grand Seigneur la vouloit donner au Viſir, elle y conſentiroit avec joie. *Aſarhadon* lui promit de la ſervir, & qu'elle verroit de promts effets de l'envie qu'elle avoit de la ſatisfaire.

Ibrahim n'ignora pas longtems ſa bonne fortune, & les obligations qu'il avoit à la Favorite : dès le ſoir même il ſe ren-

rendit dans les jardins avec son habit d'Odalisque, pour témoigner à *Araxaï* l'excès de son contentement.

Tout le Serrail sçavoit que l'Empereur, charmé de sa belle maitresse, s'étoit renfermé dans son apartement avec elle, & qu'il n'en sortiroit pas.

Nous étions toutes dans le jardin pour passer avec plus de fraicheur des nuits incommodes dans la saison où l'on étoit; le Visir étoit avec *Amiraſes*, quand nous aperçumes deux Itchoglanes de la Sultane Reine, dont l'une, s'aprochant de moi, me dit qu'elle avoit ordre de me parler; comme je reconnus *Giluſmen*, je la suivis, elle me mena sur une grande terrasse du côté de la Mer: la nuit étoit charmante, la Lune éclairoit comme en plein jour, & quand nous fumes dans cette belle solitude, *Giluſmen* fit aprocher l'autre Itchoglane, & se retira à quelques pas; mais, Madame, comment vous représenter l'état où je fus, ce que je devins, ce que je pensai, lorsque je reconnus sous cet étrange habillement la Sultane Reine; car vous n'ignorez pas que les habits des Itchoglanes sont des habits d'hommes,

&

& pareils à ceux des Itchoglanes du Grand Seigneur.

Je portai la main sur mes yeux comme pour assurer ma vue, & *Roxelane* apercevant mon trouble qui sembloit me faire douter de ce que je voyois, Oui, Prince, me dit-elle, n'en doute point, le même Dieu, qui t'a contraint à te vétir d'un habit d'Odalisque, m'a forcé à prendre celui d'une Itchoglane, & tu vois une Reine, qui ne dédaigne point de paroitre en Esclave devant les yeux, qui l'abaissent à un pareil déguisement.

Que la Sultane me parut merveilleuse, Madame, avec cet habillement & toute sa maniére amoureuse! Je lui répondis sans me consulter, & sans prendre aucun avis de ma raison. La Sultane en fut satisfaite, & se livrant à une entiére confiance, elle m'aprit tout ce que je vous ai raconté, & passant de-là aux expressions d'une passion vive, je n'aurois pu résister au panchant qui m'emportoit, sans autrement me piquer d'être fidéle à *Amiraſes*; car je ne voyois plus ici de péril pour mes jours, comme il s'en étoit rencontré auprès des Odalisques, puisque la Sultane me connoissoit

soit pour homme, & que le secret lui étoit aussi considérable qu'à moi. Mais, Madame, le croiriez-vous ? un sentiment d'honneur me retint; je considérai tout d'un coup ce que je devois à *Soliman*; un moment de réflexion me rendit à moi-même, & me ramena à mes devoirs; je ne fis pas, comme vous pouvez le penser, de sévéres remontrances à *Roxelane*, mais je lui témoignai doucement les obligations que j'avois à *Soliman*. La Sultane me rit au nez, & voulant passer sous un Dôme qui étoit du côté de la mer. le Visir en sortit inopinément; il venoit de quitter *Araxaï*, & alloit rejoindre au bas de la terrasse le Kisler-Agazi. Figurez-vous quelle fut la rencontre de ces deux ennemis mortels à leur vue, & sous de tels déguisemens. Le Visir pâlit de crainte du danger où il étoit; la Sultane rougit de surprise, de colére, & de confusion : Quoi ! Visir, lui dit-elle, quelle insolence ! être sous ces habits dans le Serrail ! Madame, lui répondit-il en se remettant, êtes-vous plus excusable que moi, à ces heures, dans l'équipage indigne où vous êtes ? Il y va de ta vie, reprit-elle fiérement,

à

à n'en parler jamais ; Il y va de votre gloire à ſçavoir vous taire, lui repliqua-t-il : il ſe repentoit de la dureté qu'il avoit mis à ſa réponſe, n'y allant pas moins de ſa perte que de celle de *Roxelane* ; mon embarras étoit inexprimable, je les adouciſſois autant que je pouvois ; & comme nous élevions tous nos voix ſans précaution, & aveuglés par les mouvemens qui nous agitoient, Lodabachi, qui de tems en tems veilloit à obſerver la conduite des filles du Serrail, étoit par malheur dans les jardins ce ſoir-là, & aſſez près de nous pour nous entendre ; l'accent confus de nos voix la fit avancer, elle demeura immobile à la vue de la Sultane, & à celle du Viſir. Dans l'horreur d'une ſi étrange avanture, elle ne ſçut ſi la Sultane & le Viſir n'étoient point ainſi traveſtis pour deshonorer le Sultan ; toutes ſes idées furent monſtrueuſes, & entrant dans une fureur ſoudaine pour les conſéquences qu'elle tira, O Prophète ! s'écria-t-elle, quel épouvantable ſpectacle as-tu réſervé pour mes yeux ? L'honneur Muſulman eſt éteint, la gloire du monde eſt flétrie.

La grande Sultane s'impatientoit des ex-

exclamations de cette femme, & le Visir, qui méditoit de la jetter dans la Mer, me faisoit part de son projet, lorsque cette insensée prenant un de ses poignards qu'elle portoit à sa ceinture, s'en traversa le sein sans hésiter, & jettant un regard funeste sur *Roxelane*, elle tomba à ses pieds toute baignée dans son sang.

La Sultane effrayée courut vers le Palais, suivie de son Itchoglane, & le Visir & moi reprimes plus tranquillement notre chemin; nous trouvames notre fidéle Kisler, à qui nous contames naïvement notre avanture; il nous fit retirer sans bruit, & les esclaves de Lodobachi ne la voyant point revenir, l'allérent chercher; elles trouvérent son corps encore avec quelques sentimens de vie; elles s'écriérent, des Bostangis accoururent. Lodobachi eut la force encore de dire qu'elle s'étoit donné la mort, pour ne pas survivre à la honte du Serrail; elle perdit la parole après ce beau discours; on le raporta au Sultan, qui crut qu'elle avoit connu que j'étois homme; il craignit qu'à la fin on ne s'en aperçût, & ce fut avec peine qu'il se résolut à me faire sortir du Serrail; je lui promis

que

que je resterois à Constantinople autant qu'il le souhaiteroit, & de passer mes jours avec lui; mais je voulus qu'il fit sortir avant moi *Amirases* du Serrail, & qu'on l'envoyat m'attendre à Bisistach. L'Empereur, toujours bon pour moi, y consentit; on fit courir le bruit qu'on donnoit *Amirases* pour femme au fils du Roi d'Alger, & *Zeynabi* à un Bassa éloigné qui la demandoit avec empressement.

Amirases quitta enfin cette demeure si indigne d'une personne de sa vertu; elle ressentoit une joie bien pure, & aussi excessive que vous le pouvez penser, la connoissant comme je vous l'ai représentée.

Je la suivis deux jours après avec *Araxaï*, qui consentit à faire le bonheur du Visir; la nouvelle de l'arrivée du Prince *Azan* se répandit bientôt après, & pour combler mon bonheur, mon cher *Dragut* arriva à la Porte; il me trouva aussi content de m'aller unir à la belle *Amirases*, comme il étoit affligé de n'avoir pas trouvé la Princesse ma sœur; l'Empereur le reçut plutôt en ami que comme *Dragut*, & ce grand hom-

homme charmé d'un accueil si obligeant, & de la franchise de *Soliman*, s'attacha de bonne foi à lui.

Mes nôces se célébrérent enfin, de même que celles du Visir. *Soliman* me vint voir à Bisistach, & je reçus souvent cet honneur pendant que *Dragut* demeura à Constantinople; nous aprimes avant que d'en partir, que la pauvre *Zezides* étoit tombée dans une langueur effroyable; la Sultane Reine me fit prier de la voir en secret; elle étoit si absolue, que la chose ne lui fut pas bien difficile; je m'aperçus que sa passion n'étoit pas diminuée, je lui prescrivis des bornes difficiles de l'humeur dont j'étois, & où les obligations que j'avois à *Soliman* avoient plus de part que l'amour que j'avois pour *Amirases*, quoique je l'aimasse infiniment: j'ai toujours ressenti que mon cœur, quelque plein qu'il soit d'un bel objet, ne laisse pas d'en trouver d'autres aimables: je n'ai jamais cessé d'aimer *Amirases*; je l'aurois toujours préférée à toutes les beautés du monde; mais en l'aimant chérement, je n'ai point assez de force pour résister aux bonnes fortunes que l'amour me pré-

préſente ; je dois trop à ce Dieu, pour me priver jamais de ſes biens.

Je fis conſentir *Soliman* à me permettre d'aller avec *Dragut* voir le Roi mon pére ; j'eus plus de peine à en obtenir l'aveu de la belle *Amiraſes* ; elle répandit bien des larmes à nôtre ſéparation ; je la laiſſai à Biſiſtach, & *Dragut* & moi nous embarquames ; je fus le témoin, & le compagnon de quelques-unes de ſes actions, & le Roi mon pére nous revit tous deux avec une extrême joie ; il m'aimoit ſi paſſionnément, qu'il prit un grand plaiſir à ce que je lui contai de mes avantures, & dès-lors il redoubla ſon zéle pour *Soliman* ; il aprouva mon mariage ; je demeurai quelques jours auprès de lui, & *Dragut* nous quitta pour chercher *Aphrigia* ; je réſolus de m'en retourner à Conſtantinople : mais, chemin faiſant, je voulus aborder à bien des lieux pour m'informer de *Doria* & de ma ſœur ; je courus les côtes d'Italie ; j'appris enfin que *Dragut* étoit en France, je déſirai le joindre, preſſé du déſir de voir une Cour, la premiére, la plus belle, & la plus galante de l'Uni-

nivers ; un Roi le plus aimable & le plus grand de tous les Rois.

Azan finit ainſi ſon diſcours ; les avantures en étoient ſi bizarres & ſi galantes, qu'on fut longtems à ne parler d'autre choſe. Je vous aſſure, diſoit *Alphonſine*, qu'il y auroit bien du plaiſir ſi l'on pouvoit être ſans danger dans le Serrail, & que j'achéterais bien cher quelques entretiens avec cette diſſimulée *Roxelane*, qui affecte une ſi fauſſe vertu. Vous aimeriez peut-être autant, lui dit *la Roche du Maine*, quelques entretiens avec *Soliman* ; & ſi cela étoit, cette aimable *Aſarhadon*, qui m'a tant plu, ſeroit bien à plaindre : allez donc avec l'Empereur, & laiſſez-moi la Sultane ; je lui donnerai des leçons d'une morale relâchée, & n'ayant aucune obligation au Sultan, nous ne trouverons point de difficulté dans l'agrément de notre commerce. Comme il achevoit ces mots, le Roi laiſſa toutes ces perſonnes dans ſon apartement, & paſſa avec la Reine dans ſon cabinet : il embraſſa le Connétable, pour le remercier de lui avoir rendu l'aimable *Heli* ; il y laiſſa la Reine avec *Lautrec* & *Pomperan*, & Madame de *Sancerre* : que ne

ſe

ſe dirent-ils point de tendre & de généreux? Après ſouper, la pluye, qui tomba en abondance, fit eſpérer un beau jour pour le lendemain, qui étoit celui des nôces de la fille de *Louis XII.* & celui qu'on avoit deſtiné au Carrouſel; on ne s'alla point promener. Madame la Régente, qui étoit fatiguée de la derniére veille, ſe retira dans ſon appartement; toutes les Princeſſes furent encore dans celui du Roi.

La Princeſſe *Renée*, qui ſçavoit, que le Connétable étoit encore dans ſon cabinet, y paſſa avec la Reine pour le remercier de l'ardeur avec laquelle il avoit été à ſon ſecours lorſqu'il avoit crû qu'on l'avoit enlevée: & après que la Reine & lui ſe furent entretenus quelque tems, on ſe retira de meilleure heure que la nuit derniére, & chacun paſſa celle-là ſuivant les diſpoſitions de ſon cœur; avant qu'on ſe ſéparat, le Roi parla en particulier à *Alphonſine*; il lui montra une lettre du Prince ſon pére, par laquelle il lui mandoit qu'il avoit entendu dire que ſa fille étoit en France, qu'il le ſuplioit de la faire chercher, & qu'au moment qu'on l'auroit ôtée à ſes raviſ-

seurs, il eût la bonté de la faire marier avec le Prince de *Melphe*. De sorte, lui dit le Roi, belle *Alphonsine*, que je ne puis pas ne point faire ce que deux de mes amis demandent; votre pére & *Carraciol* m'obligent à vous prier d'accompagner demain la Princesse à l'Autel, & de donner la main au Prince de *Melphe*, comme elle la donnera au Prince de *Ferrare*; j'ai donné tous les ordres nécessaires, afin que vous ayez tout ce qui vous sera convenable pour cette solemnité.

La Princesse de *Salerne* se trouva tellement étonnée de se voir à la veille de son mariage, que sa confusion fut toute la réponse qu'elle put faire dans le moment: néanmoins, quand elle eut connu au discours & à la mine du Roi, que c'étoit une chose résolue, elle s'y soumit de bonne grace; un peu après la nouvelle de ce mariage fut sçue, & chacun fit des complimens au Prince de *Melphe*, & à elle: le seul *Azan* parut un peu troublé; mais se remettant assez promtement, il fit comme les autres, & il trouva le moment de dire à *Alphonsine*, que le lendemain seroit le jour de sa mort.

Ce

Ce grand jour parut plus beau qu'aucun autre ne l'avoit été; la Princeſſe *Renée*, avec un habit qui marquoit la dignité de ſa naiſſance, fut menée à l'Egliſe par le Roi, la Princeſſe de *Salerne* par le Duc de *Vendôme*, Madame de *Sancerre* par le Roi de Navarre, & l'aimable *Gonteau* par le Duc d'*Albanie*: le Prince de *Ferrare*, le Prince de *Melphe*, *la Roche-Foucault*, & *Noailles*, donnérent leur foi à leurs charmantes épouſes, & reçurent la leur avec des raviſſemens qui ne ſe peuvent exprimer.

Après le feſtin Royal, les hommes diſparurent, & s'allérent préparer pour le Carrouſel, où la Régente ſe rendit, ſuivie de la Reine & des Princeſſes, ſur un ſuperbe échafaut couvert de drap d'or; les Juges du Camp étoient ſur un autre échafaut vis-à-vis celui-là.

La premiére Quadrille étoit celle des Tenans, c'étoient les Amans volages; ils étoient vétus de jaune & de bleu; le bel *Azan* & le galant *la Roche du Maine* paroiſſoient à la tête de leurs Chevaliers, & ils y étoient d'un air ſi aimable, qu'on ne les pouvoit voir ſans plaiſir.

Les Amans fidéles parurent enſuite ; leurs incomparables Chefs vétus de blanc charmérent tout le monde par leur mine majeſtueuſe & héroïque ; c'étoit le grand Roi des François, & l'illuſtre *Dragut*, qu'il n'avoit pas dédaigné de recevoir pour compagnon.

Apres eux, on vit les Amans fortunés ; leurs Chefs étoient le Roi de *Navarre* & le Prince de *Ferrare*, vétus de couleur de feu ; leur jeuneſſe & leurs agrémens plaiſoient beaucoup.

Les Amans malheureux vinrent après, vétus de noir ; l'amoureux Duc d'*Albanie* & ſon illuſtre rival étoient à leur tête ; le Duc de *Guiſe* avoit pris la place du Prince de *Béarn* ; leur grand air, ſi noble & ſi diſtingué, leur attiroit bien des applaudiſſemens.

Je ne m'amuſerai point à dire que l'or & les pierreries étoient mis avec autant d'abondance que d'art ſur tous ces habillemens ; mais je dirai que, comme la quadrille fidéle étoit en marche, on vit venir au petit galop un Chevalier tout vétu de blanc, de la plus grande mine & du plus grand air qu'on eût ſû voir : il ſalua reſpectueuſement les Dames en paſſant ſous

ſous leur échafaut, & s'alla mettre de l'autre côté du Roi d'une manière fiére & hautaine, qui ſurprit toute l'Aſſemblée; ce Chevalier portoit un Globe ſur ſon Bouclier avec ces paroles, *le Ciel & la Terre*; cette deviſe ſi orgueilleuſe, avec l'action du Chevalier, ne donnérent pas peu à penſer : on voit bien que c'étoit le paſſionné Connétable qui en agiſſoit ainſi par la permiſſion du Roi; ſa deviſe par ce *Ciel* vouloit dire la Reine, & la *Terre* les Couronnes qu'il vouloit conquérir.

Je n'inquiéterai point le Lecteur ſur la fin d'un trop long ouvrage. Le grand Roi de France fit voir une adreſſe peu commune; *Dragut* fut ſon digne compagnon; mais l'aimable inconnu gagna tous les prix, & eut abſolument tout l'avantage; il les reçut des mains de ſa divine Reine, de la Princeſſe de *Ferrare*, & de la fille du Roi d'Alger; & comme tout le monde bruloit d'envie de le connoître, le Roi faiſant faire exprès un peu de déſordre, lui facilita le moyen de ſe retirer.

Le Bal finit cette belle journée; la nuit ne fut pas également heureuſe pour

tant d'illuſtres perſonnes ; la belle Reine ne la donna pas toute au ſommeil, & malgré la joie qu'elle avoit d'avoir réconcilié ſon cher frére, & ſon illuſtre Amant, elle ſentoit bien qu'elle s'alloit ſéparer du Connétable le jour ſuivant ; & quoiqu'elle pût croire que ſelon les apparences elle le verroit un jour dans un état digne de lui, elle ſentoit ſon abſence, & cette abſence lui paroiſſoit terrible.

L'amoureux Prince étoit encore dans un état plus déplorable ; le peu de tems qu'il avoit vû la Reine lui avoit procuré tant de douceurs, qu'il ne pouvoit être ſur le point de s'en voir privé ſans déſeſpoir ; & quand il penſoit qu'il alloit ſe ſéparer d'elle, il étoit dans une douleur qu'il eſt aiſé de s'imaginer.

Ce moment ſi craint de l'un & de l'autre arriva ; ils ſe dirent adieu dans le cabinet du Roi en préſence de ce Prince ; le Connétable avoit le cœur ſi ſaiſi qu'il ne pouvoit parler ; Allez, Seigneur, lui dit la Reine, allez vous rendre glorieux par le ſuccès de vos belles entrepriſes, nous ferons des vœux pour vous ; je ne vous quitterai guéres dans tout ce que vous allez exécuter.

La

La préſence du Roi n'empêcha pas l'amoureux Prince de ſe mettre à genoux, & de prendre une des mains de la Reine.

Je vous quitte, lui répondit-il, je ne ſens que ma douleur, point d'eſpérances flateuſes, tout ſe perd dans cet affreux moment; je vous adorerai toute ma vie, Madame; que ne puis-je toujours vous voir, & être le dernier homme de ce Royaume! Le Roi, qui entroit dans ſa peine, & qui la partageoit, l'arracha de force, & l'emmena: Adieu, s'écria-t-il, la plus aimable & la mieux aimée qui fut jamais.

Je ne dirai point aux perſonnes qui ont connoiſſance de l'Hiſtoire, ce que devint le Connétable, puiſqu'elles le ſçavent: & je ne veux pas en inſtruire celles qui l'ignorent: il fut à Rome, l'aſſiégea, & la prit; & les prédictions de *Gauric* ſe trouvérent véritables en un ſens, comme elles ont toujours accoutumé de l'être quand elles ſont éclaircies par les événemens.

Le Roi fit conduire en Eſpagne la Princeſſe d'*Arragon*, qui épouſa ſon fidéle *Alphonſe*; la belle *Aphrigia* fut renvoyée avec magnificence au Roi ſon pére, qui

qui en récompensa la valeur & l'amour du vaillant *Dragut*; le Bosphore vit encore le bel *Azan*, & la tendre *Amiraſes* aussi; le Comte de *Saint Paul* épousa la Duchesse d'*Estouteville*, *Fronsac Saint-Severin*, & *Rohan* la Princesse *Isabelle*. Le Duc d'*Albanie*, toujours plein de sa passion, fut fidéle sans être heureux.

La Reine de Navarre passa presque sa vie entiére auprès du Roi son frére; la Princesse de *Ferrare* finit aussi la sienne en France; la Reine n'eut qu'une fille de son mariage avec *Henri* d'*Albret*, & cette précieuse fille, qui fit l'attention de tous les Rois, fut cette célebre *Jeanne*, Reine de Navarre, mére de *Henri le Grand*.

Fin de la quatriéme & derniére Partie, & du Tome IV^e.